



ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.



Avec approbation des Supérieurs.



ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME DIX-NEUVIÈME.



A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

Rue du Péral, n° 6.

1847.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

MISSIONS

DE

L'Océanie Orientale.

Les dernières lettres que nous avons publiées sur ces Missions , ne mentionnaient que des évènements douloureux. C'était la disparition du navire le *Marie-Joseph*, qui portait Mgr Rouchouze, et avec lui la fortune et l'espérance de tout le Vicariat apostolique. C'était, à Tahiti et aux îles Marquises, le triple fléau de la persécution menaçant de *mettre au four* les quelques néophytes qui refusaient d'apostasier, de la guerre étouffant par le bruit des armes la voix des ministres de l'Évangile, de l'incendie enfin dévorant, sans qu'on pût rien en sauver, l'humble habitation et la chapelle des Missionnaires.

A Sandwich, l'hérésie était sur le trône et continuait d'opprimer les catholiques ; si la foi n'était plus, comme par le passé, le motif avoué de ses violences, elle n'était pas moins l'objet de ses insultes et le but de ses vexations arbitraires. On ne fermait plus les églises, mais on interdisait les écoles, et tout en reprochant aux Missionnaires l'ignorance de leurs disciples, on leur contestait à eux-mêmes le droit d'enseigner.

Gambier , il est vrai , faisait toujours par ses vertus la joie et l'admiration de ses premiers apôtres. Mais depuis le terrible ouragan de 1841 , son sol était couvert de ruines , ses métiers restaient ensevelis sous les décombres , ses arbres à pain avaient été presque tous arrachés , et la famine s'avancait à la suite d'une si complète dévastation. Des lettres plus récentes nous ont encore appris d'autres malheurs. Au mois de janvier 1846 , une effrayante mortalité régnait dans ces îles ; pasteurs et troupeau , dans le deuil général qui les entourait , n'avaient pour se consoler que le spectacle de l'angélique résignation des mourants. « Comme le reste de
 « la population indigène , écrit le P. Honoré Laval , notre
 « Congrégation de jeunes filles a déjà envoyé au ciel un
 « grand nombre de ses membres , et probablement je
 « fermerai encore les yeux à sept ou huit , avant que
 « six semaines se soient écoulées. Ces pauvres enfants
 « ne voient point venir la mort avec inquiétude ; elles
 « n'en parlent jamais que pour s'en féliciter entre elles,
 « et c'est leur faire plaisir que de leur annoncer
 « qu'elles iront bientôt se réunir à leurs compagnes. »

A ces tristes détails qui sont , pour la plupart , d'une date déjà ancienne , nous pouvons opposer aujourd'hui un tableau plus consolant : chacune des lettres qu'on va lire , contient ou le récit d'une conversion éclatante , ou la promesse d'un meilleur avenir.

ILES SANDWICH.

Extrait de deux lettres du R. P. Joachim Maréchal, Prêtre de la Société de Picpus, à Mgr l'Archevêque de Calédoine, Supérieur Général de la même société.

He Havai (Archipel Sandwich), 16 août 1844
et 15 avril 1846.

« MONSEIGNEUR ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Quatre ans se sont écoulés depuis notre départ de France, et depuis cette époque, je n'ai pu avoir que de rares communications avec la patrie. Je me rappelle cependant bien vivement tous mes amis : mais, accablé par l'ouvrage que me donne un troupeau de plus de trois mille âmes, dispersé sur une surface de soixante lieues ; presque toujours persécuté ; toujours courant de côté et d'autre dans ce vaste district ; faisant l'école le matin et le soir à nos enfants, je ne puis, avec la meilleure volonté du monde, écrire aussi souvent que mon cœur le voudrait. Cette fois, du moins, je pourrai me dédommager d'un si long silence, et peut-être consoler votre cœur paternel, affligé de la perte que nous avons faite dans la personne de Mgr Rouchouze, en vous confiant le récit des conquêtes de la sainte Eglise catholique.

« Une grande lumière a enfin pénétré dans ces régions ténébreuses, assises à l'ombre de la mort. L'hérésie, première maîtresse de ces contrées, est maintenant honteuse de ses défaites et de son impuissance. Malgré son double cortège de mensonge et de tyrannie, quatorze mille Sandwichois, régénérés dans les eaux du Baptême, sont là pour lui montrer qu'elle ne remportera pas la victoire sur le Siège de Pierre ; trois mille catéchumènes, dans l'île de Mauï, résidence du Roi et des chefs, et siège d'une école supérieure protestante, sont un signe manifeste de la faiblesse des moyens inventés par les hommes, pour abolir le royaume de Jésus-Christ.

« L'île d'Havaï, de cent vingt lieues de tour, compte maintenant des églises sur tous les points. Plus de quarante chapelles, bâties à la manière des sauvages, se sont élevées comme par enchantement au milieu des diverses peuplades ; elles sont toutes surmontées d'une croix, pour annoncer aux voyageurs étrangers et aux indigènes que la foi catholique est prêchée et établie dans ces lieux. Chaque Église est pourvue d'une petite case presbytériale ; de sorte qu'en faisant le tour de l'île, nous trouvons partout un asile pour reposer notre tête. Ce changement s'est accompli dans l'espace de trois ans : avant cette époque, nous ne rencontrions pas un ami, pas une retraite. Aujourd'hui, si belle que soit la moisson, elle n'égale pas encore le sixième de ce que cette terre pourrait produire, avec une culture plus active et plus générale ; viennent des prêtres en grand nombre, et la récolte se multipliera dans la même proportion que les ouvriers. Cette conviction est en moi le fruit de l'expérience. Dans le district où je fus envoyé, il y a deux ans et demi, les deux tiers

de la population ont embrassé notre sainte foi, les écoles calvinistes sont presque toutes fermées, et, à leur place, se sont élevées de grandes et florissantes écoles catholiques.

« Pour que votre Grandeur puisse se faire une idée de l'état de nos chrétientés, qu'elle daigne me suivre dans un petit voyage.

« Nous voici à l'extrémité méridionale de l'île, à *Rona*. Ici, c'est la réunion, autour des pasteurs, d'une foule de peuplades toutes catholiques. Quand le R. P. Ernest et moi, nous allons visiter cette nombreuse mission, nous sommes ravis. Le pays n'est pourtant pas enchanteur; ce ne sont partout que pierres aiguës, roches affreuses, dont aucune plante, aucun brin d'herbe ne dissimule la triste nudité; mais il y a ici beaucoup de bonnes âmes, de fervents néophytes, et il n'y a qu'eux; les calvinistes ont disparu de ce canton.

« De cet endroit, où je laisse le bon P. Ernest, tout prêt à traverser vingt lieues de mer sur un tronc d'arbre creusé, pour se rendre à *Kaiula*, je vais conduire votre Grandeur par un sentier horriblement escarpé qui se prolonge, toujours en montant, sur les flanes du *Maura-loa* (montagne longue). Les indigènes, pour expliquer les bouleversements dont cette contrée porte la trace, racontaient naguère que la déesse des volcans, Pélé, venue des régions étrangères, avait causé tout ce cahos: aujourd'hui, ils ne disent plus cela qu'en riant, tant on s'est moqué de leur Mythologie! C'est par un tel chemin, continuellement embarrassé de troncs d'arbres, et après avoir parcouru un espace de six lieues, sans rencontrer une créature humaine, n'entendant que le sifflement rare et isolé de quelques

oiseaux, n'ayant pour aspect que des amas de rochers noirs qui s'étendent vers la mer à plus de trois lieues, que nous arrivons aux confins de *Rona*, et à la frontière de *Kaau* qui est mon district.

« Au milieu de ces montagnes désolées, dans le centre d'une forêt de très-hauts arbres, dont la végétation vigoureuse, parmi des pierres volcaniques, repose agréablement la vue, se trouve une petite chrétienté de cent personnes, avec une chapelle dédiée à Notre-Dame des douleurs, une petite case renfermée dans l'enceinte qui entoure le sanctuaire, et une école composée de trente petits enfants. Il reste à peine dans ce lieu une vingtaine de Calvinistes, qui ont jusqu'ici fermé l'oreille à la parole de Dieu.

« Après avoir quitté *Rona*, il faut parcourir dix lieues dans ces mêmes montagnes, à travers une contrée complètement déserte, pour arriver à la chrétienté du Sacré Cœur de Jésus. Telle est l'aspérité rocailleuse du chemin, que les souliers les plus solides sont mis en pièces, au bout de quelques heures, par les pierres tranchantes dont cette route est parsemée : il n'y a de remède à cela qu'en se faisant des chaussures des feuilles, à la manière des indigènes.

« La Mission du Sacré Cœur de Jésus est nombreuse; elle a une école de soixante-dix enfants; presque toutes les tribus à l'entour sont catholiques, et on n'y trouve que fort peu de Calvinistes. Toute cette population habite une partie de la montagne assez éloignée de la mer, dans un pays couvert de bois, et sous un climat très-pluvieux; elle préfère néanmoins cette position, parce que, dans le voisinage de l'océan, le taro ne réussit pas. Au temps des grandes pêches, elle descend sur la côte.

« Je suis au milieu de toutes ces chrétientés, comme un père au milieu de ses enfants. Je les aime et j'en suis aimé. Quand j'arrivai dans ce pays, où actuellement la foule se presse aux offices comme dans nos meilleures paroisses de France, il ne s'y trouvait qu'un seul catholique, qui avait été baptisé à *Kaïula* par le P. Ernest : c'était le grain de sénévé de l'Évangile.

« En descendant plus bas vers la mer, dans des régions plus chaudes, moins pluvieuses et très-riantes, nous entrons dans le village de la *Très-Sainte-Trinité*. Au milieu, s'élève une Église de soixante-douze pieds de long ; elle est garnie de très-belles nattes, tressées avec toute l'habileté dont les insulaires sont capables ; là encore se bâtit une école pour plus de cent élèves qui suivent déjà nos leçons. Cette chrétienté, adjacente à celle du Sacré Cœur de Jésus, et placée au centre de tribus nombreuses qui sont presque toutes catholiques, est bien l'une de nos plus florissantes réunions dans ces îles. C'est aussi l'un des territoires les plus riches et les plus peuplés de Havai. Toutes les baies en rapport avec cette terre, sont aussi chrétiennes, excepté une seule. L'école Calviniste, ayant été, il y a quelque temps, renversée par le vent du sud, grand démolisseur de maisons, n'a pas de bras pour être relevée.

« Je n'entreprendrai pas, Monseigneur, de vous conduire partout : mon district est trop grand ; vous en avez vu à peine le tiers. Il suffira de vous dire que toutes ces Églises, ainsi que celles de l'Assomption, de la Conception-Immaculée, de Notre-Dame de paix, de Saint-Pierre, de Sainte-Croix, de Sainte-Catherine, de Saint-Joseph, de Notre-Dame du Mont-Carmel, de

Saint-Pierre et Saint-Paul, de Saint-Michel Archange, de Notre-Dame de bon secours, de Notre-Dame de l'Océanie, sont desservies par moi seul; je connais tous ces endroits, répandus sur une surface de soixante lieues, comme je connais tous les recoins de ma maison, si j'en avais une; je ne pense pas qu'il y ait un lieu, dans les soixante-dix petites peuplades qui composent le district de *Kaau*, qui n'ait reçu ma visite. Si votre Grandeur me rappelait aujourd'hui en France, pardonnez-moi cette étrange idée, nécessairement je perdrais beaucoup au change: car, si bien intentionné que vous soyez à mon égard, je ne pense pas que vous pussiez me donner tant de succursales, ni m'établir doyen d'un si vaste arrondissement. Au reste, si quelque desservant dans l'un de nos Diocèses, trouvait le circuit de sa paroisse trop serré pour son zèle, il n'a qu'à venir ici; je puis lui en céder une de quarante lieues, renfermant huit Églises: pour moi, je me contenterai de *Kaau*, avec mes deux mille écoliers et huit autres chapelles.

« A ces détails qui consoleront votre piété, Monseigneur, je dois ajouter l'exposé des peines qui certes ne nous manquent pas, afin que vous ayez une idée complète de notre position.

« D'abord, il se trouve quelquefois parmi nos chrétiens des apostats. Ils sont rares, à la vérité; mais leur défection n'en est pas moins une de nos croix les plus cruelles. En second lieu, nous avons contre nous tous les chefs indigènes; car pas une charge publique, pas un emploi n'est confié aux catholiques.

« De plus, nos adversaires, c'est-à-dire, les ministres anglais et américains, possèdent en abondance

des ressources que nous n'avons pas; ils ont une quantité prodigieuse de livres de toute espèce; de nombreuses imprimeries fonctionnent sans cesse sous leurs ordres et pour leur profit : si nous avions seulement une partie de ces moyens, nous les combattrions avec encore plus d'avantage. Il ne faut pas croire, en effet, que, dans cet archipel, l'étude des sciences et des arts soit peu nécessaire. Ce n'est pas, sans doute, pour faire de nos sauvages des savants, que nous sommes venus dans leur pays; mais les ministres protestants, plus nombreux et plus riches que nous, ayant placé la culture de l'esprit avant le soin des âmes, nous devons, pour l'honneur de notre ministère, être aussi bien les professeurs que les apôtres de nos néophytes. Jusqu'à présent, malgré notre pauvreté, nos écoles ont égalé, et même souvent surpassé, leurs rivales. Les commandants et les officiers des navires de guerre, qui ont assisté à nos examens et à ceux des protestants, rendront, j'en suis sûr, témoignage à la vérité de ce que j'avance.

« Voici une petite anecdote, qui date du passage l'*Heroïne* à Sandwich; c'était le temps des exercices. Le commandant et les officiers de ce navire, le roi et les chefs du pays y étaient présents. On interrogea d'abord nos élèves; ce furent les officiers français qui posèrent les questions à résoudre. Plusieurs de nos enfants se tirèrent fort bien de cette épreuve, et il en fut de même pour la lecture et la géographie. L'examen terminé, le roi invita le commandant et l'état-major à le suivre chez les Méthodistes américains: nous nous y rendîmes aussi. En entrant, nous aperçûmes un élève qui était déjà au tableau, et qui suait à grosses gouttes. Au bout d'une bonne demi-heure, car le pauvre en-

fant ne finissait pas d'effacer et d'écrire, M. Armstrong, ministre protestant, se lève, et demande à ses écoliers : Que pensez-vous de ce problème ? le résultat est-il juste ? Ceux-ci répondent : L'opération n'est pas terminée. Il fallut donc prendre encore patience durant un quart d'heure, et cependant la solution ne vint pas.

« A ce moment, nous priâmes M. le commandant de l'*Heroïne* de demander aux deux ministres s'ils voulaient consentir à ce qu'on proposât à leurs élèves les mêmes problèmes qui avaient été soumis aux enfants catholiques. « Volontiers, dirent ces messieurs. » En conséquence, l'un des officiers ayant écrit deux problèmes sur des ardoises, le R. P. Maigret en traduisit un en Anglais, et j'enonçai l'autre en Kanak. M. Armstrong les examina long-temps; puis, après avoir conféré avec son collègue, il se leva, et annonça en anglais, au grand étonnement de tout le monde, que l'examen était fini et la séance levée, attendu que les élèves étaient fatigués. Nous nous regardâmes les uns les autres avec surprise; et enfin nous partîmes en laissant nos deux problèmes entre les mains des Ministres.

« Voici à peu près le programme de notre enseignement : 1^o la lecture, l'analyse grammaticale, l'écriture; 2^o l'Arithmétique et la Géométrie; 3^o la Géographie et le Dessin; enfin la Musique, chose qui plaît beaucoup aux Kanaks. Mais les livres et les instruments nécessaires nous manquent si absolument que nous sommes réduits à écrire nos traités à la main. Veuillez donc pourvoir à notre détresse, Monseigneur, et nous envoyer tous ces objets en grand nombre. Les chefs de nos îles, accoutumés à croire qu'il n'y a rien au-dessus des ministres protestants en fait de science,

verront bientôt, je l'espère, combien ils sont dans l'erreur. On dit que c'est, chez eux, un plan arrêté d'observer la marche des deux religions, et d'embrasser plus tard celle qui leur paraîtra préférable. Or, il faudrait qu'ils fussent bien aveugles pour ne pas s'apercevoir que, même au point de vue temporel, leur pays a peu gagné au gouvernement des méthodistes. D'après les trois derniers recensements officiels, la population de l'archipel Sandwich était en 1822, de 142, 050 individus; en 1832, elle n'était déjà plus que de 130, 319; et, en 1836, elle ne s'est élevée qu'à 108, 179.

« Avant de clore cette lettre, vous me permettrez de rectifier une erreur que l'hérésie tient beaucoup à accrédi- ter parmi vous, et que je combats, non par envie, mais pour restituer à chacun l'honneur de ses œuvres. Ces îles passent encore aujourd'hui pour avoir été civilisées par les protestants. J'avoue qu'ils ont enseigné la lecture et l'écriture à un grand nombre de naturels; mais l'extinction des guerres sanglantes que se faisaient autrefois les chefs; mais la réunion de tout l'archipel sous l'autorité d'un seul roi, mais l'abolition totale du vol et des assassinats; en un mot, la pacification générale de cet archipel, si solidement établie que le vieillard décrépit, l'enfant au berceau, et le voyageur étranger peuvent demeurer couchés dans les chemins et dans les forêts, sans péril pour leur vie; tous ces précieux avantages, à qui le pays en est-il redevable? Ce n'est pas aux ministres protestants, répondront tous les indigènes; c'est au génie du vieux roi Tamehameha, qui régnait dès la fin du siècle dernier, et qui n'est mort qu'en 1819; c'est lui qui a mis fin aux discordes civiles en exterminant ceux qui s'opposaient à son esprit dominateur. Il subjuga d'abord

Havai, puis Maui, Molokai, Oahu, et réduisit enfin tout l'archipel sous son obéissance, à l'exception de Kauai : mais bientôt le roi de cette île, effrayé de ses menaces, lui envoya sa soumission, persuadé qu'il serait impossible de se défendre contre le conquérant, qui n'avait cependant pour toute ressource, que ses pirogues et sa valeur. Le vol et l'assassinat disparurent devant cette loi terrible, qui rappelle aux Français celles du vieux Rollon : *Celui qui volera dans le champ de son voisin, sera cuit au four...* Ce fut par ces lois, et par beaucoup d'autres aussi sévères, que Tamahameha, plus de vingt ans avant l'arrivée des ministres protestants, tira ces îles de leur barbarie, et en fit disparaître le brigandage.

• Pour nous, Monseigneur, chargés de surveiller près de cent écoles, d'administrer sept à huit mille chrétiens, disséminés sur un espace de cent vingt lieues, nous ne sommes que trois prêtres. Vous voyez donc que ce ne sont pas seulement les livres qui nous manquent, mais encore les hommes. Daigne le Seigneur vous mettre à même de nous envoyer beaucoup de bons ouvriers ! et bientôt, je l'espère, cet archipel appartiendra à Jésus-Christ (1).

« Je suis, Monseigneur, avec un profond respect,

« F. E. JOACHIM MARÉCHAL, Prêtre,
Miss. Apost. »

(1) Les coopérateurs qu'appelait ce Missionnaire sont enfin arrivés. Aujourd'hui seize Prêtres donnent leurs soins à cette chrétienté naissante, disséminée sur la surface de sept îles, dont la principale a cent vingt lieues de tour ; ils ont de plus à diriger cent dix écoles ouvertes aux enfants catholiques.

Lettre du R. P. Maigret, de la société de Picpus, Pro-Vicaire et Préfet Apostolique aux îles Sandwich, au même Prélat.

Honolulu, 12 mai 1845.

« MONSEIGNEUR ,

« Nous venons, le Père Martial et moi, de visiter la grande île. Cette tournée a duré deux mois. Le premier Missionnaire que nous ayons rencontré, est le Père Lebret, avec lequel nous avons parcouru les trois immenses districts confiés à son zèle. Il compte déjà dans sa Mission vingt-deux chapelles, et autant de chrétientés. Plusieurs groupes de néophytes se trouvent dans des vallées où l'on ne peut pénétrer que du côté de la mer. Le petit village de Honopoué, où nous étions attendus, est de ce nombre; pour y aller, nous primes des canots du pays, qui ne sont que des troncs d'arbres creusés. Heureusement la mer était calme : autrement, il aurait fallu ajourner notre visite; car, en cet endroit, elle est souvent aussi dangereuse qu'au Cap Horn.

« L'entrée de la vallée de Honopoué est fermée par

un énorme banc de galets, contre lequel les vagues viennent se briser avec furie, même dans les temps de calme. Dès qu'on nous aperçut, les naturels accoururent, se placèrent sur deux rangs, saisirent notre canot au moment où il approchait, et le firent glisser sur le rivage.

« Cette petite peuplade est toute chrétienne. La gorge qu'elle habite est si étroite qu'à peine compte-t-elle six cents pieds de large. A droite et à gauche s'élèvent, à une extrême hauteur, deux montagnes à pic, toutes tapissées de verdure. Les nuages, qui n'en quittent presque jamais le sommet, s'étendent quelquefois de l'une à l'autre, et forment au-dessus de la vallée une espèce de tente qui voile entièrement l'éclat du soleil, lorsqu'il passe sur vos têtes. Au fond, c'est-à-dire à une lieue au plus du rivage, bondit une fort jolie cascade : c'est un ruisseau, qui tombe de la cime des rochers, et vient fertiliser ce petit paradis terrestre. Nous nous rendimes sur-le-champ à la chapelle, qu'il nous fut facile de distinguer, comme toutes les autres que nous avons déjà vues, à sa petite croix en bois placée au faite de l'humble édifice. Après avoir donné à ces bons néophytes les consolations de notre ministère, nous passâmes la nuit au milieu d'eux, dans le petit presbytère qu'ils nous ont élevé; et le lendemain nous les quittâmes pour continuer notre visite.

« Il nous fallut quinze jours de fatigues pour rejoindre le P. Joachim. Nous l'avons trouvé au milieu de ses chrétiens de *Hilo*, qu'il préparait à la communion pascale. Avec lui nous avons parcouru son immense paroisse, qui se compose des deux districts de

Pouma et de *Kaau*. Rien de plus misérable au monde que ces deux contrées : il y a des plaines, mais point de terre végétale; partout ce sont débris calcinés de volcan; sur le flanc des montagnes on ne voit que d'immenses amas de pierres volcaniques, noires comme le charbon, et tranchantes comme le verre. Les trois districts du P. Lebrat sont les seuls où il y ait de la terre et des sources d'eau vive; on n'en trouve point dans ceux du P. Joachim, ni dans celui du Père Ernest. Malgré l'ingratitude de ce sol rocailleux, on ne laisse pas que de le soumettre à la culture. Les naturels creusent de petits trous au milieu des pierres, et y entassent des feuilles de Ti ou de Bananier, qui forment en pourrissant une espèce d'engrais, dans lequel les pommes de terre et le taro germent parfaitement. On aperçoit aussi quelques arbres qui ont poussé, je ne sais comment, au milieu de ces roches nues; mais ils sont rares : quelquefois on voyage des journées entières, sans remarquer un brin d'herbe. J'ai rencontré, dans deux endroits seulement, de l'eau bonne à boire : partout ailleurs, on ne trouve que des mares croupissantes, ou de l'eau de pluie qu'on recueille avec soin dans desalebasses.

« Dans le district de *Kaau* est le fameux volcan de *Kilaouea*, qui est peut-être le plus considérable du globe. Nous l'avons contemplé tout à fait à notre aise, ayant passé la nuit près de son foyer, dans une cabane déserte. C'est une immense fournaise, de trois à quatre lieues de circonférence, où l'on voit bouillir des masses énormes de pierres enflammées. Dans le voisinage du cratère, des tourbillons de fumée s'échappent de la terre par des milliers de crevasses, dont il nous a été impossible de calculer la profondeur.

« On croirait peut-être qu'il doit faire très chaud, aux environs d'un si énorme brasier : il n'en est rien. Il fait un froid aussi piquant que celui de nos hivers en France. Nous avons allumé un grand feu dans notre cabane, et néanmoins il nous a été à peu près impossible de dormir ; de plus, à notre retour, nous avons tous la grippe.

« Dans notre tournée, nous avons été bien consolés de voir la croix plantée en tous lieux. Qu'il était agréable pour nous d'entendre, chaque soir, réciter les prières dans les familles, de voir ces bons néophytes accourir en foule à nos instructions, s'approcher du Saint Tribunal pour purifier leur conscience, et s'asseoir à la Sainte Table pour nourrir leurs âmes du pain du ciel !

« Dans les villes nous avons sous les yeux un spectacle non moins consolant pour la piété. De fervents néophytes viennent, tous les matins et tous les soirs, se prosterner au pied du tabernacle, et faire l'adoration du très-saint Sacrement. Ils savent que Jésus-Christ réside sur l'autel, et ils le prient pour nous, pour toute l'Église catholique, et spécialement pour l'admirable société de la Propagation de la foi.

« Notre joie est plus grande encore, lorsque ces hommages sont rendus au Sauveur dans des sanctuaires consacrés autrefois à l'idolâtrie. Le P. Martial, plus que tout autre, jouit de ce bonheur. Il m'écrivait naguère que sa chapelle de *Mokapu*, construite au sommet d'une haute montagne, y avait remplacé un autel du démon. « Me voici bientôt, ajoutait-il, en possession de tous les anciens temples dédiés à cet esprit infernal ; partout la croix a détrôné ses idoles. »

« Nous jouissons, en ce moment, d'une paix profonde. La perte de Mgr de Nilopolis et le manque de Missionnaires ont ralenti le mouvement qui s'était prononcé en notre faveur; de sorte que nous sommes à peu près stationnaires : mais qu'il nous vienne du secours, et nous verrons de nouveau les naturels se porter vers nous, et demander le baptême (1).

« Agréez, Monseigneur, l'assurance du profond respect de votre enfant tout dévoué.

« L. D. MAIGRET,
Provic. Préfet Apost. »

(1) Le nombre des catholiques qui n'était, dans cet archipel, que de quelques centaines en 1341, dépasse aujourd'hui quinze mille.



ILES MARQUISES.

*Lettre du R. P. Amable, de la Société de Piepus, à
Monseigneur l'Archevêque de Calédoine, Supérieur
Général de la même Société.*

Tahuata , Iles Marquises , 28 septembre 1844.

« MONSEIGNEUR ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« L'ancien Roi de l'île *Tahuata* tomba malade au mois de mars dernier; j'allai le visiter avec le médecin de la station française , qui jugea son état très-dangereux. Je demandai à notre Père Supérieur la permission de demeurer auprès de ce chef, dans l'espérance qu'en lui procurant l'assistance temporelle, je pourrais peut-être lui inspirer quelques sentiments de Religion, et lui ouvrir à ses derniers instants la porte du ciel par le saint Baptême. Sans doute, je ne méritais pas d'obtenir cette grâce ; car huit jours avant sa mort, il ne voulut plus me voir, et se fit transporter dans une autre baie, où il expira le 26 avril, sans que je pusse recevoir son dernier soupir. Les personnes qui entouraient son lit de mort, m'ont raconté qu'à son dernier moment, il s'était

crié : « Reportez-moi dans ma baie, pour y être baptisé ; c'est une bonne chose que le baptême. La pensée de l'enfer m'épouvante ; je vais y tomber. » Ces paroles firent une vive impression sur plusieurs des assistants.

« Le lendemain, on apporta son corps dans la baie où je demeure. La Reine le reçut dans sa cabane, où elle le garda durant trente jours, occupée à enlever avec ses doigts la peau du mort, à mesure qu'elle se détachait. Je lui demandai, depuis, la raison de cette étrange cérémonie. Elle me répondit que c'était pour effacer le tatouage, parce qu'il fallait que le corps de son mari fût sans tache, pour que la grande Déesse *Oupu* lui permit de vivre sur sa terre, et de se baigner dans son lac. Au sujet de cette Déesse *Oupu*, voici quelques explications, qui m'ont été données par le grand Prêtre de nos sauvages. Il paraît qu'ils admettent deux Dieux principaux : le premier, appelé *Tihū*, est tout-puissant ; c'est lui qui fait fleurir les arbres et mûrir les fruits, il a aussi créé les poissons de la mer, et permis aux hommes d'en manger, à l'exception de quelques-uns qu'il a rendus *Tapu*. Ses adorateurs ignorent s'il a eu un commencement, et s'il aura une fin ; ils croient seulement qu'il a parlé autrefois aux habitants de ces îles.

« *Mapuhanui*, le second Dieu, passe pour avoir donné nos Indiens des cochons qui font leur nourriture la plus recherchée. De là vient la coutume de servir aux morts un certain nombre de ces animaux domestiques, les uns cuits, les autres vivants. On place les premiers à côté du cadavre, dans le creux d'un tronc d'arbre ficelé soigneusement avec des filaments de

coco, et suspendu à la charpente de la cabane. *Mapuhanui* s'en repait, dit-on, de compagnie avec le défunt. Lorsqu'on offre des porcs vivants, on les attache dans la hutte où repose le mort, et on les y nourrit jusqu'à ce que les chairs de celui-ci se soient séparées des os; après quoi, on les laisse périr de faim.

« Nos sauvages croient que les âmes de tous ceux qui meurent dans l'archipel, vont se réunir sur la cime d'une haute montagne, appelée *Kiukiu*. Quand il y en a un grand nombre de rassemblées en ce lieu, la mer s'entrouvre, et elles tombent sur une terre de délices, plantée de toutes sortes de fruits excellents, et embellie par les eaux toujours calmes d'un lac azuré. Or cet Eden est gouverné par la Déesse *Oupu*, qui ne permet d'y habiter, de manger ces excellents fruits, et de se baigner dans ce beau lac, qu'à ceux qui, pendant leur vie, ont eu beaucoup d'hommes à leur service, ont possédé beaucoup de cochons, et n'ont point été méchants. Il paraît, en outre, que pour y être admis il est d'étiquette de ne porter aucune trace de tatouage. Pour les esclaves et les pauvres, ils vont dans une terre sombre, qui n'est jamais éclairée par le soleil, et où ils ne trouvent que des eaux bourbeuses. Toutes ces âmes, après avoir demeuré très-long-temps dans l'un ou l'autre lieu, retournent animer d'autres corps.

« Il est d'usage, quelques jours avant les funérailles d'un chef, que toutes les femmes se rassemblent aux environs de la cabane qui doit être sa dernière demeure, afin de pleurer sa mort. Ce deuil est toujours célébré avec une extrême licence. Après la mort du vieux Roi dont j'ai parlé, comme je voyais souvent

son successeur, et que j'avais déjà quelque crédit sur son esprit, j'essayai de lui faire comprendre combien une telle cérémonie était inconvenante; je lui vantai les usages des peuples civilisés, et la manière dont ils témoignent leurs regrets à la mort de leurs princes et de leurs proches. Dieu bénit mes paroles, et le hideux programme de ces pompes funèbres fut supprimé.

« Profitant de la bienveillance que ce chef me témoignait, je le pressai vivement de se rendre à la grâce, qui parlait depuis si long-temps à son cœur. A la fin, mes instances l'irritèrent, et il me chassa de sa cabane, en criant qu'il était fatigué d'entendre sans cesse les mensonges des chrétiens. Vous savez, Monseigneur, que ce sont là des injures qui ne surprennent pas un Missionnaire; car il se souvient qu'il travaille et qu'il souffre pour celui qui voulut bien être appelé démon par son peuple choisi. Il semble que ce mouvement de colère du Roi était le dernier effort de l'enfer pour le retenir dans ses erreurs. En effet, il s'est depuis attaché à moi par la plus étroite amitié; il écoute maintenant avec avidité la parole divine, ainsi que tous ses vassaux. Dans toutes les autres baies les plus peuplées, à l'exception d'une seule, les sauvages ne soupirent plus qu'après l'heureux moment où nous pourrons leur apprendre à connaître le vrai Dieu. J'ai déjà baptisé cinq de ces néophytes, que j'ai crus en état de dévancer leur roi. M. le commandant de la station française s'est offert pour être le parrain de celui-ci; de plus, il m'a promis de convoquer les autres chefs des îles Marquises, afin qu'ils soient tous témoins de la cérémonie qui doit se faire le jour de Noël.

« Un tel événement, dans un moment où tout sem-
blait désespéré, n'est assurément point l'œuvre des

hommes. C'est à Marie que nous en sommes redevables. Bonne Mère, elle a eu pitié de ces âmes qui ont coûté si cher à son divin fils. Oh! que sa protection est puissante! heureuse la terre qui a le bonheur d'en être favorisée! J'ai la confiance, Monseigneur, que sa main maternelle s'étendra aussi sur toutes les autres îles qui demeurent encore dans les ténèbres de l'idolâtrie.

« Je suis avec un profond respect, Monseigneur, etc.

« F. AMABLE,
Miss. Apost. »



*Lettre du R. P. Dumonteil, de la Société de Piepus, à
Monseigneur l'Archevêque de Calédoine, Supérieur
de la même Société.*

Nukuhiva, Iles Marquises, 28 décembre 1844.

« MONSEIGNEUR,

« Déjà votre Grandeur doit savoir la perte douloureuse que la Mission a faite du R. P. Caret. Il est mort aux îles Gambier, où il s'était rendu, de Tahiti, afin de reposer au milieu de ses enfants bien-aimés. Tout ce que les navigateurs nous disent de ces îles, fait notre admiration et notre joie. Les naturels sont si doux, si affables, si gracieux, qu'on peut les proposer pour modèles au monde entier. Dernièrement, j'en ai vu ici huit qui s'étaient embarqués comme matelots à bord d'une goëlette; ils vinrent à moi avec une confiance filiale, en me saluant du nom de Père. Ils avaient tous assisté aux derniers moments du R. P. Caret, et ils ne pouvaient me parler de lui que les larmes aux yeux.

« Quant à la Mission des Marquises, il m'est bien doux, Monseigneur, de pouvoir vous annoncer enfin une nouvelle qui sera chère à votre cœur. Mahéono, roi de *Tahuata*, et la reine sa femme, ont reçu le saint baptême, le 25 de ce mois, fête de Noël. Les jours précédents, une foule de petites pirogues nous avaient amené une multitude d'insulaires. En descendant sur la plage, ces indigènes poussaient des cris sauvages, et

s'en allaient , suivant les règles de l'étiquette marquissienne , offrir des présents au royal néophyte. Notre baie , ordinairement silencieuse et presque déserte , était remplie d'une agitation inaccoutumée ; c'était presque le tumulte d'un des ports les plus fréquentés de la France.

« Le mardi , 24 décembre , le roi fit faire solennellement ses invitations au gouverneur , à son état-major et aux Missionnaires. Ces invitations furent transmises avec les formalités d'usage par deux officiers supérieurs de sa Majesté océanienne. Vous serez peut-être curieux de connaître quel est le costume de cérémonie à la cour de Mahéono ; la description en est assez réjouissante. La tête de ces officiers était surmontée d'un énorme diadème formé de plumes de coq (on choisit à cet usage les deux plus grandes de la queue) ; chaque couvre-chef en avait au moins quatre ou cinq cents , disposées en auréole. A partir du front , deux hauts panaches de plumes de l'oiseau que l'on désigne vulgairement sous le nom de *paille-en-queue* , surmontent cavalièrement tout le reste de la coiffure. Cet ornement me rappelait , jusqu'à un certain point , les bonnets à poil de nos anciens grenadiers. Aux poignets et à la cheville des pieds étaient appendues de grosses touffes de cheveux ou de erins. La ceinture était large et formée d'un morceau de *tape* bien blanche. Enfin , sur les épaules était jeté un manteau de même étoffe , qui descend ordinairement jusqu'aux talons , et qui traîne quelquefois à terre. Ces officiers d'ordonnance portaient d'une main un bel éventail , fort large , à manche sculpté ; et de l'autre de longues baguettes , dépouillées de leur écorce , et conservant néanmoins quelques feuilles à leur extrémité. On remet poliment une de ces baguet-

tes entre les mains de celui que le roi honore d'une invitation. Nos insulaires s'acquittèrent de leur mission avec une gravité qui n'était pas dépourvue d'un certain caractère de grandeur. Je vous assure que tous les étrangers considéraient cette scène avec la plus grande curiosité.

« Le jour de Noël, dès le matin, vers huit heures, le roi et la reine arrivèrent au pavillon de la *Reine-Amélie* où devaient avoir lieu la cérémonie de l'exorcisme et toutes les prières préparatoires. Quand cette parole du Rituel, *ingredere*, eut été prononcée, le P. François de Paule conduisit les néophytes vers la chapelle. A leur approche, la musique militaire fit éclater ses fanfares. Des salves d'artillerie retentirent sur la plage au moment où le baptême était administré, et les vaisseaux en rade y répondirent; puis, la messe fut célébrée avec une pompe et une solennité inouïes dans ces contrées. Nous espérons enfin que des jours de paix et de salut vont se lever sur cette île; le nombre des catéchumènes ne cesse d'augmenter, et sous peu, une quinzaine d'entre eux recevront aussi le sacrement de la régénération. Pour n'être pas trop près du scandale que donnent les étrangers, ces nouveaux enfants de Dieu vont se retirer dans la baie d'Anatelcio, où ils construiront un village uniquement composé d'indigènes catholiques.

« — Monseigneur, j'interromps ma lettre sous le coup d'une nouvelle accablante. Le brick l'*Anna* m'apporte de *Vapu* l'avis suivant du P. Escoffier. « Un grand
 « chef vient de mourir. D'après les usages reçus, il
 « faut des victimes humaines; il en faut même six
 « non tatouées, parce que le chef ne l'était pas encore.
 « Il est à craindre que le choix fatal ne tombe sur

« nous. » Vous voyez, Monseigneur, que nos consolations sont mêlées de peines bien amères.

« Dans une baie voisine, les Kanaks ont tué et mangé un jeune Zélandais, il n'y a pas trois semaines; avant-hier encore, ils ont dévoré un vieillard; déjà plusieurs fois nos Pères ont été menacés; peut-être en ce moment consomme-t-on l'horrible sacrifice !

— 30 décembre —

« Ce soir sur les neuf heures, un Américain, venant de Vapu, a remis à M. le Gouverneur des lettres du P. Escoffier qui réclame de prompts secours, pour le tirer, ainsi que son confrère et ses chrétiens, du danger qui les menace. J'ai reçu en même temps une autre lettre de ce Père, que je vous envoie. Demain matin je pars sur le brick l'*Anna*; j'intimerai à nos Pères l'ordre de s'embarquer sur-le-champ avec leurs néophytes, sans s'occuper de leurs effets. Puissé-je arriver à temps !

« Je me jette à vos pieds, Monseigneur et très-révérénd Père, pour recevoir votre bénédiction.

« F. DUMONTEIL,

Prêtre, Miss. Apost. »

Lettre du R. P. Escoffier , au R. P. Dumonteil.

(C'est celle qui est annoncée dans la lettre précédente).

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Veuillez, je vous prie, remettre les lettres ci-inclues le plus tôt possible. Notre position est devenue très-grave depuis quelques jours; un sacrifice extraordinaire va être offert bientôt à Eato, dernier roi mort; ses fanatiques adorateurs lui dévoueront six victimes humaines, le Dieu les exige : c'est un arrêt irrévocable; elles seront trouvées et immolées. Et c'est nous que l'oracle a désignés pour holocauste! Nous avons pleine confiance en Dieu et en la très sainte Vierge; mais la Religion n'étant pour rien dans cette affaire, je me suis décidé à demander aide et protection au commandant français. Voyez, mon révérend Père, si cette démarche n'est pas déplacée, et faites ce que vous voudrez. Si l'on se décide à nous soustraire au péril qui nous menace, qu'on se hâte : il ne sera peut-être plus temps, quand vous recevrez cette lettre. Adieu, mon bien cher Père ! S'il entre dans les desseins de la divine providence que nos corps soient abandonnés à ces malheureux, priez pour nous, afin qu'à ce moment suprême, nous soyons soutenus par la grâce. Lorsque je remets mon corps et mon âme entre les mains de ma bonne Mère, ma confiance en l'éternelle miséricorde se ranime; mais lorsque je soude

mon cœur, j'ai tant de motifs de trembler à l'approche de mon juge! Vous me pardonnez, sans doute, tous les torts que je pourrais avoir eus à votre égard? Adieu, encore une fois.

« Votre tout dévoué,

F. ALPHONSE ESCOFFIER, *Prêtre, Miss. Apost.* »

Lettre du P. Dumonteil, à Monseigneur l'Archevêque de Calédoine.

« MONSEIGNEUR ,

« J'arrive de Vapu. J'ai pu apprécier la position de nos confrères. Oui, elle touchait à un dénouement tragique; mais notre présence a tellement imposé aux indigènes, que les Pères Escoffier et Orens n'ont pu se résoudre à quitter leur Mission. Nous avons vu la reine de cette île, ainsi que le prêtre qui doit choisir les victimes; et il leur a été énergiquement signifié par nos officiers, que s'ils faisaient la moindre insulte aux catholiques, on viendrait sur-le-champ leur en demander raison, et leur faire subir le châtiment le plus terrible.

« Nous nous sommes donc retirés avec la persuasion que nos Pères en seraient quittes pour la peur. J'écris ces lignes à bord de la *Mourthe*, et je suis heureux de pouvoir ainsi tirer votre Grandeur de toute inquiétude.

« Je suis avec un profond respect, etc.

« F. DUMONTEIL, *Prêtre, Miss. Apost.* »

MISSIONS DE L'OcéANIE OCCIDENTALE.

*Lettre du P. Mériaux, de la Société de Marie,
à M. l'abbé "".*

En mer, à bord de l'*Arche-d'Alliance* le 4 avril 1846.

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE ,

« Les mille bontés que vous avez eues pour moi , me font un devoir de vous adresser la relation de notre traversée depuis le Havre jusqu'à Valparaiso , où nous espérons arriver demain. Notre superbe trois-mâts va relâcher dans ce port , pour renouveler ses provisions ; je me hâte de profiter de tous mes moments de loisir, pour mettre en ordre les notes consignées dans mon journal. Daignez agréer mon récit comme un faible témoignage de mon profond respect et de ma vive reconnaissance : s'il peut vous engager à redoubler de ferveur dans vos prières pour moi, je serai bien récompensé de la légère et douce fatigue que pourra m'occasionner la longueur de cette lettre.

« A mon départ , vous connaissiez déjà le nom du navire qui devait nous transporter en Océanie , et je vous avais sommairement entretenu de l'association commerciale et religieuse qui venait de se fonder au Havre, dans l'intérêt des Missions catholiques. Aujourd'hui que je suis mieux au courant , je me permettrai quelques

explications nouvelles sur les commencements de cette société ; peut-être ces détails vous offriront quelque intérêt.

« L'idée d'établir une société maritime dont le but serait d'aider , par son influence , ses ressources et ses moyens de transport, les Missionnaires dans leur œuvre de foi et de civilisation , avait été suggérée en 1842 , par Mgr Douarre , Evêque d'Amata et membre de notre Société , d'abord à M. Marziou , négociant du Havre , puis , quelques mois plus tard , à M. Marceau , lieutenant de vaisseau , officier distingué de la marine royale. La Providence ménagea , par des voies admirables , les circonstances qui devaient réunir ces deux hommes généreux , si bien faits pour se dévouer à la réalisation d'un projet si important. Grâce à leur courageuse persévérance , une société en commandite , au capital d'un million , divisé en deux mille actions de cinq cents francs , fut fondée au commencement de l'année dernière ; et tandis que M. Marceau parcourait les principales villes de France , pour recueillir les adhésions de Nosseigneurs les Evêques et des hommes de foi , M. Marziou , gérant de la société , achetait un beau et grand navire en voie de construction dans le port de Nantes. Mgr de Hercé daigna en faire lui-même la bénédiction avec une solennité toute particulière. Le navire reçut en ce jour le nom d'*Arche d'alliance*. Pouvait-il être mieux choisi pour attester sa consécration à Marie , que l'Eglise appelle *Fœderis arca* ? Le pavillon de reconnaissance , qui flotte au sommet du grand mât , est une croix rouge sur fond blanc : ce pieux étendard est long de vingt pieds.

« L'*Arche-d'alliance* se rendit de Nantes au Havre , où elle arriva le 21 octobre : c'est dans ce port seule-

ment que M. Marecau en prit le commandement , et notre départ fut fixé au samedi 15 novembre. Outre les officiers et l'équipage , nous sommes huit Missionnaires et cinq frères catéchistes , tous de la Société de Marie : de plus , nous avons à bord quelques passagers et une famille bretonne , dont l'intention est de s'établir dans les îles , et de travailler au succès des Missions. Enfin six jeunes gens , appartenant à d'honorables familles , ont été confiés à notre digne commandant , comme élèves de marine ; en tout nous sommes cinquante-cinq à bord.

« Le 15 , à dix heures , nous étions sur le pont , entourés de nos amis ; l'*Arche-d'alliance* s'avancait lentement parmi les nombreux obstacles qu'offre la sortie d'un port ; une foule considérable stationnait sur les quais ; la jetée était couverte de monde. La croix flottait au haut du grand mât , les voiles venaient d'être tendues , une excellente brise d'est nous poussait en mer , nos matelots faisaient entendre leurs chants pittoresques , nous allions quitter la France , et sur le rivage nos compatriotes nous saluaient d'un dernier adieu. Ce moment , cher confrère , fut mêlé d'une certaine tristesse , mais aussi d'une douceur que je ne saurais définir.

« Notre vie de marin fut des plus orageuses à son début. A peine avons-nous perdu de vue les côtes de France , que les vents contraires nous assaillirent , et ce ne fut pendant trois semaines qu'une tempête continue. Enfin , le 8 décembre , fête de l'Immaculée Conception , la journée s'annonce magnifique , on déploie toutes les voiles ; la mer est calme ; pour la première fois le ciel est azuré ; une brise légère nous pousse sans violence et nous filons huit nœuds à l'heure.

« Le 13 , à quatre heures du matin , des cris se font entendre : Madère ! Madère ! Nous voilà sur la dunette, armés de longues vues , occupés à contempler le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux. Nous mouillâmes devant Funchal , capitale de cette ile. Rien d'aussi gracieux que cette ville bâtie en amphithéâtre sur les bords de la mer, avec ses nombreuses maisons blanches , et les deux clochers de sa cathédrale d'architecture bizantine. Ses rues, m'a-t-on dit, sont étroites, tortueuses , mais ornées d'un joli pavé , très-uni à la surface ; c'est un assemblage de petits cailloux souvent nuancés en forme de mosaïque , et plus souvent encore tapissés d'herbes verdoyantes. Plusieurs canots se détachèrent du rivage, et vinrent nous offrir à bon marché d'excellents fruits. Nous eûmes le temps de contempler cette ile si fertile , avec ses vallées délicieuses , et ses coteaux couverts de vignes, de palmiers, de citronniers, de bananiers , dont les fruits jaunissants nous annonçaient un climat bien doux. Ses habitants étaient occupés à recueillir leurs oranges. Nous avons pu examiner le pourtour de l'ile; elle est entourée de roches élevées qui , par leurs fentes profondes et inégales , annoncent un terrain volcanique; les plus hautes montagnes nous ont paru couronnées de pins ou de mélèzes. Le même jour, à six heures du soir , au moment où les cloches de la cathédrale sonnent l'*Angelus* et carillonnent pour le dimanche, nous disons adieu à Funchal , et poussés par un vent frais , nous courons sur les îles Canaries.

« Nous voilà en Afrique, en face du Maroc. Nous en sentons la chaleur , nous en respirons l'air pur , nous en contemplons avec joie le ciel azuré. Le 14 décembre, par un clair de lune magnifique, nous nous réunis-

sons , officiers , passagers et matelots ; nous organisons des chœurs pour la fête de Noël qui approche. Dès ce soir, nos beaux chants de l'Église se mêlent au bruissement des vagues , et retentissent au loin dans les solitudes de l'Océan.

« Bientôt nous apercevons les îles Canaries. Devant nous se dresse le fameux Pic de Ténériffe, taillé, comme on sait , en pain de sucre, et s'élevant presque perpendiculairement à dix-huit cent cinquante-huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa cime nous apparaissait couverte de neige et beaucoup au-dessus des nuages. Le 17, nous passions sous le Tropic du Cancer, par 21° 19' de longitude ouest. Nous remarquâmes alors que le gréement élevé était tout couvert de la poussière rougeâtre du désert de Sahara , dont nous étions cependant éloignés de plus de quarante lieues. Tandis qu'à cette époque de l'année , le froid vous retenait au coin du feu , que la neige couvrait vos campagnes, nous avions, sous la zone torride, une chaleur de vingt-sept degrés. Aux dernières lueurs du crépuscule , nous allions nous asseoir sur le plancher de la dunette, et là , pendant que quelques-uns des passagers s'abandonnaient à de douces rêveries sur la patrie, dont ils s'éloignaient chaque jour, nous qui en cherchions une nouvelle, nous redisions en chœur tantôt l'*Ave maris stella* , tantôt les litanies de notre bonne Mère , ou bien quelques-uns des jolis cantiques que nous apprendrons un jour à nos sauvages. Je ne saurais vous dire tout ce qu'on éprouve de bonheur à chanter les louanges de Marie par une soirée délicieuse , au milieu de l'Océan , sous un ciel nouveau , parsemé d'étoiles étrangères à notre hémisphère natal , et cela au milieu du frémissement des vagues, qui viennent par intervalle se briser contre le navire , autour

duquel se jouent des monstres marins et mille oiseaux divers.

« Le 18, nous fûmes témoins de la phosphorescence de la mer. Déjà ce spectacle nous avait été donné, mais jamais aussi ravissant que dans les ténèbres de cette belle nuit. Tout autour du vaisseau on ne voyait que sillons de lumière ; les flots que la proue divise , retombaient en torrents d'écume éblouissante. Sur toute l'étendue de la mer , à mesure que les vagues se brisent les unes contre les autres , on dirait des milliers de gerbes de feu , qui le disputent en éclat aux étoiles du firmament. On attribue assez généralement ce phénomène au dégagement du fluide électrique.

« Avant d'aller plus loin , je dois vous dire un mot de notre genre de vie à bord de l'*Arche-d'alliance*. Nous nous levons ordinairement à quatre heures ; vient ensuite la prière en commun ; c'est M. le commandant qui la fait , et les plus pressantes occupations ne l'en détournent pas un seul jour. C'est un spectacle qui m'a souvent ému , de voir agenouillés soir et matin , autour de leur chef , ces vieux marins à barbe grise , qui ont bravé tant de fois la tempête. Après nos exercices de piété , nos conférences et nos études , nous consacrons deux heures de classe à l'instruction des matelots ; les uns apprennent à calculer , les autres à écrire , d'autres à lire , et cela avec une infatigable activité et sans aucun respect humain , quelque avancés qu'ils soient en âge. On dirait une petite communauté , lorsque nous sommes tous réunis ; mais lorsque tout le monde est éparpillé sur le navire , et que chacun s'occupe à la manœuvre , on serait parfois tenté de se croire en pleine campagne. Le bêlement des moutons , les aboiements des chiens , le cri des oies , le chant des coqs , et les oiseaux aqua-

tiques qui voltigent à l'entour du vaisseau , ne contribuent pas peu à l'illusion. Ce n'est qu'en voyant ces milliers de cordages qui se croisent en l'air , ces voiles qui s'enflent au vent , les mousses qui grimpent à la cime des mâts et à l'extrémité des vergues , à cent pieds au-dessus de nos têtes , qu'on est pleinement détrompé.

« Pour rompre la monotonie , chaque jour nous apporte quelque spectacle nouveau ; c'est la mer tantôt calme , tantôt agitée , houleuse , noire , azurée , verdâtre , phosphorescente ; c'est le soleil qui , en se couchant , inonde l'Océan de ses flots de lumière. Vous le savez , les levers et les couchers du soleil sont de la plus grande magnificence sur mer. L'horizon se couvre de nuages , nuancés de mille couleurs , d'or , de pourpre , de violet , de vert , d'orange ; ces masses aériennes revêtent les formes les plus fantastiques : on dirait des volcans embrasés , des mers de feu , des montagnes de neige , des forêts , des villes et des châteaux. J'ai vu bien souvent tout l'équipage en contemplation devant ce magique tableau.

« Joignez à cela l'union qui règne parmi tous les gens à bord , les secours spirituels que nous avons en abondance , et parfois des solennités religieuses comme nous en avons célébré aux fêtes de Noël. Depuis quinze jours , nous nous y préparions aussi bien qu'il nous était possible ; l'*Arche-d'alliance* allait donner un beau spectacle aux habitants de la cour céleste , seuls témoins de nos joies et de nos prières. Le 24 , il fut décidé que l'office de minuit se ferait sur le pont , quoique le temps fût sombre , et que des tonnerres lointains annonçassent l'approche d'un orage.

« A minuit la cloche appelle tout le monde aux pieds de l'autel paré et illuminé. L'office commence par

Vadeste fideles, touchante invitation de l'Église qui nous convoque autour de la crèche du divin Enfant ! A l'élévation, le bruit du canon retentit dans les airs, comme pour annoncer aux peuples qu'un Dieu sauveur descend au milieu de nous. Après la messe, où nous eûmes la consolation de voir un bon nombre de nos marins s'approcher de la sainte table, nous chantâmes le *Te Deum*, pendant lequel le canon retentit de nouveau, et proclama au loin sur les mers la naissance du Messie.

« La joie était peinte sur tous les visages ; jamais nos matelots n'avaient vu de fête semblable à bord d'un navire, ils n'en soupçonnaient même pas de plus belle à terre. C'était aussi pour nous un spectacle bien nouveau et bien attendrissant que celui d'une messe célébrée en plein air, à minuit, en face du Nouveau-Monde, à la lueur des éclairs, au bruit confus du tonnerre et des vagues, au milieu des détonnations de l'artillerie, sous une tente formée de pavillons flottants au gré des vents, sur un autel élevé par des officiers de marine, et pavoisé des couleurs nationales...

« Vous devez, cher confrère, avoir au moins autant que moi envie d'aller plus vite dans cette longue navigation. Passons donc sous silence une foule de petits détails, et, à travers deux furieuses tempêtes qui nous assaillirent le 9 et le 15 février, avançons rapidement vers la pointe de l'Amérique méridionale. Au lieu de prendre la route du cap Horn, voie que suivent d'ordinaire les navires qui vont dans les mers du sud, nous désirions avec M. Marceau, nous diriger sur le détroit de Magellan. Ce détroit, long de cent trente lieues, offre à la navigation de grandes difficultés à cause des courants, des ilots et des rochers innombrables dont il est semé ; d'ailleurs les vents d'ouest y soufflent

presque continuellement ; et comme il a été jusqu'ici peu fréquenté, surtout par les bâtiments de fort tonnage, l'on n'a sur cet immense canal que des données plus ou moins incomplètes. Outre le motif de zèle qui nous portait tous à tenter ce passage pour connaître les besoins des indigènes, et sonder leurs dispositions, M. Marceau avait de plus le désir de faire des études sur le détroit. Il dirigea donc le navire vers son embouchure, et bientôt nous doublâmes le cap *Las Virgenes* qui en domine l'entrée.

« Le 17, à quatre heures du matin, on nous appelle pour donner un coup de main à la manœuvre ; nous hissons les voiles et nous filons huit à neuf milles à l'heure. A midi nous passons le premier goulet, ce que toutes les instructions représentent comme presque impossible de tenter le premier jour. Après avoir franchi ce défilé, nous traversons une large baie, bordée de hautes montagnes (monts Grégory), du sommet desquelles s'élèvent en plusieurs endroits des tourbillons de fumée : nous apprimes plus tard que c'étaient simplement des feux allumés par les habitants. Pendant toute cette journée nous avons eu constamment la terre en vue, à droite la Patagonie, à gauche la Terre de feu. Ces deux côtes sont très-élevées et aussi arides l'une que l'autre : celle de la Patagonie est noire, et celle de la Terre de feu rougeâtre ; c'est peut-être ce qui lui a valu son nom, avec l'habitude où sont les naturels d'allumer partout de grands feux.

« Cette journée fut délicieuse pour nous ; il nous semblait voguer sur un des beaux lacs de la Suisse, et nous étions aussi agréablement qu'à bord des paquebots qui sillonnent vos rivières de France. Nos yeux qui cherchaient la terre depuis si long-temps, ne pouvaient

se lasser de la contempler. Si nous ne pouvions découvrir aucune trace d'habitation humaine, nous apercevions des milliers d'oiseaux de toute sorte, plongeons, sarcelles, canards, oies sauvages, cormorans, qui se jouaient sur la surface du détroit. On dirait qu'ils sont apprivoisés. De tout côté leur tête s'élève avec grâce à fleur d'eau, l'air retentit de leurs cris et de leur chant ; pendant qu'ils voltigent par centaines sur nos têtes, d'autres s'embarquent par bandes de quinze, de vingt et plus, sur les herbes fluviales et sur les goëmons qui leur servent de pirogue, quelquefois aussi sur le dos des marsouins qui bondissent par milliers sur les vagues. Nous avons vu une volée de petits oiseaux poursuivant une troupe de petits poissons. Mais ce qui nous a le plus amusés, au moment où nous arrivions à l'île Elisabeth, c'est une armée entière de pingouins, qui, serrés en bataillon carré, nous regardaient passer à peu de distance. Il y en avait plus de mille sur une petite plage. En les voyant ainsi rangés en ordre, sur dix à douze lignes de front, se dressant sur leurs pattes, sans crainte aucune, on eût dit un régiment de petits soldats, prêts à défendre le sol de la patrie contre l'invasion étrangère. Comme le navire filait très-vite, il n'y eut de part et d'autre aucune hostilité.

« Le lendemain la brume s'étant dissipée vers midi, les PP. Magnéry, Padel et Vachon, allèrent avec le second officier et cinq hommes de l'équipage, visiter l'île Elisabeth près de laquelle le navire était mouillé. La mer était très-calme au moment du départ; mais à peine nos gens ont-ils mis pied à terre et commencent-ils à faire des recherches, que les vents fraîchissent. M. le commandant, qui voit venir l'orage, fait hisser le pavillon pour rappeler nos explorateurs. Ils remontent,

en effet, sur leur canot ; mais tous leurs efforts pour rejoindre l'*Arche - d'alliance* sont inutiles : les vents soufflent avec violence , la mer est très-grosse, et les courants les entraînent. En vain ils veulent lutter pendant une heure , en vain du bâtiment on fait filer sur eux des bouées , au moyen de quatre cents brasses de corde , ils ne peuvent nous rejoindre. Pour sureroit de malheur le canot fait eau de tous côtés ; nous le voyons tour à tour plonger entre les vagues et monter à leur sommet ; nous tremblons pour nos amis , car une seule lame peut les engloutir. Ils avaient ramassé à terre plusieurs objets intéressants d'histoire naturelle , il fallut tout jeter à l'eau. Enfin ils parvinrent à regagner l'île Elisabeth.

« Du navire nous contemplons nos pauvres naufragés, jetés sur une terre inculte et inhabitée, transis de froid et trempés jusqu'aux os. Ils allument un grand feu avec des goëmons et des varechs desséchés dont le rivage est couvert. Dans cet état de détresse, c'est à la Religion qu'ils ont recours, c'est une pensée de foi qui les anime. Ils dressent sur le rivage une croix de dix pieds de haut, au moyen de deux planches en sapin et de deux clous qu'ils viennent de trouver ; il y attachent la médaille miraculeuse, y gravent avec un couteau le monogramme de Marie, et tous tombent à genoux pour mettre la Patagonie sous la protection de la croix et de la Vierge immaculée.

« La nuit arrivait ; nous voyons leurs feux étinceler sur la plage. Ne pouvant, à cause de la tempête, porter secours à nos bien-aimés frères, nous prions celle que les délaissés n'invoquent jamais en vain, de veiller à leur salut. Nous étions loin de penser qu'à l'heure même ils étaient de nouveau exposés à toute la fureur

des vagues. Profitant d'un moment où la mer semblait moins houleuse, et favorisés par le courant, ils avaient vogué assez long-temps avec bonheur ; déjà ils approchaient du navire, lorsqu'ils ressentirent les premiers effets d'un grain qui devint terrible. Après un dernier effort, les rameurs, inondés par la mer, fatigués par la lame qui était très-courte, s'arrêtèrent de découragement et de lassitude. Tout à coup une vague énorme se précipite sur eux avec furie, l'eau emplit leur fragile nacelle, il se fait un silence de mort, chacun se recommande, dans le secret de son cœur, à la bonne Mère des matelots, et aussitôt, sans qu'on sache comment, ils se trouvent près du navire. Tous à l'envi proclament hautement qu'ils doivent leur salut à une spéciale protection de Marie, et nous nous unissons à leurs sentiments d'actions de grâces.

« Nous mîmes à la voile le 19 sur les onze heures, et nous traversâmes heureusement le second goulet, qui n'est large que d'une demi-lieue ; puis nous pénétrâmes dans une belle et vaste mer, terminée à l'horizon par de hautes montagnes. De toutes parts s'élevaient des tourbillons de fumée qui obscurcissaient l'air, et contraiaient les observations. Les sauvages Feugiens et Patagons, qui habitent ces bords, mettent ainsi le feu à des îles entières, pour en renouveler les herbes et les arbres. Vers le coucher du soleil, nous passâmes tout près d'un camp de Patagons, situé au pied d'une immense forêt : nous brûlions du désir de les voir, mais comme nous avions l'espoir d'en rencontrer plus loin, et que le vent était propice, nous dûmes passer outre.

« Le lendemain sur les quatre heures du matin, nous arrivons à la pointe sainte Anne. Des cris se font

entendre : *un château, un clocher* ! En effet nous distinguons facilement avec la lunette un petit fort, au sommet duquel flotte un drapeau ; puis, au fond de la baie, une goëlette de guerre qui arbore aussi son pavillon, que nous reconnaissons pour être celui du Chili. Nous touchions à *Port-famine*, qui tire son nom d'une petite colonie espagnole, qu'on avait voulu y fonder au seizième siècle, et dont tous les habitants, un seul excepté, moururent de misère. Maintenant c'est un poste de Chiliens, établi il y a deux ans, pour favoriser le passage du détroit aux navires qui se rendent à Valparaíso. Il se compose d'une soixantaine de soldats, de femmes et d'enfants. Deux embarcations se dirigèrent vers nous ; elles étaient montées par des officiers de la goëlette et du fort, qui venaient rendre visite à notre commandant. M. Marceau fit bientôt mettre sa chaloupe à la mer, et se rendit à la station, où il fut reçu par le gouverneur. Cet humble établissement est construit en planches, et entouré d'une palissade ; une muraille de terre, comprise entre deux cloisons de planches, sert de rempart contre les attaques du dehors ; deux méchantes pièces de canon défendent ces faibles retranchements, et la goëlette qui est en rade est là pour les protéger.

« Les familles des soldats habitent hors de l'enceinte du fort, dans de misérables cabanes. Bien que ces colons n'aient pas éprouvé des hivers très-rigoureux, ils ne comptent pas trouver dans cet emplacement de quoi se suffire ; jusqu'ici les pommes de terre seules ont réussi, et les chaleurs de l'été ne sont ni assez longues, ni assez fortes, pour donner de grandes espérances à l'agriculture. Aussi les habitants de *Port-famine* s'ennuient et souffrent de la disette, ils soupirent après un autre séjour.

« Nous avons trouvé sur ce triste rivage le R. P. Dominique Pasolini, Recolet, né à Césène, en Italie. Ce religieux vient de l'île de Chiloë, où il a demeuré huit ans : sept de ses confrères y résident encore, seuls pasteurs pour un troupeau de soixante-dix mille âmes. Ce bon Père n'avait pas vu de prêtre depuis dix-huit mois ; il profita de notre présence pour se confesser à l'un de nous. Bien qu'il soit à *Port-famine* pour les besoins de la population Chilienne, qui est toute catholique, il a instruit et baptisé six sauvages. Les Patagons visitent le fort de temps en temps pour y acheter du tabac et quelques denrées ; l'on nous a donné sur eux quelques renseignements utiles, et je me fais un devoir de vous les confier.

« Peuple nomade, les Patagons laissent leurs tentes et leurs principaux bagages dans l'est, et viennent dans l'ouest à la chasse du Guanaco ; mais ils habitent peu cette partie de leur pays. Ils adorent, dit-on, le soleil et le feu ; ils sont partagés en quatre tribus, ayant chacune son chef ou cacique, dont l'autorité est fort restreinte. Les hommes sont généralement d'une haute stature, qui pour les plus grands est de six pieds environ. Ils vont ordinairement à cheval, et ils se nourrissent de coquillages, de gibier, principalement d'oiseaux qui abondent sur leurs rivages, et de Guanacos quadrupède sauvage de la taille du cerf, espèce de lama, qui n'est autre que le chancau de l'Amérique du sud. Les Patagons des deux sexes n'ont pour vêtement qu'un manteau fait avec la peau de cet animal. Ces peuples ne s'adonnent pas à la marine ; ils vivent en paix entr'eux ; mais parfois ils font la guerre aux Feuigiens. Nous fûmes désolés d'apprendre que le camp des Patagons que nous avions aperçu, la veille, était leur

plus nombreux rassemblement, et que nous ne devions plus revoir de ces sauvages sur les bords du détroit.

« Nous quittâmes *Port-famine* le 21, et nous allâmes jeter l'ancre, le soir, dans la Baie française, aussi appelée saint Nicolas. Toute la journée, nous avons été récréés par la vue de baleines monstrueuses, dont cette partie du détroit est couverte. Elles pouvaient être longues de soixante-dix à quatre-vingt pieds. Plusieurs vinrent se jouer tout près du navire; leurs vastes narines lançaient des jets d'eau de trente à quarante pieds; leur souffle imitait le bruit que fait la soupape des bateaux à vapeur.

« Le lendemain dimanche, aussitôt après la grand-messe, nous nous éparpillons dans les bois, sur le rivage, le long des rivières; ce n'est partout que cris de joie, chants de cantiques, et détonnations de fusil. A mesure qu'on pénètre un peu avant dans ces forêts, on est saisi d'une surprise mêlée d'un involontaire effroi. La mousse s'élève à plus de six pieds; le chêne, le hêtre-antaretique, le frêne, le cyprès, se touchent, s'entrelacent, se croisent jusqu'à une hauteur prodigieuse. Des lauriers de plus de soixante pieds, tout couverts de fleurs blanches; des cytises, des lorenthus à fleurs écarlates, le disputent aux autres arbres en grosseur et en élévation. Les buissons se composent de myrtes, de groseillers, de bois de houx à jolies fleurs amarantes, et d'autres arbustes inconnus à vos contrées. Toute la côte est pavée de coquillages, et les bords de la forêt sont couverts de céleris, de cressons, de mauves, de gazons d'Espagne en fleur, de touffes d'angéliques. On dirait les allées d'un parterre. Mais ce qui frappe le plus dans ces bois, dont rien ne trouble la profonde solitude, et ce qui ne peut-être décrit, c'est

cet amas d'arbres brisés, déracinés, de branches fracassées, de troncs couverts de mousse, qui gisent pêle-mêle obstruent le passage. Les bords des rivières, ainsi que le rivage, sont couverts de ces arbres gigantesques et séculaires, qui pourrissent les uns sur les autres, cachés sous les herbes, ou à demi ensevelis sous le sable. Dans nos excursions, nous avons aussi trouvé des mines de fer, de magnifiques carrières de marbre blanc et de marbre gris.

« Pendant notre séjour à la Baie française, nous célébrâmes un service solennel pour le repos de l'âme du père Bret, notre confrère, mort sur mer en se rendant en Océanie, au mois de mars 1837, ainsi que pour Mgr Rouchouze et ses vingt-six compagnons, ensevelis avec lui sous les flots, il y a trois ans, en doublant le Cap-Horn. Le 24, lorsque M. le Commandant eut fini ses observations, tout le monde étant bien délassé, nous saluons la Baie française; les grands feux que nous avons allumés, sont éteints; les oiseaux que nous avons dépossédés, et qui sont les seuls habitants de ces lieux sauvages, reviennent à leur demeure; nous faisons redire un dernier adieu aux échos de ces collines solitaires, l'ancre est levée, nous partons. Nous passons à travers des milliers d'îles et d'ilots, nous côtoyons tantôt à droite, tantôt à gauche, des montagnes ou verdoyantes, ou arides, ou couvertes de neige, dont les cimes s'élancent dans les airs sous mille formes différentes de pics, de crêtes, de dômes, de pyramides, et du sommet desquelles nous voyons se précipiter quelques jolies cascades. Nous venons mouiller à Port-Gallant.

« Ce port est si beau et si sûr, que M. le Commandant le compare à celui de Brest. Les rochers des mon-

tagnes qui le bordent, sont de marbre blanc. Ici les richesses végétales sont les mêmes que sur les autres terres que nous avons déjà parcourues ; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que la végétation s'étend jusqu'aux lieux où la mer vient battre. Nous eûmes la consolation de célébrer à Port-Gallant un service pour tous nos parents défunts.

« En attendant les vents propices, M. le Commandant rédigeait ses notes, et nous, dans nos courses au sein de ces solitudes, nous aimions à marquer notre passage par quelques souvenirs religieux. Toutefois il nous restait encore un projet à réaliser, nous aurions emporté un regret amer, si nous n'avions pu arborer sur cette terre l'étendard de la croix : huit jours de relâche à Port-Gallant nous permirent d'exécuter ce pieux dessein. Une belle croix de trente pieds fut préparée, et l'on choisit pour emplacement un petit îlot, au milieu de la baie qui sert d'entrée au port, afin que ce monument élevé par nos mains pût être un signe de salut pour tous, d'abord pour les tribus sauvages qui pourront facilement l'apercevoir du haut des collines, puis pour les navigateurs, auxquels il servira de point de reconnaissance.

« Le 4 mars, jour de cette touchante cérémonie, tous ceux qui n'étaient pas rigoureusement nécessaires pour la manœuvre, descendirent sur la plage. Le navire était orné de ses beaux pavillons ; une salve de vingt-un coups de canon salua l'étendard du Dieu crucifié ; vingt hommes le prirent sur leurs épaules, et le portèrent processionnellement autour de l'île, tandis que nous chantions l'hymne : *Vexilla regis prodeunt...* Bientôt la croix s'élève triomphante, et nous entoanons avec allégresse les psaumes *Exurgant Deus,*

et dissipentur inimici ejus... Dominus regnavit... Sur cette croix on a gravé ces mots : *Mundi salus, Arche-d'alliance, 2 mars 1846.* (On espérait faire la cérémonie ce jour-là.) Plaise au Dieu sauveur des hommes, qu'un jour, que bientôt, des missionnaires d'Europe viennent fixer leur tente aux pieds de cette croix ! Et que faire, direz-vous, dans cette solitude ? Vous ne tarderez pas à le comprendre.

« Le 5, nous remîmes à la voile. Il semblait que le ciel voulût, par une navigation plus rapide, nous dédommager du temps que nous venions de consacrer à sa gloire. Mais tout-à-coup les vents deviennent violents et contraires ; on allait jeter l'ancre, lorsque le maître d'équipage pousse un cri d'effroi ; nous échouons sur un banc de sable. La sonde n'avait donné que treize pieds, et par un erreur inconcevable, on avait pris les pieds pour des brasses. Le navire, lancé à pleines voiles, et entraîné par les courants, parcourt sur le sable deux fois sa longueur. Cét accident, grâce à la protection toute particulière de la bonne Mère qui nous conduit, n'a eu aucune suite fâcheuse ; car au moment où l'on demâtait le vaisseau, et où l'on croyait que nous serions réduits à la dure nécessité de le décharger entièrement, en transportant tout le fret sur le rivage voisin, un fort coup de vent nous dégagca, et bientôt nous fûmes en sûreté.

« Bien plus, nous avons vu dans cette circonstance, une admirable disposition de la providence, qui voulait nous mettre en relation avec les pauvres peuplades de ces pays si peu connus. Nous n'espérions plus rencontrer de sauvages, lorsque le 6 mars jour même où nous avions échoué, nous vîmes deux pirogues de Feugiens se diriger vers notre bord. Quel bonheur ! c'est Marie qui nous les envoie, et qui pour cela nous a poussés,

malgré nous, près de leur île. Nous agitions nos mouchoirs pour les engager à venir avec confiance; nous leur criions : *galelas, tabago*, (biscuit, tabac.) Ils répondent à nos signaux en agitant eux-mêmes quelques objets; mais arrivés près du navire, la méfiance s'empare d'eux; ils vont droit à terre et nous font signe de nous y rendre. M. le commandant voulut bien me choisir pour l'accompagner avec quelques marins. Notre canot se tint d'abord à une distance respectueuse; car les sauvages qui s'étaient réunis autour d'un grand feu, au nombre de quatorze, étaient armés de lances, et nous ne savions pas quelle réception ils nous préparaient. L'un d'eux, se détachant de la troupe, vint vers nous en criant : *chérrou, chérrou*, faisant signe de conduire notre *chérrou*, (notre canot) dans la petite rivière, où ils avaient eux-mêmes retiré les leurs. L'invitation était fort honnête; mais la prudence nous défendait de quitter notre embarcation. Nous les appelions donc à nous, en leur montrant du biscuit et du tabac. Après bien des hésitations, ils viennent les uns après les autres, les femmes les dernières. Ils sont autour de notre barque, dans l'eau jusqu'aux genoux; ils reçoivent nos présents, prennent nos médailles pour quelque chose de bon à manger, et les mettent dans leur bouche pour les avaler avec les biscuits. Nous les trouvons si bien disposés à notre égard, que nous les invitons à nous suivre à bord, où nous leur faisons entendre qu'ils seront bien reçus. Après bien des pourparlers avec leurs compatriotes, deux naturels consentent à nous accompagner. Sans doute qu'ils trouvèrent notre société agréable, car ils firent bientôt signe aux autres, qui vinrent nous rejoindre.

« Nous avons enfin sous les yeux quatorze sauvages, réduits au dernier degré de la misère. Ils avaient

pour tout habillement une peau de Guanaco, qui couvrait leurs épaules, et à quelques-uns il restait encore des lambeaux de pantalon qu'ils avaient reçus à bord des navires. On ne comprend pas comment ce peuple, qui habite la terre la plus rapprochée du pôle sud, peut supporter cet état de nudité. Il est vrai qu'ils sont toujours auprès du feu, ils le portent avec eux dans leurs pirogues, et aussitôt qu'ils sont à terre, ils allument de grands brasiers dans leurs forêts. *Faïa*, nous disaient-ils, *Faïa*, (il fait froid;) et ils tiraient alors nos habits pour nous inviter à les leur donner. Nous les fournîmes du mieux qu'il nous fût possible. C'était chose curieuse de voir leur embarras sous ce nouveau costume; ils se regardaient avec étonnement et semblaient ne plus se reconnaître. Au bout de quelques heures, ils repartirent; mais le courant et l'orage les empêchant de tenir la mer pour regagner leur tribu, ils passèrent la nuit sur le rivage, et le lendemain, ils étaient de bonne heure à bord, au moment où nous nous préparions à dire la sainte messe. Nous leur permîmes d'assister au saint sacrifice. Notre silence religieux, les décorations de l'autel, le prêtre en habits sacerdotaux, tout les surprenait; mais surtout ils paraissent dans l'admiration de nous entendre chanter le *Veni creator*, l'*Ave maris stella*, et les Litanies des saints, prières que nous adressions au Seigneur, pour attirer sur eux la grâce d'une prochaine conversion à la foi catholique. Comme ils ont une facilité remarquable à répéter avec précision les mots qu'ils entendent prononcer; ils chantaient avec nous, *ora pro nobis*; ils prenaient nos livres, les ouvraient, les fermaient, tournaient les feuilletts et faisaient semblant de lire; ils imitaient en un mot tous nos mouvements.

• Ce jour-là, ils n'avaient plus les habits que nous

leur avions donnés la veille ; nous sûmes plus tard qu'ils les avaient réservés pour d'autres compatriotes , que nous n'avions pas vus. La journée se passe agréablement à les étudier , à les approprier , à les habiller et à les faire chanter. Nous assistons à leur repas , qui se compose surtout de coquillages ramassés sur le bord de la mer. Ils restent avec nous jusqu'au soir , et on leur laisse la liberté d'aller, de voir, et même de toucher les objets, sans cependant les perdre de vue. Plusieurs se mêlent aux matelots et les aident de la manière la plus amusante à tirer les cordages ; d'autres grimpent sur les mâts comme les mousses ; ceux-ci aiguisent sur la meule des morceaux de fer ; un d'eux nous montre son adresse à coudre , en raccommodant le vieux pantalon dont on lui a fait cadeau , et qu'il a déjà eu malheur de déchirer. Le chef de la bande se promène avec gravité sur le pont du navire , tout fier de son nouveau costume ; il est affublé d'une large coiffe de femme et d'une vieille culotte qu'il a vainement essayé de boutonner ; à la pointe de ses cheveux sont attachés un couteau , des ciseaux et trois ou quatre médailles. Les autres sont accoutrés d'une manière aussi risible, et ils ne prennent pas moins de plaisir que leur chef à se considérer en cet état. Le plus curieux spectacle fut celui de la surprise qu'ils éprouvaient devant les glaces de la salle à manger. Ils approchaient , puis reculaient ; ils voulaient voir ce qui se trouvait par derrière, et finissaient par se retirer en riant : leur air semblait indiquer que c'était pour eux un mystère inexplicable.

« Un peu avant la fin du jour , l'un d'entre nous leur montra un grand crucifix , et leur apprit à chanter sur le ton de *Pora pro nobis* les saints noms de Jésus et de Marie. Je ne sais s'ils comprirent qu'il y a dans la croix quelque chose de surnaturel ; mais plusieurs fois

ils tombèrent à genoux devant elle , et pendant près d'une heure, ils chantèrent sans se lasser *Jésous Maria*. Enfin, ils prirent congé de nous après une nouvelle distribution de biscuit.

« Le lendemain matin, 8 mars, nous sommes éveillés par les cris de nos bons amis les sauvages ; nous les entendons de loin chanter *Jésous Maria*. Cette fois-ci , c'est une flotille tout entière qui nous arrive , soixante personnes à peu près, hommes, femmes, enfants, vieillards , portant sur leurs pirogues toute leur fortune, chiens, oiseaux de basse-cour, flèches, tentes, etc. Jusqu'ici nous avons vu l'élite, les élégants de la tribu ; mais cette fois la misère était encore plus affreuse. Les hommes étaient assis autour du feu , allumé au milieu de chaque pirogue sur une pierre , qui est entourée d'eau pour ne pas incendier l'embarcation ; ils se penchaient tous sur la flamme pour ne rien perdre de la chaleur , sans crainte de se brûler ou d'être asphyxiés par la fumée. Les femmes , ayant pour la plupart un enfant à la mamelle ou sur le dos , sont encore obligées de ramer avec des pagaies et d'entretenir le feu. Ce sont elles qui sont chargées de tout ce qu'il y a de pénible. Et voilà le sort de cette faible créature partout où le christianisme n'est pas venu dire à l'homme , qu'elle lui a été donnée pour compagne et non pour esclave !

« Les sauvages sont près du navire, ils erient, ils gesticulent tous à la fois , et montent de tous côtés à l'abordage. Parmi eux se trouve un malade, qui a sur le côté une blessure de dix pouces carrés ; elle est si profonde et si horrible , que M. Montargis , notre docteur, déclare n'en avoir jamais vu de semblables dans les hopitaux. Toutefois le sentiment paraît si émoussé chez cet homme , qu'il grimpe aussi le long des cordages, et qu'il est sans fièvre. Pendant qu'on le panse, il

nous fait signe , par un hurlement et un mouvement de la mâchoire , qu'il a été mordu par une bête féroce. Nous l'avons laissé en bonne voie de guérison.

« La journée se passa en partie à chanter *Jésous Maria*; nous fîmes encore des cadeaux d'habits , de biscuits, de chapelets et de médailles ; puis les pirogues repartirent. Le soir , M. le Commandant voulut rendre sa visite à cette peuplade amie ; nous descendîmes avec lui et quelques gens du bord. Tous les sauvages sortirent de leurs huttes pour nous recevoir, et écarter une vingtaine de chiens qui se précipitaient sur nous ; ils nous conduisirent , aux accents de la joie la plus vive, à leurs cases qui sont au nombre de quatre. Nous visitâmes ensuite plus en détail leur petit domicile ; et , sans épargner aux enfants les caresses, ni aux chefs les compliments sur leurs nouveaux costumes , nous leur distribuâmes quelques chapelets , qu'ils mirent à leur cou en les baisant.

« Les auteurs que nous avons sous la main , ne disent qu'un mot de ces peuples , pour nous apprendre qu'ils sont les plus abrutis et les plus misérables du monde ; il est à croire que ces voyageurs n'ont pas assez étudié leur caractère. Nous croyons donc qu'ils accueilleraient bien des ministres de la Religion , assez dévoués pour s'ensevelir dans la profondeur de ces rivages délaissés. La mission serait pénible , mais qu'importe, si les résultats sont heureux ? Aussi ai-je demandé bien des fois au Seigneur , pendant notre séjour dans cette baie , de me laisser avec un confrère auprès de ces sauvages , si telle était sa volonté sainte.

« Maintenant j'entrerai dans quelques détails d'ethnographie sur nos *Feugiens* , qu'on appelle plus communément *Pécherais* , nom qu'on leur donne parce qu'ils le donnent eux-mêmes à tout. Leur taille ordi-

naire est à peu près de quatre pieds sept à huit pouces. Ils ont tous les caractères que les naturalistes donnent à la race américaine : leurs cheveux sont noirs et plats ; leur front , très-bas , est chez quelques-uns couvert de poils jusqu'aux sourcils ; leurs yeux noirs, où se peignent la bonté et la douceur , sont un peu inclinés ; il ont le nez fortement épâté , et leur grande bouche laisse , en s'ouvrant, apercevoir deux rangs de dents généralement mauvaises. On peut l'attribuer à l'humidité du sol qu'ils habitent et à leur genre de vie , car ce n'est guère que dans la mer qu'ils trouvent leur nourriture. Les pommettes de leurs joues sont très-saillantes ; leur menton est rond, mais sans barbe ; ils n'en ont que quelques brins épars sur la lèvre supérieure. Chez eux la plante des pieds est tellement durcie , que non seulement ils courent sur des cailloux aigus , mais même sur du feu sans s'en mettre en peine. Tous ont le ventre d'une grosseur plus ou moins démesurée. Leur teint est assez cuivré ; et de plus , ils aiment à se colorer les cheveux et la figure avec une substance rouge qui ressemble assez à l'ocre. Leur habillement consiste dans une espèce de manteau fait en peau de veau marin, de guanaco , ou de loutre , qu'ils se jettent sur les épaules et dont ils se couvrent le corps ; cet habillement est le même pour les deux sexes. A leur cou est suspendu un collier de jolis coquillages ; ils ont aussi au poignet et à la cheville une espèce de bracelets tressés avec des nerfs de baleine. En général , ils attachent à leur chevelure tout ce qui est pour eux objet de curiosité.

« Leurs pirogues sont en écorces , jointes entr'elles, fixées sur une carcasse de bois , et calfatées avec de la mousse enduite d'huile ou de graisse. Elles sont assez grandes pour contenir huit à dix personnes. Comme je l'ai dit , les femmes sont chargées de les con-

duire ; pour cela elles se servent de pagaies ; quelquefois , mais seulement quand le vent est arrière , elles tendent une voile carrée faite en peau. Ces frêles embarcations portent tout ce qui est nécessaire au ménage, un morceau de gras de baleine , des coquillages , un seau en écorce ou en cuir plein d'eau douce , de petits paniers en joncs assez bien tressés , des lances qui ne sont autre chose qu'une perche parfaitement droite , longue de deux ou trois mètres , au bout de laquelle est attaché un os de baleine ou de cachalot , terminé en pointe et denté comme une scie.

« Les cabanes des *Feujiens*, que nous primes d'abord pour les loges de leurs animaux , ressemblent assez aux huttes qu'on fait parfois pour chasser à la pipée. La principale , construite en branches , avait à peu près trois ou quatre mètres de long sur deux et demi de large , et tout au plus deux de hauteur. La partie supérieure de ces loges n'est pas couverte : c'est par là , à travers les branches , que s'échappe la fumée. La porte , seule ouverture de ces cabanes , est si basse qu'il faut ramper sur les mains et les genoux pour entrer. Le feu remplit tout le milieu de l'appartement , et autour sont couchées quatorze ou quinze personnes , les hommes d'un côté et les femmes de l'autre ; derrière se trouvent les enfants ; cinq ou six chiens rongent et dépècent avant leurs maîtres , les morceaux de baleine , le poisson , les coquillages qui sont dispersés çà et là sous les pieds , dans les cendres et parmi les ordures ; car ces tribus sont vraiment d'une malpropreté dégoûtante.

« Nous n'avons pu remarquer chez eux aucune trace de gouvernement ; chaque cabane paraît former une république dont le père est le chef. Les parents sont très-attachés à leurs enfants. Voici un fait qui semble le prouver. Le second de la corvette chilienne que

nous avons vue à *Port-Famine* , ayant proposé à un Feu-gien de lui vendre un de ses fils , le sauvage indigné s'élança sur l'officier , et lui fit une large blessure , dont il n'est pas encore guéri.

« Le fond de leur caractère paraît être une grande simplicité. Ils nous ont toujours reçus avec affabilité et avec joie , se prêtant avec complaisance aux petits services que nous leur demandions. Lorsqu'il y avait des rivières ou de mauvais pas à traverser , ils accouraient avec leurs pirogues , ou bien les hommes nous portaient sur leur dos. Tous les petits objets de curiosité que nous désirions , ils nous les ont donnés avec empressement. Du reste , ils ne sont pas enclins au vol ; rien n'a été pris par eux , si ce n'est une serviette , et encore n'était-ce pas un larcin. L'un d'eux vint un jour demander à boire pendant le diner ; on le fit asseoir à table ; quand on se leva , chacun emportant sa serviette , il se crut probablement obligé de faire comme les autres. Chose étonnante pour des sauvages , ils ne nous ont pas semblé gloutons ; ils se partageaient toujours amicalement le biscuit et les autres aliments qu'on leur donnait , et de plus ils conservaient la part des absents.

« Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement positif sur leurs idées religieuses. Seulement on a remarqué qu'ils prononçaient d'un air assez mystérieux ces mots *ara ira* , qu'ils levaient les yeux au ciel , qu'ils soufflaient en l'air comme pour écarter des génies mal-faisants , et faisaient d'autres signes qui indiquaient la crainte. L'un d'eux , invité à manger le morceau de pain qu'on lui avait donné , se tourna du côté du soleil , comme pour lui en faire hommage. On nous avait dit , en effet , à *Port-Famine* , que ces infortunés adoraient cet astre et le feu. Quant à cette dernière divinité , si toute-

fois elle en est une pour eux, il faut avouer qu'ils la traitent assez familièrement.

« Enfin le moment est venu pour nous de quitter ces parages : nous faisons nos adieux à nos bons Feugiens qui nous répondent de la plage en agitant des signaux. Déjà nous n'apercevons plus la fumée de leurs cases ; notre cœur se serre à la pensée que nous ne les reverrons plus , et que nous ne pourrons secourir leur affreuse misère ; mais nous espérons que ce ne sera pas en vain qu'ils auront levé vers le ciel leurs mains suppliantes , et mille fois invoqué les doux noms de Jésus et de Marie.

« Notre navigation continua d'être assez lente , mais elle ne fut marquée par aucun incident bien remarquable. Enfin , le 22 mars , nous sortimes du détroit par une brise très-favorable et avec autant de rapidité que nous y étions entrés ; nous y avions passé vingt-quatre jours. Nous voilà dans l'Océan pacifique ; le 7 avril nous comptons arriver à Valparaiso , et repartir le 14 pour notre lointaine destination. Sans doute , nous avons encore des dangers à courir ; mais notre confiance est trop solidement fondée sur la protection visible de Marie , pour nous laisser aller à la crainte : nous aimons à croire que l'*Arche-d'alliance* est assurée contre le naufrage.

« Exusez, cher confrère, la longueur de cette lettre, et veuillez agréer , etc.

« J. MERIAIS , S. M. »

MISSIONS DES ANTILLES.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA TRINIDAD.

*Extrait d'une lettre de Mgr Richard Smith , Evêque
d'Olympe et Vicaire apostolique de la Trinidad,
à Messieurs les Membres des Conseils Centraux de
Lyon et de Paris.*

7 février 1846.

« MESSIEURS ,

« Je bénis Dieu de ce qu'il m'est donné de vous faire connaître les grands et précieux résultats qu'opère, grâces vous en soient rendues, la Sainte OÈuvre de la Propagation de la Foi sur nos plages lointaines; et de vous remercier au nom de tous les fidèles de notre chère Mission. Oh! qu'ils sont purs et ardents les vœux que forment pour vous et pour vos dignes Associés les nombreux et fervents catholiques du Vicariat apostolique de la Trinidad! Daigne le Seigneur les exaucer!...

« Oui , Messieurs , c'est à votre sollicitude que nous sommes surtout redevables des moyens de nous procurer des Prêtres selon l'esprit de Jésus-Christ , qui , répandant au milieu des peuples le bienfait immense d'une instruction vraiment chrétienne , les portent à l'amour et à la pratique des plus belles vertus , par l'exemple d'une vie sainte et toute de charité.

« Par vos secours , mon vénéré et à jamais regretté prédécesseur , Mgr Mac Donnell et moi , avons pu augmenter le Clergé des Antilles anglaises et danoises. En 1828 , douze Prêtres seulement se trouvaient dans ces îles nombreuses , et , l'année dernière , on y comptait soixante-dix Missionnaires pleins de zèle et de courage. Pendant ce temps , le nombre des catholiques a suivi la même progression ; car , de cent vingt-cinq mille qu'il était d'abord , il s'est élevé jusqu'à cent soixante-dix mille.

« Oh ! que ne m'est-il donné de vous exprimer le bonheur qui remplit mon âme , en voyant notre sainte Religion pratiquée avec ferveur dans des contrées où elle était presque entièrement éteinte ; en voyant la foi , la piété , l'ardeur avec lesquelles les sacrements sont fréquentés , là même où les noms en étaient à peine connus !

« Voilà , en grande partie votre œuvre , Messieurs. Je ne puis que vous en témoigner de nouveau ma vive reconnaissance. Dieu vous en récompensera au centuple.

« Déjà j'ai eu l'honneur de vous donner , à différentes époques , des détails étendus sur chacune de nos îles ; je me bornerai donc aujourd'hui à quelques faits , qui vous feront connaître avec quel zèle et par quels sacrifices nos chers catholiques bâtissent des temples au Sei-

gneur. C'est dans ces maisons de prières que , prosternés au pieds des saints autels , ils offrent à Dieu les vœux ardents que leurs cœurs ne cessent de former pour vous et pour les Associés à la Propagation de la Foi.

« L'île de Cariacou , dont la population est presque entièrement composée de noirs et de gens de couleur , était , depuis soixante ans , privée de prêtres catholiques. En 1840 , j'y fis une visite , accompagné de MM. Capoulade et Taboni. Quelle fut notre affliction, en arrivant , de ne trouver dans cette colonie que quelques pauvres fidèles qui se réunissaient chez une bonne et pieuse personne du pays , pour prier et s'édifier mutuellement par de saintes lectures ! Animés de la plus vive confiance en la miséricorde divine , nous commençâmes à donner chaque jour des instructions , à célébrer la sainte messe et à chanter des cantiques avec notre petit troupeau. Nous visitâmes tous les habitants sans distinction de religion. Bientôt quelques-uns se présentèrent au confessionnal ; leur exemple ne tarda pas à être suivi. Nous redoublons d'efforts , et bientôt ces enfants jusque-là délaissés , avides de la parole de Dieu , la reçoivent avec amour ; elle éclaire leur esprit et touche leurs cœurs. Partout ce sont des marques de repentir , un élan généreux vers la piété , des actions de grâces qu'inspire la plus vive reconnaissance.

« Après quelques jours seulement , plus de deux mille habitants viennent se jeter à nos pieds, les larmes aux yeux, et tendant vers nous leurs mains suppliantes ; ils nous conjurent de laisser au milieu d'eux un Missionnaire. Connaissant l'état de pauvreté de ces bons néophytes , je leur demandai comment ils feraient pour l'entretenir. « Ah ! s'écrièrent-ils en sanglotant ,

« *Nous sommes pauvres, mais nous avons du poisson, des légumes. Nous donnerons tout au père bon et charitable qui voudra bien demeurer avec nous.* » M. l'abbé Taboni fut si touché des beaux sentiments de ces pauvres noirs, qu'il ne voulut pas les quitter. Que ne firent-ils point pour conserver leur pieux et zélé Pasteur? les privations les plus grandes, les sacrifices les plus pénibles, rien ne leur coûta, tant ils étaient heureux de voir au milieu d'eux leur *bon et cher Père* !

« En 1842, je visitai de nouveau mes chers enfants de Cariacou. J'étais accompagné de MM. Christophe et Foretnik, bons et zélés Missionnaires. Ma tristesse fut extrême, lorsque je vis la grande misère qui régnait dans cette île. Depuis dix-huit mois la pluie n'avait point fertilisé la terre; tout y était desséché, brûlé. Sensiblement affligés à la vue de ces pauvres catholiques qui se pressaient en foule autour de nous, exprimant leur détresse par leurs soupirs, et nous demandant avec de vives instances les consolations de la Religion, nous fîmes une neuvaine, afin d'obtenir par l'intercession de la très-sainte Vierge la pluie si ardemment désirée. Une retraite fut commencée pour accomplir ce vœu avec plus de fruit, et pour préparer à la confirmation ceux qui devaient recevoir ce sacrement. Nous engageâmes tous les habitants sans distinction à venir aux saints offices; on répondit avec joie et empressement à notre invitation.

« Cependant, huit jours se sont écoulés sans la moindre apparence de pluie. Adorant les desseins de la Providence, nous mettons de plus en plus notre confiance en sa divine miséricorde. Le neuvième jour arrive; le soleil se lève radieux et sans nuage, le ciel ne fut jamais plus beau; néanmoins le peuple vient

en foule au lieu où nous faisons les exercices, et assiste aux saints mystères avec le recueillement le plus profond. Nous invoquons avec plus d'ardeur la miséricorde de Dieu ; le nom de Marie est sur les lèvres et dans les cœurs ; on le prononce avec confiance , on le répète avec amour ; et le temps est toujours magnifique. Quoiqu'ils ne vissent point leurs vœux exaucés, nos fervents catholiques demeurèrent inébranlables dans leur confiance en l'auguste Vierge. Plusieurs protestants , qui avaient assisté aux saints offices avec tout le respect convenable , contemplant le ciel sans nuage , disaient en souriant : « *Aujourd'hui point de miracle.* » Je leur répondis que nos prières n'étant pas assez ferventes , nous ne méritions pas que le Seigneur nous fit une aussi grande faveur.

« Que les desseins de Dieu sont admirables ! avec quelle bonté il éprouve , il fortifie et récompense la foi de ceux qui espèrent en lui ! Tout-à-coup le tonnerre gronde , les nuages s'amoncellent ; en un clin-d'œil le ciel s'obscurcit , une pluie bienfaisante tombe par torrents et inonde la terre. Un cri de joie et de reconnaissance se fait entendre. Les regards s'élèvent vers le ciel et les cœurs vers Dieu : c'est une allégresse universelle, et chacun s'applaudit d'avoir espéré fermement en Marie. Une dame protestante disait dans son étonnement : « Pourquoi l'Evêque et les Prêtres , en demandant la pluie à Dieu , n'ont-ils pas voulu mettre la condition que nous aurions le temps de retourner chez nous avant qu'elle ne tombât ? » Je lui répondis qu'il ne fallait pas s'inquiéter , que nous trouverions moyen de donner asile à ceux qui étaient loin de leurs foyers. En effet , nos chers catholiques nous avaient apporté tout ce qui était nécessaire pour traiter d'une manière convenable ceux qui étaient présents , et que

des torrents de pluie empêchaient de retourner chez eux. La sincérité et l'effusion de cœur avec lesquelles ils nous exprimèrent à plusieurs reprises leur reconnaissance , nous prouvèrent qu'ils étaient contents de l'hospitalité toute apostolique que nous leur avions offerte avec plaisir. A huit heures du soir ils se séparèrent de nous , bénissant Dieu et admirant les œuvres de sa providence. Ce ne fut qu'à cette heure que la pluie cessa.

« Le fait que je viens de raconter avec simplicité, et que je ne qualifie point , produisit un effet si extraordinaire et si merveilleux que , sur une population d'environ quatre mille âmes , le nombre des catholiques s'éleva en peu de temps à trois mille cinq cents.

« Au mois d'avril 1842 , je travaillais avec consolation au milieu de mon cher et nombreux troupeau , lorsque M. l'abbé Fagan arriva de la Dominique sur une superbe goëlette , frêtée par les fidèles. Ce digne ecclésiastique venait en leur nom me prier de mettre fin, par ma présence, aux cruelles divisions qui régnaient dans cette belle colonie, et qui malheureusement y avaient déjà causé les plus grands désordres. Je partis aussitôt, accompagné de MM. Christophe , Capoulade et Fagan. Nous fîmes toute la diligence possible , et nous arrivâmes en peu de jours à la Dominique. L'agitation qui régnait dans cette île était extrême ; les différents partis pouvaient à chaque instant en venir aux mains ; l'état des choses était si affligeant et si déplorable que le gouverneur me dit, lors de ma visite : « Si dans l'espace de dix ans vous réussissez à obtenir un peu de calme, je croirai que vous avez fait un miracle. »

« Pendant plusieurs jours je mis en œuvre tout ce que la prudence put me suggérer pour rétablir l'union,

mais ce fut sans succès. Alors j'eus recours à mes moyens ordinaires , je proposai aux respectables Missionnaires qui m'accompagnaient de faire une retraite et une neuvaine, pour obtenir de l'infinie miséricorde de Dieu, par l'intercession de la très-sainte Vierge , cette paix inconnue depuis trop longtemps à la Dominique. Nous commençâmes aussitôt les pieux exercices. Grâce de mon Dieu , que vous êtes douce et puissante ! un changement s'opère aussitôt , l'agitation se calme d'une manière sensible , la haine et la vengeance s'éloignent des cœurs , les confessionnaires sont assiégés , le peuple se presse dans le temple du Seigneur et va aux pieds des saints autels répandre des larmes de repentir et de joie. La ferveur augmente avec les instants de la retraite ; les dissensions font place aux élans de la charité , et le bienfait de la paix se répand partout.

« Oh ! que notre âme a été grandement consolée en voyant ceux-mêmes qui avaient nourri dans leurs cœurs une haine implacable les uns contre les autres , venir en foule entourer l'autel , se presser à la table sainte et y recevoir leur Dieu avec les marques de la piété la plus vive. Quel touchant et consolant spectacle offrait alors la Dominique ! Toutes les bouches répétaient les doux noms de frères et d'amis. Au milieu des rues , sur les places publiques, ceux qui naguère étaient ennemis irréconciliables, tombaient à genoux en se rencontrant, se demandaient mutuellement pardon , et s'embrassaient ensuite comme des membres d'une même famille, heureux de se consoler d'une longue absence en se promettant une affection sincère et durable.

« Je crois devoir signaler aussi les sacrifices nombreux que firent des laboureurs (1) , dispersés sur tous

(1) C'est ainsi qu'on appelle les Noirs affranchis.

les points de l'île , pour assister aux exercices de la retraite et pour se préparer au bonheur de communier. J'ai connu de ces pauvres gens qui, n'ayant que le samedi à eux pour cultiver leur jardin , quittaient leurs habitations aussitôt après le travail du vendredi , se jetaient dans des barques, et bravant les vents et les flots, chantant les louanges de Dieu , ramaient péniblement toute la nuit et une partie du jour , afin d'arriver le lendemain à la ville pour se confesser. Qu'il nous était pénible d'apprendre que, n'ayant pu approcher des tribunaux de la pénitence à cause de la foule qui les assiégeait sans cesse , ils étaient obligés de repartir le dimanche au soir sans s'être confessés ! Ces hommes intrépides et pleins de foi remontaient dans leurs barques en priant Dieu , et ramaient encore pendant toute la nuit , toujours célébrant les louanges du Seigneur par de saints cantiques. Le lundi matin , à peine arrivés chez eux , ils se livraient aux travaux les plus pénibles avec une nouvelle ardeur.

« Cette Mission de la Dominique sera toujours chère à mon cœur , je n'en perdrai point le souvenir. Toutes les classes, toutes les conditions ont rivalisé de zèle, et à notre départ , après les plus cruelles divisions et les haines les plus implacables , l'aimable charité unissait les cœurs, et la plus délicieuse paix régnait au sein des familles. C'est bien là l'œuvre du Seigneur , à lui seul la gloire.

« Dans la visite d'adieu que je fis au gouverneur de l'île, il me dit quoique protestant : « Je ne croyais pas
 « qu'il y eût des miracles depuis le temps du Sauveur;
 « mais comment pourrais-je les nier maintenant, ayant
 « sous les yeux un aussi grand miracle de la grâce ?
 « aucun pouvoir humain n'aurait pu obtenir un semblable résultat. »

« En 1843, je visitai l'île de Ste-Lucie. Puissamment secondé par mes zélés collaborateurs, je donnai une Mission dans les différentes paroisses de cette colonie, j'y administrai le sacrement de Confirmation, et partout nous recueillîmes des fruits abondants, qui nous dédommagèrent amplement de nos peines et de nos fatigues.

« Le fait suivant mérite ici une place toute particulière. Les laboureurs de chaque paroisse vinrent auprès de leurs curés, pour leur demander la faveur de faire tous les frais de la réception qu'on préparait à leur Evêque. Aussitôt ils mettent la main à l'œuvre; ils fouillent avec un courage inébranlable les ruines des anciens forts, et après des travaux inouïs, ils en retirent en chantant les canons qui s'y trouvaient enfouis depuis les anciennes guerres de l'Angleterre avec la France. Tressaillant de joie, ils transportent dans leurs paroisses, à force de bras et toujours en chantant, ces pièces d'artillerie, gravissant les montagnes et bravant mille dangers.

« Bientôt de nombreux pavillons flottent sur l'église, sur les mornes, sur les montagnes, et ornent les maisons. Des arcs de triomphe s'élèvent sur le chemin où l'Evêque doit passer. Pour les former, chacun a voulu y contribuer en apportant, l'un des palmes, l'autre sa guirlande, celui-ci les fleurs les plus belles, celui-là les fruits les plus précieux du pays pour y être suspendus. Une nombreuse cavalcade composée des habitants les plus notables vient à notre rencontre. Les cloches des hameaux sont agitées comme aux jours les plus solennels, et annoncent au loin l'approche du cortège. Le canon de la montagne donne le signal : l'Evêque, accompagné du clergé et de la cavalcade, est arrivé sur

les limites de la paroisse. A la vue du premier Pasteur, tous, comme un seul homme, tombent à genoux et reçoivent sa bénédiction. Un instant après, une belle et longue procession est formée comme par enchantement, elle nous précède et s'avance dans l'ordre le plus parfait, chantant de saints cantiques. On arrive à l'église : c'est là que tous les cœurs, unis par la charité, déposent aux pieds des autels le tribut de leur amour et de leur gratitude.

« C'est, Messieurs, avec le même enthousiasme et le même cérémonial que j'ai été reçu dans toutes les paroisses de l'île de Ste-Lucie. Jugez maintenant ce que je goûtais de consolation et de bonheur.

« Je me plais à le constater ici, les progrès que les noirs ont fait dans l'accomplissement des devoirs religieux sont aussi réels qu'importants. Il y a peu de temps encore, les habitants de Ste-Lucie n'avaient que trois prêtres et quelques églises presque en ruine. Aujourd'hui, onze Missionnaires y travaillent avec fruit au salut de leurs frères ; neuf églises en bon état, dont plusieurs sont neuves, vastes, solides et très-propres, s'élèvent sur différents points. Tous les jours notre sainte Religion s'étend et s'affermi dans ce beau pays.

« Il en est de même à la Grenade. En 1841, lors de ma visisite pastorale dans cette île, les habitants de St-Georges n'avaient encore qu'une chapelle délabrée ; mais leur foi et leur piété étaient telles que rien ne pouvait les empêcher d'assister aux saints mystères. Ainsi, tous les dimanches et les jours de fête, on voyait deux ou trois mille fidèles demeurer dans un profond recueillement jusqu'à la fin des offices, quoiqu'ils fussent exposés aux ardeurs du soleil brûlant des tropiques,

ou aux torrents de pluie qui y tombent fréquemment. Cependant , désirant voir s'élever au milieu de leur ville une grande et belle église , plus digne de la majesté de Dieu , ils firent de nombreux sacrifices et de prodigieux efforts pour construire le beau monument qu'on y admire aujourd'hui.

« Tous, sans distinction , ont voulu y travailler de leurs mains. Ce n'est pas sans admiration que l'on voyait les riches et les pauvres , les maîtres et les domestiques , transporter à l'emplacement du nouveau sanctuaire les pierres , le sable et la chaux. Des noirs de bonne volonté , éloignés de trois lieues , arrivaient avant l'aube , apportant leur nourriture pour toute la journée ; ils travaillaient dans la carrière avec un courage et une force que la religion seule peut donner. « Tout pour le bon Dieu , disaient-ils , tout pour le bon Dieu, qui nous a accordé la liberté !

« L'endroit où il fallait aller chercher la pierre et la chaux était une montagne si escarpée, que ceux-mêmes qui n'avaient aucun fardeau n'y montaient et n'en descendaient qu'avec de très-grandes difficultés; cependant on vit de jeunes personnes, vêtues de soie, y porter des matériaux comme leurs servantes. Une chose m'a singulièrement frappé, c'était une pauvre femme, aveugle et âgée de plus de soixante-dix ans, qui, conduite par la main d'une de ses petites filles, travaillait comme les autres et portait aussi sa pierre sur la tête; le sourire était sur ses lèvres et la joie éclatait sur son visage.

« Cette île a fourni plus d'un fait semblable. Mais c'est surtout à *Sauterre* et à la *Baye* que nos fidèles ont fait des prodiges. Longtemps ils prièrent leurs bien-aimés pasteurs; M. Samuel Power et M. Léoni, d'élever

une nouvelle église dans chacun de ces districts. En vain ces Missionnaires leur répondaient qu'il n'y avait point de pierres dans le voisinage pour bâtir en maçonnerie, et que l'argent manquait pour la construire en bois. « C'est égal, répétaient-ils avec instance, commen-
 « eez une fois, bon père; et si nous ne pouvons
 « finir l'église avant notre mort, nous prierons nos en-
 « fants de l'achever eux-mêmes. — Mais, mes amis,
 « leur dit M. Power, il n'y a point de pierres à Sau-
 « terre ni aux environs. — Cher Père, répondirent-
 « ils, il y a dans la mer des rochers; nous irons les
 « chercher, et nous les porterons pour bâtir notre
 « église. »

« Les respectables curés ne croyaient pas qu'ils pussent réaliser leur projet, cependant ils ne voulurent pas s'opposer davantage à ces pieux désirs. Aussitôt ces braves gens, sans s'effrayer des dangers et des obstacles, mettent la main à l'œuvre. Attirés par la nouveauté du spectacle, les habitants de l'île se pressent sur les bords de la mer, pour être témoins du courage de ces hommes intrépides qui, chantant les louanges de Dieu, bravaient les vents et les flots; mais l'étonnement et l'admiration furent au comble, lorsqu'après des efforts inouïs, on vit sortir du sein de la mer une quantité de pierres suffisante pour bâtir l'église. Quoique l'emplacement du nouvel édifice fût à une distance considérable du rivage, nos infatigables noirs y portèrent eux-mêmes tous les matériaux, à l'exception des plus gros blocs qu'on fut obligé de rouler.

« La longueur de cette église est de cent vingt pieds, sa largeur de soixante. Ce sont encore nos laboureurs qui ont transporté gratuitement tous les autres matériaux, et, de plus, tous les trois mois, chacun d'eux a donné le salaire d'une semaine pour payer les ouvriers maçons.

« Dans les environs de la Baye, il n'y a point de pierres ni dans la mer, ni sur la terre; il faut faire près de deux lieues pour en trouver. Eh bien! les catholiques n'ayant point de chevaux, et les chemins étant d'ailleurs peu praticables, ont porté sur leur tête, à cette grande distance, toutes les pierres qui ont servi à la construction de leur église. Les murs étaient achevés l'année dernière à l'époque où je visitai cette paroisse.

« Je pourrais encore, Messieurs, mentionner ici un grand nombre d'autres faits aussi intéressants, qui ont eu lieu dans les diverses colonies du vicariat apostolique de la Trinidad; mais peut-être me suis-je déjà trop étendu.

« Je finis en vous priant de continuer à secourir une mission où il s'opère un si grand bien. Pour nous, Messieurs, nous travaillerons avec ardeur à étendre et à affermir, parmi nos fervents catholiques, la sainte Œuvre de la Propagation de la Foi. Nous appelons de tous nos vœux le jour heureux où notre vicariat, n'ayant plus besoin de votre charité, pourra par ses dons rendre, avec actions de grâces, à d'autres peuples les secours que vous nous avez accordés avec tant de sollicitude, et qui contribuent si puissamment au salut des âmes et à la gloire de notre sainte Religion.

« Recevez, Messieurs, l'assurance des sentiments, etc.

† RICHARD P. SMITH,
Evêque d'Olympe, Vic. Apost. »

MISSIONS DE LA CHINE.

Lettre de M. Carayon , Missionnaire Lazariste dans la Tartarie-Mongole , à M. Etienne , Supérieur Général de la Congrégation de St.-Lazare.

Macao , 9 juin 1846.

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ SUPÉRIEUR ,

« Des frontières de la Mongolie me voici ramené à Macao. Dieu en soit béni ! C'est un itinéraire bien différent de celui que je pensais vous décrire ; mais du moins il me fournira matière à un long entretien avec vous, et vous savez combien cette consolation m'est chère.

« Le 11 décembre de l'an dernier , après avoir solennisé de mon mieux la fête de l'Immaculée Conception de notre tendre et bonne Mère, après avoir confié

la direction de la chrétienté et du collège de *Siao-tong-keou* aux mains d'un excellent prêtre chinois, je me rendais à *Sivan* pour y prendre soin de sept jeunes lévites, espoir de la Mission mongole. J'emmenais avec moi un ancien élève du séminaire de St-Joseph, nommé Jean *Tso* : mon intention était d'en faire un professeur de langue chinoise pour mes jeunes gens, mais le Seigneur avait d'autres vues.

« Arrivés à la Grande-Muraille, nous avons pris, à cause du froid et de la neige, le chemin des voitures, entrant par *Si-keou* la petite porte, et devant sortir par la grande barrière de *Tchang-kia-keou*. Nous étions alors montés sur le traîneau que Mgr Mouly nous avait envoyé avec deux de ses élèves, François *Lieou* et Pierre *Tsai*. Le 12 décembre au soir, en mettant pied à terre, comme le prescrit l'usage, pour passer la porte, nous sommes séparément interrogés par le gardien. Notre guide pâlit, tremble, et répond d'une manière peu satisfaisante. On m'interpelle à mon tour : je réponds que je viens de Canton et que je suis maître d'école. Des regards quelque peu scrutateurs, et des oreilles par trop délicates, me reconnaissent une physionomie et un accent étrangers. Avis en est aussitôt donné au commandant du poste, qui, du seuil de sa chambre, nous appelle près de lui ; après nous avoir fait quelques questions auxquelles je laisse répondre Jean *Tso*, mon compagnon, il finit par nous dire : « L'empereur m'ordonne
« d'examiner sévèrement les passants : je dois obéir.
« Allez à l'auberge, et demain matin nous verrons ce
« qu'il faudra faire. » Or, ce mandarin n'ignorait pas qui nous étions : on sait dans toute la contrée que les *Sivannais* professent le christianisme, et qu'ils ont des chefs de religion européens.

« Les gardes nous consignèrent à l'auberge sans visiter nos effets, ce qui nous arrangeait fort. Pendant la nuit, nous mimés de côté tous les articles suspects, et nous les fîmes porter en lieu sûr par un néophyte de *Sivan* qui logeait à la même hôtellerie. Le lendemain, le mandarin nous fit appeler de nouveau; il refusa de nous laisser passer outre, bien que le chrétien de *Sivan*, dont je viens de parler, ainsi que le maître d'auberge, qui était payen, s'offrissent pour caution. « Allez voir le
 « mandarin de la ville, nous dit-il; il vous donnera un
 « passeport. » Puis d'ajouter, en me frappant sur l'épaule d'une manière caressante: « Les chrétiens ont un
 « bon maître... ne craignez rien; on ne veut pas vous
 « faire votre procès; dans les dix-huit provinces de
 « l'empire il y a de vos coréligionnaires. »

« On nous conduit donc, *Tso* et moi, au tribunal de la ville haute. — *Tchang-kia-keou*, entrepôt du commerce des régions septentrionales avec la Chine, se partage en ville haute et en ville basse. — Quatre mandarins militaires de l'armée du nord, après plusieurs questions adressées aux gardes de la porte et aux deux personnes qui s'offraient pour notre caution, après s'être concertés gaiement entre eux et nous avoir interrogés en peu de mots, nous renvoient avec une lettre officielle au grand mandarin de la *Ville-basse*, qui gouverne tout le pays habité par les Chinois, en dehors de la Grande-Muraille. « Allez, nous disent-ils; le *Li-che-fou* (c'est le titre
 « honorifique de ce fonctionnaire) vous donnera un
 « passe-port, et vous fera accompagner jusqu'à *Sivan*,
 « pour s'assurer de la vérité. Voyez, ajoutent-ils en in-
 « vitant Jean *Tso* à prendre lecture de la lettre, elle
 « ne fait peser aucune charge sur vous. »

« Le *Li-che-fou* était parti la veille, pour aller traiter

une affaire en Mongolie , à soixante lieues de là ; il ne devait revenir que dans un mois environ. Or , tous ces mandarins savaient bien son absence ; aussi, est-il permis de croire qu'ils nous retenaient seulement dans l'intention de nous extorquer de l'argent. A défaut du gouverneur , l'intendant des prisons nous fit subir un interrogatoire dès le soir même. La cour du tribunal civil était remplie de gens que le bruit de cette affaire avait attirés ; plusieurs chrétiens , venus ce jour-là au marché , étaient aussi présents. Pour moi , à genoux , à une distance respectueuse de mes juges , je répondis avec calme au mandarin , qui m'adressa maintes questions dont voici l'abrégé.

« D'où viens-tu ? — De la province de Canton. —
 « De quel *Hien* (ville de 3^e ordre) ? — Point de réponse. J'ignorais alors de quel arrondissement était Macao. Le mandarin , d'un ton fort courroucé , me réitéra la même question pour la seconde et troisième fois. Même silence. Alors , me fiant à l'édit de l'empereur , je déclare hautement que je suis Français. « Quelle est ta
 « profession ? — Je propage la religion du Maître du
 « ciel. — Dans quels lieux as-tu séjourné ? — Je n'ai
 « pas de demeure fixe , je vais partout où mon Dieu
 « compte des adorateurs. — Connais-tu un grand nom-
 « bre de chrétiens ? — J'en connais plusieurs mille. —
 « Depuis combien d'années es-tu dans l'empire ? —
 « Depuis trois ans. — As-tu parcouru un grand nombre
 « de provinces ? — J'en ai traversé cinq. — Ton pays est-
 « il bien loin d'ici ? — Il est éloigné de six mille lieues.
 « (Grande admiration !) — T'en retourneras-tu plus
 « tard ? — Ce n'est pas mon intention ; je suis trop loin
 « de ma patrie. — Oh ! oui , oui ! Quel âge as-tu ? —
 « Trente-un an. (Etonnement ! On n'en croit rien à

« cause de ma longue barbe). — A *Sivan*, qui connaît-
 « tu ? — Je connais le grand catéchiste *Tchen-sau-iè*.
 « — As-tu déjà franchi quelquefois la grande porte de
 « *Tchang-kia-keou* ? — Oui, je l'ai passée deux fois.
 « — D'où venais-tu, hier ? — Je prie le mandarin de
 « m'excuser : je souffrirai tout plutôt que de compro-
 « mettre personne ; je ne citerai aucun nom. » Le
 « mandarin n'insiste pas. — « Comment t'y prends-tu
 « pour prêcher ta Religion ? — Je préside aux prières
 « des chrétiens ; je leur explique la doctrine, etc. — Por-
 « tes-tu des livres de religion ? — Non, mais je pourrai en
 « procurer au mandarin, s'il le désire. — Bien, bien. »
 En effet, je fis venir de *Sivan*, quelques jours après,
 plusieurs livres de controverse, et je les distribuai aux
 payens, qui me semblaient désireux de connaître
 l'Évangile.

« Après moi, on fit avancer Jean *Tso*, qui, de loin,
 avait tout entendu. Le mandarin lui demanda, entre
 autres choses, quels étaient les principaux points de la
 doctrine que je prêchais. *Tso* répondit avec une cer-
 taine éloquence à cette question, insistant sur la néces-
 sité imposée à tout homme d'adorer son créateur. Avant
 de lever la séance, le mandarin recommanda en plein
 tribunal qu'on ne se permit contre nous aucune avanie,
 et ordonna aux satellites de nous loger chez eux, dans
 une chambre à part, en attendant le retour du *Li-che-
 fou*. Les chrétiens vinrent nous y voir en pleine liberté.
 Bientôt, le concours de ces bons néophytes fut si grand,
 que je dus les inviter à une réserve plus prudente ; mais
 ils n'écoutaient que leur zèle, et force fut bien de me ré-
 signer à leur pèlerinage. Dans cette prison d'attente, je
 récitais mes prières et mon bréviaire, sous les yeux même
 de nos gardes et des payens, sans que personne osât me
 troubler le moins du monde.

« Quelques jours après, arrive le grand catéchiste de *Siwan*, il se constitue caution pour moi, nous délivre des mains des satellites, moyennant une étrenne de seize mille sapèques (80 francs), et nous conduit en triomphe à l'hôtellerie publique, où le peuple afflue plus que jamais, pour me complimenter.

« Cependant, les mandarins, sachant que j'avais déjà passé d'autres fois la grande muraille, et dès lors, se trouvant compromis pour ne m'avoir pas arrêté plus tôt, eussent volontiers échangé leur captif contre une forte rançon ; mais cette faveur, ils la mettaient à un prix trop élevé, ils demandaient mille *taels* (dix mille francs). J'étais bien sûr qu'ils se seraient contentés de la moitié, et néanmoins je ne permis pas qu'on en fit l'offre, de peur que l'appas du gain n'encourageât à l'avenir de nouvelles vexations. Les voilà donc bien embarrassés : que faire ? me laisser partir ? mais la nouvelle de mon arrestation est devenue publique ; me renvoyer ? mais qui paiera les frais de ce procès et de mon voyage ? L'affaire est vraiment épineuse ; déjà le *Li-che-fou*, quoique absent, a déboursé une quarantaine de *taels* pour les procédures commencées. Aussi, à son retour, maudira-t-il de son mieux le mandarin de la Grande-Porte, qui, de plus, a le malheur d'être son ennemi. Enfin, pris eux-mêmes à leur piège, et quinze jours d'attente s'étant écoulés, nos juges se débarrassent de nous, en nous renvoyant au tribunal supérieur de *Suen-ho-fou*. Le jour de Noël, après avoir dit mes trois messes dans une maison chrétienne de la ville, où je m'étais retiré avec une trentaine de néophytes, j'apprends qu'il faut partir sans délai.

« Arrivés à *Suen-ho-fou*, ville située à six lieues de la précédente, nous sommes reçus au milieu d'un con-

cours de fidèles et de payens, rassemblés dans la cour du tribunal. Ici encore, les chrétiens accourent en foule à ma prison, pour me voir et m'apporter des vivres. Il y eut même une étrange visite à laquelle j'étais loin de m'attendre. Au commencement de la nuit, le mandarin *Tche-shien* (gouverneur d'une ville de troisième ordre), vint furtivement, sans suite et sans bruit, s'entretenir avec moi ; il me fit quelques questions sur mon âge, mon nom et ma patrie, me demanda avec une bienveillance marquée si je ne manquais de rien, inspecta ma chambre en détail, feuilleta mon livre de prières en chinois, examina aussi mon bréviaire, contenant quelques images : je lui expliquai le sens de celles qui fixaient son attention, et il se montra satisfait.

« Plus tard, lorsque nous fûmes cités juridiquement à sa barre, il me fit introduire dans ses appartements, et me traitant moins en accusé qu'en ami, m'invita à m'asseoir près de lui sur un canapé, ce que je refusai respectueusement. Après quelques questions, il me recommanda de ne pas nommer les lieux où j'avais exercé mon ministère, mais de répondre en général, quand je comparaitrais au tribunal supérieur, que j'avais parcouru un si grand nombre de localités, et connu tant de personnes, qu'il serait trop long de les nommer toutes ; je goûtai d'autant mieux cet avis, qu'il entraînait parfaitement dans mes vues. Enfin, le grand mandarin *Tao-tai* nous manda à son tour au prétoire.

« Cet interrogatoire n'eut rien de remarquable, que la douceur et les ménagements de notre juge. « Quoi-
 « qu'on vous ait renvoyés à mon tribunal, nous dit-il,
 « je ne puis terminer votre affaire : elle n'est pas de
 « ma compétence. Mais rassurez-vous, nous savons que

« vous êtes d'honnêtes gens, que vous exhortez vos
 « frères au bien, et que vous les détournez du mal.
 « Allez donc sans crainte jusqu'à la capitale du
 « *Petchéli* ; c'est là qu'on vous rendra justice. »

« Tout cela se passait au commencement de janvier. Le jour de la fête des Rois, les chrétiens de la ville, qui avaient obtenu la permission de m'emmener chez eux, vinrent me prendre en voiture à la maison de détention. Leur but n'était pas seulement d'adoucir ma captivité, mais encore de se procurer à eux-mêmes la consolation, si appréciée dans ces contrées malheureuses, d'assister au saint sacrifice. Cédant, mais non sans peine, à leurs vives instances, car je craignais de les compromettre, je célébrai au milieu d'une réunion nombreuse nos redoutables mystères. Depuis peu ces néophytes avaient su le second édit de l'empereur, et c'est ce qui explique leur courage et leur hardiesse.

« Le lendemain, je me mis en route, entouré d'une centaine de chrétiens, qui m'accompagnèrent comme en triomphe jusqu'au-delà des faubourgs ; quand nous fûmes en pleine campagne, je les forçai de s'arrêter ; ils se mirent à genoux, reçurent ma bénédiction, et se retirèrent. Cependant, plusieurs d'entre eux prirent les devants, et allèrent m'attendre dans une auberge à trois lieues plus loin. Là, je reçus aussi la visite de douze néophytes de *Mong-kiu-fou*, qui avaient marché toute la nuit pour m'apporter dix-sept cents sapèques.

« Le zèle de ces bonnes gens était pour moi une consolation bien douce, mais il ne me fut pas toujours utile. Un catéchiste, qui m'accompagnait, eut un jour le malheur de déplaire à mon escorte, qui se vengea sur moi en me dénonçant comme séditieux à la première

station. Le mandarin me cita à son tribunal. « D'où es-tu ? me dit-il. — Je suis français. — Es-tu vraiment chrétien ? Quel avantage y a-t-il à professer ta religion ? — Oui, je suis chrétien; les biens que procure ce titre sont immenses, mais ils ne sont pas de ce monde. Quand j'aurai prêché l'Évangile sur la terre, Dieu me fera jouir au ciel d'un éternel bonheur. — Si je plaçais ici une croix, et que je t'ordonnasse de la fouler aux pieds, le ferais-tu?—La mort, cent fois la mort, plutôt que cette profanation. — Es-tu venu en Chine par des chemins détournés ou par les grandes routes ? — Par les grandes routes. — Comment se fait-il que tu parles chinois ? — J'ai commencé à l'étudier en Europe; on y trouve beaucoup de livres chinois, et même des professeurs de cette langue. » Sur cette réponse, le mandarin leva la séance, et nous poursuivîmes notre route.

« Le 18 janvier, 21^e jour de la 12^e lune, j'arrivai à la capitale. Le *Tche-fou* ne tarda pas à me faire subir un interrogatoire, en m'ordonnant de rester assis, ce qui est une dérogation aux usages chinois. « Ne craignez rien, » me dit-il avec douceur. Je répondis que j'étais sans crainte, et, à vrai dire, j'ai toujours été d'un calme parfait.

« Il me questionna sur la religion, qu'il connaît un peu, sans doute pour avoir conversé à Pékin avec Mgr Pirez, dernier évêque de cette ville. « N'est-il pas vrai, me dit-il, que Jésus-Christ doit un jour revenir du ciel ? — Oui, il reviendra à la fin du monde. — Nous qui ne sommes pas chrétiens, pourrions-nous aussi le voir ? — Certainement; tous les hommes le verront. — Y a-t-il des mandarins chrétiens en Chine ? — Il y en a

« eu sous l'empereur *Khan hi*; aujourd'hui, je n'en
 « connais pas; mais nous en avons beaucoup dans les
 « royaumes étrangers. Ainsi, en Europe, les rois et les
 « magistrats sont chrétiens; car notre religion est faite
 « pour toutes les conditions, elle a subsisté dans tous
 « les temps, et ses Missionnaires la propagent par tout
 « l'univers. Grâce à leurs efforts, elle est pratiquée
 « dans les dix-huit provinces de l'empire, où se trou-
 « vent environ cinq cent mille fidèles. — Mgr Pirez
 « était *Chin-fou* (père spirituel); êtes-vous aussi? —
 « Je suis aussi *Chin-fou*. — Êtes-vous lettré? — J'ai
 « fait d'assez longues études, et, avant d'être pro-
 « mu aux saints ordres, j'ai subi plusieurs exa-
 « mens. — Est-ce le roi qui vous a établi *Chin-fou*?
 « — Non, c'est un *Chin-fou* plus grand que moi. —
 « Votre roi sait-il que vous êtes en Chine? — Il peut le
 « savoir: son ministre des affaires-étrangères m'a dé-
 « livré un passe-port pour venir jusqu'en Chine. Ce-
 « pendant, un Missionnaire tient son autorité de Dieu
 « même, et non des princes; c'est le Maître du ciel qui
 « l'envoie prêcher partout. Personne n'a le droit d'en-
 « chaîner sa parole. — Voyez-vous, dit le mandarin
 « en s'adressant à son assesseur, personne ne peut
 « l'empêcher de prêcher. Votre roi aime-t-il la religion?
 « — Oui, il la protège. — La France est-elle bien
 « grande et bien puissante? — J'ai répondu comme
 l'aurait fait tout homme fier de son pays.

« Le mandarin fit alors dérouler devant moi une
 carte géographique en chinois, et je lui donnai les expli-
 cations qu'il désirait. Puis, lui montrant un enfant :
 « En Europe, ajoutai-je, les enfants grands comme
 « celui-ci, savent tout cela à merveille. — Il faut avouer,
 « reprit le mandarin, que nous sommes bien igno-

« rants. Si j'allais moi-même en France, serais je bien
 « accueilli? — Sans doute, vous seriez bien reçu. On
 « désire beaucoup, dans les états d'occident, que l'em-
 « pereur envoie un mandarin, et sa majesté peut être
 « sûre qu'on ne lui fera aucun mal. Tous les grands
 « peuples de l'univers, excepté le vôtre, laissent passer
 « librement les étrangers. — En Chine, d'où tirez-vous
 « l'argent nécessaire pour vos dépenses? — Le Dieu
 « que je sers me fournit de quoi me vêtir et de quoi me
 « nourrir. Je ne manque de rien. Est-ce que les oiseaux
 « du ciel ne trouvent pas partout leur pâture? (On ap-
 « plaudit vivement à cette réponse). — Dans ces pays
 « si éloignés du vôtre, pouvez-vous avoir des nouvelles
 « de votre famille? — Difficilement. — N'est-il pas vrai
 « que la Chine est une contrée bien fertile? — Oui
 « dans certaines provinces; mais la France n'a rien à
 « vous envier. Ici la misère est très-grande, et les mal-
 « heureux sont délaissés; tandis qu'en Europe, les
 « pauvres reçoivent toutes sortes de secours; des per-
 « sonnes charitables leur font d'abondantes aumônes.

« Après l'interrogatoire, le mandarin ordonna de me
 servir à déjeuner en plein tribunal. Je fis le signe de la
 croix, je bénis la table, et je mangeai sans trop de céré-
 monies. Jean Tso, questionné à son tour, récita au
Tche-fou les dix commandements de Dieu, avec une
 prière que les chrétiens font chaque jour pour l'empe-
 reur. A la fin de cette première séance, touché des bon-
 tés du mandarin à mon égard, je lui offris en présent
 ma montre à réveil. Il la reçut, l'examina avec atten-
 tion, et me la remit en disant : *Le bien d'autrui tu ne
 convoiteras pour l'avoir injustement.*

« Je lui avais aussi donné, pendant la conférence,

deux livres de religion en chinois, intitulés : *La vérité de la Religion prouvée par elle-même*, et *l'Origine de l'Univers*. Il les avait parcourus et trouvés excellents. Comme il voulut me les rendre, je le priai de les garder pour son usage. En reconnaissance, il me fit d'abord remettre un billet de quatre mille sapèques (20 francs), et de plus, nous alloua deux cents sapèques par jour, jusqu'à notre départ. Reconduits à la maison de détention, nous fûmes logés dans une chambre à part, où j'ai pu durant un mois, dire le saint office et lire le Nouveau Testament à mon aise, sans que personne osât m'interrompre ni me railler.

« Trois jours après, je fus rappelé au tribunal. —
 « Votre plus grand désir, me dit le mandarin, n'est-il
 « pas de voir les Chinois embrasser tous la religion du
 « Maître du ciel? — Oui, je le désire beaucoup; c'est
 « dans ce but que je suis venu de si loin, que je me
 « suis exposé à tant de fatigues. Si vous vous faisiez
 « tous chrétiens, comme votre empire deviendrait flo-
 « rissant! — Serait-il vrai? dit le mandarin d'un
 « ton d'admiration. Hé bien, un jour nous nous ferons
 « aussi chrétiens. Vous avez dit que le roi des Français
 « vous avait délivré un passe-port marqué du sceau
 « royal; l'avez-vous apporté? — Je l'ai laissé à *Ugao-*
 « *men* (Macao) entre les mains du gouverneur portu-
 « gais. — Pourriez-vous le faire venir? — Difficilement.
 « — Si vous pouviez le montrer, nous vous traiterions
 « comme mandarin. Puisque vous ne l'avez pas ici,
 « allez le prendre, et si vous revenez, muni de ce passe-
 « port que vous dites être en bonne forme, nous nous
 « conduirons envers vous en conséquence. Maintenant,
 « voulez-vous retourner en Europe ou rester en Chine?
 « — Comme il plaira au mandarin. — Mais exprimez-

« vous franchement; ne craignez pas. — Je ne veux
 « qu'obéir. » Alors le juge dit à voix basse à son asses-
 « seur : Un rebelle ne parlerait pas ainsi. Puis, s'adres-
 « sant à moi : « Aviez-vous déjà déclaré à *Tchang-kiu-*
 « *keou* et à *Suen-ho-fou* que vous étiez français?—Je l'ai
 « dit.— Me promettez-vous de ne plus avouer que vous
 « êtes européen?—Si les mandarins me le demandent,
 « je ne puis le cacher, je ne saurais mentir. — C'est
 « qu'à ce titre, vous pouvez être insulté pendant le
 « voyage. — Hé bien! je dirai seulement que je viens
 « de Canton; ce qui n'est pas contraire à la vérité, puis-
 « que, avant de passer au nord, j'ai séjourné plus d'un
 « an dans cette ville. — Vous pourrez aussi, dans le
 « midi de la Chine, prêcher la religion, n'est-ce pas?
 « — Oui; dans le midi, il y a aussi des chrétiens et j'y
 « compte beaucoup d'amis. — Votre roi ne rend pas
 « hommage à l'empereur, et, nous autres chinois, nous
 « ne sommes pas libres de permettre aux étrangers
 « d'habiter parmi nous. » Enfin, le grand mandarin
 recommande au scribe de ne pas mentionner, dans son
 rapport officiel, ma qualité d'européen, de peur de com-
 promettre et sa propre personne et les autres mandarins
 qui avaient déjà traité mon affaire, regardée par eux
 comme étant d'une si haute importance que l'empereur
 lui-même a dû en être informé.

« J'ai donc attendu tranquillement le 21 de la 1^{re}
 lune (le premier de l'an chinois), car l'administration
 de la justice reste suspendue pendant tout le mois qui
 précède. A cette époque, la nation entière est dans les
 jeux et les festins, durant une quinzaine; presque tous
 les fonctionnaires subalternes de la province se rendent
 à la capitale, pour souhaiter la bonne année et offrir
 leurs présents aux mandarins supérieurs. Les rues de

Pao-ting-fou en sont encombrées jusqu'au 18 de la seconde lune, jour auquel le vice-roi leur donne à tous un grand banquet, qui termine les réjouissances.

« Le 21 étant arrivé, on nous avertit de nous préparer au départ. *Tso*, mon compagnon, était renvoyé libre dans sa famille. Nous cheminâmes encore ensemble pendant deux jours. A *Ho-kien-fou*, on me donna une voiture à deux chevaux. En vertu des ordres du vice-roi, j'avais droit à un char et au *keou-leang* (solde de sapèques); mais les mandarins et les satellites sont si avares, que les frais de mon voyage, dont ils étaient chargés, occasionnaient chaque jour entre eux de vives altercations. Bientôt, par esprit d'économie, on me fournit seulement un âne, et, ce qui était encore moins dispendieux, on me fit souvent marcher à pied.

« Au *Changtong*, un geôlier (car notez que j'étais tous les jours mis au cachot); un geôlier, dis-je, me voyant sans sapèques, et ne se fiant pas aux promesses que je lui faisais pour le lendemain, me garrotte, me jette au cou une chaîne qu'il passe dans un anneau de fer fixé à un pieu, et la tire jusqu'à m'ôter la respiration; c'est sa manière de battre monnaie. Je me récrie: « Tu n'as pas le droit de m'enchaîner, lui dis-je, encore moins celui de m'étrangler; je me plaindrai au mandarin. » Ma légitime réclamation me vaut un bon soufflet. Enfin, une heure environ après le commencement de cette agréable scène, et sur l'assurance réitérée que je lui donnerais le lendemain trente sapèques (trois sols), il consent à me remettre un peu en liberté.

« En traversant la province de *Ngan-houï*, je rencontrai en route des criminels qu'on conduisait en exil jusqu'à Canton. On trouva que j'étais digne de leur compagnie, au milieu de laquelle, enchaîné à l'un d'eux, je

fus contraint de marcher à pied. Au *Kiang-si*, on nous fit voyager en barque. Vous pensez peut-être que la nature y trouva quelque soulagement; ce fut tout le contraire; car, j'étais traité absolument comme les exilés, portant la chaîne comme eux, relégué à fond de cale, où nous couchions pressés les uns contre les autres, et couverts de vermine. Quand venait la nuit, et qu'on nous déposait à la station, nos criminels logeaient à la prison ordinaire, tandis que j'avais le privilège d'être mis au cachot. Je ne vous ferai pas la description de ces lieux obscurs, humides, exhalant toute l'infection d'un cloaque : là sont entassés, dans les ténèbres et la fange, de pauvres détenus dégoûtants de crasse, et malades pour la plupart.

« Au plus fort de ma détresse, je fus attaqué d'une cruelle dysenterie pendant trois jours. N'importe; valide ou expirant, il me faut suivre la bande. Je m'attendais à une mort prochaine, à laquelle, du reste, j'étais quelque peu résigné, quand la pensée me vint d'implorer Marie, notre bonne mère; et le fait est qu'en ce moment où je vous écris ces lignes, je suis encore du nombre des vivants.

« Enfin, je débarquai à *Shiang-chang* : c'était la dernière station de mon voyage. Le lendemain, je fus conduit, la chaîne au cou, devant le mandarin qui m'adressa de nouveau les questions dont on avait pris note dans les tribunaux précédents. Ce fonctionnaire ne voulait pas croire que je fusse européen, et pour s'en assurer, il se leva et vint considérer de près ma longue queue. Le jour suivant, une grande barque mandarine et une bonne escorte m'attendaient pour me transporter à Macao; je rentrai dans cette ville sur le soir du 27 mai, troisième jour de la cinquième lune. Le mandarin *Tso-tang* me reçut avec convenance, et toutefois me

laissa conduire à la maison de détention. Vers midi du lendemain, on me demanda si je voulais faire passer des lettres à quelque ami. J'écrivis à M. le consul qui, déjà averti de mon arrivée, me réclama aussitôt, et remit sa demande officielle à M. Combelles. Ce confrère l'apporta lui-même au *Tso-tang*. Alors vous eussiez vu ce mandarin, tout ébahi et tout tremblant, m'accompagner jusqu'au bas de l'escalier. Un de ses gardes m'escorta jusqu'à notre procure, et après avoir fait ma toilette à l'européenne, je me rendis, toujours précédé de mon satellite, et monté dans un palanquin, chez M. le Consul qui me reçut en compatriote et en ami.

« Voilà, monsieur et très-honoré père, l'histoire de ma captivité. L'avenir dira si c'est un évènement utile ou nuisible à la liberté religieuse dans l'empire. Quoi qu'il en soit, il ne m'est rien arrivé sans la permission de Dieu; il lui a plu de m'envoyer cette épreuve en expiation de mes fautes: que son saint nom soit à jamais béni! Six ans de mission ne m'auraient pas autant instruit sur la Chine, que ce voyage de six mois. Mieux eût valu, sans doute, que je fusse étranglé pour la sainte cause de l'Évangile; mais cette couronne ne se donne pas à un misérable pécheur tel que moi. *Sive morimur, sive vivimus, Domini sumus.*

« Je suis en union de vos prières et saints-sacrifices,
« Votre respectueux et affectionné confrère,

« F. L. CARAYON. »

NOUVELLES DIVERSES.

Extrait d'une lettre de Mgr Bettachini, Evêque de Torona et Coadjuteur du Vicaire apostolique de Ceylan, à MM. les Directeurs de l'OEuvre de la Propagation de la Foi. (Traduction de l'italien.)

Ceylan, 5 juin 1846.

« MESSIEURS,

« Tant que j'ai été simple Missionnaire dans cette île, sans autre obligation que de me dévouer en silence au salut de ses habitants, je n'ai importuné que le ciel de mes prières, et n'ai voulu que Dieu seul pour confident de mes peines et pour témoin de mes travaux. Mais aujourd'hui que le S. Siège m'a promu, malgré mon indignité, aux fonctions épiscopales, je dois éclairer votre charité sur l'état de cette grande église, et vous faire entendre la voix de ses besoins spirituels.

« Jusqu'ici on n'a pu évaluer avec précision le nombre des néophytes de Ceylan. Il me semble néanmoins qu'en le portant à cent cinquante mille, pour l'île entière, on a plutôt à craindre d'affaiblir que d'exagérer la vérité. Ce vaste troupeau, qui compte environ quatre cents églises, et seulement vingt-quatre Missionnaires, se compose d'une multitude de chrétiens, dont je signalerai les principales à votre attention.

« A Colombo, la population catholique s'élève à seize

mille âmes ; ses églises , au nombre de dix , grandes et déceimment ornées , sont affectées aux différentes castes du peuple , qui les ont construites , pour la plupart , de leurs propres mains , et en grande partie au prix de leurs épargnes journalières. J'ai exercé quelque temps le saint ministère dans cette ville , et je ne saurais vous dire toutes les consolations que j'ai goûtées , tous les fruits de salut que le Seigneur a daigné accorder à mes faibles efforts. Vous jugerez de ma joie en apprenant que j'ai reçu l'abjuration de cent adultes protestants ou payens.

« *Negombo* est une ville presque toute catholique ; nous y comptons trente mille fidèles. *Candie* , située dans l'intérieur et chef-lieu de la province de ce nom , possède le principal temple de Bouddha. En face de ce sanctuaire colossal de l'idolâtrie , nous n'avons qu'une petite église fréquentée par deux mille chrétiens. Il n'y a guère plus de mille néophytes dans le reste de cette immense province. En 1843 , je me mis à parcourir les montagnes qu'ils habitent , cherchant à ramener au bercail les brebis égarées , et appelant les payens à la lumière de l'Évangile. Partout je trouvai les plus heureuses dispositions. Un grand nombre de fidèles s'empres-
 sa de revenir à Dieu ; trois chrétientés qui n'avaient jamais reçu la visite d'un prêtre , voulurent se montrer reconnaissantes de ce bienfait , en bâtissant chacune leur chapelle. Quant aux hérétiques et aux payens , ils ont si bien répondu à l'appel de la grâce , qu'en moins d'un an j'ai reçu quatre-vingt-dix-huit adultes dans le sein de l'Église : j'en aurais même gagné un bien plus grand nombre à Jésus-Christ , si j'avais eu plus de temps et de forces à donner à leur instruction. Les Bouddhistes surtout me semblent promettre une moisson abondante , car ils

penchent déjà vers notre religion sainte. Mais pour seconder leur conversion, il faudrait au moins trois Missionnaires résidants parmi eux ; et c'est à peine si un seul prêtre a jusqu'ici passé quelques mois dans toute cette province.

« Maintenant je suis à *Jaffna*, capitale de la partie septentrionale de l'île, dont je suis spécialement chargé. Quand j'arrivai dans cette ville en qualité de premier Pasteur, je fus reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive ; sept mille catholiques se pressaient sur mon passage, saluant avec enthousiasme celui qui venait parmi eux au nom du Seigneur. Ils espéraient trouver dans leur Evêque un guide pour leurs âmes délaissées, un père et un précepteur pour leurs enfants. Hélas ! comment répondre à leur attente ? Je n'ai que cinq Missionnaires à partager entre eux et plus de trente mille idolâtres ; dans toute l'île il n'y a qu'une école en langue anglaise, et les ministres américains en ont cent huit dans la seule province de *Jaffna* ! Priez, Messieurs, priez pour qu'il nous vienne des coopérateurs : si nous étions deux fois plus nombreux, les gentils se convertiraient par milliers. Unissez-vous à moi pour obtenir cette grâce, comme je veux m'unir à vous pour propager ici votre sainte OEuvre ; veuillez m'envoyer quelques cahiers des *Annales*, et me compter au nombre de vos Associés.

« † HORACE BETTACHINI, Coadjuteur du
Vicaire apost. de Ceylan. »

Lettre de Mgr Ferréol , Evêque de Belline , Vicaire apostolique de la Corée , à M. Barran , Directeur au Séminaire des Missions-Etrangères.

Seoul , 27 décembre 1845.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ,

« Je suis arrivé depuis peu à la capitale de la Corée. Avant de me mettre en route, quelques-uns de nos chrétiens me disaient que je courrais les plus grands dangers, qui n'existaient fort heureusement que dans leur imagination. J'ai parcouru l'espace de cinquante lieues avec la plus grande sécurité. A dire vrai, quelques-uns des usages de ce peuple nous favorisent singulièrement : les personnes de la première classe ont le privilège de se couvrir d'un voile, quand elles paraissent devant des inconnus ; et si elles ont perdu un parent, alors un voile plus sombre, et un grand chapeau qui leur descend au-dessous des épaules, dérobent leur figure aux regards du public. C'est sous l'habit de deuil que nous voyageons ordinairement.

« La visite des chrétiens est commencée. Il nous sera difficile d'administrer ceux de la capitale ; ils vivent la plupart au milieu des payens, leurs parents ou amis ; un prêtre ne peut paraître chez eux. On ne peut non plus tenir des réunions ; elles seraient assaillies aussitôt. Dans la première persécution, les chrétiens qui formaient des assemblées tombèrent les premiers entre les mains des satellites. La visite offrira moins de difficultés dans les provinces. Pour pratiquer plus facilement leur

religion, les chrétiens ont presque tous quitté les villes, et se sont retirés dans les montagnes, où ils forment des groupes de deux, trois, et jusqu'à vingt cabanes isolées des habitations payennes.

« C'est ici, en vérité, que l'Évangile est annoncé aux pauvres; car la terre ingrate de ces déserts n'offre presque aucune ressource; cependant ils y vivent contents. Quelques-uns ont fait les plus beaux sacrifices pour conserver leur foi; avant de connaître la vérité, ils coulaient des jours heureux au milieu de l'abondance; devenus chrétiens, ils ont abandonné leurs proches, qui leur étaient une occasion de chute, et se sont retirés dans les solitudes pour suivre Jésus-Christ indigent et persécuté. Pour le moment, les circonstances sont telles en Corée, qu'un grand nombre de néophytes sont forcés de quitter leur profession en embrassant le christianisme, et voici pourquoi: Les uns sont ouvriers en argent, en cuivre, etc, les autres sont menuisiers; tous les jours on leur offre des ouvrages de superstition à faire; s'ils refusent, ils sont reconnus comme chrétiens et livrés aux magistrats; s'ils acceptent, ils agissent contre leur conscience; il n'y a pour eux aucun terme moyen entre ces deux alternatives. Aussi, bien des payens qui connaissent la divinité de notre religion, sont retenus dans leur infidélité, et renvoient leur conversion à la mort. Quels beaux fruits de vertus chrétiennes produirait cette terre de Corée, si la liberté nous était accordée! Le plus cruel de nos ennemis vient de périr misérablement le 8 de ce mois. c'est le premier ministre *Tchao*, oncle maternel du roi, le grand instigateur de la persécution qui enleva nos confrères (1). Il s'était attiré la

(1) Mgr Imbert et MM. Chastan et Mauban ont été mis à mort pour la Foi en Corée en 1839.

haine de tout le royaume par ses exactions, et le roi allait le frapper des châtimens les plus sévères, lui et toute sa famille, s'il n'avait prévenu sa ruine par le poison. La religion fait toujours quelques conquêtes. Au dire des Coréens, les chrétiens n'avaient jamais été aussi nombreux ; ils portent le total des adorateurs du vrai Dieu, baptisés ou non, à vingt mille; peut-être exagèrent-ils; ce ne sera qu'après l'administration de l'île entière, que nous pourrons avoir un chiffre exact.

« Si la tempête s'élève de nouveau sur nos têtes, je me propose d'envoyer en Chine *André-Kim*, prêtre coréen, pour renouer la correspondance, et réparer le plus tôt possible les ruines faites par la persécution.

« Recevez, etc.

« † JH. ÉVÊQUE de Belline ,
Vicaire apostolique de la Corée. »

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Au mois d'octobre dernier, se sont embarqués pour les Missions de l'Inde : MM. Louis-Clément Montandraud, du diocèse de Clermont; François Laouënan, du diocèse de S. Brieu; Diogène Ligeon, du diocèse de Moutier en Tarantaise; Jean-Louis Pajean, du diocèse de Chambéry; Julien-Henri Gêret, du diocèse de Sées, et Antoine Tiran, du diocèse de Digne. Ces six Missionnaires appartiennent à la Congrégation des Missions-Etrangères.

Cinq autres membres de la même Société sont partis de Nantes, le 9 novembre, pour se rendre à Singapore.

Ce sont : MM. Issaly , du diocèse de S. Briec; Jourdan, du diocèse de Dijon; Collin, du diocèse de S. Dié; Pourquié, du diocèse de Toulouse, et Dumont, du diocèse de Bayeux. Le premier est destiné pour la Mission de la Malaisie; le second remplira à Pulo-Pinang les fonctions de directeur et de professeur dans le collège général qui est dans cette île; les trois autres se rendront à Macao, d'où le Procureur de leur Congrégation les enverra aux Missions qui auront un plus pressant besoin d'ouvriers apostoliques.

Les RR. PP. Dominicains Gabriel Amendola et Paul Farinacci, tous deux Napolitains, viennent de s'embarquer, avec un frère laïque du même Ordre, pour la Mission de *Sinsinawa*, dans le Wisconsin (États-Unis).

M. Nicolas-Joseph Dodo, du diocèse de Verdun, est parti de Marseille, le 4 novembre, pour la Mission d'Agra; il emmène avec lui quatre Religieuses de la Congrégation de Jésus et Marie à Lyon.

Trois Missionnaires irlandais se sont embarqués, le 22 novembre, pour la Nouvelle-Hollande; ce sont : MM. Coyle, pour l'Australie du sud; William Mac Ginty, du diocèse de Dublin, pour le diocèse de Sidney; Michel Corish, du collège de Kilkenny, également pour Sidney.

Cinq frères de l'Instruction chrétienne du S. Cœur, de la maison de Paradis, près le Puy, se sont embarqués, le 27 octobre dernier, pour Mobile. Ces Religieux, les premiers que leur Congrégation envoie dans les Missions lointaines, sont : Les FF. Alphonse, Jean-Baptiste, Placide, Albanase, du diocèse du Puy, et le F. David du diocèse de Mende.

Missionnaires de la compagnie de Jésus partis en 1846.

Le 16 juillet, sont partis du Havre pour les missions de l'Amérique du nord, les PP. Isidore Daubresse du diocèse de Cambrai; Martin Férard, du diocèse de Tours; Claude Pernot, du diocèse de Saint-Dié; Antoine Hollinger, du diocèse de Strasbourg; Marie Desjacques et Pierre Tissot, du diocèse d'Annecy.

Les quatre derniers ne sont pas encore prêtres.

Le 16 septembre, se sont embarqués au Havre pour les mêmes missions, les PP. Arsène Havelquez, du diocèse d'Amiens; Louis Maurice, du diocèse de Nantes; le frère coadjuteur, Jean Veconau, du diocèse de Luçon.

Le 1 octobre, se sont embarqués à Marseille, pour la mission de Syrie, les PP. Louis Abougit, du diocèse du Puy; Philippe Cuche, du diocèse de Besançon.

Le 1 novembre, se sont embarqués à Marseille, pour la Chine, les PP. Paul Pacelli, Romain; Léon Fornier, du diocèse de Carcassonne.

Le 9 novembre, se sont embarqués à Bordeaux, pour le Maduré, Indes orientales, les PP. Pierre Mecati, de Rome; Benjamin Cauneille, du diocèse de Carcassonne; Charles Laroche, du diocèse de Grenoble, et le frère-coadjuteur Pierre Rivier, du diocèse du Puy.

Le 15 novembre, se sont embarqués pour l'Orégon, le P. Grégoire Gazzoli, du diocèse de Terni, Italie; les FF. Marchetti, Savio et Bellomo, italiens.

MISSIONS DE LA GUINÉE.

A l'ouest de l'Afrique, une vaste contrée s'étend de la Sénégambie au Congo, et de l'Atlantique au Soudan; on l'appelle Guinée proprement dite, ou Guinée septentrionale.

Sur le littoral de cette immense région, se trouvent échelonnés quelques avant-postes des grandes nations commerçantes. Les anglais occupent *Sierra-Leone*: le cap *Palmas* et *Liberia* sont habités par des colonies américaines; *Assinie*, *Grand-Bassam* et le *Gabon* ont reçu des comptoirs français. Il semblait, à l'origine de ces établissements, que le climat voulût repousser les représentants des puissances étrangères, tant il était meurtrier; mais depuis, il a perdu beaucoup de sa funeste influence, à mesure que les marais ont été desséchés et les forêts abattues. Si les fièvres déciment encore de temps en temps les nouveaux venus, elles prennent moins leur source dans l'insalubrité du pays, que dans l'imprudencce ou le dénûment de ceux qui en sont les victimes.

Les possessions dont nous venons de parler sont enclavées dans le territoire d'une multitude de petits royaumes; chacun de ces états est couvert de tribus indigènes, populations vouées à une commune ignorance,

quelquefois belliqueuses et même anthropophages, enfin, il faut le dire, plus corrompues à mesure qu'elles sont plus en contact avec les Européens.

A des mœurs incultes ou dépravées, elles joignent une religion grossière ; pour la plupart, elles en sont encore au plus abject fétichisme. Les objets qui les entourent, et dont elles ressentent journellement les influences fatales ou salutaires, voilà les dieux qu'elles adorent. Dans l'*Achantie*, par exemple, on sacrifie au vautour ; à *Ussue*, c'est le chacal qu'on révère ; les *Benins* se prosternent devant un lézard. Tel est le fanatisme des nègres pour ces viles divinités, qu'on ne saurait les outrager impunément. Un français faillit en faire un jour la triste expérience. Il était chez les *Widahs* : ces sauvages ont le serpent pour fétiche principal ; ils en ont toujours un qu'ils nourrissent avec somptuosité dans un temple qui lui sert de demeure ; un double collége de jeunes filles et de prêtres est chargé de veiller à sa garde, et de le venger au besoin, quand des sacrilèges ont osé attenter à sa gloire ou à sa vie. Or, je ne sais comment notre français tua le reptile sacré. Aussitôt la fureur populaire se soulève contre lui ; pour échapper aux coups dont on le menace, il est obligé de s'abriter sous la protection d'un armateur portugais, et encore celui-ci ne peut-il, malgré tout son crédit sur les indigènes, sauver qu'au prix d'une somme considérable le meurtrier de leur dieu.

Au sein de cette idolâtrie générale, l'Islamisme a trouvé le moyen de faire quelques conquêtes ; de l'Afrique septentrionale où il domine en maître, il est descendu dans la Guinée ; les *Mandingos*, peuples de la *Sénégalie*, l'ont introduit à *Sierra-Leone* ; dans le *Dagoumba*, si la masse de la population noire est encore fétichiste, la cour obéit aux préceptes du *Korân*.

Et maintenant, quelle place occupe la véritable religion dans l'histoire de ces peuples, si longtemps assis à l'ombre de la mort? Quel est son état présent? Quelles sont ses espérances pour l'avenir? C'est vers l'année 1500 que la foi fut annoncée au *Congo* par un prêtre portugais; mais pour la Guinée septentrionale, l'époque en fut un peu plus tardive. La Sacrée Congrégation de la Propagande devait la première lui procurer ce bienfait; dans son assemblée du 14 juillet 1634, elle décida qu'on établirait une mission dans la *vieille Guinée*, et choisit, pour seconder ses vues, quelques capucins français, sous la direction du R. P. Colombini.

Une lettre écrite par le chef de cette pieuse colonie, en 1637, atteste que les débuts de son ministère furent heureux. En 1641, de nouvelles relations apprirent à la Propagande que Dieu continuait de favoriser les apôtres de la Guinée jusqu'à faire pour eux des miracles. Mais, à la gloire des prodiges se joignit bientôt celle des persécutions. Les Hollandais s'emparèrent du territoire où reposait le berceau de cette humble Eglise, et ce fut pour la désoler. Ils empoisonnèrent un religieux, chassèrent les autres Missionnaires, et fondèrent ainsi leur domination sur les ruines de la foi. Il est vrai qu'en 1674, elle reconquit ce pays dont on l'avait proscrite; le P. Gondilavo, religieux dominicain, vint ranimer les vertus évangéliques un moment oubliées: les peuples l'entendirent avec joie, l'invitèrent à rester parmi eux, et s'offrirent à pourvoir, non-seulement à son existence, mais à celle de tous les prêtres qui voudraient seconder son zèle et perpétuer son apostolat. Malgré tant d'heureux gages d'avenir, cette mission s'éteignit vers le commencement du dix-huitième siècle.

Sur un autre point de la Guinée, une seconde mission fut inaugurée en 1646. Douze capucins étaient partis de

l'Andalousie, pour aller la commencer ensemble; mais certaines tracasseries suscitées par les Portugais, empêchèrent cette petite troupe apostolique de parvenir tout entière à sa destination; trois religieux seulement atteignirent *Sierra-Leone*, et travaillèrent infatigablement jusqu'à leur mort, sur la terre qui les avait accueillis. Vers 1673, la Propagande confia de nouveau cette chrétienté aux RR. PP. Capucins. Trois ans plus tard, une dame espagnole offrit d'y entretenir, à ses frais, douze Missionnaires; mais rien ne put établir une succession persévérante d'ouvriers évangéliques sur ce sol malheureux; et bientôt on n'y trouva plus ni interprète pour la foi, ni pasteur pour les peuples.

Il en fut de même de plusieurs Missions successivement tentées ailleurs : un moment on en vit quelques-unes prospérer dans les royaumes d'*Oveiro*, de *Bénin*, d'*Ardra*, et puis elles tombèrent l'une après l'autre, ne gardant pour tout souvenir de l'Évangile que le tombeau de ceux qui l'y avaient prêché.

Enfin dans ces dernières années l'Église, qui ne s'arrête pas dans la voie des sacrifices, a recommencé son œuvre de dévouement pour le salut de ces pauvres peuples. Une colonie américaine était allée se fixer au cap *Palmas*; on jugea que des Missionnaires catholiques pourraient travailler avec fruit parmi ces nouveaux habitants de la Guinée. Pour s'assurer du bien qu'il y aurait à faire, M. Barron, alors Grand-Vicaire de Philadelphie, alla reconnaître le nouvel établissement, trouva dans les esprits des dispositions favorables, et, plein d'espérances, vint en Europe chercher des coopérateurs qui l'aidassent à les réaliser. Ses premiers pas se portèrent à Rome, où il fut nommé évêque de Constantine et Vicaire apostolique des deux Guinées supérieure et inférieure. Mais pasteur de ce vaste troupeau, que pouvait-il entre-

prendre si la Providence ne lui donnait des auxiliaires nombreux? Elle y avait pourvu. Une congrégation venait d'être fondée en France pour les Missions des noirs; le Prélat s'adressa au supérieur de cette société, connue sous le nom de Saint-Cœur-de-Marie, et en obtint aussitôt sept prêtres et trois frères prêts à seconder ses efforts.

Sur la foi de quelques indications qu'il croyait justes, Mgr Barron choisit le mois d'août pour le départ de ses Missionnaires; on lui avait dit que se mettre en mer à cette époque, était le moyen d'arriver en Guinée par la belle saison. C'était une erreur. Quand ses religieux abordèrent au cap *Palmas*, le temps des pluies y régnait encore, et plusieurs d'entr'eux furent bientôt atteints de cruelles maladies. M. de Régnier, l'un de ces généreux apôtres, fut le premier qui succomba; se sentant mourir, il écrivait à M. Libermann, son supérieur, ce touchant et dernier adieu: « Dites à ma famille et à mes amis que je suis heureux d'avoir tout quitté pour notre divin Maître; si mon sacrifice était à faire, je le ferais encore mille fois; je ne changerais pas ma position pour tout le bonheur du monde! Courage, mon très-cher père; quand tout sera perdu, Marie alors se montrera, et tout sera sauvé. »

Au moment où M. de Régnier expirait, presque tous ses confrères, atteints du même mal, semblaient aussi destinés à une fin prochaine. Ils se remirent cependant, et lorsque Mgr Barron arriva parmi eux, après avoir réglé en Europe les intérêts de sa Mission, il les trouva prêts à voler au poste que son expérience assignerait à leur zèle. Mais les circonstances avaient bien changé depuis son départ. Une haine implacable s'était allumée entre les indigènes et les colons; des incendies et des meurtres récents avaient ulcéré les cœurs, et n'y laissaient place que pour la vengeance. Que pouvait là

parole des ministres de paix sur un peuple disposé à traiter en ennemis tous les blancs? Mgr jugea donc qu'il fallait s'éloigner de ces côtes jusqu'à ce que la guerre y fût assoupie, et conduire ailleurs ses Missionnaires impatients de commencer leurs travaux.

Le gouvernement français avait demandé des prêtres pour ses établissements du Sénégal. Par suite des divisions survenues à *Palmas*, on était en mesure de répondre à ses désirs. MM. Maurice et Laval partirent, sous la conduite du Prélat, pour le comptoir d'*Assinie*; MM. Audebert et Bouchet furent envoyés au *Grand-Bassam*, et M. Bessieux fut désigné pour le *Gabon*.

C'était à la mort qu'ils allaient pour la plupart. Aux postes qu'ils venaient occuper, rien n'était prêt pour les recevoir; ils ne trouvèrent pas même un toit pour s'abriter; les premières lettres qu'ils adressèrent à leur supérieur, avaient été écrites sur leurs genoux, faute de table; de plus, les travaux ordonnés pour l'assainissement de ces côtes, étaient à peine commencés. Aussi tombèrent-ils malades dès les premiers jours. M. Bouchet expira le 28 mai; M. Audebert le suivit à un mois de distance; bientôt ce fut le tour de M. Laval; M. Maurice prolongea un peu plus son agonie, et succomba quelques semaines après.

Alors Mgr Barron, jugeant qu'une Congrégation pourrait seule combler de si grands vides, pria le Saint-Siège de confier le soin de la Mission à un corps religieux, et demanda qu'après l'avoir déchargé de son Vicariat-apostolique, on lui permit de retourner à son premier poste des Etats-Unis. Sa demande ayant été favorablement accueillie, S. E. le Cardinal Préfet de la Propagande jeta les yeux, pour le remplacer, sur la société du Saint-Cœur-de-Marie, et envoya les pouvoirs de Préfet apostolique des deux Guinées pour un membre de cette Congrégation, au

choix du supérieur. Celui qui fut désigné allait être une victime de plus jetée sur les côtes d'Afrique ; c'était M. Tisserant, cet héroïque naufragé du *Papin*, à qui tant de passagers ont dû la vie ou le ciel.

Cependant, des sept Missionnaires partis au mois d'août 1843, M. Bessieux restait seul en Guinée, et on n'en recevait point de nouvelles; ce silence faisait craindre à ses amis un dernier malheur. Enfin on apprit qu'il vivait encore et qu'il jouissait d'une santé parfaite; il avait écrit plusieurs fois, mais ses lettres avaient été égarées. La première qu'on reçut de lui, était du 29 juin 1845 : nous allons commencer par elle la publication des documents recueillis jusqu'à ce jour sur une Mission si éprouvée.

Lettre de M. Bessieux, Missionnaire du S. Cœur de Marie, à M. Libermann, Supérieur de la même Congrégation.

Gabon, 29 juin 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Me voici dans le sixième mois de mon séjour au Gabon, et je n'ai encore reçu de vous aucune nouvelle (1). Je n'en continue pas moins d'agir comme si j'étais sûr que vous dussiez toujours me laisser à ce poste, et que bientôt je verrai de zélés confrères, succédant aux amis que j'ai perdus, encourager et soutenir mes pas languis-

(1) M. Libermann avait écrit plusieurs fois; mais les communications en tre l'Europe et les comptoirs de Guinée étant alors très-difficiles, ses lettres n'étaient point parvenues à M. Bessieux.

sants. Car à Dieu ne plaise , mon révérend Père , que vous abandonniez cette pauvre Afrique! Si nous sommes faits pour les peuples délaissés , c'est ici notre place. Nous retirer après un premier essai malheureux , ce serait, il me semble, manquer à Dieu , à ces infortunés et à notre vocation; ce serait reculer devant la dégradation de ces noirs que nous avons adoptés pour amis. Leurs besoins sont immenses ; leur ignorance des choses divines ne saurait être plus profonde; tout leur culte est pour les démons , dont ils craignent extrêmement la puissance , et auxquels ils attribuent tous leurs malheurs.

« Ce qui est plus déplorable encore , c'est qu'en imputant aux mauvais esprits l'origine des maux qui les affligent, ils en fassent porter souvent la responsabilité à des victimes innocentes. Quand nous étions au Cap Palmas , nous avons été plusieurs fois témoins d'un crime public, qui nous a glacés d'horreur. Survient-il quelque événement funeste , aussitôt la multitude pousse des cris de douleur , se saisit d'un des assistants qu'elle croit coupable de maléfice , ou bien , si l'auteur présumé du sortilège est absent, elle court avec une aveugle fureur le chercher dans sa case. Après l'avoir garrotté malgré ses résistances , on le traîne au pied d'un arbre appelé *l'arbre du jugement* , et là on le force de se justifier par l'épreuve du poison. S'il a eu le temps de boire auparavant un peu d'huile , il peut espérer de vomir le fatal breuvage , et alors son innocence est proclamée ; si non , le malheureux succombe en quelques instants. Et voilà une pauvre veuve sans appui , des orphelins voués à l'opprobre ; leur père vient d'expirer dans la rage et le désespoir. Quelle mort, quand on n'a pas la foi pour se consoler !

« La superstition ne sera pas le seul obstacle aux

progrès de l'Évangile. Sur tous les points où les indigènes sont depuis un certain temps en rapport de commerce avec les Européens, on trouve tous les vices des peuples civilisés; le désordre public n'y est plus un déshonneur, et la plaie générale paraît si envenimée, qu'au jugement des observateurs, ce sera un grand miracle si l'on parvient jamais à la guérir. Mais nous qui savons que tout est facile à Dieu, nous gardons une entière confiance, lors même que tout semble désespéré.

« Le mal, du reste, n'a fait de tels ravages que sur les bords de l'Océan. Derrière les tribus oisives de la côte, on rencontre une population vigoureuse et entreprenante, nourrie dans les privations, endurcie à la fatigue et renommée par son courage. C'est là surtout que l'Évangile fera des progrès. Sans doute il y aura des dangers à courir, car ces peuplades sont féroces; nous ne pourrons pénétrer parmi elles que par degrés; mais de l'une à l'autre nous avancerons dans l'intérieur. Déjà la voie nous est ouverte. Quelques villages des plus voisins nous connaissent sous un jour favorable; ils savent qu'il n'y a rien de commun entre les prêtres catholiques et les traitants étrangers. Nous irons d'abord à eux, et là, la croix à la main, l'œil fixé sur les profondeurs de ce désert inconnu, nous attendrons que Dieu nous désigne le nouveau peuple qu'il faudra bénir.

« C'est une conquête que les ministres de l'erreur ne se presseront pas de venir nous disputer. Au cap Palmas, nous en avons trois auprès de nous, dont la sollicitude ne s'étendait pas jusqu'aux indigènes, toute concentrée qu'elle était sur les colons américains. Les seuls rapports qu'il eussent avec les noirs, consistaient à leur donner quelques exemplaires des Saintes Écritures. Il y eut un jour, sous nos yeux, une grande distribution de lambeaux de l'ancien Testament, faite par les

ministres aux jeunes nègres. Or, à peine ces enfants furent-ils en possession du livre sacré, qu'on vit les feuilles de la Bible converties en beaux cerfs-volants.

« Maintenant, mon révérend Père, faut-il vous dire quels ont été jusqu'ici les fruits de ma Mission ? Ils sont encore peu considérables, et si je les mentionne, c'est parce que je les dois à Marie, dont je sens tous les jours davantage la protection maternelle ; j'ai baptisé trente-deux enfants pendant le mois consacré à son honneur. Il y a dans le culte de la Sainte Vierge une onction si pénétrante et si douce, que les infidèles eux-mêmes ne peuvent s'en défendre ; quand ils viennent visiter notre pauvre chapelle, l'image de Marie est toujours ce qui les occupe le plus long-temps. J'espère que cette bonne Mère leur obtiendra miséricorde. Le sang de son divin Fils, que nous offrons chaque jour pour ces brebis perdues, réjaillira sur elles comme une source de vie, et, même sur les côtes, où les cœurs s'ouvrent moins à la grâce, fera germer les plus belles vertus. Veuillez prier, mon révérend Père, pour que mon indignité ne soit pas un obstacle aux faveurs que Dieu destine à ces pauvres âmes, et agréez les sentiments respectueux de votre fils dévoué,

« BESSIEUX, *Miss. apost. du S. C. de Marie.* »

*Autre lettre du même Missionnaire , à M. Libermann ,
Supérieur Général de la Congrégation du S. Cœur de
Marie.*

Gabon , 15 octobre 1845.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR ,

« Votre lettre a rempli mon âme de consolation et d'espérance. Ce sont les premières lignes que j'ai reçues de vous depuis notre départ de France, en septembre 1843. Aujourd'hui je sens renaître en moi la vie, que l'isolement, la maladie et surtout la mort de mes confrères avaient comme glacée ; en relisant ces pages où s'épanche votre cœur paternel, des larmes bien douces ont plus d'une fois coulé de mes yeux.

« C'était à pareil jour, il y a un an, que je saluais la terre du Gabon. J'en pris possession le lendemain, au nom du Sauveur dont j'offris l'adorable sacrifice ; je la plaçai sous la protection des saints anges et je suppliai Marie, notre souveraine maîtresse, d'accepter ces pauvres noirs au nombre de ses enfants. -

« Les trois premiers mois de mon séjour au Gabon furent consacrés à l'étude de la langue. Elle est simple et facile, mais, vous le savez, ma mémoire est ingrate et les interprètes me manquaient. Dès que je pus échanger quelques mots avec les indigènes, j'allai visiter les trois plus proches villages, Kranger, Quaben et Dowé ; j'annonçai la prochaine ouverture de l'école qu'on me demandait avec instance ; je pris les noms des enfants et

J'inscrivis sur ma liste soixante-cinq élèves. Le mal est qu'ils nous arrivaient tous à jeun et à peine vêtus ; il aurait fallu, pour les retenir près de moi, les nourrir, les loger et les habiller, comme font les ministres américains avec leurs immenses ressources. C'était évidemment une dépense au-dessus de mes forces. Je voulus, cependant, garder quelques pensionnaires et continuer mon œuvre avec eux jusqu'à épuisement de mes dernières provisions. Dans ce moment, ils sont au nombre de douze ; je tâche de dégrossir la rude écorce de ces naturels à demi-sauvages ; je travaille à diminuer leurs mauvaises habitudes, à les faire vivre en bonne intelligence les uns avec les autres, et mes soins ont déjà produit d'heureux changements. Ils commencent à s'entr'aimer, on n'entend presque plus sortir de leur bouche ces propos qui souillent ici les lèvres de l'enfance. Couchant à notre logis, n'ayant jamais sous les yeux le spectacle contagieux du mal, ils se montrent reconnaissants de nos soins et nous sont de jour en jour plus attachés ; leur jeunesse, la docilité de tous, les facultés précoces de quelques-uns, me donnent pour l'avenir de grandes espérances.

« Leurs dispositions à la piété sont encore plus consolantes. Ils aiment à chanter les louanges de Dieu et les cantiques à Marie ; tout ce qu'ils éprouvent de joie, d'émotions ou de souffrances, ils vont le confier à Jésus et à sa sainte mère avec une touchante ingénuité. Celui dont la bonté ne saurait oublier et délaisser les petits des oiseaux qui demandent leur pâture, ne manquera pas d'écouter la prière de ces pauvres enfants, et de donner à leur âme l'aliment céleste dont ils ne connaissent pas encore tout le prix.

« Ces bonnes dispositions de mes élèves, je les ai retrouvées dans un grand nombre de personnes plus avancées

en âge, dans les pauvres surtout. Chaque fois que j'ai visité quelque famille malheureuse, j'ai vu les cœurs s'ouvrir d'eux-mêmes aux douceurs de la grâce. Un jour que j'étais occupé à la recherche de petits enfants malades, pour leur conférer le baptême, je rencontrai une vieille esclave alitée; je tâchai de lui faire comprendre les principales vérités chrétiennes, et, quand je lui eus dit que le fils de Dieu, mort pour nous, avait institué le sacrement de la régénération pour les grands comme pour les petits, elle me répondit qu'elle voulait, elle aussi, partager le bonheur de ces enfants que je venais de baptiser sous ses yeux. Pendant que je cherchais à lui inspirer le repentir de ses fautes, je l'entendis s'écrier plusieurs fois : « *Kokolo, kokolo, agnambia, noun-
« gounamie!* » c'est-à-dire : « S'il vous plaît, s'il vous
« plaît, ô Dieu, venez à mon secours! » Je la laissai s'entretenir avec le divin Maître qui parlait à son cœur, je la baptisai ensuite et me dérobaï à sa reconnaissance pour qu'elle goûtât plus en paix son honneur. Depuis, je l'ai revue et j'ai eu la consolation de la retrouver pleine de bons sentiments, conservant avec soin la médaille de la sainte Vierge et la petite croix que je lui avais données.

« D'après tout ce que l'expérience m'a appris, je ne crains pas d'assurer qu'il y a, au Gabon, une multitude d'âmes toutes prêtes à recevoir la semence céleste. La seule difficulté, commune du reste à toutes les Missions, est de parler la langue du pays; une fois à même de prêcher, on est certain de faire beaucoup de conversions; car le culte des noirs pour leurs fétiches tient surtout à leur ignorance. C'est elle qui les rend superstitieux à l'excès; ils se bariolent de noir, de blanc et de rouge; ils s'attachent aux bras et au cou certaines herbes; ils mettent à leurs cheveux des queues de perro-

quet, se font des ceintures de plumes, et tout cela, pour se garantir soit des requins, soit des tigres, de l'eau, du feu ou de leurs ennemis. Les femmes en ce point surpassent encore les hommes. Quand un chef tombe malade, tout son village est sur pied pour le guérir; on danse des journées presque entières au bruit d'une musique barbare et avec d'incessantes libations d'eau-de-vie. C'est la peur du diable qui les porte à ces ridicules inventions, par lesquelles ils espèrent se le rendre propice.

« Les morts sont aussi pour eux, et surtout pour les princes, un horrible épouvantail; ils croient leur dernière heure venue quand ils ont vu un cadavre. Le 21 mai, mourut dans notre maison un petit noir que j'avais baptisé trois semaines auparavant. Ce même jour, je reçus la visite de deux fils des rois voisins, qui me demandèrent à voir la chapelle où j'avais déposé mon jeune néophyte avant de l'inhumér; mais quand je leur dis qu'il y avait un cercueil, ils fermèrent les yeux et se retirèrent comme ils auraient fui un pestiféré.

« Après le Gabon, un autre point de la côte où il serait de la plus grande importance d'avoir un établissement, c'est Whidah, sur le golfe de Benin. Là se trouve une factorerie française. Un des employés de cette maison, qui a pénétré jusqu'à la résidence du roi de Dahomey, a été témoin de cruautés inouïes. Dans plusieurs circonstances, les hommes y sont immolés par centaines. La maison du prince est couverte de têtes de morts. Quel bonheur pour le Missionnaire s'il pouvait arrêter cette effusion de sang, ou du moins dérober au couteau quelques victimes! Ici, les enfants de six à dix ans coûtent de quarante à soixante francs; pour ce vil prix, on pourrait sauver la vie à des centaines d'infortunés, qu'on égorge quand on ne peut pas les vendre.

Ainsi notre maison deviendrait une providence pour ces malheureux ; avec une rente modique, nous rachèterions chaque année une multitude d'orphelins destinés à la mort ; nous en ferions une colonie chrétienne, et plusieurs d'entre eux seraient un jour les apôtres de cet immense pays.

« Je salue tous nos confrères, et je suis, en me recommandant à vos prières et aux leurs, votre enfant respectueux et dévoué.

« BESSIEUX, *Prêtre*,
Miss. du S. C. de Marie. »

*Lettre du même Missionnaire, à M. Aragon, Prêtre du
S. Cœur de Marie.*

Gabon, 18 octobre 1845.

« MON TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« Quelle joie pour moi de vous savoir à Gorée ! Je ne serai donc plus seul sur cette terre de Guinée qui est devenue le tombeau de tous mes compagnons d'apostolat ! MM. de Régnier, Audebert, Laval et Bouchet, tous ces chers confrères étaient mûrs pour le ciel ; Dieu s'est contenté de leurs vœux ardents de travailler pour sa gloire ; ils ont été patients jusqu'à la fin et maintenant ils jouissent, je n'en doute pas, du bonheur des enfants de Marie. Ils sont tous morts aux jours consacrés à son honneur ; et moi je leur survis parce que je n'ai pas été trouvé digne de partager leur récompense. Du moins

j'ai eu pour consolation le spectacle de leur pitié et l'attachement qu'ils m'ont témoigné dans leurs derniers instants. J'entendais M. de Régnier s'entretenir de moi, qui étais alors bien malade aussi et peu éloigné de son lit de douleur ; je l'entendais, dis-je, faire son testament et me léguer le seul trésor qu'il possédât, sa précieuse relique de la sainte Robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ. M. Roussel, livré aux accès d'une fièvre cérébrale, montrait encore dans son délire comme un reflet de sa foi, et manifestait, à travers ses idées les plus incohérentes, la plénitude de son amour pour Jésus et Marie. Dans ses moments lucides, il me serrait dans ses bras et me conjurait de ne pas le quitter qu'il n'eût remis son âme entre les mains de Dieu. Je passai une dizaine de nuits consécutives à ses côtés, et je lui administrai les derniers sacrements. La résignation dont j'avais besoin, c'était lui qui me l'inspirait ; j'étais moins abattu en le voyant lui-même si consolé. Je n'ai pas eu le bonheur d'assister les autres, mais j'ai éprouvé, à l'époque de leur mort, un attrait intérieur qui me poussait aux pieds des autels.

« Le 26 juillet, après avoir fermé les yeux à M. Roussel, je partis du cap des Palmes, emmenant avec moi le bon frère Grégoire que la divine Providence m'avait conservé pour unique soutien ; nous arrivâmes au Gabon, où l'on nous reçut avec bonté. On nous donna provisoirement pour asile un coin de hangar, en attendant que notre maison de bois fût dressée. Elle le fut un mois après, mais les planches en étaient si mal jointes, que l'eau y pénétrait de toutes parts ; à peine pouvions-nous trouver un abri pour dormir en paix, et aux grandes averses, nous étions inondés malgré le parapluie dont nous avions soin de nous faire une arme défensive. Le jour ne suffisait pas pour sécher la rosée de la nuit ;

toutefois, acclimatés comme nous l'étions déjà, ce petit bain ne nous faisait point de mal; on se décida enfin à couvrir de paille notre maison, et depuis notre sort s'est bien amélioré.

« Notre premier soin avait été d'orner la chambre qui devait servir de chapelle. Nous la décorâmes de quelques gravures; e'était toute notre richesse, et il n'en fallait pas davantage pour émerveiller ce pauvre peuple. On venait en foule voir l'image du Fils de Dieu mort sur la croix et celle de sa sainte Mère. Cet empressement est encore le même aujourd'hui. Quand il arrive des étrangers au Gabon, on les conduit chez nous pour leur montrer la maison du bon Dieu; je tâche de leur donner une courte explication de ces images, leur promettant de mieux les instruire quand je saurai leur langue, et j'ai la joie de remarquer que ces premières étincelles de foi, en tombant sur leurs âmes, y laissent en général une trace profonde.

« J'ai déjà fait quelques excursions chez les tribus voisines, même parmi celles qui ne visitent pas le comptoir européen. Cette tentative, me disait-on, était une imprudence : en m'aventurant dans le pays, je m'exposais à être fait prisonnier par ceux que je voulais convertir. Grâce à Dieu, les résultats ont prouvé que ma confiance n'était pas téméraire : jusqu'ici, j'ai été bien accueilli partout, et j'ai acquis la certitude qu'il n'y a aucun danger pour moi à pénétrer, même dans les villages ennemis des blancs. Les indigènes savent bien que je ne fais ni commerce ni guerre. Dans le principe, je dus néanmoins, sur les instances des officiers du poste, permettre que deux soldats vinssent coucher à mon logis, dans la crainte d'une attaque nocturne; mais, au bout d'un mois, les grandes averses les ayant fait déloger, ils me laissèrent leurs fusils, que j'échan-

geai bientôt contre deux pistolets ; enfin , je me suis encore défait de ces armes , et , depuis longtemps , notre maison est , comme il convient , sous la seule garde de la Providence.

« Le danger serait plutôt du côté des bêtes féroces. Heureusement , les rivières qui forment autour de nous comme une ceinture , nous garantissent des tigres , très-nombreux sur la rive opposée. Nous avons eu , au printemps dernier , la visite d'un de ces redoutables voisins ; il passait dans notre île presque toutes les nuits ; nous avons vu ses traces dans le jardin attenant à notre habitation. Déjà il avait porté le ravage partout , et dévoré une pauvre femme qu'il était allé chercher dans sa case ouverte , lorsqu'enfin , il tomba sous la balle des chasseurs , et depuis il n'en a plus paru. Sur la rive gauche de la rivière , ils rôdent jusque dans les villages. Le roi , il y a peu de temps , en tua un sans sortir de sa demeure , et fit présent de sa peau au commandant d'un navire en station. Notre vie est entre les mains de Dieu ; nous voyageons sans crainte sous sa protection.

« Quant au pays , il est fertile : le manioc , qui fait le pain des indigènes , vient partout sans culture ; les bananes de toute qualité y sont en abondance. Les ignames , les patates douces , les pistaches , la canne à sucre , le maïs , le riz , les haricots de toutes espèces réussissent fort bien. La tomate produit d'elle-même toute l'année ; il en faut dire autant du café , du cacao , du coton et autres richesses naturelles.

« Adieu , mon bien cher confrère , je vous embrasse de tout mon cœur , et je suis , dans l'union des saints Cœurs de Jésus et de Marie.

« Votre tout dévoué ,

« BÉSSIEUX , *Miss. du S. Cœur de Marie.* »

Lettre de M. Arragon, Missionnaire du Saint-Cœur-de-Marie, à M. Libermann, supérieur de la même Congrégation.

Gorée , 27 septembre 1845

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR ,

« Nous avons aperçu Gorée le 26 juillet, et le même jour nous sommes descendus à terre. Après avoir rendu visite au gouverneur de l'île, nous avons loué un logement d'une négresse, qui nous a demandé seulement cinquante francs par mois, parce que, nous a-t-elle dit, nous aimions bien le bon Dieu.

« Le dernier recensement de Gorée donne un total de cinq mille huit cents âmes. Vous me demanderez, sans doute, comment on peut abriter tant de monde sur un rocher qui offre à peine une lieue de tour, et dont la moitié est occupée par un fort. De la manière dont on traite les noirs, j'en logerais dix fois plus ! Ils sont entassés pêle-mêle dans de petites cases, comme les harengs dans un baril. Quant à la population blanche, elle se compose de cent quatre-vingts hommes de garnison, et d'une centaine au plus de négociants français, qui habitent des maisons à un seul étage, recouvertes d'une terrasse si mal entretenue que la pluie inonde souvent les appartements.

« Vous ne serez pas surpris qu'on ne se défende pas mieux des injures du temps, quand vous saurez où en est encore l'industrie à Gorée. Il n'y a qu'un forgeron

dans toute l'île, et il est en même temps serrurier et horloger. Le seul eordonnier du pays est un soldat qui, n'ayant pas de cuir, se borne à réparer de son mieux les vieilles chaussures. Les menuisiers manquent de la plupart des outils indispensables ; deux tonneaux leur servent d'établis, des elous tiennent lieu d'étau, et les mains des enfants remplacent le valet.

« S'il y a ici, comme on nous l'assure, un bon nombre de catholiques (1), il paraît qu'il se trouve aussi des gens qui ne savent à quelle religion ils appartiennent. Il y a quelques jours, je demandais à un enfant : « Es-tu chrétien? — Non, me répondit-il. — Es-tu mahométan? — Non. — Idolâtre? — Non. — Qu'es-tu donc? — Rien. — Comment rien? — Je veux me faire catholique. » Il me promit de revenir me voir ; j'ignore s'il tiendra parole.

« Ici, comme dans les autres colonies, le principal obstacle à la conversion de noirs, d'après les informations que j'ai prises, vient de leurs maîtres. Ces pauvres esclaves sont dans un abandon bien déplorable. Tombent-ils malades, on ne les met pas même à l'hôpital, parce qu'il faudrait payer pour eux : on les délaisse sans secours, ou bien on leur donne la liberté parce qu'ils ne sont plus bons à rien.

« Mais nous savons, nous, que ces malheureux sont encore bons pour le ciel ; déjà nous commençons à connaître par expérience que, dans ces cœurs flétris par la misère, la sensibilité est loin d'être éteinte. Quand nous allons dans un village, c'est à qui nous offrira des rafraichissements, et si nous ne pouvons rien accepter, ils sont tristes et mécontents de nos refus. Ce qu'ils font pour nous, ils aiment aussi à le pratiquer entre eux.

(1) On en compte douze cents.

Nous donnons quelquefois les restes de notre dîner à une esclave mahométane; aussitôt elle invite toutes ses compagnes à en prendre leur part. Elle a manifesté le désir d'être chrétienne. Dès que nous saurons la langue, nous l'instruirons.

« Du reste, à en juger par ce qu'on nous a dit, il paraît que les noirs sont partout les mêmes : bonnes gens, paresseux et amateurs de la danse. Ici les négresses se lèvent dès minuit pour écraser le mil dont on fait le *couscous*. On entend partout le bruit du pilon; de temps en temps elles le jettent en l'air, claquent des mains pendant qu'il pirouette sur leur tête, et le ressaisissent adroitement pour frapper un nouveau coup. Ce travail dure jusqu'à dix heures du matin; alors elles s'occupent à laver et à repasser le linge. A midi elles se couchent au premier endroit venu; on les trouve çà et là étendues dans les rues. Au déclin du jour, commencent pour elles les chants et les danses.

« Il est peu de noirs qui sachent le français, et ils ne le parlent jamais entre eux : il faut absolument apprendre le *Woolof* pour les gagner à Jésus-Christ. On m'avait représenté cette langue comme plus difficile que le chinois; mais depuis que j'en ai parcouru la grammaire, je ne suis plus de cette opinion; et d'ailleurs l'étude de ce dialecte fût-elle aussi épineuse qu'on le prétend, je ne vois pas pourquoi la peine devrait nous rebuter. Oh! que je voudrais connaître la langue de ce bon peuple, pour m'insinuer dans son cœur et y porter la consolation! Il est si content quand nous pouvons lui dire un mot! Parfois j'essaie de balbutier quelques phrases, et m'adressant aux esclaves qui m'entourent et qui souffrent autant que moi de notre silence forcé, je leur dis : *Giam na sa?* (comment te portes-tu.) Et aussitôt ils me ré-

pendent : *Gaïn na dal.* (Je me porte bien), puis ils rient de voir que je commence à parler *Woolof*.

« Nos bons amis les noirs ont aussi leur prétention à la beauté : parmi les objets dont ils se parent, ou plutôt dont ils se chargent, figurent au premier rang les bracelets de fer, les colliers et les bagues ; les petits enfants, les femmes surtout, ont jusqu'à six ou sept anneaux de clinquant à chaque oreille. Depuis que nous leur avons montré nos médailles, nos croix et nos saintes gravures, ils convoitent ces trésors avec une religieuse avidité. Pour eux les images noires sont belles (*Rafet*) ; mais les rouges et les bleues sont très-belles (*Rafet na bouba*). Tout ce que nous voyons et entendons nous porte à bénir Dieu de nous avoir inspiré le désir de fonder ici une Mission.

« Jeudi dernier, nous sommes allés voir le roi de *Dakar*. Le palais de ce prince est une simple case, et son trône n'est autre que son lit. C'est une majesté qu'on aborde sans façon ; en entrant je me contentai de lui souhaiter le bonjour, auquel il répondit par une poignée de main, et en nous faisant asseoir à ses côtés. Nous lui demandâmes s'il voudrait nous laisser établir dans son village une école pour les enfants. Il nous objecta qu'il y en avait déjà une, où l'on apprenait l'arabe, et qu'il craignait que notre enseignement ne vint à ruiner sa religion. M. Briot, mon confrère, se hâta de répondre que l'école existante n'offrait pas les mêmes avantages que la nôtre, puisqu'aux leçons d'arabe nous joindrions encore celles du français ; que pour la religion, nous ne forcerions la conscience de personne, que ceux-là seuls se feraient chrétiens qui voudraient embrasser l'Évangile en toute liberté.

« Après ces explications, le roi tira de sa bibliothèque, c'est-à-dire, de dessus une mauvaise chaise, placée

près de son lit, le *Koran* enveloppé dans une peau de vache, et le déroula devant nous avec une sorte d'orgueil. C'était un fort beau manuscrit arabe, d'environ trois cents pages, sur feuilles volantes, tout simplement posées les unes sur les autres. De distance en distance on voyait dessinés en marge le soleil et la lune, pour indiquer qu'en ces endroits le lecteur doit se prosterner la face contre terre. Sa majesté africaine nous montra, sur une de ces feuilles, le tombeau de Mahomet tracé à la plume, et sur une autre, le plan de la Mecque et de Médine : ces deux esquisses dénotaient une grande habileté dans le dessin linéaire ; mais elles n'avaient pas, comme ce prince le prétendait, une perfection qu'aucun pinceau ne pût surpasser. Pour preuve de l'habileté des Européens, nous lui présentâmes quelques-unes de nos images ; il les examina attentivement et convint qu'elles étaient jolies. L'une d'elles représentait l'adoration des rois ; je lui fis remarquer qu'il y en avait un de sa couleur qui venait adorer Jésus, le Fils de Dieu. A ces mots de Fils de Dieu, il répartit que c'était là le grand point sur lequel nous n'étions pas d'accord ; ce qui ne l'empêcha pas d'accepter trois médailles de la sainte Vierge.

« Plus l'entretien se prolongeait, plus nous devenions bons amis : à la fin nous demandâmes de nouveau qu'on nous cédât une portion de terrain pour nous y établir et faire l'école. Le roi nous répondit qu'il n'y voyait pas de difficulté, puisque c'était pour le bien, et qu'il n'y avait à ses yeux qu'une petite différence entre notre religion et la sienne ; mais qu'il ne pouvait prendre cette décision sur lui-même, et qu'il en parlerait à son peuple. C'est qu'en effet son autorité est fort restreinte ; simple marabout, il est plutôt le conseiller que le maître de ses sujets ; le consulte qui veut dans les affaires difficiles. Tout ce qui le distingue des autres, c'est

une plus large part dans la perception des droits que les étrangers paient à cette espèce de république.

« Avec une école gratuite à Dakar, nous espérons non seulement gagner la jeunesse, mais encore nous concilier l'estime des plus habiles marabouts, qui sont loin de nourrir contre nous des dispositions haineuses. L'un d'eux disait, il y a peu de jours, qu'il voudrait bien aller en Europe pour se faire marabout des blancs ; il ajoutait que les ministres de l'Évangile iraient aussi bien au ciel que ceux de l'islamisme. C'est l'opinion des mahométans de ce pays, que les chrétiens ont une bonne religion, ce qui ne les empêche pas de tenir la leur pour excellente. Vienne le temps où nous pourrons ouvrir des conférences en langue wolof, et nous verrons s'accomplir un bien immense parmi ces noirs ; les plus instruits se rendront les premiers, et si les autres présentent plus d'obstacles parce qu'ils sont plus superstitieux, ils ne fermeront pas toujours les yeux aux clartés vivifiantes de la foi.

« Adieu, mon très-révérend Père, le navire qui doit vous porter ma lettre va partir.

« ARRAGON, *Miss. apost.*
du S. C. de Marie. »

Autre lettre du même Missionnaire au même Supérieur.

Gorée , 5 septembre 1845.

« TRÈS-CHER PÈRE ,

« Pour n'être pas surpris par le départ imprévu d'un navire , je m'empresse de consigner ici quelques réflexions sur le bien à faire dans cette Mission , et sur les moyens à prendre pour y réussir. A Gorée, comme dans toute l'Afrique, la moisson à recueillir est immense , si l'on travaille avec persévérance à l'instruction de ces peuplades abandonnées. Je dis qu'il faut de la persévérance , parce qu'on ne verra pas de si tôt , peut-être , le fruit des sueurs répandues. L'Afrique est une terre fertile , mais encore étrangère au bienfait de la culture. De là résulte naturellement, pour ceux qui la défrichent, l'obligation d'ajourner leurs espérances ; avant de se prononcer contre elle , il faut semer et attendre patiemment que le bon grain ait levé.

« Ce qui me fait penser ainsi , c'est , d'abord , que les marabouts voient avec plaisir notre arrivée dans ce pays ; ils nous saluent quand ils nous rencontrent ; ils se plaisent à répéter qu'ils nous estiment , parce que nous aimons le bon Dieu. D'un autre côté , ce peuple nous est très-attaché , et se montre reconnaissant des moindres services. Quand nous avons quitté notre première habitation , les esclaves disaient , les larmes aux

yeux : « Le Blanc s'en va , nous serons bien malheureux quand il sera parti. » Et pourtant , qu'avions-nous fait pour eux ? Nous leur avons donné un verre d'eau , car les maîtres ici trouvent que ce serait trop d'en acheter pour des noirs.

« Les mahométans eux-mêmes , qui forment la grande majorité de la population , ne laissent pas de nous donner aussi quelque espoir. On compte à leur tête une centaine de marabouts , dont toute la science , même celle des plus habiles , consiste à savoir lire et écrire l'arabe ; dont toute la bibliothèque se compose d'un manuscrit de leur loi , avec un petit nombre de commentaires. Les livres sont fort chers ; le Koran du roi de Dakar lui a coûté une jument de la valeur de deux cents francs au moins. Ces marabouts sont pauvres comme les autres noirs , quoique en général un peu mieux vêtus. On les reconnaît dans les rues à leur démarche fière , et à un grand sac de cuir suspendu à leur cou pour contenir leur argent. Quand à cela se joignent une corne de bœuf servant de tabatière , un cahier de papier à *Gris-Gris* (1), et un poignard , il n'y a plus le moindre doute sur la qualité du personnage ; c'est incontestablement un *séragne en woolof* (un prêtre des noirs). Tous leurs soins se bornent à enseigner l'arabe à leurs enfants , pour en faire un jour leurs successeurs. Quant au pauvre peuple mahométan , il ne sait rien , il n'apprend pas même à lire sa langue. Comme on le gagnerait facilement par l'instruction !....

« De tous ses préjugés , celui qui serait le plus difficile , à détruire , c'est sa foi aux *Gris-Gris*. Il s'est persuadé , sur

(1) On appelle *Gris-gris* de petits billets sur lesquels sont tracés divers passages du Coran , et que les Marabouts vendent aux Noirs comme des préservatifs assurés contre tous les maux.

la parole des marabouts, que le feu ne saurait les consumer. Pour lui prouver le contraire, j'ai pensé qu'une simple expérience vaudrait mieux que tous les raisonnements. Un jour donc que j'étais avec deux porteurs de ces sortes d'amulettes, je leur proposai de les présenter à la flamme, pour voir si elle les respecterait. L'un d'eux y consentit et tint lui-même le papier au-dessus de ma lampe qui l'eût bientôt réduit en cendres. Aussitôt, les assistants decrier à l'envi : « Le *Gris-Gris* n'est pas bon, « il brûle ! » et de forcer l'autre noir à tenter la même épreuve, qui donna, comme on le pense bien, un second démenti aux marabouts.

« Après les mahométans, il est encore en Afrique, et à Gorée en particulier, une espèce d'hommes qu'on appelle *griots* ou indépendants. Ils ne veulent être ni chrétiens, ni mahométans, ni idolâtres; pour eux, la religion consiste à manger, à boire et à dormir; ce sont les épiciuriens de la race noire. Avec du zèle pour leur instruction, on parviendra, sans doute, à en amener plusieurs à la connaissance de l'Évangile; mais la prédication les touchera peu tant que les chrétiens ne leur donneront pas de meilleurs exemples

« Ce coup d'œil jeté sur les dispositions des esprits vous convaincra comme nous, mon R. Père, que l'aveuglement de ce peuple tient surtout à son ignorance; que loin de repousser la vérité, il l'appelle en général de ses vœux, et que les progrès de l'Évangile seront proportionnés au moyens d'instruction. Aussi tous nos efforts tendent-ils à ce but. C'est pour l'atteindre par différentes voies en même temps, que nous nous proposons d'envoyer en Europe quelques enfants des meilleures familles, afin qu'ils se forment sous votre direction, et qu'ils reviennent un jour dans leur pays avec des connaissances et des vertus qui en feront peut-être des apôtres de leurs

compatriotes. De notre côté, nous ouvrirons soit des conférences avec les marabouts qui sont déjà nos amis, soit des écoles pour la jeunesse qui est impatiente de recevoir nos leçons; et, Dieu aidant, nous espérons que le fruit de nos travaux ne se fera pas longtemps attendre. Du reste, nous n'avons aucune opposition sérieuse à redouter; la bienveillance des chefs nous est acquise; et, leur influence nous devint-elle contraire, ce ne serait point pour nous une raison de perdre confiance, ni pour la population une nécessité de s'éloigner de nous. Il y a ici plus d'indépendance qu'on ne le suppose. Un indigène m'en faisait l'autre jour l'observation, en me disant avec une fierté qui vous paraîtra sans doute étrange : « Nègre n'est pas comme blanc, il est libre. »

« ...Nous voilà enfin établis à Dakar, M. Warloop et moi, avec le plus jeune de nos élèves. M. Briot est encore au Gabon; M. Lossdat reste provisoirement à Gorée; ces deux confrères viendront nous rejoindre, quand notre maison sera finie. Nous espérons que ce sera bientôt, car tout le monde ici veut mettre la main à la grande case des Prêtres blancs, qu'ils regardent comme la leur parce qu'ils doivent s'y faire instruire.

« Hier, le roi vint chez nous pour voir nos images. Quand je lui montrai Notre-Seigneur en croix entre les deux larrons, il dit aux assistants : « Les chrétiens croient que le Christ est mort; il n'en est rien; ce n'est pas Jésus, mais un homme qui lui ressemblait, que les Juifs ont crucifié. — Tu es dans l'erreur, répondis-je, Jésus-Christ a été véritablement mis à mort. — N'est-il pas vrai qu'il doit venir à la fin du monde? — Oui, il viendra. — Et s'il est mort, comment peut-il revenir? — Je sortis alors l'image de la Résurrection, et je dis : S'il est mort, il est aussi ressuscité; dès lors qui l'empêchera de revenir juger ses créatures? — Mais

le Koran atteste que Jésus-Christ n'est pas mort. — En fait de témoins, il vaut mieux croire ceux qui ont vu de leurs yeux, que ceux qui étaient absents. Par exemple, voici le marabout Mo Mattar à côté du roi ; regardez-le bien ; vous le connaissez tous, vous savez que c'est bien lui : si, quand vous serez sortis de ma case, quelqu'un venait vous soutenir que vous n'avez pas vu Mo Mattar, vous diriez que c'est un menteur. Eh bien, il en est de même pour la personne de Jésus-Christ : les Juifs l'ont vu expirer, et ont déclaré qu'il était mort. Que penser de Mahomet qui vient, six cents ans après, soutenir le contraire ? — Mahomet menteur ! (*Momet fenkal*), s'écrièrent quelques-uns, et les autres se mirent à rire.

« Le soir, deux marabouts entrèrent chez nous pendant que notre petit noir faisait à haute voix la prière aux autres enfants. Ce spectacle les frappa de surprise. L'un d'eux dit à son confrère : « Ces gens-là vont nous enlever le Koran. » Puis, s'adressant à moi : « Si vous restez seulement deux ans à Dakar, me dit-il, plus de Mahomet, rien que le Missionnaire. » Puisse sa prédiction s'accomplir, et Dieu seul être adoré, servi, aimé, par un peuple qui l'a si longtemps méconnu !

« ARRAGON, *Miss. apost.* »

*Lettre de M. Briot , Prêtre du S. Cœur de Marie ,
à un de ses Confrères.*

Gorée , octobre , 1846.

« MON CHER CONFRÈRE ,

« Destiné à venir bientôt partager nos fatigues, vous accueillez avec intérêt tout ce qui vous parle des enfants de la Guinée , qui seront un jour votre couronne et sont déjà vos amis. Je vais donc, pour entrer dans vos vues, rassembler ici quelques traits où se peignent d'eux-mêmes le caractère et les dispositions des Noirs,

« Une des singularités qui frappent d'abord vos regards, c'est que tous les enfants, jusqu'à l'âge de douze à quatorze ans, ont la tête rasée. Longtemps je me suis fait cette question : Avec quoi se tondent-ils ainsi jusqu'à la peau ? ces pauvres gens auraient-ils des rasoirs ? Oh ! non , cela coûte trop cher pour eux. J'ai fini par découvrir le mystère. L'autre jour je vis un indigène occupé à émonder la chevelure de son jeune enfant : de quoi se servait-il ? d'un instrument européen , mais qu'on peut se procurer sans frais, et dont les blancs ne sauraient faire un pareil usage : un têt de bouteille cassée lui servait à polir la tête du négriillon.

« La même indigence préside aux repas. Tous les membres d'une famille se réunissent autour d'un plat de *couscous* (mil préparé au bouillon de poisson) ; chacun y plonge la main , en prend une poignée , qu'il

roule entre ses doigts en forme de boulette , et qu'il lance adroitement dans sa bouche. Pour faire passer ce *couscous* , qui est très-sec , chaque convive mordille une queue de poisson ou un morceau de petit salé qui est au milieu du plat , puis son voisin en fait autant , et ainsi à la ronde. Ils n'ont ordinairement rien à boire , pas même de l'eau. A Gorée, il n'y a que des mares croupissantes. Aussi, quand il pleut , il faut voir ces pauvres nègres accourir de toute part avec leurs grandes calabasses, et s'estimer trop heureux de pouvoir se désaltérer.

« Avec une nourriture si chétive , ils portent néanmoins assez gaiement le poids du jour et du travail. On fait aujourd'hui de grandes réparations au fort de Gorée; les maîtres louent leurs esclaves des deux sexes à l'entrepreneur; les hommes et les femmes ont leur corvée à part. Celles-ci vont prendre au bord de la mer une charge de sable , qu'elles portent sur leur tête ; tout le long du chemin elles chantent et claquent des mains en mesure : c'est ainsi qu'elles adoucissent leur servitude et qu'elles donnent à leurs travaux un air de fête. Oh ! qu'elles seraient heureuses, si leur pénible labeur était enduré en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ , si elles chantaient des cantiques à la gloire de Jésus montant au Calvaire , chargé du fardeau de sa croix !

« Les Woolofs sont naturellement religieux ; jamais ils ne font rien sans en offrir les prémices à la divinité. Loin de se cacher des pratiques de leur culte, ils aiment à s'y livrer en grand nombre et avec beaucoup de bruit. Souvent on reconte dans la rue une cinquantaine de négresses , rangées avec ordre , chantant en mesure , et claquant des mains. Vont-elles à une cérémonie , par exemple à un mariage , elles portent la tête droite et immobile , les yeux fixés devant elles , sans regarder à leurs côtés.

« Ici l'union conjugale est indissoluble. Le marabout qui préside à la noce suspend devant les époux une cruche pleine d'eau : « De même, dit-il, que l'eau est renfermée dans cette cruche, ainsi le sort de la femme est enchaîné à celui de l'homme, de manière que leurs deux vies n'en fassent qu'une. » Puis il brise la cruche et ajoute : « Quand cette cruche se réunira, il sera permis à l'homme de quitter sa femme, et à la femme de quitter son mari. »

« Une grande fête a eu lieu cette année, le 4 octobre. Faute de mosquée, les marabouts se sont rassemblés sur la place publique, où ils ont fait leur *salam*, ou prosternations, en plongeant la figure dans le sable, et en murmurant à demi-voix certaines prières. Ensuite le grand marabout, entouré de cinq ou six autres qui entendaient l'arabe, leur a lu un discours, écrit, il y a longtemps, sur un papier tout jaune de vétusté. Pendant cette harangue, qui a duré près d'un quart d'heure, ces cinq ou six savants acolytes tenaient étendue sur lui et sur eux une pièce d'étoffe blanche. La cérémonie s'est terminée par une distribution de petits pains, faits de farine de mil, et donnés aux assistants en l'honneur de Mahomet.

« Ce mil dont je viens de vous parler pour la seconde fois, mérite bien que je vous le fasse connaître. Sa tige une fois sortie de terre, atteint, en un mois, près de sept pieds de hauteur; elle est couronnée d'une huitaine d'épis, qui ont huit ou dix pouces de long sur trois de circonférence : un seul grain en produit, je crois, plus de six mille. Que la providence du Père céleste est admirable d'avoir donné une plante si féconde à ces pauvres gens qui, sans elle, mourraient de faim !

« Nous sommes allés, hier, rendre une seconde visite à sa majesté Eliman, roi de Dakar. Il était huit

heures du matin, et il dormait encore. Pendant que nous étions à causer avec lui dans sa case, survint une troupe de petits nègres. — « A qui sont ces enfants ? avons-nous demandé. — A moi, nous a répondu Eli-man. — En as-tu d'autres ? — Oh ! oui. — Combien ? — Je ne sais pas ; je ne les compte point. (Chez les Woolofs on ne compte pas ses enfants ; cela porterait malheur.) — Veux-tu nous confier quelques-uns de tes fils ? nous les enverrons à nos amis d'Europe, qui en auront le plus grand soin, qui leur apprendront les langues étrangères, la médecine et les arts, et qui te les rendront, un jour, ornés de connaissances propres à faire la prospérité de leur pays et la gloire de leur père. — Peut-être bien, nous verrons. »

« En attendant qu'il se décide, nous lui faisons toujours quelques petits cadeaux, peu dignes assurément de la majesté royale, mais tout-à-fait en rapport avec notre indigence : du reste, le modeste Sire en paraît satisfait. Les présents que nous lui offrimes, à cette seconde visite, consistaient en trois livres de tabac et quatre livres de sucre ; en outre, je lui fis hommage de mon chapeau de paille. Je ne me doutais pas en l'achetant vingt sols à Bordeaux, qu'après l'avoir trainé pendant toute la traversée à bord du navire, après avoir achevé de l'user sous le soleil d'Afrique, ce vieux chapeau ferait encore envie à un roi.

« Tels sont, mon cher confrère, les peuples que vous êtes appelé, comme nous, à évangéliser : bientôt vous les verrez de plus près, et si leur misère vous paraît plus grande que je ne l'ai faite, votre charité n'en sera que plus vive.

« Votre tout dévoué en Jésus et Marie,

« BRIOT, *Miss. apost. du S. Cœur de Marie.* »

« P. S. Le roi de Dakar vient de nous rendre notre visite , et nous a fait l'honneur de diner avec nous. Il s'était mieux habillé qu'à l'ordinaire , sans oublier le chapeau de paille dont je lui ai fait cadeau. Maintenant plus que jamais il apprécie ce présent, parce qu'on lui a dit plusieurs fois , avec une sincérité assez équivoque , que cette coiffure lui donnait un air majestueux. »

MISSIONS DU LEVANT.

Lettre de M. Leleu (1), Préfet apostolique des Missions Lazaristes dans le Levant, à M. Etienne, Supérieur Général de St.-Lazare.

Constantinople, 14 septembre 1846.

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai entretenu de la Mission de Perse, de sa situation actuelle, et de ce qu'il est permis d'en espérer pour un avenir plus ou moins éloigné. Je sais que nos confrères vous écrivent quelquefois; mais ma position bien plus rapprochée du théâtre de leur zèle, me met à même d'entretenir avec eux une correspondance plus active, et de tenir plus sûrement le fil de tous les événements.

« Je ne rappellerai pas ici tout ce qu'il a fallu à nos confrères de résolution, d'énergie, de constance, pour résister au découragement, et ne pas secouer la poussière de leurs pieds contre un pays où tout semblait conspirer pour les repousser. La politique ombrageuse

(1) M. Leleu vient de mourir à Constantinople, où il dirigeait avec tant de zèle et de succès la Mission des Lazaristes depuis 1838; il était à peine âgé de 46 ans.

et toute puissante du Gouvernement russe, l'opposition sourde du Gouvernement anglais au progrès du Catholicisme dans l'Orient, la jalousie des Méthodistes américains, les décrets du Gouvernement persan contre le prosélytisme parmi les diverses sectes chrétiennes, étaient autant de barrières que devaient surmonter quelques pauvres Missionnaires, dénués, à peu près, de toute espèce d'appui humaine, et ne pouvant compter pour le succès que sur la force de celui qui a dit : Allez prêcher l'Évangile à toute créature.

« Du reste, ils ont, comme les Apôtres, comparu devant les tribunaux; ils ont noblement défendu la cause de la vérité et ses droits; ils ont souffert la persécution, l'exil, la prison, le pillage de leur humble retraite; dépouillés par les brigands, ils ont senti la pointe des lances appuyée sur leur poitrine, et leur sang généreux a coulé. Rien n'a donc manqué à leur courage que le martyre, qu'ils ont eu la gloire de voir de si près !

« Je ne parle pas des périls de leurs voyages à travers la Perse, qu'ils ont déjà parcourue plusieurs fois dans tous les sens, de Tauris à Ispahan, d'Ispahan à Téhéran; je ne parle pas non plus des montagnes du Kurdistan toujours infestées de brigands, que M. Darnis a traversées deux fois en hiver pour se rendre d'Ourmiah à Mossoul, et de Mossoul à Ourmiah; j'ometts également les maladies nombreuses qu'ils ont essuyées pour s'acclimater et dont MM. Darnis et Rouge ne sont pas encore bien remis. Si les contradictions et les épreuves sont pour une œuvre l'empreinte du doigt de Dieu, la Mission de Perse ne peut pas manquer de se consolider.

« On commence, en effet, à entrevoir non seulement qu'il sera possible à la Religion de s'établir dans ces contrées, mais encore d'y faire des progrès. Je puis

même dire que d'heureux germes se révèlent déjà à nos regards, et que s'ils se développent lentement et en secret, les fruits n'en seront que plus durables. C'est, du reste, de cette manière que saint Vincent de Paul opérait le bien, et ses enfants ne réussissent jamais à le faire autrement : ils n'ont pas bénédiction pour les grandes choses, et surtout pour les choses bruyantes.

« Quoique nos confrères, sur votre recommandation, aient renoncé momentanément et par des raisons de prudence à étendre leurs conquêtes chez les Nestoriens, une quarantaine de personnes de cette nation ont cependant été réconciliées à l'Eglise depuis un an. C'est surtout à l'article de la mort que ces sectaires appellent des prêtres catholiques. Il ne leur reste pas assez de foi à leur Eglise pour la croire véritable, et au moment de paraître devant le Juge Suprême, ils veulent prendre d'autres sûretés. Il arrive aussi fort souvent que les parents, trop faibles pour abjurer eux-mêmes l'hérésie, font néanmoins baptiser leurs enfants par les Missionnaires, témoignant par cette démarche que leur intention est de les donner au catholicisme : car c'est un principe généralement admis en Orient, qu'un enfant appartient à l'Eglise qui l'a régénéré, et il n'est pas rare d'en voir voler à leurs familles sur le simple soupçon qu'elles ne les feront pas élever dans la secte où ils ont reçu le baptême. Ces faits indiquent que les consciences sont inquiètes, que l'estime générale est pour la foi catholique, et que, dans des circonstances données, ces populations, restées presque sans croyances, iront tout naturellement chercher le salut au pied de nos autels. Elles y seront d'autant plus facilement amenées, qu'ici le Protestantisme paraît s'être usé sans rien établir, et qu'il a même été impuissant à détruire ce qui restait des anciennes pratiques au milieu des nouveautés de l'erreur.

« Vous vous rappelez les efforts des Méthodistes, les dépenses qu'ils ont faites pour un prosélytisme infructueux. Bien avant l'arrivée de nos confrères, ils avaient à Ourmiah une Mission florissante; une imprimerie établie à grands frais répandait des traités, des traductions de l'Écriture sainte; des écoles fondées dans la plupart des villages devaient, en appelant la jeunesse au bénéfice de leur enseignement, la livrer à toute leur influence; les quatre évêques de la province touchaient de ces Messieurs une pension annuelle; plusieurs prêtres tenaient à eux par les mêmes liens; leurs élèves recevaient à la fin de chaque semaine, comme indemnité du temps pris aux familles, un secours qui variait de un à cinq francs, sacrifices vraiment généreux et je dirai presque dignes d'une meilleure cause. On ne peut s'empêcher d'admirer tant de zèle pour inspirer, à cette nation ignorante, quelque goût de l'instruction. Les Méthodistes avaient, du reste, parmi eux des hommes habiles dans la linguistique: on cite en particulier le docteur Grand, homme sage, modéré et persévérant dans ses entreprises. Le coup de filet qu'ils préparaient sous des auspices si favorables, en valait la peine; il s'agissait d'envelopper à la fois tout ce qui reste du nestorianisme dans la Chaldée. Voici en deux mots comment échouèrent leurs efforts réunis.

« Il est certain que pas un Nestorien n'avait eu envie de se faire protestant. Car en 1844, lorsque, dans une assemblée des *Khet-Khouda*, espèce de maires, on les pressa un peu trop vivement de se déclarer et d'accepter la prétendue réforme, ils rappelèrent aux Méthodistes qu'il n'avait jamais été question entr'eux d'un symbole nouveau; que les ministres ayant trouvé la foi des Chaldéens excellente, puisqu'on les avait toujours vus dans les églises nestoriennes participer au même

sacrifice, et prier ensemble, c'étaient eux qui s'étaient fait Nestoriens plutôt que les Nestoriens ne s'étaient faits Protestants. A dater de ce jour, le plus grand nombre des écoles fut fermé; il s'établit des rapports beaucoup plus froids entre les prédicants du nouveau monde et le peuple nestorien, et la Mission alla en déclinant. Le protestantisme n'est donc pas, désormais, pour l'orthodoxie un ennemi très-sérieux dans cette contrée.

« Il n'en est pas de même de la Russie, qui combat le Catholicisme partout où elle le rencontre sur sa route, dans l'Orient surtout. L'idée dominante de ce gouvernement, ou de son chef, est de marcher à la conquête des peuples par les idées religieuses, par les sympathies qu'elles inspirent, et de dominer l'Orient en reconstituant son ancienne Eglise. C'est en effet un mot sonore que celui d'*Eglise d'Orient*; et on conçoit qu'un empereur se laisse aller à la tentation de s'en faire reconnaître pape, surtout avec l'assurance de mettre la main dans toutes les affaires politiques de ces contrées. sous prétexte de protéger ses *coréligionnaires*. C'est ainsi que la Russie a mis le pied en Pologne et qu'elle y est restée.

« Vous savez déjà comment elle avait procédé en Turquie pour immobiliser le Catholicisme; comment elle s'y est prise à Athènes: elle a fait décréter des lois contre le prosélytisme religieux; elle a également obtenu de la cour de Téhéran des défenses de passer d'une communion à une autre. Mais, comme les Persans se sont toujours montrés fort indifférents en ce qui concerne les rapports mutuels des églises chrétiennes, ils ont accordé les firmans à la Russie, sans trop se mettre en peine d'en presser l'exécution. Nos confrères avaient été chassés de la Perse; on les a laissés rentrer, et le gouvernement paraît plutôt bienveillant qu'hostile à leur égard.

On a défendu à MM. Darnis et Cluzel d'habiter Ourmiah; mais le nom de M. Rouge n'étant pas inscrit dans le firman, ce Missionnaire réside en paix dans cette ville, y dessert l'Eglise, confesse et fait l'école. M. Valerga y va quand il lui plait, et le bien se poursuit en silence.

« Il fut une époque peu reculée, où le nom même de catholique était complètement ignoré à Ourmiah; aujourd'hui on y compte plus de sept cents âmes qui ont eu le bonheur de revenir à l'unité, et ce nombre augmente chaque jour. Il y a assez peu de temps encore, les fidèles étaient obligés de se cacher, de tenir secrète une partie de leur foi et de leurs pratiques, comme aux premiers siècles de l'Eglise; aujourd'hui toutes les accusations sont tombées, et l'opinion rend justice à la vertu de nos néophytes.

« Les catholiques étaient alors à peu près sans églises, ou celles qu'ils avaient étaient dans l'état le plus déplorable. Avec les secours de la Propagande de Rome et ceux de l'Association, des sanctuaires décents ont été bâtis à Ourmiah, à Chosrova, à Cosse-Abad, à Orduchir; une autre chapelle s'élève maintenant à Patavor. C'est notre bon frère David qui est le Michel-Ange de ces monuments. C'est encore lui qui a présidé à la construction du petit séminaire de Chosrova. Tout cela se fait avec économie, je dirai même avec pauvreté; agir autrement ce serait mal administrer les aumônes de l'Europe, et rendre à cette pauvre nation sa misère plus insupportable encore, par le spectacle de la prodigalité. On peut donc dire que la position du Catholicisme dans cette contrée n'est plus la même; l'esprit de Dieu y a soufflé; non seulement ce petit troupeau s'est accru en nombre, mais ses mœurs se sont épurées, ses connaissances ont grandi; il s'est acquis une considération

qu'il n'avait pas. Jamais il n'avait eu d'établissement pour élever la jeunesse cléricale : de là l'ignorance presque forcée et très-excusable de ses ministres. Avec de la constance, nos confrères rendront sur ce point un éminent service au Catholicisme en y élevant quelques bons prêtres, en s'appliquant à former, suivant le vœu de Grégoire XVI, de sainte mémoire, un sacerdoce national. On le sent, en effet, jusqu'à ce qu'une nation ait un clergé à elle, la Religion est en quelque sorte à ses yeux quelque chose d'étranger.

« On a fait beaucoup aussi pour l'éducation des enfants dans plusieurs localités. M. Rougé m'écrit qu'à Chosrova, il y a trois écoles de garçons et deux de filles. Dans ce village qui est de douze cents âmes, trois femmes seulement savaient lire avant l'ouverture de nos écoles; aujourd'hui toutes les jeunes personnes ont ce premier degré d'instruction. Autrefois, par un préjugé tout-à-fait musulman, les chrétiennes ne sortaient pas de chez elles, même pour aller entendre la messe, et l'on comprend assez par là dans quelle ignorance elles étaient élevées. Grâce à Dieu, il n'en est plus ainsi. MM. Darnis, Valerga et Cluzel ont donné, l'année dernière, à ce peuple une Mission qui a obtenu les résultats les plus consolants. Un certain nombre d'usuriers se sont admirablement exécutés; ils ont restitué leurs profits illicites. On prête dans ces contrées à 25 et 30 pour 100.

« Chosrova n'est pas la seule localité qui ait profité des bienfaits d'une Mission. Dès 1842, nos confrères avaient déjà commencé à parcourir les villages où il y avait quelques familles catholiques dispersées. Voici comment M. Théophile parle de ces excursions apostoliques : « Je pris avec moi le *Cacha Chimoun*, (prêtre Simon), et touché de l'état d'ignorance que

« j'avais remarqué parmi les catholiques répandus
 « dans tout le pays, j'entrepris de les visiter les uns
 « après les autres. Cette petite Mission ambulante
 « réussit à merveille, et je puis assurer que, quoi-
 « que vivant au milieu des privations et des incom-
 « modités de toute espèce, jamais je n'avais goûté
 « autant de consolations. Nous avons choisi l'hiver
 « comme le temps le plus propre à ce genre de mi-
 « nistère, parce qu'alors les gens de la campagne se
 « livrent à des travaux intérieurs, et que les veillées,
 « pendant lesquelles nous catéchisions, sont très-
 « longues. Comme les fidèles n'ont pas encore d'église,
 « dans beaucoup de localités, nous les réunissions
 « dans une grande maison chauffée par un *tendour*,
 « espèce de four pratiqué sous terre au milieu du logis.
 « Les catholiques ne manquaient jamais d'amener avec
 « eux quelques Nestoriens, hommes, femmes ou en-
 « fants. Tous s'asseyaient par terre sur une natte au-
 « tour de nous. Le *Cacha Chimoun* commençait l'in-
 « struction ; ses paroles étaient écoutées avec une atten-
 « tion religieuse, et reçues avec une pieuse avidité.
 « Souvent, au récit de la Passion de N. S. ou de la
 « Compassion de la sainte Vierge, des larmes abon-
 « dantes coulaient des yeux de ces pauvres villageois.
 « Tantôt ils poussaient des soupirs arrachés par la dou-
 « leur de leurs fautes, tantôt un rayon de joie s'épa-
 « nouissait sur leur front, et leurs yeux s'animaient aux
 « promesses de l'espérance. D'autres fois le prêtre était
 « interrompu par quelqu'un des assistants, qui voulait
 « faire part aux autres des sentiments de bonheur qu'il
 « éprouvait, témoignant sa joie d'être catholique, et
 « déplorant avec amertume le temps qu'il avait passé
 « dans l'hérésie.

« Après ces instructions familières et pathétiques, cha-

« cun rentrait en soi-même, examinant sa conscience ,
 « et le prêtre assis dans un coin de la chambre écou-
 « tait les confessions ; puis la prière se faisait en com-
 « mun, et chacun se retirait chez soi. Après un mo-
 « deste repas, nous nous étendions, pour prendre un
 « peu de repos, sur notre tapis de voyage, qui nous
 « servait de matelas et de couverture. Il arrivait epen-
 « dant quelquefois que ces pauvres gens se privaient
 « de leurs propres couvertures, et venaient les jeter sur
 « nous pendant notre sommeil, aimant mieux endurer
 « le froid que de nous laisser exposés à souffrir. La
 « Mission se terminait par une communion générale,
 « et nous partions pour une autre chrétienté. Ces bons
 « villageois nous accompagnaient fort loin, et ne nous
 « quittaient qu'après nous avoir fait promettre que nous
 « reviendrions bientôt. »

« Vous voyez, Monsieur et très-honoré Père, comme
 cette Mission est bien faite pour nous. Notre lot, le
 partage que saint Vincent nous a assigné dans l'Eglise,
 c'est le pauvre peuple avec le clergé.

« Nous avons donc toutes sortes de raisons d'espérer
 que ce petit champ confié à notre sollicitude, ne res-
 tera pas stérile. »

« Veuillez agréer,

« LELEU, *Miss apost.* »

*Lettre de M. Rouge, Missionnaire Lazariste, à M. Martin,
Directeur des Novices, à Paris.*

Ourmiah , 7 août 1846.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« Le Seigneur vient de frapper un grand coup sur la pauvre Mission américaine. En voici la cause : quand on nous eut chassés d'*Ourmiah*, les Méthodistes pensèrent qu'ils étaient dorénavant maîtres absolus du terrain, qu'ils n'avaient plus rien à craindre, et qu'ils pouvaient répandre, en toute liberté et sans ménagement aucun, leurs funestes doctrines. En conséquence, les Evêques Nestoriens ont été convoqués avec les plus distingués des Chaldéens non-catholiques. On leur a prêché, dans cette réunion, la réforme américaine dans toute sa crudité ; la Croix, la sainte Vierge, la Messe, le Jeûne, la Prière, les Sacrements, toutes les pratiques chrétiennes, en un mot, ont été traitées de fables absurdes. Mais mal en a pris aux audacieux prédicants. Les Nestoriens ne sont pas hommes à entendre de sang-froid de pareils discours. Les ministres ont eu beau faire valoir leur généreuse libéralité : « Nous avons
« déjà dépensé, leur disaient-ils, plus de 40,000
« *tomans* (1), pour vous faire embrasser notre sym-
« bole, et vous êtes encore attachés à vos superstitions.
« Le moment est cependant venu, où vous devez aban-

(1) Le *Toman* vaut environ 12 francs de notre monnaie.

« donner l'ignorance ancienne pour embrasser la religion du cœur. »

« Peu touchés de cet argument, les Nestoriens répondirent : « Eussiez-vous dépensé tout l'or de l'Amérique, nous ne voudrions pas embrasser une doctrine qui est le renversement de toute religion. » Cela dit, ils saluèrent MM. les américains, et coururent aussitôt à leurs écoles qu'ils détruisirent de fond en comble. Celle des filles, établie à *Ourmiah*, sous la direction des femmes des Méthodistes, ne fut pas même épargnée. Depuis ce jour, toute la colonie protestante est au désespoir, tout pleure, tout gémit : on dit même qu'elle va abandonner la Perse, et reprendre le chemin des Etats-Unis.

« Quoiqu'il en soit, voilà deux mois de passés depuis cette étrange catastrophe, et ils n'ont pu rétablir encore une seule de leurs écoles. Un Evêque même, accusé par ses coreligionnaires de leur être trop intimement attaché, a été excommunié par les frères du Patriarche nestorien, dont un, en mourant, vient de se convertir au Catholicisme.

« D'un autre côté, la cour semble se repentir de tout ce qu'elle nous a fait souffrir. Un firman vient d'arriver au gouverneur d'*Ourmiah*, pour l'assurer qu'on ne veut plus sévir contre nous, mais au contraire nous protéger. Tel est l'état actuel des choses. Les Nestoriens se convertissent en bien plus grand nombre qu'avant la persécution. Nous avons déjà ramené à l'unité plusieurs prêtres.

« M. Darnis est dans les montagnes du *Curdistan*, où il fait une rude guerre à l'hérésie. D'un autre côté, M. Clusel se tient toujours à quelques lieues de la capitale, pour y saisir la première occasion favorable à son zèle. Je ne vous dis rien du bien que font nos deux confrères,

car je pense qu'ils vous tiennent eux-mêmes au courant de leurs travaux.

« Pour moi, j'ai passablement souffert dans mon voyage pour me rendre à *Ourmiah*; mais c'est bien peu en comparaison des premières épreuves de cette année. Combien de fois ai-je passé la journée sans prendre aucun aliment! Combien de fois ai-je reposé sur la terre nue! car ici on couche toujours, dans la campagne, à l'endroit où l'on est surpris par la nuit. Ce n'est pas tout; on a beaucoup plus à craindre de la part des hommes que du froid et de l'intempérie des saisons. On court bien souvent risque d'être attaqué, dévalisé, et même assassiné par des bandes de brigands, qui sillonnent sans cesse le pays. Je portais sur moi, dans une circonstance, toute la fortune de la Mission. Malheur à moi, si on l'eût deviné; j'étais perdu, vu l'attrait tout particulier qu'ont les espèces pour nos Persans. Mais Dieu protège visiblement ses Missionnaires; je l'ai déjà éprouvé bien des fois.

« Si j'ai demandé bien des objets religieux dans mes lettres précédentes, c'est encore peu, eu égard à tous nos besoins. Nos prêtres nouvellement convertis sont sans ornements; quelques-uns, pour cette raison, sont privés du bonheur de célébrer le Saint-Sacrifice. Moi-même, le jour de la fête de notre saint Fondateur, j'ai été obligé de me servir, à la Messe, d'une chasuble qu'on avait rejetée du service même journalier, à Paris, comme trop vieille : telle est notre richesse!

« Je recommande instamment notre chère Mission de Perse à vos ferventes prières, ainsi qu'à celles des Etudiants et Séminaristes.

« ROUGE,

« *Prêtre de la Mission.* »

*Lettre de M. l'abbé Hillereau à M. Blignet, Directeur au
Petit-Séminaire de Nantes.*

Constantinople , 20 novembre 1845.

« MON CHER AMI,

« Je suis à Constantinople depuis quelques jours; me voilà pèlerin de ces belles contrées que la main du Seigneur a voulu revêtir de tant d'avantages. Il n'y a guère de rivages plus riants que ceux du Bosphore; ici tout se trouve réuni, la mer, les plaines, les montagnes, les villes, les maisons de campagne, un ciel habituellement sans nuages, tout cela forme un tableau ravissant. Lorsqu'on aperçoit pour la première fois Constantinople, on est frappé du spectacle grandiose qui se déroule sous les yeux : une étendue considérable du rivage est couverte d'habitations échelonnées sur les collines; çà et là de magnifiques coupes de mosquées, dont quelques-unes furent autrefois construites par les mains des chrétiens, des arbres verts qui s'élèvent entre chaque maison, une forêt de mâts et de pavillons de toutes les nations du globe, les grandes tours de *Galata* et du *Séraskiérat* qui dominent toute la ville, le Bosphore qui s'avance comme un grand fleuve entre deux rangées de maisons et de palais, le port sillonné par des milliers de caïques qu'une rame légère fait voler sur ces eaux paisibles, ce mouvement continuel qui règne par l'arrivée et le départ de tant de bâtiments, et, sur la terre d'Asie, *Scutari* avec ses côteaux et ses jardins, tant de

scènes réunies font de la ville de Constantin un des plus beaux points de vue du monde.

« Celui qui a admiré les grandes cités de l'Europe et tout ce que l'art peut inventer pour les embellir, contemple encore avec plaisir les rivages du Bosphore, et avoue facilement que la main du Créateur laisse loin derrière elle les productions même les plus ingénieuses de l'industrie humaine. Quelle promenade délicieuse les voyageurs peuvent faire dans ces jolies petites barques, étendus mollement sur des tapis et des coussins à la manière orientale ! On peut dans un quart-d'heure passer d'Europe en Asie, et aborder à *Scutari*, dont le cimetière est si vaste : il ressemble de loin à une forêt de eprés, ombrageant une autre forêt de pierres sépulcrales qui, chez les Turcs, sont toujours plantées verticalement sur la tombe des morts.

« Pour bien jouir du coup d'œil que présentent Constantinople et ses alentours, il faut se placer sur la petite montagne de *Bourgourlou* ; alors on a devant soi la ville, et ses grands faubourgs peuplés d'Européens ; à droite le Bosphore ; à gauche, la mer, les îles et l'antique Chalcédoine ; et, du côté de l'Asie, les champs témoins de la valeur de Constantin. Pourquoi faut-il qu'on aperçoive, à quelques pas de cette capitale, des plaines jadis fertiles, et maintenant vouées à l'abandon, réduites à la triste monotonie des déserts ? La nature avait tout fait pour cette contrée ; l'indolence des hommes a tout laissé dépérir.

« Placez Constantinople au milieu des nations civilisées de l'Europe, et au lieu de ces arbres funéraires et de ces tombeaux que vos yeux rencontrent partout, au lieu de ces cimetières de toutes les dimensions qui abondent dans *Stamboul* et autour de ses murs, l'on verra se dessiner de beaux jardins, des fontaines et des colonnes ;

au lieu de ces petites maisons en bois qui deviennent si souvent la proie des flammes, s'élèveront d'élégants édifices, dont la construction offrira plus d'agrément et de sécurité; on verra enfin l'ordre succéder à l'incurie. Mais hélas! sur la terre musulmane la civilisation ne fait que d'arriver, comme une étrangère dont on se défie, sa marche sera lente parce que le Ture aime la lenteur, et que l'empressement, l'activité, répugnent à son caractère. Jusqu'ici les idées de réforme ont été mal accueillies par le peuple et les employés subalternes; les ministres, ainsi que quelques officiers plus instruits, voudraient faire des améliorations; mais ils rencontrent dans les vieilles idées des masses une opposition qu'ils respectent. Il faudrait, pour triompher des obstacles, que plusieurs Mahmoud avec une éducation soignée, une vie sobre et longue, vinssent s'asseoir sur le trône des Sultans, et braver les préjugés d'une multitude fanatique qui obéit en aveugle à ses antiques traditions.

« Le peuple accoutumé dès l'enfance à suivre avec un sincère attachement la loi civile, parce qu'elle est en même temps sa loi religieuse; entendant répéter chaque jour que cette loi vient d'une source sacrée, et que le Prophète l'a dictée pour préserver les croyants de la corruption des infidèles; formé de bonne heure au mépris et à l'aversion la plus profonde pour les chrétiens, peu instruit et peu soucieux de le devenir, ce peuple est par son éducation, par ses habitudes, bien éloigné encore de se convertir à la foi chrétienne, et par conséquent de vouloir se civiliser promptement. La vie d'un Ture est une vie toute d'égoïsme; ses affections sont concentrées dans sa famille qu'il aime d'ordinaire avec tendresse; le flot des affaires humaines passe et repasse auprès de lui sans qu'il l'aperçoive, il le laisse expirer au seuil de sa chaumière. Là, assis les jambes croisées sur

son tapis, les yeux fixes comme un homme plongé dans une profonde méditation, savourant du matin au soir les douceurs de la fumée d'une pipe énorme, il s'étudie à se procurer de nouvelles jouissances, et paraît s'inquiéter fort peu des choses qui sont étrangères à son bonheur. Comment pourrait-il se résoudre à adopter des croyances religieuses qui proscrivent son oisiveté et ses plaisirs coupables ? Comment pourrait-il consentir à devenir frère de ces peuples qu'il a en horreur, qu'il a toujours regardés comme des infidèles, de misérables rayas trop heureux de se chauffer au soleil de la Turquie ? Son fanatisme religieux, continuellement surexcité par les conquêtes des chrétiens qui de plus en plus envahissent ses provinces, par des Imans superstitieux, et par ses pratiques quotidiennes, le tient et le retiendra longtemps encore étroitement enchaîné. Aussi le peuple Turc est-il essentiellement stationnaire ; il ne progressera que par force parce qu'il n'a aucun désir de le faire ; ce que ses ancêtres ont pratiqué, il le pratique ; ce qu'ils ont cru, c'est pour lui un principe de le croire sans discussion.

« Il faut avouer, cependant, qu'un certain nombre de riches musulmans, qui ont passé une partie de leur jeunesse en France ou en Angleterre, ont pris, dans leurs études et dans leurs voyages, des idées plus justes que le reste de leurs concitoyens ; ceux-là ne tiennent plus autant aux anciens usages, le *Coran* n'est plus pour eux une autorité toute puissante. Ils sont devenus moins exclusifs et moins intolérants à mesure qu'ils ont mieux connu les peuples civilisés, ils ont déposé peu à peu les préjugés religieux et nationaux ; c'est par là probablement que Dieu fera pénétrer la lumière dans cet empire vieilli. Mais ce n'est encore sous le rapport religieux, qu'une espérance bien vague, et peu propre à satisfaire les désirs de ces âmes chrétiennes qui soutiennent la

grande OEuvre de la Propagation de la Foi. L'Islamisme n'est point aussi aux abois qu'on le pense , et longtemps encore, les conversions seront à peu près nulles parmi les Musulmans: pensée peu encourageante pour un Missionnaire catholique qui brûle de gagner à Jésus-Christ tant de pauvres âmes égarées, pour lesquelles un sang divin a été répandu. Son ministère au milieu de ce peuple , né, d'ailleurs, avec un cœur assez bon, et doué d'un jugement assez droit, se borne à lever les mains au ciel, d'où peut tomber la rosée céleste qui seule fécondera cette terre depuis si longtemps stérile.

« En arrivant ici, j'ai suivi la route battue par les voyageurs; je me suis laissé guider par mon Cicerone vers les lieux où étaient les choses les plus étrangères aux mœurs et aux usages du pays d'où je venais. Entre les singularités dont j'ai été témoin, il en est deux dont je vous parlerai pour vous donner une idée des pratiques de la dévotion musulmane, et pour vous convaincre que la dernière heure de ce culte n'est pas encore sur le point de sonner. Lorsqu'on a vu des singeries aussi étranges que celles-là, suivies, respectées, admirées par les Turcs de toutes conditions, on est bien obligé de se dire : Il faudra un grand miracle de la puissance de Dieu pour que la croix soit jamais plantée sur les *Minarets*, et pour qu'un tel peuple vienne tomber aux pieds de cette croix qui a sauvé l'univers. Voici ce que j'ai vu de mes propres yeux, à quelques pas d'ici et en plein jour, au milieu du faubourg de *Péra*.

« On me conduit dans une enceinte circulaire où j'aperçois vingt-six derviches, religieux Musulmans dont la spécialité est de tourner rapidement, les bras étendus, comme des hommes inspirés; par cette raison, on les appelle *Tourneurs*. Ils étaient alors en prières et à genoux, dans un profond recueillement, faisant de

fréquentes prostrations en touchant la terre du front. Tous vêtus à l'orientale, affublés d'un long bonnet gris de forme conique, ils se placèrent autour de l'enceinte, entourés des dévots qui venaient joindre leurs prières aux leurs. Tout-à-coup, un Derviche, monté dans une tribune, commença à chanter et répéta quatre-vingt-dix-neuf fois *Allah*, qui signifie Dieu, et tous les religieux s'inclinaient, se prosternaient, portaient leurs mains à la poitrine, à la tête, à la barbe et aux oreilles, d'une manière assez originale. Après ces préludes, une musique sauvage vint déchirer mes oreilles ; le chef des Derviches, portant un beau manteau en drap violet, se tourna vers l'assemblée, pria d'une voix sépulcrale pendant quelques minutes et commença à marcher autour de la salle ; tous les Derviches le suivirent, se saluant les uns les autres en pirouettant. Lorsqu'ils eurent fait trois fois le tour de la salle, le chef se plaça sur son tapis, tous les Derviches jetèrent leurs manteaux et parurent en longues robes blanches ; puis, le premier de la bande vint baiser la main du supérieur et se mit aussitôt à tourner en marchant ; ses bras étaient d'abord croisés sur sa poitrine, il les étendit ensuite, et vingt autres imitèrent son geste et son allure. Ils formaient trois cercles, et tout en tournant et en marchant, c'est-à-dire, pardon si j'ose me servir d'une comparaison un peu trop grandiose, ayant comme la terre deux mouvements, celui de rotation et celui de translation, ils conservaient toujours leurs places respectives.

« Je m'attendais à les voir tomber de fatigue, surtout un novice d'une dizaine d'années. Pauvre enfant, me disais-je, si jeune, et déjà être victime d'une telle superstition, si jeune encore et commencer une vie si cruelle ! On veut peut-être jeter par là un nouvel appât à la curiosité de la multitude. Les joues de cet enfant se

coloraient, tant il était haletant ; néanmoins, après cette première épreuve, il fallut en recommencer trois autres plus longues encore. A chaque entr'acte, toutes les figures paraissaient pâles et livides, tous les assistants les plaignaient, et certes, ils font pitié; et cependant ils revenaient à la charge avec la même résignation. Voilà la première scène dont j'ai été témoin, scène qui se renouvelle tous les mardis et vendredis de l'année.

« Le lendemain, je voulus voir les cérémonies des Derviches *hurleurs*, autre espèce de dévots exaltés qui habitent Scutari. Ils commencèrent eux aussi par baiser l'anneau de leur chef, puis se rangèrent en demi-cercle devant lui, sur des peaux de mouton de diverses couleurs, et se placèrent ensuite au fond de l'appartement. Le Chéik ou supérieur se leva, pria quelques instants, et aussitôt ses subalternes se mirent à prier d'une voix élevée en faisant mille contorsions passablement ridicules. Tantôt c'était en se penchant de droite à gauche, tantôt en s'inclinant profondément ; leur corps était dans une agitation continuelle. Plus la cérémonie s'avance, plus les mouvements de leur corps sont précipités, et les chants ou hurlements sont affreux : ces cris sauvages me faisaient horreur en même temps qu'ils m'étourdissaient. J'eus la patience de les entendre vociférer pendant une heure et demie, toujours en s'agitant, en se prosternant avec une rapidité étonnante et qui doit être excessivement laborieuse. Les curieux, et il y en avait de divers pays d'Europe, se disaient les uns aux autres : Comment peuvent-ils soutenir si longtemps une si grande fatigue ? Et en effet, tout homme qui n'est pas exercé à ce métier d'énergumène, ne pourrait pas y tenir une demi-heure ; aussi une sueur abondante coulait, ruisselait sur ces figures sinistres.

« Bientôt une scène plus dégoûtante se présenta à nos

yeux : les mouvements devinrent extrêmement précipités ; un enfant de quatorze ans environ, mêlé parmi les derviches, s'agitait encore plus que ses confrères. Je le regardais attentivement, je le montrais même à mes voisins comme un convulsionnaire habile, lorsque nous le vîmes tomber sur le plancher, contrefaisant l'inspiré, car ils disent que, lorsqu'ils tombent ainsi, c'est le souffle divin qui les met hors d'eux-mêmes.

« Un homme qui paraissait d'une force herculéenne, tomba à son tour ; les Derviches s'empressèrent autour d'eux, leur firent quelques frictions aux jambes, aux mains, à la figure, les saisirent d'un bras vigoureux et les replacèrent sur leurs pieds. Rien n'était plus singulier que de voir ces deux individus debout au milieu de la salle, baissant les yeux, immobiles comme des statues, se persuadant sans doute qu'ils étaient l'objet de l'admiration et qu'ils faisaient illusion à tous les spectateurs. S'ils pensaient que quelqu'un de nous les regardait comme favorisés de Dieu d'une manière spéciale, ils étaient dans une grande erreur ; ces cérémonies dégoûtantes, loin de nous en imposer, nous faisaient horreur ou compassion ; plusieurs dames sortirent de la salle, tant elles étaient sous une impression pénible. Quand on a vu ces choses une fois, on n'éprouve pas le désir de les revoir.

« Voilà, mon cher abbé, ce qui se passe chaque semaine aux portes de Constantinople, ce qui est un sujet d'édification pour les Turcs, qui vénèrent en général les Derviches et les rétribuent bien généreusement. Les grands vont les admirer et prier avec eux ; le sultan lui-même visite souvent le Téké ou monastère des Derviches à Péra. La première fois que j'ai bien pu voir ce jeune prince, c'est au moment où il en sortait, et il y était resté près de deux heures.

« Priez pour la conversion de tant d'âmes égarées,
et croyez au sincère attachement avec lequel je suis,

« Votre serviteur dévoué,

« Célestin HILLEREAU »

Un mot d'explication nous semble utile avant de passer à la lettre suivante. Son auteur n'appartenant pas aux Missions du Levant, nos lecteurs seraient peut-être surpris de le trouver en Egypte, après l'avoir si longtemps connu comme apôtre d'une contrée plus lointaine, celle du *Maduré*. C'est qu'en 1845, le P. Bertrand a dû s'éloigner momentanément de ses chers Indiens pour revenir en Europe, et que le journal de son voyage, écrit sur les lieux qu'il traversait, nous a fourni d'intéressants détails sur des villes et des déserts souvent cités dans nos Annales, sans y avoir été jamais décrits. Nous prenons le récit du Missionnaire à sa sortie de *Suez*, et nous le suivons jusqu'aux bords de la Méditerranée.

*Extrait d'une lettre du P. Bertrand; Missionnaire de la
compagnie de Jésus, à un P. de la même société.*

Syria, 4 avril 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Ce voyage à travers le désert est vraiment pénible. Outre le tangage qui résulte du pas du chameau, et le besoin de dormir provoqué par des oscillations uniformes, il faut subir successivement une chaleur brûlante pendant le jour, et un froid assez piquant pendant la nuit. Dans ce trajet, j'observai

mieux que je ne l'avais jamais fait dans l'Inde , un phénomène de lumière , célèbre dans tous les traités de physique , mais qui , pour être bien connu , n'en produisit pas moins une illusion complète sur mes sens. Brûlé de soif au milieu d'un désert aride , je me voyais environné d'étangs immenses , qui s'éloignaient à mesure que je m'en approchais ; je nageais pour ainsi dire dans le mirage , et à la première apparition de ces eaux fantastiques , je fus assez longtemps avant de m'apercevoir de mon erreur.

« Une récréation vint parfois interrompre la monotonie de mon voyage , ce fut la rencontre de plusieurs caravanes de cinquante et de cent chameaux. La plus nombreuse portait le bagage et l'artillerie d'une armée du Pacha , dirigée vers la Mecque. Bientôt nous rencontrâmes l'armée elle-même , qui nous offrit un spectacle vraiment curieux. Figurez-vous quelques centaines de chameaux , allant partie en rang , partie à la débandade , portant chacun un ou deux cavaliers , dont la tête et le buste exécutaient nonchalamment , dans le sens de la marche , un mouvement de va et vient , en décrivant un demi-cercle. L'habillement des soldats était à peu près européen , excepté le schacko , qui est remplacé par le bonnet grec. Les officiers caracolaiement sur des chevaux très-élégants : plusieurs dames les précédaient sur des chameaux , munis de sièges assez commodes et ombragés par de jolies tentes ; ce qui me fit comprendre qu'on pouvait cheminer sur cette monture un peu plus à son aise que je ne l'étais.

« La route du désert , sans être précisément tracée , n'est pas difficile à reconnaître , soit parce qu'elle est assez battue , soit parce que les tourelles des télégraphes sont comme autant de jalons qui guident le voyageur ; de plus , de dix en dix milles on rencontre une belle

hôtellerie; mais ce qui pourrait à lui seul fixer la direction de la route, c'est la série de quelques centaines de carcasses de chameaux, qui, gisant au milieu du chemin, là même où ils ont succombé, semblent accuser la cruauté et l'ingratitude des hommes qui payent si mal leurs inappréciables services.

« Le 21, au matin, nous trouvâmes quelques traces de végétation et de culture, et peu après nous saluâmes le Caire, annoncé par ses cent minarets, dont les flèches, s'élevant dans les airs, paraissaient hérissier les collines qui nous cachaient encore les édifices. Nous croyions être déjà au terme, mais arrivés sur la crête du premier mamelon, la ville sembla fuir devant nous, comme les étangs illusoires du désert. Il fallut franchir une seconde, puis une troisième colline, séparées par de petites vallées, avant de découvrir les maisons. Alors même cette ville se dérobaient encore en partie à notre impatiente curiosité; nos yeux plongeaient sur un large bassin dans lequel nous la voyions se développer, tout en abritant une grande portion de son enceinte derrière trois monticules de forme conique, interposés entre nous et la cité égyptienne.

« Au reste, cette circonstance mystérieuse ajoutait au charme du spectacle imposant qui s'offrait à nos regards. A notre droite, une campagne fertile et riante, parsemée d'habitations rares, dans laquelle la ville du Caire commençait à se déployer; devant nous, la continuation de la ville, masquée à intervalles inégaux, par les trois monticules, dont chacun était couronné de huit à dix moulins à vent; vers la gauche et jusqu'au fond du tableau, la ville se prolongeait entourée d'un long rempart de rochers à pic très élevés, que surmontaient d'une part un magnifique palais du Païcha, de l'autre, une nouvelle file de moulins. Enfin un peu plus loin, les construc-

tions les plus grandioses peut-être que l'orgueil de l'homme ait élevées, dominaient l'horizon et portaient leurs têtes majestueuses à la hauteur de plus de cinq cents pieds : ce sont ces masses gigantesques que Napoléon montrait à ses soldats en disant : *Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplant !* Tel est l'aspect du Caire. C'est ce qu'il y a de mieux, car il ne gagne pas à être vu de près : les maisons sont entassées sans aucun ordre, les rues sont sales, étroites et disposées avec une confusion qui en fait un vaste labyrinthe, où sont renfermés près de trois cent mille habitants. On y trouve cependant quelques places agréables, et quelques édifices élégants, tels que les hôtels européens. Quelque belle apparence qu'ayent ceux-ci, je me garderai bien d'y remettre les pieds : pour un peu moins d'un jour passé, avec mes trois jeunes Indiens, dans une pièce de rez-de-chaussée non meublée et deux repas fort maigres, il m'a fallu, pauvre Missionnaire, déboursier trente-quatre francs.

« Le 22 mars, nous prenions le bateau à vapeur, et le lendemain, jour de Pâques, nous débarquions à 10 heures au canal d'Alexandrie, d'où nous nous rendimes à la ville montés sur des bourriques; c'est, dans ce pays, la monture la plus économique et la plus agréable; son allure est extrêmement douce et très-rapide. On en trouve des centaines qui courent les rues, ou attendent sur les places. Dès que vous vous présentez pour en demander une, on vous en offre dix, avec une importunité qui va jusqu'à la violence : deux fois j'ai vu un de mes Indiens arraché de dessus la bête qu'il avait choisie, et emporté par un autre bourriquier qui voulait l'installer sur la sienne.

« Comme j'espérais dire la sainte messe, je me dirigeai tout droit vers le couvent des Franciscains, où j'eus

ce bonheur, dont j'étais privé depuis six semaines. J'acceptai l'hospitalité que ces excellents Pères eurent la bonté de m'offrir , et j'attendis le vaisseau , qui devait partir le 27 pour Syra.

« Je trouvai dans Alexandrie une ville plus propre et mieux policée que le Caire : le quartier des Européens est considérable et digne d'une de nos capitales de l'Europe ; on y voit une place magnifique , environnée des hôtels des ambassadeurs, qui sont autant de palais, et ornée d'une fontaine simple dans son dessin , mais élégante dans son style et précieuse par sa matière : le bassin et la pyramide qui le surmonte , avec son piédestal , sont en albâtre , tiré de la carrière d'où sont sortis les quatre grands blocs que le Pacha a envoyés au S. Père pour l'église de S. Paul ; c'est peut-être la seule carrière d'albâtre qui existe aujourd'hui.

« Dans les environs de cette place , on voit une foule de vastes édifices en construction. Le couvent des Franciscains et son église seront fort remarquables ; malheureusement l'architecte a commis de graves fautes , qui tripleront les dépenses , et diminueront de beaucoup la solidité. Déjà le couvent présente de nombreuses lézardes, et l'église menace ruine en divers points avant d'être achevée. Les Pères Lazaristes sont plus heureux : le Pacha leur ayant donné un vaste emplacement avec les vieux édifices qui s'y trouvaient , ils se sont mis à y construire une maison pour des sœurs des écoles chrétiennes , une autre pour des frères , un couvent pour eux et une église. Le premier établissement est presque terminé , c'est un véritable collège , remarquable par sa régularité et la beauté de ses salles. Le R. P. Leroi préside à ces travaux ; ses constructions sont de bon goût et très-solides.

« Encore dix ou vingt ans et Alexandrie sera une ville

européenne. Le Pacha favorise ce mouvement , non par esprit libéral , mais , dit-on , en vue d'intérêts personnels , qui en quelques points s'accordent avec le bien public. M. l'agent consulaire est un homme très-honnête et fort obligeant : il m'accorda sans peine mon passage gratuit pour Civita-Vecchia ; il aurait même étendu volontiers cette faveur à mes petits Indiens , mais comme je ne pus lui offrir aucune recommandation de Rome à ce sujet, il ne crut pas pouvoir prendre sur lui cette responsabilité.

« Sous peu j'aurai franchi l'espace qui nous sépare , et près de vous , je bénirai Dieu qui se plaît à rapprocher deux amis et deux frères.

« BERTRAND. S. J. »

MISSIONS DU TEXAS.

*Lettre de M. Charrion, Missionnaire apostolique, à
M. Rozet, curé de Claveizolles.*

« MONSIEUR LE CURÉ,

« C'est le 20 mars 1846, que sortit des longs bassins du Havre le beau navire américain qui nous emportait vers le Texas. Le groupe des jeunes Missionnaires était sur le pont. Spontanément ils tombèrent à genoux, et la bénédiction de leur saint évêque (1), debout sur la rive au milieu d'un peuple nombreux qui s'agenouillait aussi, appela sur eux la faveur d'un heureux voyage. Bientôt le beau pays de France disparut sous la brume ; le balancement du vaisseau devint comme le mouvement d'une escarpolette, et l'émotion de nos sentiments patriotiques, le croiriez-vous, fit place au sentiment du mal de mer. Quel triste détroit que la Manche ! Donnez-lui, Monsieur le curé, un regard d'indignation lorsque vous le rencontrerez sur la carte.

« Au bout de cinq jours, nous voilà dans un des plus beaux ports d'Angleterre, à Portsmouth. Nous y descendons, nous allons voir l'Eglise catholique. Mon Dieu ! qu'elle est pauvre, disions-nous en voyant ses

(1) Mgr Odin, Vicaire apostolique du Texas, devait partir quelques jours plus tard avec une autre colonie de Missionnaires.

chandelières et sa croix de bois ! — Consolez-vous, nous répondit l'unique prêtre qui la dessert : chaque dimanche, presque chaque jour, cette croix de bois voit s'agenouiller autour d'elle de nouveaux enfants, ramenés par la grâce au sein de l'unité. »

« Bientôt quelques bouffées d'un vent favorable nous emportèrent sur l'Océan. Les côtes d'Espagne, celles de Portugal, Madère, les Açores, tous ces pays s'enfuyaient derrière nous ; les dernières crêtes des montagnes s'étaient abaissées sous le niveau des flots ; de toutes parts nous n'avions plus qu'un horizon sans fin. Mais qu'il était grandiose lorsque le soleil, jaillissant des eaux, transfigurait la surface de l'abîme en le colorant de ses reflets empourprés ! qu'il était pittoresque quand au milieu des vagues s'exécutait la danse des marsoins, grands et beaux poissons qui bondissaient deux à deux, trois à trois, par sauts de huit à dix pieds !

«.....L'Ange de la mort nous avait déjà fait une visite; un charmant petit enfant avait péri de la rougeole. Je me souviendrai toujours de l'avoir vu, en habit de parade, sur le lit commun de toute la famille. Sa mère était malade ; la pauvre mère ! tout le jour elle fut penchée sur son enfant à le pleurer !

« Mais un requin se montra peu après à la poupe du vaisseau. « Oh ! dirent les marins, les requins attendent encore quelqu'un ; la semaine ne passera pas sans qu'il y ait des morts. » Elle ne passa pas non plus. Deux époux octogénaires, qui avaient entrepris d'aller goûter encore quelques instants de bonheur au milieu de leurs enfants et petits-enfants d'Amérique, se trouvèrent embarqués pour une meilleure patrie. Qu'il fut touchant de voir la religion bénir leur dépouille à deux heures d'intervalle ! Catholiques et protestants furent également émus à ce spectacle pieux ; tous firent un

morne silence lorsqu'on entendit les deux corps tomber à la mer, lorsqu'on vit les vagues se refermer sur eux comme une tombe immense.

« Il y eut aussi des baptêmes, il y eut des mariages : hélas ! il y avait à bord bien d'autres sujets d'exercer notre ministère ; mais le Missionnaire ne pouvait que fermer les yeux et prier ! Sans doute que nos pauvres oraisons rencontraient les vôtres et celles de beaucoup d'autres personnes en montant au ciel, et qu'arrivant toutes ensemble, de deux points si opposés du globe, elles fléchissaient en notre faveur le Dieu qui donne ses ordres aux tempêtes.

« Toute la vie je me rappellerai nos habitudes marines. Nous étions parvenus à conserver l'équilibre au milieu des plus grands dangers, et des plus subites secousses. Comme ces vieux corbeaux qui dorment sur des sapins agités par le vent, nous nous tenions tout aussi bien accrochés la nuit que le jour. L'eau chaude qui reposait dans le limon depuis huit à dix semaines, nous la buvions tout comme de l'eau à la glace. Enfin, faute de mieux, nous parlions du vent. Était-il favorable ? c'étaient des transports, de l'ivresse parmi les passagers. Était-il contraire ? on eût dit que la mort siégeait parmi nous. Mais le calme, le calme plat ! voilà ce qui est affreux. Nous ne l'eûmes qu'une fois ; lorsque nous nous vîmes sans mouvement au milieu de ces vastes et immenses solitudes polies comme un miroir, lorsque nous nous mîmes à penser que nos provisions touchaient à leur fin, et que peut-être nous avions encore un mois à passer sous ce ciel de feu, alors nous n'échappâmes aux plus sinistres prévisions qu'en nous jetant les yeux fermés dans les bras de la Providence.

« Combien je voudrais que vos paroissiens (ils me permettraient bien ce sermon, puisqu'ils n'en auront

peut-être jamais d'autre de moi) désirassent voir le ciel comme nous désirions alors voir le rivage ! Nous étions déjà transportés de joie de trouver ces débris de plantes, ces oiseaux de terre dont l'apparition rendit autrefois l'espérance à l'équipage de Christophe Colomb ; mais lorsque tout-à-coup on cria *Terre !* tout le monde se mit à grimper sur le pont, à bondir, à chanter à la fois. Cette terre c'était l'île d'Haïti, dont le lendemain nous vîmes de près les gigantesques rochers ; puis nous entrâmes dans le golfe du Mexique ; trois jours après, nous nous trouvâmes dans les eaux jaunâtres du Mississipi.

« Bientôt un bateau à vapeur vint nous remorquer, et nous nous enfilâmes à travers les ilots du fleuve. Charmants ilots ! vous les prendriez pour autant de massifs artificiels, vous croiriez voir quelque gracieuse corbeille de dahlia. Quelle fraîcheur dans la verdure ! quel riche plumage sur ces oiseaux qui se balancent aux branches des arbres comme autant de fleurs ! Et ce fleuve, appelé *le père des eaux*, comme tous ces débris de forêts qu'il entraîne le rendent majestueux. Nous n'avions qu'entrevu ces beautés, lorsqu'arriva la nuit, lorsque nous-mêmes nous touchâmes au port. A minuit, nous mettions le pied sur le sol de la Nouvelle-Orléans.

« Tout d'abord il nous sembla que la terre se balançait aussi ; n'importe, nous frappâmes bientôt à la porte de l'Évêché. Vous ne sauriez comprendre, monsieur le Curé, tout le plaisir que nous eûmes alors à boire de l'eau fraîche ; ce n'était plus ce breuvage d'odorante mémoire ; ce n'étaient plus ces aliments aussi salés que l'eau de mer, qui nous avaient tant échauffés. O mon Dieu ! jamais peut-être, après aucun repas, nous ne vous dîmes de si grand cœur : *Merci. Bénie soit la main qui nous envoie tout !*

« La Nouvelle-Orléans sert d'entrepôt à toute l'Amérique du Nord; centre d'immense mouvement, c'est une ville qui grandit à vue d'œil. Le croiriez-vous, elle est beaucoup au-dessous du niveau de son fleuve. Malheur à elle, si quelque jour les digues viennent à se rompre! il ne sera plus parlé de la Nouvelle-Orléans. Il n'en sera non plus parlé dans ma lettre, car, si vous le voulez bien, nous allons monter tous deux sur un bateau à vapeur qui part pour Saint-Louis. Cet immense Mississipi dont nous suivons les replis sinueux, ne sait certainement pas ce qu'il veut faire; tantôt il avance, tantôt il recule; mais quel charme il en résulte! Présentement nous nous voyons comme au milieu d'un grand lac, tout bordé de jeunes et frais arbustes; un instant après nous entrons dans un bras du fleuve, au milieu d'une de ces avenues majestueuses qui annoncent, en France, l'approche d'un castel; plus loin, c'est une forêt tout entière qui a les pieds dans l'eau, ce sont des habitations de planteurs et de nègres, placées comme sur des échasses de peur de se mouiller; tout à l'heure ce sera une île âgée seulement de quelques jours, et déjà toute barbue de peupliers; bientôt une antique forêt dont chaque arbre a toujours habité, de père en fils, la même place depuis le déluge. Mais à travers ces milliers de troncs qui descendent, voyez celui-ci sur lequel chevauche un crocodile, celui-là qui voiture une cinquantaine d'oiseaux. Certes! qu'ils ont de belles voix! C'est dimanche aujourd'hui, sans doute ils chantent comme nous une hymne au Créateur.

« A minuit nous étions entrés à la Nouvelle-Orléans, à minuit nous abordâmes à Saint-Louis. Notre saint Evêque, qui s'était arrêté à Baltimore, n'arriva du concile que trois jours après nous. On lui avait offert un meilleur diocèse; il avait refusé. Que nous le vîmes avec

bonheur ! Qu'il nous embrassa avec une effusion paternelle !

« Disons un mot de Saint-Louis, avant de le perdre de vue. C'est bien la plus jolie ville que j'aie encore visitée. Mollement étendue, pour ainsi dire, sur une rive qui s'élève en amphithéâtre, elle a sa tête couronnée de tourelles et de clochers, et ses pieds ornés de *Steam-boats* ou bateaux à vapeur, comme de riches brodequins baignés par le fleuve. Il y a cinquante ans c'était un groupe de bicoques au milieu des bois ; aujourd'hui c'est une des cités les plus riches d'avenir, qui compte déjà cinquante mille âmes. Ainsi commença Lyon, quand toute la partie qui est comprise entre ses deux rivières n'était qu'une forêt du temps de saint Pothin. Ici, j'ai déjà rencontré bien des villes qui n'en ont encore que le nom. Que je vive encore vingt-cinq ans, et je les verrai toutes grandies sans mesure et parfaitement méconnaissables, tant est grande l'activité, tant est fructueux le commerce, tant sont nombreuses les émigrations pour l'Amérique, et surtout en ce moment pour le Texas !

« Vers le coucher du soleil nous quittons les bateaux à vapeur ; nous trouvons trois chevaux, nous y montons six, et nous nous mettons tous à galoper à travers les bois les uns sur les autres. Ceci alla bien tant que nous eûmes pour guide un bon catholique dont nous avions fait la rencontre ; mais au bout de neuf milles, arrivés à son habitation, nous l'empêchâmes de passer outre, et tout aussitôt nous nous perdîmes. Nous nous souvenions bien que dans les indications données en anglais, il avait été parlé de vergers : mais trouvez-moi un verger, la nuit, à travers de hautes forêts qui ont souvent deux ou trois cents lieues de long. Nous étions d'ailleurs si harassés, si affamés qu'en bons soldats nous nous assimes tout d'abord ; puis, voyant circuler çà et là des troupeaux de

cavales, nous nous primes à leur donner d'épouvantables frayeurs. Oh ! quel vacarme faisait à l'oreille leur cinquantaine de volumineux grelots, carillonnant au milieu des ténèbres ! Enfin nous nous mîmes à courir les uns d'un côté, les autres de l'autre, et la Providence finit par nous envoyer un petit nègre qui nous remit sur la voie. C'est à minuit que nous fîmes notre entrée triomphante à *Bassans*, dans une maison où tout le monde dormait, où la première personne que nous vîmes à bout d'éveiller, se trouva d'être un Evêque d'Afrique.

« Pardon, M. le curé, pour la longue course que je vous ai fait faire ; reposez-vous maintenant tandis que je vous parlerai de ce qui m'a frappé dans le Nouveau-Monde. Vraiment tout y est nouveau pour un français. Premièrement, la couleur de la peau qui varie depuis le noir à fumée jusqu'au blanc parfait, depuis le jaune eivré jusqu'à l'écarlate ; outre cela, les sauvages qu'on aperçoit dans les villes, ont la figure infernalement tatouée des couleurs les plus tranchantes. Secondement, la politesse : elle se concentre à peu près dans une poignée de main. A ce sans-*façon*, l'habitant des Etats-Unis joint une simplicité de manières qui vous étonne par sa froideur. Un jour, je me promenais dans Saint-Louis avec un Lazariste. Un homme lui donna par derrière un petit coup sur l'épaule. Lui se retournant : « J'ai, dit cet homme, un neveu et une nièce qui veulent se faire catholiques. — Où demeurez-vous ? — « Telle rue, tel N°. — J'irai vous voir. » Et nous continuâmes notre chemin. Troisièmement, les nègres qui tous viennent d'Afrique, où s'établit la postérité de Cham, sont pour la plupart esclaves. Oh ! elle est marquée sur leur front la malédiction portée contre leur père. Lorsqu'on les traite comme d'honnêtes serviteurs :

« Comment, disent-ils, voulez-vous que je travaille, « voici plus d'un mois qu'on ne m'a donné le fouet. » Déjà ils seraient de beaucoup les plus forts, s'ils entreprenaient de se révolter contre leurs maîtres. Ils pourront le faire, et l'Amérique s'aperçoit bien de ce chancre rongeur qu'elle entretient dans son sein. Quatrièmement, les bateaux à vapeur sont tellement nombreux qu'on en compte jusqu'à six mille sur le seul Mississippi; le prix en est si modéré qu'avec dix *dollars* (50 francs) pour chacun, nous avons fait une navigation de plus de quatre cents lieues, étant nourris avec un luxe étonnant et logés dans des chambres dont toutes les vitres sont de riches cristaux. Cinquièmement, heureux le Missionnaire qui dans son enfance n'a pas été contraint par ses parents à se servir, à table, de la main droite! La main gauche est ici beaucoup plus de mode. Si vous connaissiez quelque mère qui destinât au *Texas* quelqu'un de ses enfants, recommandez-lui bien, Monsieur le curé, de ne pas pervertir ses charmantes habitudes. Sixièmement, point ou peu de vieillards en Amérique; il en est des hommes comme des plantes, ils croissent rapidement; ce sont des types de la belle nature; mais après cinquante ans ne les cherchez plus. Les substances minérales répandues dans l'air les ont usés, *Ceciderunt sicut flos agri*. Vous voyez qu'il est rarement besoin d'une retraite pour les vieux Missionnaires, notre Père qui est au ciel y pourvoit.

« C'est hier que j'ai entendu pour la première fois le serpent à sonnette. Si vous saviez comme à son odeur tous les animaux fuient! Le bruit que fait ce reptile ressemble assez aux criaillements d'une grosse cigale.

« Il y a quelques jours qu'on entendait dans le voisinage un petit cri, pareil au vagissement d'un enfant; cette voix, si faible qu'elle fût, imposait silence à tous

les bœufs, chiens et poulins d'alentour. C'était le cri d'une panthère. Et les oiseaux, comme la crainte des ennemis qu'ils ont dans les bois les rend amis et familiers ! Les tourterelles, les colibris, les cardinaux, tout ce monde-là niche et couve sous vos yeux, à portée de votre main. Quelquefois je dis mon bréviaire dans la forêt, et tandis que je récite : *Benedicite Dominum, bestię et universa pecora, serpentes et volucres pennatę*, l'écureuil galope au-dessus de ma tête, le lapin prend peur à mes pieds, une trentaine d'oiseaux gazouillent, déclament, criaillent et roucoulent, sans oublier ces bons serpents à sonnette dont je n'avais pas eu l'honneur de connaître la voix si claire, ni ces beaux messieurs les ours, qui soupirent effroyablement du fond des solitudes.

« Mais qu'allais-je faire ? j'oubliais les mouches, sachez donc, M. le curé, que toute la nuit elles se promènent en guise de lanternes, plus brillantes que des vers luisants. Ça et là, dans les champs, vous les voyez jaillir comme des milliers d'étincelles électriques. Que n'aurais-je pas à vous dire des poissons volants ? On les aperçoit par nuées sur l'Océan, et tout-à-coup, au moment où l'on y pense le moins, ils s'abattent et disparaissent dans l'eau sans mouiller leurs plumes ; leurs ailes étant formées de membranes légères qu'ils plient sous le bras comme un parapluie. D'autres volatiles de mer portent avec eux un lit de plume ; lorsqu'ils veulent dormir, fût-ce au plus fort de la tempête, ils le posent tout simplement sur le coin d'une vague ; n'est-ce pas là, M. le curé, le sommeil du juste ! L'aleyon dont parle saint François de Sales, *cet oiseau mystique dont le nid, en forme de navire, n'a qu'un petit trou qui regarde le ciel et jamais ne s'en détourne*, je n'ai pu m'édifier à sa rencontre ; sans doute il ne voyage pas du côté de l'Amé-

rique. En revanche, nous avons fait connaissance avec des centaines de poissons navigateurs ; ils déploient au-dessus de l'eau une jolie membrane transparente, couleur rose ou violette, qui reçoit le vent et leur sert de gouvernail. Si le Seigneur équipe ainsi de chétives créatures dont toute la destination est d'errer à la merci des flots, quelle ne sera pas sa sollicitude pour le chrétien qui n'accomplit son orageuse traversée qu'en vue de la patrie!...

« Vous voudrez bien, M. le curé, faire passer ma lettre à MM. ***. Vraiment je ne puis plus séparer, dans ma pensée ni dans mes prières, ceux dont les mains bienfaisantes se sont réunies pour m'amener à l'état où je suis. Surtout, que vos paroissiens n'oublient pas celui qu'ils doivent regarder comme l'enfant de la paroisse. Et vous, le guide spirituel, l'appui temporel de mon jeune âge, il faut donc encore une fois vous dire adieu, vous embrasser de loin ! Oh ! je vous en prie, donnez-moi quelquefois la main à la mode américaine, mais la main dans vos bonnes prières, dans vos bonnes œuvres, au saint Sacrifice, la main dans le Seigneur, afin que le père et le fils se rencontrant un jour dans la gloire, le fils dise à son père en lui montrant son petit trésor apostolique : Voilà ce que votre prière m'a valu.

« Votre tout respectueux et reconnaissant fils,

« A. M. CHARRION. »

MANDEMENTS, NOUVELLES ET DÉPARTS

DE MISSIONNAIRES.

Nosseigneurs les Évêques d'Alger, d'Aire, de Paderborn, de Gap et de Tarbes ont daigné publier des Lettres pastorales en faveur de l'Association. Ce sont de

nouveaux et précieux suffrages à joindre à ceux de ces trois cents Évêques de toutes nations , qui se succèdent les uns aux autres , depuis vingt-quatre ans , pour recommander notre OEuvre et pour la bénir.

La Mission de la Guinée vient d'être érigée par le S. Siège en Vicariat apostolique. M. l'abbé Truffet, nommé à ce nouveau Vicariat avec le titre d'Évêque de Calipolis, a reçu la consécration épiscopale dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Le Prélat-missionnaire appartient à la Congrégation du S. Cœur de Marie.

Le 16 décembre , sont partis d'Anvers pour New-York, par le navire belge le *Jean-Key* , quatre Pères et un frère de la Congrégation du Très-Saint-Redempteur ; ce sont : le R. P. Charles , ancien supérieur de la maison de Saint-Trond ; le R. P. Maxime Leimgruber , Wurtembergeois , sortant de la maison de Fribourg en Suisse ; le R. P. Antoine Urbanezik, Moravien, du collège de Vienne en Autriche ; le R. P. Laurent Holzern , d'Alt-Ottingen en Bavière , et le frère Joseph Beisach d'Inspruck en Tyrol.

Cinq Prêtres du diocèse d'Annecy viennent de quitter l'Europe et de s'embarquer pour les Missions étrangères. Sortis d'une même patrie , ils vont , les uns à l'orient , les autres à l'occident , porter la parole de vie dans des contrées lointaines que quelques-uns peut-être arroseront de leur sang. Le R. P. Dupont , de la Compagnie de Jésus , est parti pour la Jamaïque ; le R. P. Desjaques , de la même Compagnie , s'est dirigé vers New-York ; M. l'abbé Delevaud s'est embarqué avec Mgr Blanchet , Archevêque de l'Orégon ; MM. les abbés Neyret et Dupont (autre que le P. Dupont nommé ci-dessus) , Missionnaires de la Congrégation de S. François-de-Sales , sont partis de Civita-Vecchia pour la côte du Coromandel, où ils vont joindre leurs Confrères dans

la province de Vizigapatam. Le frère Charles Vibert, de la Congrégation de S. François de Sales, accompagne dans l'Inde ces deux derniers Religieux.

M. l'abbé Vérité, du diocèse du Mans, et attaché à la maison des Prêtres auxiliaires de Notre-Dame-de-Sainte-Croix, a quitté la France pour aller évangéliser les sauvages de l'Orégon. Quatre frères de la Communauté de St-Joseph partent avec le pieux Missionnaire, pour l'aider dans la direction d'un établissement destiné à recevoir de pauvres orphelins. M. l'abbé Saunier, du même diocèse et de la même Congrégation, est parti pour l'établissement de Notre-Dame-du-Lac (États-Unis).

Il y a quelques mois, le Père Boniface Vimmer, de l'abbaye des Bénédictins de Metten en Bavière, est parti avec vingt-deux compagnons d'apostolat, pour l'Amérique du Nord; il va fonder un couvent de son ordre dans la Pensylvanie.

Dans le même but, le P. Max Gartener, de l'abbaye des Prémontrés, de Vittau en Tyrol, s'est embarqué avec trois Religieux pour la Prairie du Lac dans le Wisconsin. *Noms des RR. PP. Capucins partis sur la fin de 1846.*

Pour la Syrie: le P. Charles, de Monopello, province de l'Abruzze; le P. Emile, de Pesaro, province de la Marche.

Pour l'Indostan — Mission de Patna: — le P. Auguste, de Castellazzo, province de Montferrat; le P. Philippe, d'Alexandrie, province de la Romagne; le P. Fortunat, d'Ancone, province de la Marche; le P. Ignace, de Naples, province napolitaine.

Pour Trébizonde: le F. Félix Antoine, de Milan.

Pour l'Afrique — Mission des Gallas: — le P. Félicissime, de Cortemiglia, de la province de Turin.

COMPTE-RENDU

DE 1846.

Nos Associés ne s'étonneront pas de la diminution qui affecte cette année le chiffre des recettes de l'OEuvre. Ce mouvement rétrograde ne s'explique que trop par les circonstances dans lesquelles se trouvent presque toutes les contrées de l'Europe, et nous devons nous féliciter de ce qu'il n'a pas été plus sensible. Car les calamités publiques pèsent surtout sur les classes pauvres de la société, et ce sont celles qui nous fournissent nos plus nombreux souscripteurs.

Mais si les malheurs du temps justifient la diminution de nos recettes , cette diminution n'en est pas moins fâcheuse en ce qui concerne les Missions, puisque celles-ci se trouveront privées d'une partie des secours qu'elles espéraient recevoir. Jamais néanmoins ils ne leur furent plus utiles , car c'est à raison même de ces secours , et dans l'espérance de leur continuation non interrompue , que les vénérables chefs des Missions ont cru pouvoir donner à leur zèle un élan qui , dans plusieurs contrées, a déjà produit des fruits merveilleux. C'est ainsi que les uns ont appelé à leur aide de nouveaux auxiliaires , et le champ du Seigneur , cultivé par tant de mains laborieuses , a promis une moisson plus abondante. D'autres ont senti le besoin de multiplier les écoles , pieux asiles où les enfants des fidèles devaient trouver un abri contre les dangers de la séduction et de l'ignorance. Il fallait veiller à la perpétuité du sacerdoce , et de nombreux séminaires commencent à s'élever : là , de jeunes Lévites , par l'étude et la pratique des vertus chrétiennes , se prépareront à remplacer un jour les hommes apostoliques venus d'Europe et à se montrer dignes de leur succéder. Avec la multitude des croyants les sanctuaires ont dû s'agrandir ; il est devenu nécessaire de construire des hôpitaux , de fonder ces divers établissements dont le besoin se fait sentir plus vivement à mesure que le nombre des néophytes s'accroît. Mais, parce que dans la plupart de ces Missions dont la création est récente les ressources locales sont presque nulles , c'est de nous , c'est de nos aumônes qu'on attend presque partout le succès. Ainsi les pieux asiles de la science et de piété resteront long-temps encore inachevés , les église^s à demi-construites demeureront silencieuses ; tant d'édifices imparfaits ne seront pour les infidèles qu'un objet de dérision et de mépris , si notre opportune assistance

ne permet de les conduire à leur terme. Or, si la décroissance de nos recettes devait être autre chose qu'une diminution passagère, tout ce mouvement se trouverait ralenti et les espérances de tant de bien seraient en grande partie détruites. Ainsi, nous ne pouvons souffrir sans que les conséquences des calamités qui nous frappent ne soient ressenties dans les deux hémisphères et que d'un pôle à l'autre elles ne deviennent un sujet d'affliction. — Disons toutefois que cette diminution de nos recettes eût été moins considérable peut-être, si dans plusieurs diocèses l'usage n'eût prévalu d'attendre les derniers moments pour s'occuper à recueillir les souscriptions.

Et d'un autre côté néanmoins, si nous pouvions entrer dans le détail, que de généreux efforts n'aurions-nous pas à signaler ! C'est la Belgique qui, malgré la misère à laquelle est en proie une partie de ses provinces, nous envoie une somme qui atteste des efforts généreux et toujours croissants ; ce [sont les catholiques de la Prusse ; ce sont les diocèses de la Sicile augmentant la quotité de leurs dons ; c'est l'Irlande trouvant encore dans son sein épuisé une abondante aumône, car il n'est sacrifice qui lui coûte quand il s'agit de défendre ou de propager sa foi ; c'est la France, malgré ses souffrances et de nombreux appels à la charité de ses habitants, apportant une offrande plus large que par le passé ; c'est le zèle enfin de tant de chrétiens de diverses contrées de la terre qui ont soutenu l'OEuvre de leur coopération active, et qui l'ont empêché de décroître davantage. Ils ont compris que, malgré vingt-cinq ans d'existence, l'OEuvre de la Propagation de la Foi ne faisait en quelque sorte que commencer, parce qu'en raison même de sa

durée l'horizon qu'elle embrasse recule et semble s'agrandir chaque jour.

Combien de nations idolâtres, en effet, demeurent ensevelies dans les ténèbres de leurs superstitions sanglantes ! combien de tribus sauvages attendent encore le double bienfait de la civilisation matérielle et religieuse ! que d'enfants exposés sur le bord des fleuves, jetés en pâture à des animaux, et auxquels nos aumônes peuvent sauver la vie, ou procurer par le baptême les joies ineffables de l'éternité....! Aussi longtemps donc que le Pontife suprême appellera de nouveaux Apôtres à la conquête de peuples nouveaux ; aussi longtemps que, répondant à cet appel, de saints Prêtres abandonneront leur patrie, leur famille, tout ce qu'ils possèdent, pour aller chercher la brebis errante, et planter sur des îles inconnues l'étendard sacré de la Croix, tant qu'il restera une tribu à convertir et que l'Évangile n'aura pas été annoncé partout, nous devons penser que nous avons peu fait parce qu'il reste beaucoup à faire.

Aussi redoublerons-nous d'ardeur, et sans abandonner aucune des œuvres destinées à soulager les souffrances de ceux qui nous touchent de plus près, nous n'oublierons pas le denier hebdomadaire, *le sou par semaine* de la Propagation de la Foi. Ce léger sacrifice ne restera pas, dès à présent même, sans récompense ; car ceux pour qui tous les jours nous adressons au Seigneur nos vœux, ceux qui nous doivent leurs églises et en un certain sens leurs autels et avec eux toutes les consolations religieuses, ceux-là pourraient-ils nous oublier ? non sans doute, mais pour nous témoigner leur gratitude, à leur tour ils prieront pour

nous ! et la prière de leurs néophytes , de leurs confesseurs et de leurs martyrs , cette prière qu'une foi vive anime et à laquelle rien n'est refusé pénétrera les cieux et en fera descendre d'abondantes bénédictions. Ainsi , selon la pensée d'un saint Évêque , la miséricorde reviendra aux lieux d'où elle était partie , et l'OEuvre de la Propagation de la Foi , qui semblait s'occuper seulement du salut des peuples infidèles , contribuera peut-être à éloigner les calamités qui peuvent menacer encore les vicilles contrées de l'Europe.



COMPTÉ GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES,

RECETTES.

France.	{ Lyon. 1,407,261 07 }			
	{ Paris. 947,274 07 }	2,054,535 f. 14 c.	
Allemagne			55,453	64
Amérique du nord.			84,047	13
Amérique du sud			9,897	45
Belgique			174,376	86
Britanniques (iles).	{ Angleterre. 40,326 89 }			
	{ Ecosse . . . 4,752 41 }			
	{ Irlande. . . 143,002 40 }			
	{ Colonies . . 16,570 92 }		204,652	62
Eglise (états de l')			102,373	37
Espagne.			21,507	16
Grèce.			1,602	40
Iles Ioniennes.			1,028	55
Levant			3,407	01
Lombard-Vénitien (royaume).			44,860	41
Lucques (duché de)			9,083	80
Malte (île de)			12,390	«
Modène (duché de)			18,817	28
Parme (duché de).			14,919	89
Pays-Bas.			93,336	90
Portugal.			24,595	«
Prusse			203,677	47
Sardes (états)	{ Gènes 50,974 68 }			
	{ Piémont 152,286 61 }			
	{ Sardaigne 1,198 30 }			
	{ Savoie 45,338 80 }		249,798	39
Sicules (deux)	{ Naples 63,019 42 }			
	{ Sicile. 29,695 14 }		92,714	56
Suisse			37,853	83
Toscane			45,770	77
De divers pays de l'Italie (versé à Rome).			14,703	81
De diverses contrées du nord de l'Europe.			371	84
Total des recettes propres à l'année 1846 (1)*			3,575,775	28
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1845 (2)*			309,612	58
Total général.			3,885,387	86

* Voir les notes, pag. 176 et 177.

DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1846.

DÉPENSES.

Missions d'Europe.	642,816	»»
<i>Id.</i> d'Asie.	1,099,324	35
<i>Id.</i> d'Afrique.	367,732	»»
<i>Id.</i> d'Amérique.	1,018,507	32
<i>Id.</i> de l'Océanie	486,600	65
Frais de publication des Annales et autres imprimés (3)*	224,943	45
Frais ordinaires et extraordinaires d'admi- nistration (4)*	41,290	16

Total des dépenses propres à l'année 1846.	3,882,273	93
Reste en excédant des recettes sur les dé- penses du présent compte	3,113	93
Somme égale au total général ci-contre.	3,885,387	86

(7) Voir les notes, pag. 476 et 477.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse de Montauban, 1,000 fr. — Strasbourg, 4,000 fr. — Rome, 2,978 fr. 51 c. — Fano (Etats de l'Eglise) 1,358 fr. 70 c. — Perugia (Etats de l'Eglise), 271 fr. 74 c. — Urbania (Etats de l'Eglise) 80 f. 60 c. Gênes, 8,364 fr. 84 c. — Moutiers, 100 f. — Plaisance, 920 fr. — Lucques (don de la princesse héréditaire de Lucques) 200 fr. — Prato (Toscane) 400 fr. 80 c. — Angoulême, 2,100 fr. — Bayeux, 3,000 fr. — Nantes, 51,561 fr. — Vannes, 1,584 fr. — Bois-le-Duc, 1,284 fr. — Belgique, 2,793 fr. 71 c. — Portugal, 7,308 fr. 32 c., dont la majeure partie provient de Lisbonne. — Verceil, 500 f.

Dans le nombre des dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales, qui ont été scrupuleusement respectées. Parmi ces derniers, diverses sommes, s'élevant ensemble à 6,995 fr. 55 c. avaient pour objet le baptême et le rachat des enfants infidèles.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'OEuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1845, publié dans le cahier de mai 1846, n° 106, pag. 203.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 178,800 exemplaires, savoir : Français, 100,000. — Allemands, 18,200. — Anglais, 20,000. — Espagnols, 1,100. — Flamands, 4,500 — Italiens, 30,000. — Portugais, 2,500. — Hollandais, 2,000. — Polonais, 500. — Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coup-d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'OEuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions

ci-dessus énumérées, il s'en trouve trois en allemand, deux en anglais, trois en Italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des frais de voyages, des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers, registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'OEuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ
A L'ŒUVRE EN 1846.

FRANCE.

Diocèse d'AIX	14,888 f. 40 c.
— d'Ajaccio	1,650 »
— de Digne.	6,127 »
— de Fréjus . , . . .	25,971 12
— de Gap	8,900 »
— de Marseille.	38,664 28
— D'ALBY. { Alby 13,493 » } { Castres 9,063 95 }	22,556 95
— de Cahors	19,114 20
	<hr/>
	137,871 f. 95 c.

	Report	137,871 f. 95 c.
Diocèse de Mende (1).		21,633 28
— de Perpignan		9,350 »
— de Rodez.		36,658 30
— d'AUCH.		27,150 »
— d'Aire.		25,453 »
— de Bayonne		25,000 »
— de Tarbes.		15,360 »
— d'AVIGNON.		34,681 »
— de Montpellier		38,000 »
— de Nîmes.		23,499 75
— de Valence		17,999 »
— de Viviers		24,563 85
— de BESANÇON		35,100 »
— de Belley.		23,284 65
— de Metz		34,133 20
— de Nancy.		19,369 80
— de Saint-Dié.		17,291 80
— de Strasbourg		44,885 06
— de Verdun		22,435 »
— de BORDEAUX		41,369 »
— d'Agen		20,000 »
— d'Angoulême		6,232 50
— de Luçon.		26,510 24
— de Périgueux		7,330 »
		<hr/>
		735,161 f. 38 c.

(1) Dans cette somme se trouvent compris 617 fr. 80 c., qui, ajoutés aux 8,996 fr. 32 c. portés au compte-rendu de 1845 (n° 106 des Annales, mai 1846, pag. 206), viennent diminuer de 9,614 f. 12 c. la perte de 12,356 fr. 30 c., résultant du non-paiement de lettres de change venant de Mende, perte inscrite au compte-rendu de 1843. (N° 94 des Annales, mai 1844, page 207.)

	Report	735,161 f. 38 c.
Diocèse de Poitiers (1).	20,043	50
— de la Rochelle.	15,445	25
— de BOURGES	4,500	»»
— de Clermont-Ferrand	29,383	15
— de Limoges.	11,647	85
— du Puy	22,686	»»
— de Saint-Flour	22,026	30
— de Tulle	5,095	20
— de CAMBRAY	85,604	85
— d'Arras	16,199	»»
— de LYON.	177,371	13
— d'Autun	20,132	15
— de Dijon	12,150	40
— de Grenoble.	34,895	05
— de Langres.	20,500	»»
— de Saint-Claude.	21,371	»»
— de PARIS	91,686	70
— de Blois	5,300	»»
— de Chartres	7,019	»»
— de Meaux.	4,439	55
— d'Orléans.	8,388	»»
— de Versailles.	9,507	70
— de REIMS	13,650	60
— d'Amiens.	16,625	»»
— de Beauvais	10,922	50
— de Châlons-sur-Marne	9,160	»»
— de Soissons	13,415	12
— de ROUEN	25,035	41
— de Bayeux	34,880	95
		<hr/>
		1,504,242 f. 74 c.

(1) 956 f. 50 c. arrivés trop tard pour être compris dans les recettes de 1846. figureront au compte-rendu de 1847.

	Report	1,504,242 f. 74 c.
Diocèse de Coutances		31,106 »
— d'Évreux		8,265 »
— de Séez		11,000 »
— de SENS		10,500 »
— de Moulins		6,718 20
— de Nevers		7,510 »
— de Troyes		7,856 35
— de TOULOUSE		50,011 85
— de Carcassonne		17,589 05
— de Montauban		13,230 55
— de Pamiers		6,778 »
— de TOURS.		12,667 »
— d'Angers.		47,039 90
— du Mans		42,392 99
— de Nantes.		112,704 25
— de Quimper.		25,170 »
— de Rennes		58,230 60
— de Saint-Brieuc		33,000 »
— de Vannes		31,100 »

COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger		3,348 75
Ile Bourbon.		7,119 76
Cayenne		310 35
Guadeloupe.		1,775 »
Martinique		3,564 80
Pondichéry. { Pondichéry 810 » } { Karikal 15 » }		825 »
Sénégal		479 »

2,054,535f. 14 c.

ALLEMAGNE.

	florins.	kr.	
De divers diocèses . . .	4,994	56	10,703 f. 40 c.

AUTRICHE.

Diocèse de Trieste et autres diocèses voisins. . .	203	27	518 80
---	-----	----	--------

GRAND DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG.	4,964	24	10,638 02
----------------------	-------	----	-----------

GRAND DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.

Diocèse de Mayence. . .	1,294	18	2,773 50
-------------------------	-------	----	----------

HESSE-ÉLECTORALE.

Diocèse de Fulde. . .	1,577	13	3,379 75
-----------------------	-------	----	----------

DUCHÉ DE NASSAU.

Diocèse de Limbourg . . .	1,642	12	3,519 »»
---------------------------	-------	----	----------

WURTEMBERG.

Diocèse de Rottenbourg.	11,508	58	23,921 17
			<u>55,453 f. 64 c.</u>

AMÉRIQUE DU NORD.

Diocèse de *** . . .			4,000 f.
----------------------	--	--	----------

CANADA.

	livres	sh.	d.	
Diocèse de QUÉBEC . . .	2,245	»»	9	47,894 f. 13 c.
— de Montréal . . .	1,208	»»	»	25,771 »»
				<u>77,665 f. 13 c.</u>

Report 77,665 f. 13 c.

ÉTATS-UNIS.

	dollars	
Diocèse de Natchez. . .	86 40	432 » »
— de la Nouvelle-Orléans. . .	800 » »	4,000 » »

NOUVELLE-ÉCOSSE.

Diocèse d'Halifax . . .		1,950 » »
		<u>84,047 f. 13 c.</u>

AMÉRIQUE DU SUD.

BRÉSIL.

	reis.	
Diocèse de BAHIA (1).	1,021,650	2,981 f. 20 c.

CHILI.

	piastres.	
Diocèse de SANTIAGO.	1,245 25	6,226 25
— de Coquimbo . . .	138 » »	690 » »
		<u>9,897 f. 45 c.</u>

BELGIQUE.

Diocèse de MALINES.		34,755 f. 72 c.
— de Bruges		20,041 50
— de Gand.		38,805 73
		<u>93,602 f. 95 c.</u>

(1) Des fonds ont, sans doute, été recueillis dans d'autres diocèses que celui de Bahia; mais ils ne nous sont point parvenus

	Report	93,602 f. 95 c.
Diocèse de Liège		34,565 » »
— de Namur		12,911 99
— de Tournay.		33,296 92
	(1)	<u>174,376 f. 86 c.</u>

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

liv. st. sh. d.

District de Lancastre.	437	4	8	11,127 f. 26 c.
— de Londres	339	15	11	8,646 49
— d'Yorck.	272	13	9	6,939 69
— du Nord	97	2	10	2,472 18
— du Centre.	170	11	11	4,340 48
— de l'Est.	53	13	10	1,366 41
— de l'Ouest	146	17	9	3,738 18
Pays de Galles	66	13	» »	1,696 20

ÉCOSSE.

District du Nord.	2	15	11	71 15
— de l'Est	85	14	4	2,172 46
— de l'Ouest.	98	» »	» »	2,508 80

IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH	92	19	11	2,391 86
— d'Ardagh	23	16	6	612 78
— de Clogher	7	11	9	195 20
— de Derry	7	14	10	1,742 35
— de Down et Connor	55	2	11	1,418 35

 51,439 f. 84 c.

(1) La recette de 1845 comprenait un don de 30,000 fr. qui ne s'est pas renouvelé.

	Report			51,439 f. 84 c.	
	liv. st.	sh.	d.		
Diocèse de Dromore	33	13	4	865	95
— de Kilmore	49	3	11	1,265	35
— de Meath	215	13	»»	5,546	52
— de Raphoë	15	9	»»	397	40
— de CASHEL	282	14	3	7,271	33
— de Cloyne et Ross	248	19	7	8,975	75
— de Corck	845	1	10	21,735	76
— de Kerry	76	13	2	1,971	65
— de Killaloë	143	9	9	3,690	50
— de Limerick	118	18	4	3,058	54
— de Waterford	528	16	4	13,601	17
— de DUBLIN	1,564	1	3	40,227	69
— de Ferns	303	5	8	7,800	45
— de Kildare et Leighlin	290	14	6	7,477	45
— d'Ossory	225	4	2	5,792	36
— de TUAM	61	»»	»»	1,568	92
— d'Achonry	26	10	7	682	35
— de Clonfert	17	2	10	440	90
— d'Elphin	54	7	4	1,398	33
— de Galway	75	1	8	1,931	14
— de Killala	19	1	3	490	30
— de Kilmacduagh	17	11	6	452	05

COLONIES BRITANNIQUES.

Adélaïde (Australie)	257	50
Agra(1).	»»	»»
Cap de Bonne-Espérance	1,792	»»
	<hr/>	
	190,131 f. 20 c.	

(1) 725 fr. annoncés figureront au compte-rendu de 1847.

	Report	190,131 f. 20 c.
Gibraltar.		1,449 »
Jamaïque.		200 »
Inde		127 25
Madras		6,874 56
Maurice (île)		3,510 61
Trinidad. {	Trinidad. 1,038	} 1,560 »
	Sainte-Lucie 522	
Vérapolly (Malabar).		800 »
		<hr/>
		204,652 f. 62 c.
		<hr/>

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.	
ROME.	7,397 86 5	40,205 f. 79 c.
Diocèse d'Acqua-Pen-		
dente	41 24 »	224 13
— d'Alatri.	154 » »	836 96
— d'Albano	76 55 »	416 03
— d'Amelia	52 » »	282 61
— d'Anagni	48 68 »	264 57
— d'Ancône	150 » »	815 22
— d'Ascoli.	214 81 »	1,167 45
— d'Assise	159 09 »	864 62
— de Bagnorea.	64 77 »	352 01
— de BÉNÉVENT.	168 » »	913 04
— de Bertinoro	64 23 5	349 10
— de Sarsina.	37 52 »	203 91
— de BOLOGNE.	1,400 » »	7,608 70
— de Cagli.	56 10 »	304 89
— de Pergola.	66 47 »	361 25
— de CAMERINO.	217 47 »	1,181 90
		<hr/>
		56,352 f. 18 c.

	Report	56,352 f. 18 c.	
	écus romains.		
Diocèse de Cèsène.	224 18 »	1,218	37
— de Cingoli.	40 » »	217	39
— de Citta della Pieve.	25 » »	135	87
— de Citta di Cas- tello	157 » »	853	26
— de Civita-Castellana	103 40 »	561	96
— de Civita - Vec- chia.	90 » »	489	13
— de Fabriano.	90 » »	489	13
— de Fano	390 » »	2,119	57
— de Ferentino.. . . .	86 60 »	470	65
— de FERMO.	343 » »	1,864	13
— de FERRARE.	854 52 »	4,644	13
— de Foligno.	100 » »	543	48
— de Forli.	250 » »	1,358	70
— de Forlimpopoli . . .	72 80 »	395	65
— de Fossombrone . . .	25 40 »	138	04
— de Frascati.	85 » »	461	96
— de Gubbio.	400 » »	2,173	91
— d'Iesi.	171 26 »	930	76
— d'Imola	520 » »	2,826	09
— de Lorette.	67 84 »	368	70
— de Recanati	52 78 »	286	85
— de Macerata et Tolentino.	190 » »	1,032	61
— de Matelica	115 » »	625	» »
— de Montalto.	71 95 »	391	03
— de Montefeltre	369 20 »	2,006	52
— de Montefiascone.	56 14 »	305	11
— de Narni.	12 » »	65	22
		<hr/>	
		83,325 f. 40 c.	

Report 83,325 f. 40 c.

denarii romains.

Diocèse de Nepi et Sutri

(Com ^o de Tolfa).	47 » » »	255	43
— de Nocera. . . .	80 » » »	434	78
— de Norcia . . .	53 95 α	293	21
— d'Orvieto. . . .	178 90 5	972	31
— d'Osimo. . . .	50 » » »	271	74
— de Palestrina. . .	170 » » »	923	91
— de Perugia. . . .	460 83 »	2,504	51
— de Pesaro. . . .	325 » » »	1,766	30
— de Poggio-Mirteto.	45 » » »	244	57
— de RAVENNE. . . .	317 34 »	1,724	67
— de Rieti. . . .	100 » » »	543	48
— de Rimini. . . .	210 » » »	1,141	30
— de Ripatransone .	95 36 5	518	29
— de Sabina (Ne- rola). . . .	4 05 »	22	01
— de San-Severino .	62 68 »	340	65
— de Sinigaglia. . .	300 » » »	1,630	43
— de SPOLETTE. . .	171 60 »	932	61
— de Terracine , Sezze et Piperno.	67 70 »	367	94
— de Tivoli	129 21 »	702	23
— de Todi. . . .	48 » » »	260	87
— d'Urbania. . . .	155 83 »	846	90
— d'URBINO. . . .	60 » » »	326	09
— de Velletri. . . .	123 13 »	669	18
— de Veroli. . . .	80 » » »	434	78
— de Viterbe et Tos- canella	94 70 »	514	67
Abbaye des quatre Fontaines	74 54 »	405	11

 102,373 f. 37 c.

ESPAGNE

ET SES COLONIES.

	réaux.	
De divers diocèses.	(1) 82,720 »»	<u>21,507 f. 16c.</u>

GRÈCE.

	drachmes.	
Diocèse de NAXIE (2).	» » »»	» » f. » » c.
— de Santorin	333 34	300 » »
— de Syra.	402 »»	373 73
— de Tine.	1,000 »»	928 67
		<u>1,602 f. 40 c.</u>

ILES IONIENNES.

Diocèse de Corfou.	892 f. 31 c.
— de Zante.	136 24
	<u>1,028 f. 55 c.</u>

(1) Dans cette somme se trouvent compris 630 f. 49 c. provenant de l'île de Cuba. — Il est aussi arrivé de la même île 944 fr. que la clôture de l'exercice n'a pas permis de comprendre dans les recettes de 1846 ; ils figureront au compte-rendu de 1847.

(2) 125 drachmes annoncées ne nous sont point encore parvenues.

LEVANT.

piastres turques.

Vicariat apostolique de			
CONSTANTINOPLE. (1) » »		» f. » c.	
Diocèse de SMYRNE.	2,620 » »	631	34
— de Scio.	690 » »	166	26
— d'Alep	429 30	98	22
— de Damas.	360 » »	85	» »
— de Diarbékir	2,500 » »	571	43
Ile de Chypre.	921 8	230	30
Vicariat apostolique de			
EGYPTE.	4,058 » »	1,031	25
Vicariat apostolique de			
Tunis	1,028 32	257	21
Tripoli de Barbarie	1,344 » »	336	» »
		<hr/>	
		3,407 f. 01 c.	
		<hr/> <hr/>	

LOMBARD-VÉNITIEN

(ROYAUME.)

liv. autrich.

Diocèse de MILAN. (10 ^{es} part.)	34,482 75	30,000 f. » »
— de Bergame (id.)	13,408 62	11,665 50
— de **** (id.)	1,083 90	943 » »
— de ***** (id.)	114 94	100 » »
— de ***** (id.)	2,475 75	2,151 91
		<hr/>
		44,860 f. 41
		<hr/> <hr/>

, DUCHÉ DE LUCQUES.

liv. lucq. s. d.

Diocèse de LUCQUES	12,111 13 8	9,083 f. 80 c.
		<hr/> <hr/>

(1) 2,111 f. annoncés ne sont point encore parvenus.

ILE DE MALTE.

écus maltais.

Diocèse de Malte	5,969	4 »»	12,390 f. »» c.
----------------------------	-------	------	-----------------

DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi	1,203	f. 45 c.
— de Massa	2,928	»»
— de Modène	6,092	44
— de Nonantola	393	39
— de Reggio	8,200	»»
		<hr/>
		18,817 f. 28 c.

DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino	436	f. 20 c.
— de Guastalla	510	43
— de Parme	4,887	10
— de Plaisance	9,086	16
		<hr/>
		14,919 f. 89 c.

PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de		
Bois-le-Duc	33,198	f. 72 c.
— de Bréda	5,211	»»
— du Limbourg	12,259	30
— du Luxembourg	10,492	42
De divers archiprêtres	32,175	46
		<hr/>
		93,336 f. 90 c.

PORTUGAL.

reis.

Diocèse d'Aveiro	48,000	300 f. »» c.
----------------------------	--------	--------------

	Report. . .	300 f. » » c.
	rels.	
Diocèse de Coimbre. . .	65,200	407 » »
— de Porto.	674,225	4,213 » »
— de Viseu.	92,860	580 » »
— d'EVORA	220,390	1,377 » »
— de Beja	28,800	180 » »
— de Crato	14,400	90 » »
— d'Elvas	38,060	237 » »
— de LISBONNE.	2,245,310	14,033 » »
— de Guarda	34,200	213 » »
— de Lamego.	25,020	166 » »
— de Leiria.	154,725	967 » »
— de Thomar	14,400	90 » »

ILES AÇORES.

Diocèse d'Angra.	264,000	1,650 » »
--------------------------	---------	-----------

ILE DE MADÈRE.

Diocèse de Funchal.	15,735	92 » »
	(1)	<u>24,595 f. » » c.</u>

PRUSSE.

GRAND DUCHÉ DE POSEN.

thalers sil. pf.

Diocèse de POSEN et GNESEN	364 » » »	1,365 f. » » c.
---	-----------	-----------------

(1) D'autres sommes recueillies dans le royaume de Portugal n'ont pas pu nous être adressées avant la clôture de l'exercice. Il en est de même de l'état des dépenses. Ces recettes et ces dépenses figureront au compte-rendu de 1847.

Report 1,365 f. » » c.

PROVINCE DE PRUSSE.

	thalers	sil.	pf.		
Diocèse de Culm .	1,348	3	10	5,334	47
— de Varmie .	2,541	»	»	9,951	85

PROVINCE RHÉNANE.

Diocèse de COLOGNE	21,978	19	11	82,419	98
— de Trèves .	3,945	24	»	14,796	75

SILÉSIE.

Diocèse de Breslau .	5,043	»	»	18,553	14
— d'Olmütz (partie prussienne) .	44	»	»	161	55
— de Prague (partie prussienne) .	635	»	»	2,333	77

WESTPHALIE.

Diocèse de Munster. .	13,621	3	2	51,079	14
— de Paderborn .	4,715	4	7	17,681	82

 203,677 f. 47 c.

ÉTATS SARDES.

DUCHÉ DE GÈNES.

Diocèse de GÈNES	33,941 f. 72 c.
— d'Albenga	3,926 »
— de Bobbio	1,334 92
— de Nice.	4,643 10
— de Sarzane	1,934 18
— de Savone.	2,432 29
— de Vintimille.	2,762 47

 50,974 f. 68 c.

Report 50,974 f. 68 c.

PIÉMONT.

Diocèse de TURIN	61,123	30
— d'Acqui	3,665	08
— d'Albe.	5,800	»»
— d'Aoste.	6,200	»»
— d'Asti	3,116	65
— de Coni	2,600	»»
— de Fossano	2,902	50
— d'Ivrée.	8,284	25
— de Mondovi.	9,060	25
— de Pignerol.	4,712	50
— de Saluces.	5,018	75
— de Suse	1,600	»»
— de VERCEIL	7,022	63
— d'Alexandrie	2,238	»»
— de Bielle	5,350	»»
— de Casal	4,023	»»
— de Novare.	7,600	»»
— de Tortone	9,000	»»
— de Vigevano	2,969	70

SARDAIGNE.

Diocèse d'ORISTANO	141	44
— de SASSARI	866	86
— d'Alghero	190	»»

SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY	11,033	80
— d'Annecy	25,275	»»
— de Moutiers	6,030	»»
— de St-Jean-de-Maurienne	3,000	»»

 249,798 f. 39 c.

DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

	ducats	gr.		
Diocèse de NAPLES . . .	7,834	10	34,243 f. 90 c.	
— de Pouzzoles . . .	60	» »	262	27
— de SORRENTO. . .	1,410	» »	6,163	30
— de Sora.	100	» »	437	11
— d'Aversa	126	» »	559	76
— d'isernia	16	80	73	44
— de Cava et Sarno . .	170	» »	743	09
— de Nocera de Pa-				
gani	284	» »	1,241	40
— de Melfi et Rapolla.	100	» »	437	11
— de Conversano . . .	204	» »	891	71
— de TRANI et NA-				
ZARETH	53	» »	231	67
— de Castellaneta . . .	60	» »	262	27
— de Lecce	100	» »	437	11
— d'Ugento	60	» »	262	27
— de Gallipoli	18	88	82	53
— de SANTA - SEVE-				
RINA	100	» »	437	11
— d'Oppido.	310	» »	1,355	05
— de Mileto	59	40	259	65
— d'Aprutino et Te-				
ramo	82	32	359	83
— d'Atri et Penne . . .	30	» »	131	13
— de Gerace.	105	» »	458	97
— de Muro	27	» »	118	02
— de Venosa.	50	» »	218	56

 49,658 f. 26 c.

	Report	49,658 f. 26 c.	
	ducats	gr.	
Diocèse de Boiano. . .	40	»»	174 85
— d'OTRANTE . . .	110	»»	480 83
— de Monte-Cassino . .	133	77	584 73
— de Bisceglie . . .	186	70	816 09
— de Gravina, Monte- peloso et Altamura . .	170	»»	743 09
— de CHIETI . . .	200	»»	874 23
— de BRINDISI . . .	100	»»	437 11
— de Castellamare . .	366	»»	1,599 84
— de REGGIO . . .	133	»»	581 36
— de Catanzaro. . .	30	»»	131 13
— de Marsi. . .	27	30	119 33
— de LANCIANO . . .	40	»»	174 85
— de Capaccio. . .	23	30	101 85
— de Lucera . . .	34	60	151 24
— de BARI . . .	100	»»	437 11
Abbaye de la Sainte-Tri- nité de la Cava . . .	38	31	167 46
Diocèse d'Ascoli et Cerignola.	20	»»	87 42
— de Policastro . . .	20	»»	87 42
— de Molfetta . . .	167	36	731 56
— de Giovinazzo . . .	45	97	200 94
— de Terlizzi . . .	50	30	219 87
— de COSENZA . . .	100	»»	437 11
— de Trivento . . .	50	»»	218 56
— de Nole . . .	160	»»	437 11
— de Bovino . . .	15	»»	65 57
— de SALERNE . . .	134	»»	585 73
— d'Ortona . . .	20	40	89 17
— de Tricarico . . .	89	67	391 96
— d'Oria . . .	64	»»	279 73
			<hr/> 61,037 f. 63 c.

Report

61,065 f. 53 c.

	ducats	gr.		
Diocèse de San-Marco et				
Bisignano . . .	10	» »	43	71
— de Troja . . .	60	90	266	20
— de Lacedonia . .	20	» »	87	42
— de Sainte-Agathe des				
Goths	20	40	89	17
— de CAPOUE . . .	337	50	1,467	39

SICILE.

Diocèse de PALERME.	2,486	14 5	10,358	95
— de MESSINE . . .	392	54 »	1,635	58
— de MONTRÉAL . .	502	23 »	2,092	63
— de Catane . . .	600	» » »	2,500	» »
— de Mazzara . . .	562	75 »	2,344	79
— de Syracuse . . .	195	44 »	814	33
— de Girgenti . . .	721	36 5	3,005	69
— de Caltagirone . .	90	» » »	375	» »
— de Noto	200	» » »	833	33
— de Caltanissetta .	116	40 »	485	» »
— de Trapani	448	47 5	1,868	65
— de Cefalù	690	63 5	2,877	65
— de Piazza	8	70 »	36	25
— de Nicosia	97	15 »	404	79
— de Lipari	15	» » »	62	50

 92,714 f. 56 c.

SUISSE.

francs de Suisse.

Diocèse de Bâle. . . .	9,423	51	13,462	f. 16 c.
------------------------	-------	----	--------	----------

	Report	13,462 f. 16 c.
	francs de Suisse.	
Diocèse de Coire : . .	3,077 46	4,396 37
— de Côme (Tessin). (1)	646 54	923 63
— de Lausanne . . .	7,024 32	10,034 75
— de Saint-Gall . . .	2,858 50	4,083 57
— de Sion (2) . . .	3,467 34	4,953 35
		<u>37,853 f. 83 c.</u>

TOSCANE.

	liv. tosc.	s. d.		
Diocèse de FLORENCE.	17,021	15 »	14,298	25
— de Colle	706	» » »	593	04
— de Fiezoie. . . .	2,510	8 »	2,108	74
— de Pistoie. . . .	2,320	» » »	1,948	
— de Prato	2,589	4 8	2,174	92
— de San-Miniato . .	2,500	» » »	2,100	» »
— de San-Sepolcro . .	2,900	» » »	2,436	» »
— de PISE	6,629	3 8	5,568	48
— de Livourne . . .	3,900	» » »	3,276	» »
— de Pontremoli . .	700	» » »	588	» »
— de SIENNE	2,684	6 8	2,254	84
— d'Arezzo	1,622	3 4	1,362	62
— de Chiusi. . . .	320	» » »	268	80
— de Cortone. . . .	600	» » »	504	» »
— de Grosseto . . .	320	» » »	268	80
— de Massa et Po- pulongia	1,312	2 8	1,102	16
			<u>40,853 f. 45 c.</u>	

(1) 4,001 livres milanaises annoncées ne nous sont point encore parvenues.

(2) 236 francs, provenant de St-Maurice (Diocèse de Sion), arrivés après la clôture de l'exercice, seront compris dans le compte-rendu de 1847.

	Report	40,853 f. 45 c.
	liv. tose. s. d.	
Diocèse de Modigliana	510 » »	428 54
— de Montalcino .	375 2 8	315 10
— de Monte- Pulciano. . .	400 » »	336 »
— de Pescia. . .	1,040 » »	873 60
— de Pienza . .	123 6 8	103 60
— de Sovana . .	2,153 6 8	1,808 80
— de Volterra . .	1,252 » »	1,051 68
		<u>45,770 f. 77 c.</u>
	écus rom.	
De divers pays de l'Italie. (Versé à Rome.) . . .	2,705 50	<u>14,703 f. 81 c.</u>
De diverses contrées du nord de l'Europe (1). . . .		<u>371 f. 84 c.</u>

(1) Dans cette somme se trouvent compris 271 fr. 84 c. , produit de la rente d'un capital de 6,000 fr. provenant du Diocèse de Varsovie , donné à l'Oeuvre en 1843 , et dont il a été fait mention dans le compte de la susdite année.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions ,
pour 1846 , a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers , évêque , vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse).	69,440 l. s. s. c.
A Mgr Scott , évêque , vicaire apostolique du district occidental (Ecosse).	39,680 » »
A Mgr Kile, évêque, vicaire apos- tolique du district du Nord (Ecosse).	24,800 » »
Pour le Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre). .	6,000 » »
Au Vicariat apostolique de Lon- dres , pour la Mission de Jersey. .	5,000 » »
A Mgr Brown , évêque , vicaire apostolique du pays de Galles (An- gleterre)	14,880 » »
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée en Angleterre. .	17,856 » »
Pour la Mission des Rédempto- ristes en Cornouailles (Angleterre .	9,000 » »
A Mgr Hugues , évêque , vicaire apostolique de Gibraltar	11,904 » »
A Mgr Marilley , évêque de Lau- sanæ et Genève.	62,496 » »
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle (Suisse). ,	4,960 » »
A Mgr Gaspard de Carl , évêque	

266,016 f. » » c.

Report	266,016 f. » » c.
de Coire (Suisse).	7,936 » »
Pour diverses Missions du Nord de l'Europe.	154,840 » »
Missions allemandes des Ré- demptoristes	4,960 » »
A Mgr Paul Sardi, évêque, visi- teur apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels).	19,840 » »
A Mgr Molajoni, évêque admi- nistrateur du vicariat apostolique de la Valachie et de la Bulgarie .	7,936 » »
A Mgr Barisich, évêque, vi- caire apostolique de l'Erzégovine .	7,936 » »
Pour les divers diocèses d'Alba- nie, de Serbie et de Macédoine. .	21,868 » »
Pour la Mission de la Compagnie de Jésus en Dalmatie.	500 » »
Au Vicariat apostolique de Sophia (Mission des RR. PP. Capucins).	3,000 » »
Pour la Mission des RR. PP. Mi- neurs Conventuels à Constanti- nople	4,960 » »
Pour la Mission des RR. PP. Do- minicains à Constantinople.	9,920 » »
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constanti- nople.	49,900 » »
A Mgr Hassun, archevêque ar- ménien catholique de Constantino- ple	14,880 » »
	<hr/>
	574,492 f. » » c.

Report	574,492 f. » » c.
Mission des Lazaristes à Constantinople, collège, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité, etc.	20,600 » »
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégal apostolique pour la Grèce continentale.	21,824 » »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Syra	500 » »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Paros	1,500 » »
A Mgr Castelli, archevêque de Naxie	3,000 » »
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.	3,000 » »
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus à Tine et à Syra	5,400 » »
Pour la Mission des Lazaristes et l'établissement des Sœurs de la Charité à Santorin.	6,500 » »
Pour le diocèse de Corfou.	1,500 » »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Céphalonie.	2,000 » »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Candie.	2,000 » »
Pour les Missions des RR. PP. Capucins à la Canée et à Retimo	1,500 » »
	<hr/>
	643,816 f. » » c.
	<hr/>

MISSIONS D'ASIE.

A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie Mineure.	14,880 f. » » c.
---	------------------

Report	14,830 l. » c.
Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères et établissement des Sœurs de la Charité.	17,700 »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne.	5,952 »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	2,500 »
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Mételin.	3,000 »
Pour les Missions de l'île de Chypre.	10,150 30
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Rhodes.	2,000 »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins dans l'Anatolie.	7,936 »
A Mgr Villardell, archevêque, déléгат apostolique au Liban, et pour les divers Rits Unis.	24,897 »
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie.	3,968 »
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie.	3,472 »
Missions des Lazaristes à Alep, à Damas, et collège d'Antoura.	10,000 »
Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie.	25,280 »
A Mgr Trioche, évêque, déléгат apostolique à Babylone, et pour les divers Rits Unis.	29,760 »
Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan	9,920 »

171,415 f. 30 c.

Report	171,415 f. 30 c.
Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie	2,500 » »
Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie.	11,904 » »
Mission des RR. PP. Servites en Arabie.	5,952 » »
Mission Arménienne en Perse.	3,000 » »
Mission des Lazaristes en Perse.	21,000 » »
A Mgr Borghi, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins).	21,824 » »
Pour la Mission de Patna.	7,936 » »
A Mgr Carew, archevêque, vicaire apostolique de Calcutta	4,960 » »
Pour la Mission de Dacca.	11,904 » »
A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes).	15,872 » »
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, archevêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes).	8,928 » »
Pour la Mission de Koulan.	9,920 » »
Pour la Mission de Mangalore.	9,920 » »
A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry (Coromandel) (Congrégation des Missions étrangères).	38,675 » »
Pour la Mission de Maïssour (Congrégation des Missions étrangères).	20,605 » »
	<hr/>
	366,315 f. 30 c.

	Report	366,315 f. 30 c.
Pour la Mission de Coimbatour (Congrégation des Missions étrangères).		19,585 »»
Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré.		41,040 »»
A Mgr Fenelly, évêque, vicaire apostolique de Madras.		19,840 »»
Pour la Mission d'Hyderabad.		5,952 »»
Pour la Mission de Vizagapatam. A Mgr Bettachini, évêque, pour les Missions de Ceylan.		14,880 »» 7,968 »»
A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la sainte Vierge).		44,720 »»
Pour la Mission du Thibet, (Con- grégation des Missions étrangères).		10,415 »»
A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Chan-Tong, et ad- ministrateur de Nankin.		19,840 »»
A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés)		29,808 »»
A Mgr Gabriel de Moretta, évê- que, vicaire apostolique du Chan- Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins).		15,872 »»
A Mgr Alphonse-Marie de Donato, évêque, vicaire apostolique du Chen-Si (Mission des RR. PP. Mi- neurs Observantins).		17,856 »»
Préfecture apostolique et Procure des Missions Italiennes à Hong-		

 614,091 f. 30 c.

	Report	614,091 f. 30 c.
Kong.		15,872 " "
A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères).		30,990 " "
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yun-Nan en Chine (Congrégation des Missions étrangères).		20,240 " "
Pour le Vicariat apostolique du Kouei-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères).		10,675 55
Pour la Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Macao		35,633 " "
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains).		19,840 " "
A Mgr Daguin, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie-Mongole (Mission des Lazaristes).		6,000 " "
A Mgr Mouly, évêque, pour les Missions des Lazaristes dans le diocèse de Pékin.		4,000 " "
A Mgr Baldus, évêque, vicaire apostolique du Ho-Nan (Mission des Lazaristes).		6,863 " "
A Mgr Larribe, évêque, vicaire apostolique du Kiang-Si (Mission des Lazaristes).		10,500 " "
A Mgr Lavaissière, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang (Mission des Lazaristes).		8,000 " "
		<hr/> 782,704 f. 85 c.

Report	782,704 f. 85 c.
Pour l'établissement des Sœurs de la Charité, et la construction d'une Eglise en Chine. (Miss. des Lazarist.)	30,000 » »
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine.	44,800 » »
A Mgr Verrolles, évêque, vicaire apostolique de la Mandchourie (Congrégation des Missions étrangères) .	23,869 50
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de la Corée (Congrégation des Missions étrangères).	18,540 » »
Pour la Mission des îles Lieou-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères).	14,620 » »
A Mgr Hermosilla, évêque, vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains).	24,800 » »
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Miss. étrangères).	25,910 » »
Pour le Vicariat apostolique du Tong-King méridional. (Congrégation des Missions étrangères.	21,405 » »
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (Congrégation des Missions étrangères).	23,865 » »
A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Congrégation des Missions étrangères).	15,925 » »
	<hr/>
	1,026,439 f. 35 c.

Report	1,026,439 f. 35 c.
A Mgr Bouchot, évêque, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (Congrégation des Miss. étrangères).	27,015 » »
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (Congrégation des Missions étrangères).	22,030 » »
Pour le Collège général de Pulo-Pinang (Congrégation des Missions étrangères).	23,840 » »
	<hr/>
	1,099,324 f. 35 c.
	<hr/> <hr/>

MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Pavy, évêque d'Alger .	106,284 f. » » c.
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le diocèse d'Alger.	11,904 » »
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). .	12,400 » »
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie	3,050 » »
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Égypte, et pour les divers Rits Unis.	37,696 » »
Mission des Lazaristes à Alexandrie d'Égypte, établissements des Frères de la doctrine chrétienne, des Sœurs de la Charité et construction d'une église.	77,750 » »
Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés dans la Haute-	
	<hr/>
	249,084 f. » » c.

	Report	249,084 f. » » c.
Égypte.		5,952 » »
Pour les Missions de la Congrégation de Saint-Lazare dans l'Abysinie et le Sennaar		21,200 » »
A Mgr Massaia , évêque , vicaire apostolique des Gallas (Abyssinie) (Mission des Capucins)		15,000 » »
A Mgr Griffitz , évêque , vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance. (Mission des RR. PP. Dominicains.)		27,776 » »
Pour le Vicariat apostolique des Deux-Guinées. (Mission de la Congrégation du S. Cœur de Marie.)		42,720 » »
Pour la Mission du Sénégal		6,000 » »
		<hr/>
		367,732 f. » » c.
		<hr/> <hr/>

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Provencher , évêque , vicaire apostolique de la Baie d'Hudson		19,840 » »
A Mgr Dollard , évêque , vicaire apostolique du Nouveau-Brunswick.		5,952 » »
A Mgr Walsh , évêque d'Halifax (Nouvelle-Ecosse).		24,800 » »
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town.		5,952 » »
A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada).		15,872 » »
		<hr/>
		72,416 f. » » c.

Report	72,416 f. » » c.
A Mgr Phelan , évêque administrateur de Kingston (Haut-Canada).	9,920 » »
A Mgr Signay , archevêque de Québec (Bas-Canada)	40,000 » »
A Mgr Bourget, évêque de Montréal (Bas-Canada).	27,776 » »
Pour les Missions des Oblats de Marie immaculée au Canada et à la Baie d'Hudson.	27,776 » »
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus au Canada. . . .	29,702 32
A Mgr Blanchet , archevêque d'Orégon-City (États-Unis). . .	54,560 » »
A Mgr Loras évêque de Dubuque (Etats-Unis)	26,784 » »
A Mgr Lefèvre , évêque coadjuteur et administrateur du Détroit (Etats-Unis)	29,760 » »
A Mgr Purcell , évêque de Cincinnati (Etats-Unis)	20,590 » »
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (Etats-Unis).	15,872 » »
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg (Etats-Unis).	15,872 » »
A Mgr Whelan , évêque de Richmond (Etats-Unis).	17,856 » »
A Mgr Hughes , évêque de New-Yorck (Etats-Unis)	19,840 » »
Pour la Mission des [Prêtres de la Miséricorde à New-Yorck. . .	5,400 » »
A Mgr Tyler , évêque d'Hartford (Etats-Unis)	9,920 » »
	<hr/>
	424,044 f. 32 c.

	Report	424,044 f. 32 c.
A Mgr Miles, évêque de Nashville (Etats-Unis)	15,872	»
A Mgr Flaget, évêque de Louisville (Etats-Unis).	15,780	»
A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes (États-Unis).	39,680	»
Aux établissements de la Congrégation de Sainte-Croix dans le diocèse de Vincennes.	14,880	»
A Mgr Kenrick, évêque de Saint-Louis (Etats-Unis)	29,760	»
A Mgr Henni, évêque de Milwaukee (Etats-Unis)	11,904	»
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock (Etats-Unis).	17,856	»
A Mgr Quarter, évêque de Chicago (Etats-Unis).	37,696	»
A Mgr Chanches, évêque de Natchez (Etats-Unis).	18,000	»
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis)	24,800	»
A Mgr Portier, évêque de Mobile (Etats-Unis).	37,728	»
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston (Etats-Unis)	39,783	»
Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis	30,000	»
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus au Missouri (Etats-Unis)	11,920	»
Pour les Missions de la Com-		

769,703 f. 32 c.

Report	769,703 f. 32 c.
pagnie de Jésus aux Montagnes Rocheuses (Etats-Unis).	44,900 " "
Pour les Missions des RR. PP. Dominicains aux Etats-Unis.	3,600 " "
A Mgr Odin, évêque, vicaire apostolique du Texas	49,600 " "
A Mgr Smith, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises	29,760 " "
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque.	4,960 " "
A Mgr Hynes, évêque administrateur du Vicariat apostolique de la Guyane Britannique	24,800 " "
A Mgr Niewindt, évêque, vicaire apostolique de Curaçao	59,520 " "
Pour la Mission de Surinam.	16,864 " "
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud.	14,800 " "
	<hr/>
	1,018,507 f. 32 c.
	<hr/> <hr/>

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

Pour les Vicariats apostoliques de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus).	111,488 f. 65 c.
A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande (Missions des RR. PP. Maristes).	62,100 " "
	<hr/>
	173,588 f. 65 c.

Report	173,588 f. 65 c.
Pour le Vicariat apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie (Missions des RR. PP. Maristes)	58,330 »»
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (Missions des RR. PP. Maristes) . .	69,836 »»
A Mgr Douarre, évêque, pour les Missions des RR. PP. Maristes dans la Nouvelle-Calédonie	53,370 »»
Pour la Procure des RR. PP. Maristes à Sydney (Australie) . .	24,304 »»
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie)	29,760 »»
A Mgr Humphry, évêque d'Adélaïde (Australie)	12,000 »»
A Mgr Brady, évêque de Perth (Australie)	49,600 »»
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diémen) . .	15,872 »»
	<hr/>
	486,660 f. 65 c.
	<hr/> <hr/>

MISSION DE LA CORÉE.

De nouveaux Missionnaires viennent enfin d'aborder en Corée. Avant d'y pénétrer avec eux , et de les suivre dans cette voie qui a conduit tous leurs prédécesseurs au martyre, nous allons jeter un coup-d'œil sur le théâtre encore peu connu de leur zèle , et résumer en quelques mots le passé religieux d'une chrétienté qui , seule peut-être entre toutes les églises, a pu se fonder sans apôtres et se soutenir longtemps sans pasteurs.

Le royaume de Corée forme au nord-est de la Chine , dont il est tributaire , une presqu'île d'environ deux cents lieues de long sur soixante dans sa moyenne largeur. Divisé en huit provinces , savoir : *Hem-kiang-tao* , *Kang-ouan-tao* , *Kien-san-tao* , *Kien-la-tao* , *Toang-tchang-tao* , *Kiang-ki-tao* , *Han-hai-tao* et *Piang-chan-tao* , il renferme , dit-on , dans ses quarante districts , trente-trois villes du premier ordre , cinquante-huit du second , et soixante-six de troisième classe. *Hang-yang* , sa capitale, est située dans la province de *Kiang-ki-tao* , à cinq lieues de la mer Jaune ; on l'appelle aussi *Kin-tou* ou *Cour royale* , parce qu'elle est la résidence du souverain. C'est

une ville assez grande , mais mal bâtie et confusément groupée sur un vaste plateau , au milieu d'un amphithéâtre de montagnes et de forêts , dont une enceinte fortifiée embrasse et couronne les hauteurs.

Il serait impossible avec les données incomplètes qu'on possède sur ce pays , d'en évaluer la population , même d'une manière approximative : tout ce que les Missionnaires nous apprennent , c'est qu'après l'aridité du sol , ce qui frappe le plus en Corée est la rareté des habitants. Diverses causes ont contribué à dépeupler cet état ; les unes sont permanentes , et ce sont ou des maladies pestilentielles , ou des famines affreuses , qui déciment périodiquement les familles coréennes ; les autres tiennent à des événements déjà anciens et rappellent les malheurs d'une double invasion. Les Japonais en 1592 , et les Chinois en 1636 , se jetèrent sur ce peuple sans énergie , qui ne sait tirer le glaive que contre les chrétiens , firent de la péninsule un désert , et la laissèrent sous le joug d'un tribut odieux. Les pertes qu'elle fit alors n'ont jamais été pleinement réparées. De plus , le pays recèle dans ses âpres montagnes un ennemi redoutable et nombreux ; les bêtes féroces , le tigre surtout , y surabondent , et chaque année mille victimes au moins périssent broyées sous leur dent.

Envisagée sous le rapport religieux , la Corée est depuis un temps immémorial prosternée aux pieds des idoles. On compte au premier rang de ses mille divinités , *Semytsou* , génie tutélaire des familles ; *Tsetsou* , conservateur des habitations ; *Samsin* , créateur du genre humain ; *Malmieng* , ami et vengeur des parents ; *Senangtsang* , providence de l'univers ; *Jemytong* et *Taipak* arbitres du foyer domestique ; *Kouan* , dieu des combats ; *Tsikseng* , invoqué contre tous les fléaux ; *Confucius* , maître de la sagesse ; *Mirieck* , *Tsieseck* , *Kounoung* ,

et plusieurs autres génies dont il serait trop long d'énumérer les attributs. En Corée comme en Chine, le culte des parents défunts fait aussi partie de la religion nationale; il en est même la pratique la plus commune et le dogme le plus sacré.

Ce fut à l'époque la plus florissante du Christianisme dans l'empire chinois, que les premières lueurs de l'Evangile pénétrèrent dans ce cahos des erreurs coréennes. Quelques sages, dit-on, honorés dans leur patrie du titre de docteurs, et guidés par les seules lumières d'une raison que les passions n'avaient pas obscurcie, comprirent qu'il devait y avoir une doctrine supérieure à celle que leur offraient les sectes diverses du pays. Or il arriva qu'un jour, ces hommes entendirent parler de notre foi aux ambassadeurs qui vont, tous les ans, faire acte de vassalité à la cour de Peking. Désirant mieux connaître une religion dont ils avaient, sur de simples rapports, entrevu la beauté, ils prièrent leurs amis, qui devaient faire partie de la prochaine légation, de leur faciliter cette importante étude. En effet, on leur apporta furtivement quelques livres chrétiens, mêlés à des curiosités européennes; et d'après ces premières notions, fut ébauché l'établissement du catholicisme en Corée: c'était en 1632, sous le règne de l'empereur chinois *Tsong-tchin*.

Depuis cette époque jusqu'en 1720, on perd entièrement de vue cette église naissante; ses premiers pas n'ont point laissé de trace sur le sol coréen; il est à croire que pressentant l'orage, elle abrita prudemment son berceau sous le voile du silence. Mais à la cinquantième année du fameux *Kang-hi*, un autre ambassadeur renoua avec les apôtres de la Chine des rapports long-temps interrompus. Dans une entrevue qu'il eut avec les missionnaires, il reçut d'eux quelques nouveaux

traités de Religion, qu'il emporta en Corée. Un de ses compatriotes, nommé *Hang*, à qui ces livres furent prêtés en confiance, eut le bonheur de goûter les vérités qu'ils renfermaient, embrassa l'Évangile, prit le nom de Jean au baptême, et plus tard, de concert avec quelques autres prosélytes, envoya un nouveau délégué à Peking pour y prendre de plus amples informations sur notre Religion sainte.

Ce pieux messager s'appelait Y. Après avoir conféré avec les missionnaires, il fut baptisé au mois de février 1784 par le P. Ghislain, Lazariste français, qui lui donna un choix de bons livres à répandre dans sa patrie. De retour parmi les siens, Pierre Y se montra fidèle à la mission qu'il avait reçue, en propageant la doctrine du Sauveur avec autant de succès que de courage, et il posa ainsi sur une base désormais plus solide les fondements du christianisme en Corée.

Le temps approchait où ils devaient être cimentés par le sang, et c'était une intrigue de cour qui allait donner le signal des massacres. Il existe en Corée deux partis anciens qui se disputent le pouvoir, et qui s'imposant tour à tour à la faiblesse du prince, pour gouverner en son nom et assouvir leur vengeance, ne font que dicter ou subir des arrêts de proscription. L'un s'appelle la faction *Pick* et l'autre la faction *Ti*. De leur rivalité, qui n'était au début qu'une dissidence d'opinions et une lutte d'influence entre des ministres ambitieux, se sont formées deux écoles politiques ou plutôt deux camps ennemis, séparés par des haines profondes, sans cesse provoqués à de nouveaux excès par les accusations et les défis qu'ils se renvoient, par les combats qu'ils se livrent, et par l'abus de leur passage triomphe, qui n'est, à leurs yeux, que le droit donné au plus fort d'écraser les vaincus. La violence de

leurs réactions est telle que , non contents de frapper sans pitié ceux qui occupaient avant eux les avenues du trône , ils enveloppent dans la même disgrâce tout ce que leurs adversaires ont chéri ou protégé.

C'est ainsi que la Religion chrétienne , toute étrangère qu'elle était à ces funestes divisions , s'est vue désignée à la haine d'un parti , et comprise , jusqu'à six fois en un demi-siècle , dans ses cruels ressentiments. Elle avait fait de rapides progrès sous l'administration des *Tistes* , dont l'autorité lui fut toujours , non pas protectrice , mais du moins tolérante : c'en fut assez pour qu'en 1791 les *Pickistes* , revenus au pouvoir , jurassent de l'anéantir dans une persécution générale. Alors , comme plus tard en 1795 , 1801 , 1819 , 1833 et 1839 , c'est-à-dire chaque fois que le trône a été remplacé sous leur tutelle , le sang coula à flots sur les rivages de la Corée , la foi eut ses témoins dans toutes les conditions et dans tous les âges , des enfants vinrent demander en grâce de mourir avec leurs mères , des juges présentèrent leurs mains aux chaînes des condamnés , des princesses du sang royal descendirent sans crainte au fond des cachots , furent brisées par la torture , ou s'agenouillèrent avec leurs esclaves sous l'épée du soldat. Plus de huit cents noms glorieux sont déjà inscrits sur ce martyrologe , et la liste de proscription reste toujours ouverte.

Entre toutes ces victimes , il en est une que l'Eglise de Corée entoure d'une spéciale vénération , c'est *Paul Tsittsoungi* , le premier de ses martyrs et le plus illustre de ses enfants. On ignore quels combats il eut à soutenir , mais l'on sait que l'épreuve pour lui fut longue et cruelle , qu'après avoir résisté aux séductions aussi bien qu'aux tourments , il mourut en héros de la foi , admiré

des chrétiens pour ses vertus, comme il était estimé des payens eux-mêmes pour sa science.

Du reste, tous les maux des néophytes coréens ne consistaient pas dans les supplices dont les frappait la loi. Obligés de vivre ignorés des payens qui les environnaient, et qui, aujourd'hui encore, les chassent comme des lépreux, s'ils ne les dénoncent pas à la fureur des soldats lancés à leur poursuite, aucun d'eux ne pouvait avoir une demeure fixe, moins encore un domicile connu. Pour échapper aux vexations de tout genre, ils se hâtaient de vendre leurs domaines, ou les abandonnaient faute d'acheteurs; et fuyaient comme des essaims d'abeilles dans un lieu inhabité, sur les montagnes ou dans les forêts, qu'ils croyaient pouvoir défricher sans crainte. Cette émigration, si souvent répétée, les a conduits à la dernière indigence; des centaines périssent chaque année de misère; et quand nos Missionnaires sont venus partager leurs périls, après avoir distribué tout ce qu'ils avaient reçu d'aumônes à ce troupeau affamé, ils se sont vus réduits eux-mêmes à mendier leur pain. « S'il nous arrive quelque secours, « écrivait M. Chastan en 1837, nous pourrons soutenir « notre modeste existence; sinon, nous vivrons encore « quelque temps d'herbes et de racines comme nos pau- « vres chrétiens. »

On se demande avec admiration comment cette Eglise de Corée, perdue pour ainsi dire à l'autre bout du monde, restée pendant tant d'années sans pasteurs, épuisée par la perte de son sang le plus généreux, a pu *renouveler sa jeunesse* dans les angoisses de la faim, et garder sa foi dans l'épreuve si redoutée de la dispersion. Ses ennemis croyaient, en effet, l'avoir anéantie; la secte *'maudite*, ainsi qu'ils l'appelaient, ne se montrait plus; et ce vœu de leur reine semblait exaucé, qu'il fallait,

pour en finir , non seulement faucher l'herbe , mais en arracher la racine. Et cependant le germe de la semence évangélique fructifiait toujours dans l'ombre et le silence ; chaque persécution retrouvait les fidèles plus nombreux. En 1836 , au moment où M. Mauband pénétra dans la Corée, ils s'élevaient déjà à plus de quatre mille ; trois ans après ce chiffre était doublé, et tout l'appareil des derniers supplices a eu pour résultat de porter aujourd'hui à vingt mille le total des chrétiens.

En même temps qu'elle grandissait par l'oppression même , l'Eglise de Corée tendait sans cesse les mains vers l'occident , d'où elle savait que viennent les apôtres ; elle en demandait presque chaque année à la Chine, pour la guider dans ses combats et cicatriser ses blessures. En 1794, Mgr de Gouvéa qui occupait le siège de Peking , choisit un prêtre chinois , nommé *Tcheou*, pour être le premier Missionnaire de ces chrétiens délaissés. Un Judas le vendit aux persécuteurs, et il fut mis à mort en 1801. Cependant le martyr , avant d'expirer , avait annoncé qu'au bout de trente ans ses néophytes recevraient de nouveaux secours.

En effet , vers 1834 , entra en Corée un second prêtre chinois , suivi deux ans plus tard par M. Mauband , de la Société des Missions Etrangères. Aux frontières de la péninsule , M. Mauband avait rendu les derniers devoirs à son Evêque , Mgr Bruguière, Vicaire apostolique de la Corée , qui après avoir long-temps erré dans les déserts de la Mongolie, souvent sans gîte et sans refuge, était mort dans une pauvre chaumière, en vue de sa Mission désolée. M. Chastan y pénétrait presque en même temps que son confrère ; Mgr Imbert se hâta de les rejoindre , car l'orage recommençait à gronder sur son troupeau ; bientôt il devait leur donner rendez-vous dans les fers, et tous trois ; victimes volontaires ; allaient se

livrer au supplice pour le salut et la paix de leurs chères brebis.

Leurs têtes une fois tombées en 1839 , on cessa d'immoler les chrétiens. Était-ce lassitude ou frayeur , on ne sait ; mais le bruit a couru qu'après le meurtre des Missionnaires , la cour se prit à trembler que leurs compatriotes ne vinsent l'en punir ; tout le peuple criait que la Corée , aussi coupable envers les Européens que la Chine , allait avoir le même sort ; que la guerre était imminente ; que d'un jour à l'autre une flotte ennemie apporterait au pays les plus grandes calamités , parce qu'on avait répandu le sang des innocents. Ceux qui avaient fait partie des dernières ambassades ajoutaient encore à ces craintes ; ils disaient avoir appris des Anglais que les rois de l'occident sont dans l'usage de châtier toute nation qui manque à l'hospitalité envers leurs sujets , qu'ils regardent l'honneur de leur couronne comme intéressé à tirer de cette injure une vengeance éclatante. Les ministres étaient donc dans les alarmes , et le royaume entier murmurait dans l'attente d'un grand malheur.

Des Français faisaient , en effet , voile vers la Corée ; mais au lieu de navires de guerre , ils montaient une frêle barque dématée par l'orage ; au lieu de soldats irrités , c'étaient deux ministres de paix , deux anges de salut ; ils venaient , comme leurs frères martyrs , les mains pleines d'aumônes pour les Coréens indigents , dévouer avec amour leurs forces et leur vie au bonheur de ceux qui , sans les connaître , les avaient d'avance condamnés au gibet. L'un était Mgr Ferréol , Évêque de Belline ; l'autre M. Daveluy , digne d'être associé à un si généreux Prélat. Avec eux était le P. André , ce jeune Coréen dont nos lecteurs connaissent déjà les voyages à travers les solitudes glacées de la Mandchourie , et la traversée aventureuse sur la Mer Jaune. Comment

sont-ils aujourd'hui réunis ensemble ? comment se trouvent-ils transportés sur les côtes inhospitalières de la péninsule ? c'est ce que nous apprendront les lettres qu'on va lire.

Au lieu d'anticiper sur les détails pour donner une juste idée de ces nouveaux apôtres, nous croyons mieux atteindre ce but en transcrivant ici quelques lignes d'une lettre où l'âme de Mgr Ferréol s'épanche tout entière.

« Bientôt, écrivait-il en 1843, nous franchirons cette
 « redoutable barrière de la première douane coréenne ;
 « nous irons consoler ce peuple désolé, essayer ses lar-
 « mes, panser ses plaies encore saignantes, et réparer,
 « autant qu'il nous sera donné, les maux sans nombre
 « de la persécution. Nous le suivrons dans l'épaisseur
 « des bois, sur le sommet des montagnes ; nous péné-
 « trerons avec lui dans les cryptes pour y offrir la vie-
 « time sainte, nous partagerons son pain de tribulation,
 « nous serons les pères des orphelins, nous épanche-
 « rons dans le sein des indigents les offrandes de la
 « charité de nos frères d'Europe, mais surtout les bé-
 « nédiction spirituelles dont la miséricordé divine nous
 « a rendus dépositaires ; et si l'effusion de notre sang
 « est nécessaire pour son salut, Dieu nous donnera
 « aussi le courage d'aller courber nos têtes sous la
 « hache dû bourreau. »

Lettre d'André Kim-Hai-Kim , Diacre coréen , à M. Libois , Procureur des Missions Etrangères à Macao. (Traduction du latin.)

Scoul ou Hang-Yiang , capitale de la Corée ,
le 27 mars 1845.

« TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« L'année dernière , comme vous le savez déjà , je partis de Mongolie avec le très-révérénd Évêque Ferréol, et j'arrivai sans accident avec Sa Grandeur jusqu'à *Pien-men*. Là , des chrétiens venus de Corée , ayant exposé à Monseigneur les difficultés qui s'opposaient au passage de la frontière , le Prélat m'envoya devant lui pour examiner l'état des choses , et autant que possible préparer son entrée dans la Mission. Ayant donc reçu sa bénédiction, je me mis en route avec les chrétiens, vers le milieu de la nuit , et, le jour suivant , j'aperçus à l'occident la ville d'*Eitson*. Je fis alors prendre les devants aux courriers, en les avertissant de m'attendre dans un lieu convenu ; pour moi , après m'être glissé furtivement vers les vallées les plus sombres , je me cachai sous des arbres touffus , quand je fus à deux lieues de la ville. Entouré d'un rempart de neige , j'attendais ainsi que la nuit vint , et pour chasser l'ennui qui me gagnait , je disais mon chapelet.

« Dès que les ténèbres eurent voilé la campagne ; j'invoquai le secours divin , et sortant de ma retraite , je

me dirigeai vers la ville ; pour ne point faire de bruit, je marchais sans chaussure. Après avoir passé deux fleuves et couru par des chemins détournés et difficiles , car la neige , amoncelée par le vent , avait ça et là de cinq à dix pieds de profondeur , je parvins au rendez-vous ; mais les chrétiens n'y étaient pas. Ma tristesse fut grande à ce contre-temps. Néanmoins j'entrai une première fois , puis une seconde dans la ville , cherchant de tous côtés , mais en vain , mes compatriotes. Etant enfin retourné au lieu convenu , je m'assis dans un champ, et une multitude de pensées désolantes commencèrent à rouler dans mon esprit. Je croyais nos courriers pris par les satellites ; je ne trouvais aucun autre moyen d'expliquer leur absence. Alors le regret de leur perte , l'extrême péril où je m'exposais en continuant ma route , le manque de viatique et de vêtement , la difficulté de retourner en Chine , l'impossibilité d'introduire les Missionnaires, tout me jetait dans une cruelle angoisse. Épuisé de froid , de faim , de fatigue et de tristesse ; couché , pour n'être pas vu , le long d'un tas de fumier , je sentais mon courage s'éteindre avec mes forces.

« Cependant le jour allait paraître , et ma position devenait plus critique. Privé de tout secours humain , j'attendais uniquement celui du ciel , lorsque vinrent enfin les néophytes , qui me cherchaient. Ils étaient arrivés les premiers au lieu fixé pour le rendez-vous , et ne m'ayant pas trouvé , ils avaient passé outre , de peur d'appeler sur eux une surveillance ombrageuse ; revenus une seconde fois , ils m'avaient attendu quelque temps , puis s'en étaient allés à une demi-lieue plus loin , et là , épiant ma venue, ils avaient passé une grande partie de la nuit dans la douleur. Enfin , désespérant de me revoir , ils s'en retournaient , lorsqu'ils me rencon-

trèrent , et nous nous réjouîmes tous ensemble dans le Seigneur.

« Sept chrétiens étaient venus au-devant de nous ; mais quatre d'entre eux , arrêtés à la vue des difficultés et des périls de l'entreprise , avaient rétrogradé dans l'intérieur, et laissé les trois autres pousser jusqu'à *Pien-men*. Les quatre premiers étaient Charles *Seu* , Thomas *Y*, et deux domestiques. Des trois autres, j'en laissai deux à *Eitson* , qui ne devaient me suivre qu'après l'arrangement de toutes les affaires, et je me mis en chemin avec un seul compagnon. Après avoir fait trois lieues, en traînant mes jambes qui pouvaient à peine me porter, j'entraî dans une auberge pour y passer la nuit. Le lendemain , je me procurai deux chevaux et je continuai ma route. Au cinquième jour nous arrivâmes à *Pien-gi-anf*, où nous trouvâmes Charles et Thomas , qui nous attendaient avec leurs chevaux. Voyageant ensemble pendant toute une semaine , nous arrivâmes enfin à *Seoul* ou *Hang-jiang*, la ville capitale. Je fus reçu dans une chaumière, que les chrétiens avaient achetée. Mais à cause de la curiosité et de l'indiscrétion de ces bons néophytes, et aussi à cause des périls que je cours, car le gouvernement sait que je suis allé à Macao et attend mon retour pour me livrer au supplice , j'ai voulu que les seuls fidèles qui étaient nécessaires à nos desseins connussent ma présence , et je n'ai point permis qu'on annonçât à ma mère mon arrivée.

« Après être resté quelques jours emprisonné dans une chambre, et en proie, je ne sais pourquoi, à de fréquents accès de tristesse , je fus atteint d'une maladie qui consistait principalement en d'intolérables douleurs de poitrine , d'estomac et des reins. Aujourd'hui, ma santé est bonne quoique faible ; mais je ne puis ni écrire ni agir comme je voudrais ; et pour

sureroit de peines , je suis , depuis vingt jours , contrarié par un affaiblissement de ma vue.

« Cependant , tout pauvre et infirme que je suis , aidé dans mon travail du secours et de la miséricorde de Dieu , je dispose tout pour la réception des Missionnaires. J'ai acheté à *Seoul* un navire qui coûte cent quarante-six piastres , et maintenant je fais les préparatifs de mon voyage pour la province chinoise du *Kiang-nan*.

« Mais de peur que nos matelots chrétiens ne s'effraient d'un si long trajet , je ne leur ai point dit vers quelle contrée nous nous dirigerions. Du reste , ils ont bien raison de craindre , car ils n'ont jamais vu la haute mer , et ils sont pour la plupart étrangers à la navigation ; heureusement ils se sont persuadés que je suis en habileté le premier des pilotes. Ils savent d'ailleurs , aussi bien que moi , qu'il existe entre la Corée et l'Empire un traité en vertu duquel nos compatriotes qui abordent en Chine , doivent être ramenés dans leur pays par *Peking* , et que si , après enquête , ils sont trouvés coupables , il y a peine de mort pour l'équipage. Mais j'espère que se souvenant de son amour , la bienheureuse Vierge Marie , la meilleure des mères , nous conduira sains et saufs au *Kiang-nan*.

« Enfin , je prie Votre Paternité , si elle le juge convenable , de vouloir bien m'envoyer un compas , avec une carte géographique de la Mer Jaune , où soient exactement décrites les côtes de la Chine et de la Corée.

« De Votre Révérence ,

l'inutile et très-indigne serviteur ,

« André KIM-HAI-KIM. »

Extrait d'une lettre du R. P. Gotteland, de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Société.

Kiang-nan, 8 juillet 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Vous savez que la pauvre Corée est toujours sous le glaive de la persécution. L'année dernière Mgr Ferréol, son Vicaire apostolique, qui attendait depuis plus de trois ans sur les confins de sa chère Mission, sans pouvoir y pénétrer, envoya dans ce malheureux pays un jeune diacre coréen qui avait étudié à Macao. André Kim, c'est le nom du jeune diacre, après avoir tenté deux fois l'entrée de son propre pays, avec des fatigues et des périls incroyables, et s'être vu forcé deux fois de revenir en Chine, réussit enfin à la troisième tentative, et parvint jusqu'à la capitale, en voyageant principalement la nuit et se cachant le jour. Si on avait seulement soupçonné son retour dans sa patrie, il aurait été infailliblement arrêté et promptement écartelé; car, depuis longtemps il est dénoncé à la police comme ayant quitté la Corée pour étudier la langue des Européens(1).

« Mgr Ferréol avait ordonné au courageux diacre de se procurer une jonque, s'il le pouvait, de s'adjoindre des chrétiens pour faire l'office de matelots, et de venir

(1) En France, on tirait autrefois les hommes à quatre chevaux; en Corée, on se sert de quatre bœufs; quelquefois on en ajoute un cinquième pour tirer la tête du patient.

le chercher à *Chang-hai*, espérant pouvoir enfin arriver par mer dans cette Mission, dont l'entrée lui était depuis si longtemps fermée par terre. André a fidèlement obéi au Prélat, il a acheté une barque, mais quelle barque ? c'est un vrai sabot, comme disent nos gens de la marine ; elle n'avait pas même été construite pour la mer, mais seulement pour les fleuves à l'intérieur. Néanmoins, un beau jour, le jeune diacre appelle ce qu'il connaît de plus dévoué parmi les chrétiens, les embarque sans même leur dire où il veut les mener, et lui, capitaine improvisé, avec un équipage non moins neuf en fait de navigation, il pousse au large sur son frêle esquif. Bientôt ils ont quitté les côtes de la patrie, et, à l'aide d'une boussole de vingt-cinq centimes, les voilà qui cherchent le sol inhospitalier du Céleste Empire.

« Parmi les lois tant vantées de la Chine, il en est une, passée en convention avec la Corée, dont les dispositions donnent une idée assez exacte de la manière dont on entend l'égalité dans ces lointains parages : Si une jonque coréenne, maltraitée par le gros temps, est jetée sur les rives de la Chine, elle doit être sur-le-champ mise en pièces et livrée aux flammes ; si, au contraire, une jonque chinoise, fuyant la tempête, se réfugie en Corée, les Coréens doivent la réparer, lui fournir tout ce qui peut lui être nécessaire, et la remettre à flot.

« André Kim emportait avec lui dans sa barque une pieuse image venue de France, et représentant celle qu'on invoque à si juste titre comme l'Étoile de la mer ; il avait encore la protection de son propre père, de son aïeul et de son bisaïeul, tous trois martyrs de J.-C. Sa mère elle-même avait voulu se livrer aux persécuteurs ; mais les tyrans, effrayés de voir les femmes et les enfants venir en foule déclarer en leur présence qu'ils étaient chrétiens, avaient défendu de les arrêter.

« Le diacre, devenu capitaine de navire, ne tarda pas à avoir besoin de son héroïque confiance et d'une protection spéciale du ciel. Une tempête horrible vint assaillir nos navigateurs inexpérimentés, elle brisa mâts et gouvernail, et emporta au gré de sa fureur la barque à demi submergée sur l'abîme. Bien d'autres jonques mieux constituées périrent ce jour-là. A la vue du danger, l'équipage est saisi de terreur, et tous les regards se portent sur André. L'intrépide jeune homme, jugeant avec raison qu'il devait montrer d'autant moins de peur que ses gens en avaient davantage, rassure tout le monde par sa contenance et par ses paroles : « Voilà, dit-il « en montrant l'image de la Vierge, voilà celle qui nous « protège. Ne craignez rien, nous arriverons à *Chang-hai*, et nous verrons notre Évêque. »

« Il disait vrai. Bientôt ils aperçurent une jonque chinoise dont le patron, moyennant la promesse d'une somme assez forte, se chargea de les conduire jusqu'à leur destination. C'est sous la tutelle de ce navire que la barque coréenne est parvenue devant *Chang-hai* le 28 mai dernier.

« Son apparition dans la rade de Wou-Song fut un phénomène pour le pays. Les Coréens ne viennent jamais dans ces parages ; leurs barques d'ailleurs sont d'une construction toute différente des jonques chinoises, et leur costume n'est guère moins étrange que celui des Européens pour les habitants du Céleste Empire. Les mandarins ne pouvaient donc ignorer ce fait, et André Kim connaissait ce qu'il avait à craindre. Comme il a étudié à Macao chez MM. des Missions Étrangères où il a appris un peu de français, il commença par faire visite à quelques officiers de la station anglaise. Il fut reçu à bras ouverts, et on lui promit aide et protection, s'il en était besoin. André, se voyant assuré de cette

protection puissante , se garde bien d'éviter le mandarin du port ; il va le trouver , lui dit que maltraité par la tempête, il a besoin de réparer sa jonque, et que son intention est de se rendre à *Chang-hai* pour la radouber ; qu'il le prie donc d'informer le grand mandarin de cette ville de sa prochaine arrivée. Puis il ajoute : « Je n'ignore pas les dispositions des lois par rapport aux barques coréennes qui viennent en Chine ; mais je prie les mandarins de ne pas me molester ; s'ils me suscitent des affaires , je saurai bien leur en susciter à mon tour : qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, je retournerai en Corée sur ma jonque , et les Européens sont là pour m'aider , si les Chinois me refusent leur assistance. » Voilà , pour le dire en passant , la vraie manière de traiter avec les Chinois ; avec eux il ne faut pas prier , il faut commander.

« Le mandarin de Wou-Song , surpris de trouver tant de fermeté dans un jeune homme , lui fit bon accueil et ne l'inquiéta point pour son voyage à *Chang-hai*. A peine arrivé dans cette ville , André alla rendre visite au consul anglais , qui le reçut on ne peut mieux , et le fit ensuite porter en palanquin dans une famille chrétienne. C'est de là qu'il m'écrivit en hâte pour m'informer de son retour. Je l'avais connu à Macao et au Kiang-nan même , lors de son passage pour se rendre en Corée. Je me rendis bien vite chez le chrétien qui le logeait et qui avait beaucoup plus peur que lui à son sujet. Je lui fis donner l'argent nécessaire pour subvenir aux premiers besoins de son équipage ; puis je le fis reporter à sa jonque , en lui recommandant de ne plus revenir dans cette famille , parce qu'elle était dans l'appréhension que les mandarins ne lui fissent un crime de l'hospitalité qu'elle lui avait un instant donnée. Cette maladie de la peur est un peu épidémique chez les

Chinois , et nous sommes obligés d'user de beaucoup de ménagements avec nos pauvres chrétiens.

« Après avoir renvoyé André à son équipage , qui avait grand besoin de lui dans les premiers moments d'une position si critique , je m'empressai d'aller visiter ces braves gens à leur bord. Vous pouvez juger , mon R. Père , de la consolation que j'éprouvai en me voyant au milieu de douze chrétiens , presque tous pères , fils , ou parents de martyrs. L'un d'eux a eu sa famille à peu près immolée pour la cause du Seigneur ; il n'y a pas jusqu'à son petit enfant de onze ans qui n'ait voulu s'en aller au ciel par la voie du martyre. Dès la première entrevue il fut question de confession ; mais André voulut d'abord remettre sa jonque un peu en état , afin que je pusse y dire la messe. Quand elle fut prête , on vint m'avertir et je m'y rendis , le soir , résolu d'y passer la nuit , pour célébrer les saints mystères le lendemain. Mais il fallait d'abord confesser nos braves Coréens , qui le désiraient grandement. Il y avait six à sept ans qu'ils n'avaient pas vu de prêtres ; Mgr Imbert et MM. Mauband et Chastan , les derniers Missionnaires de la Corée , furent martyrisés en 1839. Comme ces bons néophytes n'entendaient guère mieux le chinois que je ne comprenais leur coréen , je leur fis exposer nettement ce que la théologie enseigne sur l'intégrité de la confession , quand on ne peut l'accomplir que par interprète : mais ils ne voulurent point user de l'indulgence accordée en pareille occasion. « Il y a si longtemps que nous n'avons pu nous confesser , disaient-ils , nous voulons tout dire. » Donc , après m'être assuré qu'ils étaient suffisamment instruits des mystères de la religion , je m'assis sur une caisse , et mon cher Diacre vint le premier. Sa confession faite , il resta en place , à genoux , appuyé sur ses talons , pour servir d'interprète aux matelots ,

qui arrivèrent l'un après l'autre , se jetant à genoux à côté de lui ; il tenait ainsi le milieu entre le confesseur et le pénitent. Avant de commencer la confession , je faisais répéter par l'interprète à chacun des pénitents ce que j'avais dit d'abord à tous , de la non obligation de confesser toutes ses fautes en pareil cas ; mais j'obtenais constamment la même réponse : « Je veux tout dire. »

« Ces confessions me retinrent donc plus de temps que je ne pensais ; tous firent l'aveu de leurs fautes avec une ferveur admirable ; je finis qu'il était à peu près l'heure de dire la messe. La jonque avait été ornée dès la veille , et les derniers préparatifs furent bientôt faits. J'offris donc le saint Sacrifice sur un tout petit navire , près d'une grande ville remplie d'idolâtres , et environné de quelques fidèles , heureux , après une si longue privation , de pouvoir participer à nos saints mystères.

«..... Nous voici maintenant au 12 septembre. André a été ordonné prêtre , le dimanche 17 août , dans une chrétienté près de *Chang-hai* , par Mgr Ferréol , Vicaire apostolique de la Corée. C'est le premier Coréen qui ait été élevé au sacerdoce ; il a dit sa première messe au séminaire de *Wam-dam* , le dimanche 24 août , assisté par M. Daveluy. Le dimanche suivant , 31 août , Mgr Ferréol et son compagnon montaient à bord du *sabot* coréen pour aller dans leur Mission , où les chrétiens sont toujours mis hors la loi. Quel héroïque courage !...

« Gotteland , S. J. »

Lettre de Mgr Ferréol , Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée , à M. Barran , Directeur du Séminaire des Missions-Étrangères.

Kang-kien-in , dans la province méridionale
de la Corée , 29 octobre 1845.

« **MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ,**

« Après six ans de tentatives , je suis enfin arrivé dans ma Mission. Le Seigneur en soit mille fois béni ! Cette heureuse nouvelle vous comblera de joie, ainsi que nos confrères et les âmes pieuses qui s'intéressent au bonheur de la pauvre église coréenne. Bien des personnes ont prié pour nous ; qu'elles trouvent ici le témoignage de ma sincère gratitude. Et vous , cher confrère, vous m'avez recommandé de vous donner quelques détails sur mon entrée dans ce royaume , situé aux dernières extrémités de l'Orient ; je m'empresse de satisfaire à vos désirs.

« D'abord , vous serez peut-être bien aise de connaître la barque qui nous a portés en Corée à travers la Mer Jaune. Elle a vingt-cinq pieds de long , sur neuf de large, et sept de profondeur. Pas un clou n'est entré dans sa construction ; des chevilles en retiennent les ais unis entre eux ; point de goudron , pas de calfat ; les Coréens n'en connaissent pas l'usage. A deux mâts d'une longueur démesurée , sont attachées deux voiles en nattes de paille , mal cousues les unes aux autres. L'avant

est ouvert jusqu'à la cale ; il occupe le tiers de la barque. C'est là que se trouve placé le cabestan, entouré d'une grosse corde tressée d'herbes à demi pourries , et qui se couvrent de champignons dans les temps humides. A l'extrémité de cette corde est liée une ancre de bois , notre espoir de salut. Le pont est formé partie en nattes, partie en planches mises à côté l'une de l'autre , sans être fixées par aucune liaison. Ajoutez à cela trois ouvertures pour entrer dans l'intérieur. Aussi , lorsqu'il pleut ou que les ondes déversent par-dessus le bastin-gage , on ne perd pas une goutte d'eau ; il faut la recevoir sur le dos, et puis à force de bras la rejeter dehors.

« Les Coréens, quand ils naviguent , ne quittent jamais la côte. Dès que le ciel menace de la pluie , ils jettent l'ancre , étendent sur leurs barques un couvert de chaume , et attendent patiemment que le beau temps revienne. Il n'est pas nécessaire de vous dire, Monsieur et cher Confrère , que nous n'étions pas fort à l'aise dans la nôtre. Souvent inondés par la vague , nous vivions habituellement en compagnie des rats , des caneres et , ce qui était plus ennuyeux , de la vermine. Sur la fin de notre navigation, il s'exhalait une odeur fétide de la cale , dont nous n'étions séparés que par un faible plancher.

« L'équipage était digne du navire ; il se composait du P. André *Kim* , que j'avais ordonné prêtre quelques jours auparavant , et qui était notre capitaine ; vous devinez facilement la portée de sa science nautique ; plus , d'un batelier qui nous servait de pilote , d'une espèce de menuisier qui remplissait les fonctions de charpentier ; le reste avait été pris pêle-mêle dans la classe agricole. En tout douze hommes. N'est-ce pas là un équipage impromptu ? Cependant , parmi ces braves gens se trouvaient des confesseurs de la foi , des pères ,

des fils et des époux de martyrs. Nous nommâmes notre barque *le Raphaël*.

« Vous avez appris les dangers qu'elle courut pour se rendre en Chine et y demeurer sans être capturée. Son départ nous offrait une autre difficulté ; c'était, pour M. Daveluy et moi, de monter à son bord à l'insu des mandarins qui la faisaient surveiller sans relâche. Le dernier jour du mois d'août, vers le soir, elle quitta le port de Chang-hai, descendit dans le canal à la faveur de la marée, et vint mouiller en face de la résidence de Mgr de Bési, où nous l'attendions. Un instant après, une chaloupe du gouvernement, qui l'avait suivie de loin, jeta l'ancre auprès d'elle. Toutefois, ce contre-temps n'empêcha pas le P. André de descendre à terre, et de venir nous avertir. Le ciel était couvert, la nuit était sombre, tout semblait nous favoriser. Mgr de Bési qui, depuis notre arrivée au Kiang-nan, nous avait prodigué l'hospitalité la plus généreuse, eut encore la bonté de nous accompagner jusqu'à la barque. La chaloupe du mandarin, emportée probablement par le courant, s'était un peu écartée ; nous eûmes donc la liberté de monter à bord sans que personne nous aperçût.

« Le lendemain, nous allâmes mouiller à l'embouchure du canal, auprès d'une jonque chinoise, qui faisait voile vers le *Leao-tong* ; elle appartenait à un chrétien qui nous avait promis de nous remorquer jusqu'à la hauteur du Chan-tong. M. Faivre, missionnaire lazariste, se trouvait sur la jonque ; il allait en Mongolie. Les premiers jours de septembre furent pluvieux, les vents nous étaient contraires et soufflaient avec violence. Trois fois nous essayâmes de gagner le large, trois fois nous fûmes contraints de revenir au port. En pleine mer, il est rare que le Chinois coure des bordées contre le

vent ; au lieu de louver , il retourne au plus proche mouillage , en fût-il à cent lieues de distance.

« Près de l'île de *Tsong-min* était une rade sûre ; plus de cent navires , qui devaient se rendre dans le Nord, y étaient à l'ancre , attendant une brise favorable. Nous allâmes nous y réfugier. Le capitaine de la jonque chinoise nous invita à célébrer , à son bord , la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Nous acceptâmes d'autant plus volontiers que nous devions jouir encore de la compagnie de l'excellent M. Faivre. Les équipages de plusieurs autres barques chrétiennes se rendirent à la fête. Quatre messes furent dites ; tout ce qu'il y avait là de fidèles communia. Le soir , des fusées s'élançèrent dans les airs en gerbes de feu ; c'étaient nos adieux à la Chine et le signal du départ. Nous levâmes l'ancre , nous attachâmes notre barque à la jonque chinoise avec un gros câble , et nous reprîmes notre course vers la Corée.

« Le commencement de notre navigation fut assez heureux ; mais bientôt à la brise qui enflait nos voiles , succéda un vent trop violent pour notre frêle embarcation ; des lames d'une grosseur énorme semblaient à chaque instant devoir l'engloutir. Néanmoins nous soutinmes sans avarie leurs assauts pendant vingt-quatre heures. La seconde nuit , notre gouvernail fut brisé , nos voiles se déchirèrent ; nous nous trainions péniblement à la remorque. Chaque vague jetait dans notre barque son tribut d'eau ; un homme était sans cesse occupé à vider la cale. Oh ! la triste nuit que nous passâmes !

« A la pointe du jour , nous entendîmes crier le P. André d'une voix qui paraissait à demi étouffée par la terreur. Nous montâmes sur le pont , M. Daveluy e t moi. Nous y étions à peine , qu'il s'en écroula une partie ; c'était l'endroit au-dessous duquel nous habitions ; un moment plus tard nous étions écrasés par la chute des

planches. André s'efforçait d'avertir le capitane chinois de changer de direction , celle qu'il suivait nous conduisant vers la Chine ; mais le bruissement des flots couvrait sa voix. Nous criâmes aussi de notre côté ; nous parvinmes enfin à nous faire entendre ; quelqu'un parut sur l'arrière de la jonque ; mais il ne put rien comprendre à nos paroles, ni à nos signaux.

« Dans le péril où nous étions, le P. André nous dit qu'il était prudent pour les deux Missionnaires de quitter la barque coréenne, et de monter sur la jonque ; que pour lui et ses gens, ils ne pouvaient nous suivre en Chine, parce que d'après une loi d'extradition, ils seraient conduits à Peking, et de là dans leur patrie, où une mort cruelle leur était réservée ; que la mer, toute orageuse qu'elle était, leur offrait moins de péril ; qu'enfin la Providence disposerait d'eux comme elle le voudrait ; mais qu'il importait avant tout de conserver à la Corée son Évêque.

« Quelque peine que nous eussions à abandonner ainsi des personnes qui s'étaient exposées à tant de dangers pour venir à nous, cependant dans l'extrémité où nous étions, nous crûmes devoir adopter leur avis. Nous nous mîmes alors à faire signe à nos compagnons de voyage de nous amener à eux, ce qui étant fait, nous leur exprimâmes le désir de passer à leur bord. On joignit aussitôt les deux barques assez près l'une de l'autre pour que nous pussions être tirés sur la leur avec des cordes. On était à les préparer, et à nous les lier à la ceinture, lorsque le câble qui nous retenait à la jonque se rompit, et nous abandonna à la fureur des vagues. On nous jette aussitôt le même câble ; nous ne pouvons le saisir. C'en est fait. Emportés par le vent, nos Chinois sont déjà loin de nous. Nous leur tendions les bras en signe d'adieu, lorsque nous les voyons revenir.

En passant devant notre barque , ils nous jettent des cordes ; vaine tentative ! nous n'en pouvons atteindre aucune. Ils reviennent une seconde fois et avec aussi peu de succès. Considérant alors l'inutilité de leurs efforts et le danger qu'ils couraient eux-mêmes de sombrer , ils continuent leur route , et disparaissent pour toujours à nos yeux.

« Quoique nous fussions loin d'en juger ainsi dans le moment , ce fut un bonheur pour nous de n'avoir pas quitté notre barque ; nous ne serions pas aujourd'hui dans notre chère Mission , si une main invisible , disposant les choses mieux que notre prudence , n'avait enchaîné notre sort à celui de nos braves Coréens.

« Voilà donc notre *Raphaël* au milieu d'une mer en courroux , sans voiles et sans gouvernail. Je vous laisse à penser comme il était ballotté et nous avec lui. Déjà il s'emplissait d'eau. On fut d'avis de couper les mâts. Nous avertimes nos gens de ne pas les abandonner à la mer une fois abattus , comme ils avaient fait à leur premier voyage. Que les coups de hâche me paraissaient lugubres ! Les mâts en tombant brisèrent une partie de notre frère bastingage. Quand ils furent à l'eau , nous voulûmes les retirer sur le pont , ce qui aurait pu se faire , malgré l'agitation des vagues ; mais nos marins étaient si découragés , que nous ne pûmes les déterminer à cet acte de prévoyance. Ils se retirèrent dans leurs cabines, prièrent un instant, puis s'endormirent.

« Cependant les mâts , poussés par les flots, venaient par intervalle donner de rudes coups contre la barque ; il était à craindre qu'ils n'enfonçassent ses flancs déjà ébranlés. Mais Dieu veillait sur nous , il ne nous arriva aucun malheur. Le jour suivant l'orage s'apaisa ; la mer fut moins agitée ; notre équipage avait repris un peu de force et de courage dans le sommeil. On retira les mâts,

on les mit debout : ils étaient raccourcis de huit pieds ; sans doute un Européen les aurait trouvés encore assez hauts ; aux yeux d'un Coréen ils n'étaient plus en proportion avec la barque. Un nouveau gouvernail fut construit et les voiles raccommodées. Ce fut l'affaire de trois jours , pendant lesquels le calme nous favorisa. Pendant ce travail , nous avions constamment en vue de dix à quinze jonques chinoises ; nous avions hissé notre pavillon de détresse ; elles l'apercevaient très-bien : pas une ne vint à notre secours. L'humanité est un sentiment inconnu au Chinois ; il lui faut du lucre ; s'il n'en espère point , il laissera mourir d'un œil sec ceux qu'il pourrait sauver.

« Nous avons été séparés de notre remorqueur à vingt-cinq lieues environ du Chan-Tong ; mais depuis lors où étions-nous ? où les courants nous avaient-ils entraînés ? nous l'ignorions. Nous mimes le cap à l'Archipel coréen. Peu après , Le P. André nous dit qu'il lui semblait reconnaître ces îles , et que bientôt nous apercevriens l'embouchure du fleuve qui conduit à la capitale.

« Jugez , monsieur et cher confrère , de notre joie ; nous croyions toucher au terme de notre voyage et à la fin de nos misères. Mais hélas ! ce pauvre marin était dans une grande erreur. Quelle fut notre surprise et notre douleur le lendemain , lorsque , abordant au premier ilot , nous apprimes des habitants que nous étions au midi de la péninsule , en face de Quelpaert à plus de cent lieues de l'endroit où nous voulions débarquer ! nous crûmes cette fois que nous étions poursuivis par le malheur ; nous nous trompions cependant , car ici encore la providence nous dirigeait. Si nous avions été droit à Hang-Yang , nous aurions probablement été pris. Nous sûmes plus tard que l'apparition d'un navire an-

glais dans le midi du royaume, avait mis le gouvernement en émoi ; on surveillait les abords de la ville, on examinait avec une sévérité minutieuse toutes les barques qui entraient dans la rivière. La longue absence de la nôtre avait soulevé des soupçons dans l'esprit de ceux qui avaient été témoins de son départ ; ils l'avaient vue s'approvisionner d'une manière extraordinaire ; ils disaient même qu'elle partait pour un pays étranger. A notre arrivée ils nous auraient suscité mille tracasseries ; Dieu nous en délivra.

« Il nous restait encore une course périlleuse à fournir au milieu d'un labyrinthe d'îles ignorées de nous tous, sur une embarcation qui faisait beaucoup d'eau et qui avait peine à tenir la mer ; la corde de notre ancre était usée ; si elle rompait, nous devions nous faire échouer sur la côte et nous mettre à la discrétion des premiers venus ; ce qui aurait entraîné notre perte. Nous décidâmes qu'il fallait renoncer à la capitale, et aller mouiller au port de *Kang-Kien-in*, situé au nord de la première province du midi, dans une petite rivière, à six lieues dans l'intérieur. Il s'y trouvait quelques familles de néophytes convertis depuis peu à la foi. Ce fut un trajet de quinze jours au milieu d'alarmes continuelles. Nous avions constamment le vent de bout ; les courants étaient rapides, les écueils nombreux. Plusieurs fois nous touchâmes sur les rochers ; nous étions souvent engagés dans le sable, plus souvent encore nous nous trouvions arrêtés au fond d'une baie où nous espérions rencontrer un passage. Nous envoyions alors notre canot à terre demander notre route. Enfin le 12 octobre, nous jetâmes l'ancre à quelque distance du port, dans un lieu isolé.

« Notre descente devait se faire le plus secrètement possible. Nous envoyâmes un homme informer les chré-

tiens de notre arrivée. Ils vinrent deux, la nuit, pour nous conduire à leur habitation. Comme ils jugèrent à propos de me faire descendre en habit de deuil, on m'affubla d'un surtout de grosse toile écrue, on mit sur ma tête un grand chapeau de paille, lequel me tombait jusque sur les épaules ; il était de la forme d'un petit parapluie à demi fermé ; ma main fut armée de deux batonnets, soutenant un voile qui devait soustraire ma figure aux regards des curieux, et mes pieds furent chaussés de sandales de chanvre. Mon accoutrement était des plus grotesques. Ici plus un habit de deuil est grossier, mieux il exprime la douleur causée par la perte des parents. M. Daveluy fut habillé avec plus d'élégance.

« Ces préparatifs achevés, deux matelots, nous prenant sur leur dos, nous déposèrent sur la terre des martyrs. Ma prise de possession ne fut pas très-brillante. Dans ces pays il faut faire tout en silence et à huis-clos. Nous nous dirigâmes à la faveur de la nuit vers la demeure du chrétien qui marchait à notre tête. C'était une misérable hutte bâtie en terre, couverte de chaume, composée de deux pièces, ayant à la fois pour porte et pour fenêtre une ouverture de trois pieds de haut. Un homme s'y tient à peine debout. La femme de notre hôte généreux était malade ; il la fit transporter ailleurs pour nous donner un logement. Dans ces chaumières point de chaises, point de table ; ces sortes de délicatesses ne se trouvent, nous dit-on, que dans les maisons des riches. On est assis sur le sol couvert de nattes ; par-dessous passent les tuyaux des fourneaux de la cuisine, qui entretiennent une douce chaleur. Je vous éeris, Monsieur et cher confrère, accroupi sur mes jambes ; une caisse ou mes genoux me servent de pupitre. Je reste tout le jour enfermé dans ma cabane ; ce

n'est que la nuit qu'il m'est permis de respirer l'air du dehors. On souffre beaucoup dans cette Mission ; mais cela dure peu, et le ciel récompense bien amplement ces peines en les couronnant du martyre.

« Je me séparerai aussitôt de Monsieur Daveluy ; je l'envoyai dans une petite chrétienté étudier la langue. Il est plein de zèle, très-pieux, doué de toutes les qualités d'un Missionnaire apostolique. Je désire pour le bonheur des Coréens que Dieu lui conserve long-temps la vie. Nos matelots retournèrent dans leurs familles, qui avaient perdu tout espoir de les revoir jamais : depuis sept mois ils en étaient absents. On m'assure que la capitale est l'endroit où j'aurai le moins de dangers à courir ; je m'y rendrai peut-être au cœur de l'hiver prochain. En attendant, nous sommes comme l'oiseau sur la branche, nous pouvons être pris à chaque instant.

« Tout est à faire dans cette Mission ; et malheureusement il est plus difficile d'agir que du temps de nos confrères, soit parce que le gouvernement connaît mieux les affaires de la Mission, soit parce que la persécution a dispersé les chrétiens en bien des endroits. Ma première occupation sera d'envoyer çà et là des hommes pour savoir où ils habitent. Si le glaive nous en laisse le temps, nous pourrons commencer l'administration de ce troupeau désolé, en nous entourant des plus grandes précautions pour que rien ne trahisse le secret de notre présence. Je me recommande instamment à vos ferventes prières, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect et l'affection la plus vive,

Monsieur et cher confrère,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

« † JOSEPH FERRÉOL,

Ev. de Belline et V. A. de la Corée. »

« P. S. Il paraît que sur la route qui conduit à la frontière, on surveille maintenant les voyageurs avec la dernière sévérité ; on dit même qu'on ne peut porter aucune lettre. J'espère néanmoins que celle-ci vous parviendra. Dans quelques mois, des courriers se dirigeront vers le nord pour introduire M. Maistre et le diacre coréen qui l'accompagne.

Lettre de M. Maistre, Missionnaire apostolique, à M. Albrand, Directeur au Séminaire des Missions-Etrangères.

Mongolie, le 3 mars 1846.

« MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE ,

« C'est encore une tentative infructueuse que j'ai à vous annoncer ; j'ai été arrêté au milieu de ma course, et contraint de regagner mon premier gîte. Après dix-sept jours de marche à travers monts et vallées, sur les glaces du Mikiang et dans les déserts de la Mandchourie, j'étais parvenu à une lieue de la frontière Coréenne, où il m'a fallu attendre pendant dix jours l'époque fixée pour les échanges entre les deux nations. Un si long retard m'a été funeste, parce que la petitesse de la cité qui me donnait asile, ne permet pas à un étranger d'y vivre long-temps inconnu.

« La veille de l'ouverture du marché, au moment où je me disposais à franchir la terrible barrière, la maison que j'habitais fut cernée par quatre officiers mandchoux,

accompagnés d'une nombreuse cohorte de satellites. Ils me conduisirent d'abord au corps-de-garde, lequel fut bientôt rempli et entouré de tout ce qu'il y avait de gens au service du prétoire; chacun m'accablait à la fois d'une foule de questions; je satisfis à toutes en deux mots: « Je n'ai à répondre qu'au mandarin. » Je passai environ trois heures debout au milieu de cette multitude impertinente; les uns me découvraient la tête, les autres me tiraient la barbe, tous se pressaient autour de moi, et considéraient d'un air ébahi cet étrange personnage. Je les regardais avec calme et les laissais faire. Notre divin Sauveur fut bien plus maltraité la veille de sa passion; or le disciple n'est pas au-dessus de son maître, et il doit se réjouir d'être traité comme lui. Vers minuit la curiosité céda au besoin de repos; on me conduisit avec mon élève et mes deux courriers dans un cachot dont les murailles sont en terre; des lapins n'y resteraient pas long-temps prisonniers; mais, loin de songer à la fuite, nous étions pressés de soulager un peu la fatigue d'une journée si accablante, et j'éprouvai pour la première fois que les verroux n'ôtent rien à la douceur du sommeil.

« Dès le matin, le bruit de mon arrestation avait attiré toute la ville à la prison; le papier des fenêtres fut bientôt déchiré par cette populace, avide de juger comment était fait un Européen. J'allai me promener quelques instants dans la cour pour satisfaire sa curiosité; tous voyaient avec étonnement un homme paisible et sans peur entre les mains des satellites, qu'on redoute justement comme de cruels bourreaux. Vers dix heures, je fus conduit au tribunal du mandarin qui me traita avec beaucoup de douceur; l'interrogatoire ne fut pas long; en voici à peu près le résumé: « Qui êtes-vous, « d'où venez-vous, et que venez-vous faire dans ce « pays? — Je suis chrétien, je viens d'Europe pour

« enseigner aux hommes à connaître et à aimer le Dieu
 « du ciel. — Mais cette ville obscure n'est pas un théâ-
 « tre digne de vos leçons , il vous faut aller dans les
 « grandes provinces de la Chine. — Il n'y a pas d'en-
 « droit si petit qui ne doive connaître le vrai Dieu ,
 « tous les peuples de la terre sont tenus de le servir. —
 « Vous déclarez que vous êtes chrétien ; comment puis-
 « je savoir que vous dites la vérité ? — Cela est facile :
 « voici la marque du chrétien. » Et je fis le signe de la
 croix ; puis je lui présentai mon chapelet qui en portait
 une , et j'ajoutai : « Dans le décret de l'empereur , que
 « vous devez avoir entre les mains , il est écrit que les
 « chrétiens adorent la croix ; ce n'est pas ce vil métal
 « que nous adorons, mais le Dieu sauveur qui est mort
 « sur la croix pour nous racheter. » Aussitôt le *grand*
homme (c'est ainsi qu'on appelle le mandarin) considéra
 avec admiration ma petite croix ; ses deux assistants fi-
 rent de même ; il voulut encore voir ma montre , après
 quoi il me renvoya au cachot , où je passai le reste du
 jour et la nuit suivante. Mon élève et les deux chrétiens
 qui m'accompagnaient furent soumis aux mêmes ques-
 tions, et firent les mêmes réponses.

« Le lendemain , nous sortions tous de prison , es-
 cortés de deux officiers mandchoux , qui nous conduisi-
 rent à une journée et demie de distance. Ainsi je fus mis
 en liberté en exhibant mes titres d'Européen et de Mis-
 sionnaire ; ils eussent été naguère un sujet de condam-
 nation ; mais je suis arrivé trop tard pour aspirer à la
 gloire du martyr.

« Me voici donc revenu au point de départ, méditant
 une nouvelle voie pour pénétrer dans ce petit royaume
 de Corée , qui se hérissé de toutes parts à l'approche des
 Apôtres qu'il redoute , et qu'il devrait aimer. Il a beau
 faire , un jour il sera pris dans les filets de Celui qui

dispose tout avec douceur , et qui atteint son but avec une force irrésistible.

« Vous voyez bien , cher confrère , que mon pèlerinage sera long-temps encore prolongé ; plusieurs fois j'ai demandé à Dieu de me retirer de ce monde , où je passe tant d'années inutiles ; mais plutôt : *souffrir et non mourir* sera toujours ma devise. Et comme l'Apôtre des nations , j'ai la confiance qu'après avoir éprouvé tant d'obstacles , de fatigue et d'opprobres , il me sera donné d'annoncer hardiment l'Évangile de Jésus. Notre ministère , pour porter son fruit , a besoin d'être fécondé par l'épreuve ; et si je ne puis encore entrer dans ma Mission , ce sera du moins une consolation pour moi de souffrir quelque chose pour elle.

« Je voudrais bien vous donner quelques détails sur les pays que j'ai parcourus , mais j'en ai à peine entrevu la superficie. On peut dire que la Mandchourie est plus qu'à moitié déserte ; ses enfans ne sont pas cultivateurs , ils se jettent en Chine , assurés qu'ils sont d'y trouver des emplois et des dignités , ou s'ils restent chez eux ils se font inscrire comme soldats , et reçoivent à ce titre un salaire. Les Chinois de leur côté envahissent peu à peu la Mandchourie , et déjà leur nombre surpasse la population indigène. Pendant cinq jours de route nous n'avons trouvé que quelques maisons , à huit ou dix lieues de distance ; là habitent des hommes appelés *bâtons nus* , c'est à dire *sans famille* : ce sont , pour la plupart , des malfaiteurs qui se réfugient tous les ans dans ces déserts , où ils vivent en liberté. Malgré leurs antécédents si équivoques , ils ne sont point à craindre pour les voyageurs. On entre à volonté dans leurs cabanes ; chacun y fait sa cuisine à sa guise , et laisse en partant , pour prix de l'hospitalité , un peu d'eau-de-vie ou de millet , qui est le pain de ces pays. A travers cette région semée de mon-

tagnes peu élevées et arides, la glace du fleuve *Mi*, vulgairement appelé *Mikiang* (*kiang* signifie fleuve) nous a servi de route durant plusieurs jours ; il a sur quelques points une lieue de largeur et ressemble à un petit lac. Des cabanes sont construites sur ce fondement que le froid soutient pendant tout l'hiver, et tiennent lieu d'auberges aux innombrables passagers qui profitent de cette saison pour le commerce.

« M. de la Brunière, qui est depuis bientôt huit mois dans le nord, aura des détails plus intéressants à vous donner ; pour moi, j'ai acquis un nouveau titre à vos prières, étant descendu d'un degré dans l'échelle des misères. Daignez, je vous prie, accorder un souvenir devant Dieu à celui qui est pour toujours,

Votre très-humble et affectionné confrère,

« MAISTRE, *Miss. apost.* »

Lettre de Mgr Ferréol, Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée, à M. Barran, Directeur au Séminaire des Missions-Etrangères.

Seoul, 27 décembre 1845.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Je suis arrivé depuis peu à la capitale de la Corée. Avant de me mettre en route, quelques-uns de nos chrétiens me disaient que je courrais les plus grands dangers, qui n'existaient fort heureusement que dans leur imagination. J'ai parcouru l'espace de cinquante

lieues avec la plus grande sécurité. A dire vrai , quelques-uns des usages de ce peuple nous favorisent singulièrement : les personnes de la première classe ont le privilège de se couvrir d'un voile, quand elles paraissent devant des inconnus ; et si elles ont perdu un parent , alors un voile plus sombre , et un grand chapeau qui leur descend jusque sur les épaules , dérobent leur figure aux regards du public. C'est sous l'habit de deuil que nous voyageons ordinairement.

« La visite des chrétiens est commencée. Il nous sera difficile d'administrer ceux de la capitale ; ils vivent la plupart au milieu des payens , leurs parents ou amis ; un prêtre ne peut paraître chez eux. On ne peut plus tenir des réunions ; elles seraient assaillies aussitôt. Dans la première persécution , les chrétiens qui formaient des assemblées tombèrent les premiers entre les mains des satellites. La visite offrira moins de difficultés dans les provinces. Pour pratiquer plus facilement leur religion , les chrétiens ont presque tous quitté les villes, et se sont retirés dans les montagnes , où ils forment des groupes de deux , trois , et jusqu'à vingt cabanes isolées des habitations payennes.

« C'est ici , en vérité , que l'Évangile est annoncé aux pauvres , car la terre ingrate de ces déserts n'offre presque aucune ressource ; cependant ils y vivent contents. Quelques-uns ont fait les plus beaux sacrifices pour conserver leur foi : avant de connaître la vérité , ils coulaient des jours heureux au milieu de l'abondance ; devenus chrétiens , ils ont abandonné leurs proches , qui leur étaient une occasion de chute , et se sont retirés dans les solitudes pour suivre Jésus-Christ indigent et persécuté. Pour le moment , les circonstances sont telles en Corée , qu'un grand nombre de néophytes sont forcés de quitter leur profession en embrassant le chris-

tiânisme ; et voici pourquoi : tous les jours on leur offre des ouvrages de superstition à faire ; s'ils refusent , ils sont reconnus comme chrétiens et livrés aux magistrats ; s'ils acceptent , ils agissent contre leur conscience ; il n'y a pour eux aucun terme moyen entre ces deux alternatives. Aussi , bien des payens qui connaissent la divinité de notre Religion , sont retenus dans l'infidélité , et renvoient leur conversion à la mort. Quels beaux fruits de vertus chrétiennes produirait cette terre de Corée , si la liberté nous était accordée ! Le plus cruel de nos ennemis vient de périr misérablement le 8 de ce mois , c'était le premier ministre *Tchao*, oncle maternel du roi, le grand instigateur de la persécution qui enleva nos confrères. Il s'était attiré la haine de tout le royaume par ses exactions, et le roi allait le frapper des châtimens les plus sévères, lui et toute sa famille , s'il n'avait prévenu sa ruine par le poison. La religion fait toujours quelques conquêtes. Au dire des Coréens , les chrétiens n'avaient jamais été aussi nombreux ; ils portent le total des adorateurs du vrai Dieu, baptisés ou non, à vingt mille ; peut-être exagèrent-ils ; ce ne sera qu'après l'administration de la presqu'île entière , que nous pourrons avoir un chiffre exact.

« Si la tempête s'élève de nouveau sur nos têtes , jé me propose d'envoyer en Chine *André-Kim* , prêtre coréen , pour renouer la correspondance, et réparer le plus tôt possible les ruines faites par la persécution.

« Recevez , etc.

« † JOSEPH , ÉVÊQUE de Belline ,
Vicaire apostolique de la Corée. »

MISSIONS

DU TONG-KING ORIENTAL.

*Extrait d'une lettre du R. P. Marti, Dominicain espagnol,
à Messieurs les Membres des Conseils centraux de
Lyon et de Paris. (Traduction de l'espagnol.)*

Tong-King oriental, 29 janvier 1845.

« MESSIEURS ,

« Combien de temps encore nos lettres ne seront-elles que le récit de nos souffrances ! Nous qui serions si heureux de voir enfin la paix , achetée au prix de tant de sang et d'épreuves , rendue à cette Église désolée , il nous faut encore vous entretenir de ses combats sans cesse renaissants ; mais du moins , il se mêle à nos tristesses des souvenirs de vertus , des exemples de courage , qui en adoucissent de beaucoup l'amertume.

« Au mois de février de l'année dernière , j'avais envoyé un de nos élèves nommé Nhan à la capitale de la province du midi , pour y prendre certaines mesures dans l'intérêt de la Mission. A peine était-il arrivé , que des satellites entourent la maison où il logeait , se saisissent de sa personne , lui lient les mains derrière le dos , et l'entraînent de force au tribunal des supplices.

« Grand mandarin , disent-ils en le présentant au juge ,
 « nous vous amenons un mauvais sujet , un catéchiste
 « né à *Ke-vinh* , qui est venu à la capitale pour encou-
 « rager ses coréligionnaires dans leur désobéissance
 « aux lois. »

« L'accusation ne pouvait être plus fausse , car le néophyte n'avait pas la mission qu'on lui supposait , et , de plus , il était si peu originaire de *Ke-vinh* qu'il n'y avait jamais mis le pied , et n'y connaissait même personne. Cependant il faut avouer que le délateur , tout en se méprenant , avait été assez bien renseigné. Un catéchiste de Mgr Retord avait , en effet , séjourné quelque temps dans la même maison , et venait d'en sortir , par une spéciale providence , juste au moment où les satellites se disposaient à le prendre dans leur filet.

« C'était donc un coup manqué , et le mandarin s'en aperçut aussitôt. Mais avant de mettre mon élève en liberté , il voulut l'obliger à marcher sur la croix , ce que le néophyte repoussa avec une généreuse énergie. Le juge n'insista point ; mais espérant que l'accusé céderait plus aisément à l'exemple qu'aux sollicitations , il envoya chercher en prison un malheureux chrétien qui avait racheté ses jours aux dépens de sa foi , et le fit passer et repasser sur la croix à la vue du pieux confesseur. Au spectacle de l'apostasie , le juge joignit ses menaces , les satellites leurs brutales imprécations : tout échoua devant la fermeté du jeune Nhan , profondément affligé , mais non séduit par le crime de son frère.

« Honteux d'une première défaite , le mandarin ordonne à deux bourreaux de se saisir de leur victime , et de la frapper de verges jusqu'à ce qu'elle ait foulé la croix. Mais le confesseur de Jésus-Christ supporte les tourments avec un tel courage , que le mandarin , étonné de son héroïque constance et saisi de pitié à la vue du

sang qui jaillit à chaque coup, fait suspendre la torture , et renvoie en prison le catéchiste chargé de la cangue.

« Lorsque ce magistrat crut notre néophyte assez affaibli par la souffrance pour condescendre à ses désirs , il le rappela de nouveau à son tribunal , et lui offrit de le relâcher aussitôt s'il consentait à marcher sur la croix. Son espérance fut encore trompée. « Que
 « je sois libre ou enchaîné , lui répondit le chrétien ,
 « jamais je ne renierai mon Dieu. — Eh bien ! qu'on
 « lui attache le crucifix sous les pieds, dit le juge ; il faudra bien qu'il marche dessus. » Les bourreaux obéissent , mais ils ne gagnent rien à cette violence , car le confesseur se jette par terre , et y reste étendu sans qu'on puisse lui faire faire un pas. Vaincu de nouveau , le mandarin parut se radoucir ; après avoir commandé qu'on ôtât le crucifix à mon élève , il l'exhorta à ne pas se perdre par un refus obstiné, et à se prêter de bonne grâce à ce qu'on venait déjà d'accomplir par force. Il n'eut pas plus de succès , et se promettant d'être plus heureux une autre fois , il fit reconduire son prisonnier au cachot.

« Le jour suivant, ce fut une épreuve plus délicate et plus perfide. Un des principaux mandarins prit à part le généreux néophyte et lui dit avec une grande douceur : « J'ai compris pourquoi tu refuses de fouler aux
 « pieds la croix ; c'est, sans doute, que tu crains le
 « déshonneur d'une apostasie publique , et tu as bien
 « raison : mais comme il est impossible de te rendre la
 « liberté sans que tu aies obéi au roi, et que d'un autre
 « côté je m'intéresse à ton sort , j'ai bien voulu te citer
 « à huis-clos ; vois-tu, nous sommes seuls ; je te promets
 « un silence absolu ; courage donc, sauve ta vie, jamais
 « personne ne saura à quel prix tu l'as conservée. » Ruse infernale qui heureusement ne produisit aucun

effet. « Ce que je redoute, répondit le prisonnier, c'est
 « la perte de la grâce, et non celle de mon honneur ;
 « en secret comme en public, je veux rester chrétien. »

« Sur le soir du même jour, on le rappela pour la
 quatrième fois au prétoire, et comme il persistait tou-
 jours dans ses premiers refus, le mandarin ordonna aux
 satellites de lui bander les yeux, et dans cet état de le
 conduire par force sur le crucifix. Mais on eût dit que
 la foi guidait encore les pieds du confesseur, car on ne
 put les lui faire poser sur le signe auguste qu'il vénérât.
 Enfin, un dernier expédient vint à l'esprit des juges,
 ce fut de lier à deux pieux les jambes du néophyte,
 de manière qu'il ne pût remuer, puis d'attacher à cha-
 cun de ses pieds une croix. Joignant alors la dérision à
 la violence, ils lui demandaient si ce n'était pas pour
 son Dieu une plus grande ignominie de tenir constam-
 ment son image sous les pieds, que de la fouler une
 seule fois en passant.

« Cette insulte pouvait peut-être consoler les manda-
 rins de leur défaite, pour Nhan elle ne troubla point la
 sérénité de son triomphe. Instruit comme il l'était dans
 sa foi, il savait très-bien que des outrages auxquels la
 volonté reste étrangère, retombent sur ceux qui les ac-
 complissent, et non sur celui qui est forcé de les subir.
 Ce fut aussi son dernier combat. Le mandarin fatigué
 d'une lutte où il avait toujours le désavantage, finit par
 mettre son captif en liberté, sans autre forme de procès.

« Je citerai encore, au sujet de mon élève, une cir-
 constance pieuse, qui me paraît digne d'être mention-
 née, parce qu'elle ne fut probablement pas sans in-
 fluence sur son courage devant les tribunaux. Il est un
 point de notre règle qui prescrit à tous nos étudiants et
 catéchistes de se confesser le premier dimanche de
 chaque mois. Or, le premier dimanche de février avait

surpris Nhan à la capitale, loin de la maison de Dieu, et à plus de deux lieues du prêtre le plus voisin. N'importe, le voyage et l'éloignement ne lui parurent pas une raison suffisante pour se dispenser de la règle ; il franchit à la hâte la distance qui le séparait d'un confesseur, et après avoir communié, revint le soir même à la ville s'acquitter de sa mission. Il ne faisait que d'arriver lorsque les satellites l'arrêtèrent ; mais il pouvait les suivre sans crainte devant les mandarins, nourri qu'il était du pain des forts ; son obéissance lui avait valu cette grâce, et sa constance en a été le prix. Je rappelle ce fait comme une leçon pour tant de chrétiens qui, ayant près d'eux des églises toujours ouvertes, et pouvant s'approcher du saint tribunal à toute heure, diffèrent la réception des sacrements, non seulement au-delà du terme d'un mois, mais durant des années entières. Faut-il s'étonner si, laissés à leur faiblesse, ils succombent au moment de l'épreuve ! On peut bien leur appliquer cette parole du sage : Le paresseux se laisse mourir de faim, pour éviter la peine de porter la main à sa bouche.

« Cette affaire était à peine terminée, que l'ennemi de tout bien nous en suscitait de plus épineuses. Le gouverneur général de la province du midi, nommé *Fan-ban-dat*, est un homme qui cache sous le spécieux prétexte de faire observer les lois, les dispositions les plus haineuses contre l'Évangile ; si les circonstances l'exigeaient, il serait pour nous un autre *Tring-quang-kang*, de sanguinaire mémoire. Dès son entrée en fonctions, il publia une ordonnance prescrivant d'appliquer dans toute leur rigueur les anciens édits qui nous concernent ; et comme les mandarins subalternes secondaient assez mal son fanatisme religieux, comme le peuple en plus d'une occasion nous avait témoigné quelque sympathie, il répandit une circulaire où, à défaut de

nouveaux décrets du roi actuel, qui n'en a porté aucun, il rappelait ceux de défunt *Minh-Menh*, et rendait tout magistrat responsable de leur non-exécution.

« Il n'en fallait pas tant pour animer à notre poursuite certains idolâtres, plus avides de nos dépouilles, que zélés pour l'honneur de leurs dieux. Le P. Truc, prêtre indigène, exerçait alors le saint ministère dans un village composé en partie de chrétiens et en partie d'infidèles. Parmi ces derniers il en est qui découvrirent l'endroit où il logeait, et comme le maître de la maison était un des plus riches habitants, ils trouvèrent l'occasion bonne pour le rançonner. Ils se présentèrent donc à son domicile, et lui demandèrent à emprunter une somme d'argent. A leur ton, à leurs allures et aux prétextes qu'ils alléguaient, il était facile de reconnaître des escrocs; aussi le chrétien les congédia-t-il avec un refus. Rien de mieux jusque-là; mais avec un peu de prévoyance on aurait dû comprendre que de telles gens ne s'arrêteraient pas à une première tentative, et qu'il fallait chercher au Missionnaire une autre gîte, où leur rancune ne pût l'atteindre. On n'en fit rien, tant on se croyait en parfaite sûreté.

« Tandis que les hôtes du P. Truc s'endormaient dans une fausse confiance, nos escrocs les dénonçaient au mandarin comme recélant un prêtre dans leur maison. Sur-le-champ elle est cernée par une demi-douzaine de satellités; le Père tombe entre leurs mains; le propriétaire s'évade comme il peut; à sa place deux chrétiens des plus riches de la ville sont arrêtés, ainsi que deux infidèles. Ce coup était surtout monté contre les bourses, et si la prise du Missionnaire n'avait pas fait tant d'éclat, on l'eût promptement remis en liberté, après avoir toutefois extorqué plus de cent piastres aux néophytes, somme exorbitante pour un pays où l'argent

est si rare. Mais l'affaire s'était ébruitée ; aucune transaction ne pouvant plus l'assoupir , les mandarins commencèrent par relâcher tous les autres prévenus , et envoyèrent sous escorte le Père à la capitale.

« Les juges du tribunal suprême , qui ne sont pas dépourvus d'intelligence , ne voulurent point admettre que le Missionnaire eût été arrêté tout seul , sans qu'on eût saisi dans sa retraite aucun livre chrétien , aucun objet religieux , bien que le petit mandarin l'affirmât dans son procès-verbal. Soupçonnant donc avec raison quelque inexactitude calculée dans son rapport , ils pressèrent le prisonnier de leurs questions , et le soumirent même à l'épreuve du rotin pour en obtenir l'aveu ; un jour , entre autres , ils le frappèrent de vingt coups de verges , afin qu'il déclarât quelle maison lui avait servi de refuge. Le Père supporta ces tourments avec courage ; il se laissa déchirer par les bourreaux ; mais il ne révéla point ce que la charité lui commandait de tenir secret.

« On ignore quelle issue aura cette affaire. Il est assez probable qu'après avoir déjà donné cent piastres au petit mandarin , il faudra encore en déboursier cinq cents pour cacher son escroquerie ; car , malgré tout le désintéressement qu'on attribue au ministre de la justice et au gouverneur de la province , ces deux magistrats n'ont pas laissé que de toucher , par eux ou par leurs subalternes , des sommes considérables pendant notre procès de *Ke-vinh*.

« Heureusement pour nous , il se rencontre des mandarins moins haineux et moins cupides , qui ont vu dans la dernière publication des édits , non un prétexte à de nouvelles violences , mais un motif de nous engager à une plus grande circonspection. Animés de ces dispositions bienveillantes , ils ont fait prévenir les chré-

tiens de se conduire avec une prudente réserve , de se tenir en garde contre les embûches des satellites , et de surveiller leurs rapports avec les agents du gouvernement et autres chevaliers d'industrie , qui vivent aux dépens de ceux qu'ils peuvent impunément rançonner , comme sont les disciples de Jésus.

« Or il arriva qu'un catéchiste des plus notables de son village s'en alla remercier un mandarin de lui avoir donné ce charitable avis. Au moment où il se présentait , d'autres mandarins se trouvaient par hasard réunis chez leur confrère, qui ordonna néanmoins de le faire entrer , et eut l'imprudence de dire à ses amis : « Voici
« un des principaux chrétiens qui vient sans doute me
« remercier de mon indulgence envers lui et les siens. » C'est, en effet , ce que fit le visiteur ; avec toute l'effusion d'une vive reconnaissance.

« Si le bon mandarin en parut flatté , tous ses confrères ne partagèrent point sa satisfaction. Parmi eux se trouvait un esprit chagrin , nature tracassière et bilieuse , qui , s'irritant des éloges donnés à des ménagements qu'il taxait de faiblesse , s'emporta contre le catéchiste , et lui reprocha avec amertume son obstination à persévérer dans un culte si souvent proscrit par les lois. Le catéchiste répondit avec beaucoup de sang-froid que tous les édits ensemble ne sauraient changer la vérité en erreur , ni faire d'une vertu un crime , et que , par conséquent , la religion chrétienne étant évidemment bonne et la seule vraie , les lois ne pouvaient lui ôter ce double caractère.

« A cette réponse, notre homme ne se contenta plus ; sa fureur s'exhala d'abord en un torrent d'injures ; puis s'échauffant toujours à mesure qu'il parlait , il en vint jusqu'à ordonner le supplice du rotin , comme s'il eût siégé sur son propre tribunal. Le mandarin du lieu ,

loin de s'offenser de cette usurpation de ses droits , et soit complaisance , soit crainte qu'on ne le dénonçât comme protecteur des chrétiens , appela lui-même ses satellites pour lier les pieds et les mains du patient. Celui-ci fut cruellement frappé. Au treizième coup, le tyran, s'étant un peu radouci, fit délier sa victime , et se hâta de lui demander si elle abjurait la Religion chrétienne. « Non , répondit le catéchiste; vif ou mort , je « ne l'abandonnerai jamais. »

« On conçoit aisément combien l'orgueil du mandarin dut souffrir de sa défaite. Pour s'en venger , il commanda qu'on mit le néophyte à la cangue et qu'on le jetât en prison , afin d'instruire au premier jour son procès. Heureusement il n'y fut pas donné d'autre suite. Car , aussitôt ce furieux parti , le mandarin du lieu revint à ses habitudes pacifiques , et mérita de nouveau la reconnaissance des chrétiens , en remettant leur frère en liberté.

« Parfois l'enceinte du prétoire devient un lieu de controverse , où le talent des apologistes chrétiens brille avec autant d'éclat que la fermeté des confesseurs. Nos prêtres sont , en général , traités avec une certaine distinction par les mandarins ; car on est bien forcé de reconnaître que leur instruction comme leur courage est au-dessus du vulgaire. C'est ce qu'on a eu plus d'une occasion de remarquer , et surtout pendant le jugement du P. Tuan , missionnaire indigène , dont l'intelligence en fait de caractères chinois , qui est la grande science de ces contrées , a été appréciée même du gouverneur *Fan-ban-dat*. Ce magistrat, laissant de côté l'appareil des tortures , engagea avec son prisonnier une discussion religieuse , et comme la lutte ne tournait pas à son avantage , il fit appeler un bonze pour le mettre aux prises avec le défenseur de la foi.

« Peut-être ne sait-on pas en Europe que ces mandarins , si zélés pour l'honneur des idoles , sont pour la plupart des athées sans religion , ou de purs déistes qui se contentent de reconnaître un premier principe , une cause primordiale de l'univers , sans admettre la vérité d'aucun culte. Assez instruits pour comprendre le ridicule des fables payennes , ils n'en suivent pas moins tous les rits superstitieux ; ils président avec faste à toutes les cérémonies , s'inclinent officiellement devant toutes les divinités , ont un respect extérieur pour tous les symboles , en un mot tolèrent tout , excepté l'Évangile. Et cela se conçoit aisément : si Satan combattait contre lui-même , comment son empire pourrait-il subsister ?

« D'après cette observation on devine assez qu'en mettant les deux champions en présence , le gouverneur ne se proposait pas de découvrir la vérité : car les yeux restent volontairement fermés, quand un cœur corrompu redoute la lumière ; mais il voulait donner à sa curiosité une vaine satisfaction , et se faire de la dispute un amusement d'abord , puis un sujet de confusion pour le prêtre chrétien. A son grand étonnement , c'est le contraire qui arriva. Quoique le bonze [luttât avec des armes puissantes , puisqu'il défendait un culte professé par le roi et protégé par les lois du pays , puisqu'il avait pour juges du débat les partisans officiels et les soutiens obligés de sa croyance , et qu'il combattait une religion proscrire et abhorrée , soutenue par un homme dans les fers et peut-être à la veille du dernier supplice , il ne tarda pas néanmoins à avouer sa défaite. En vain les mandarins l'animaient par leurs encouragements ou l'aiguilonnaient par leurs sarcasmes ; rien ne put rendre la parole à ce pauvre muet , et son silence forcé mit fin à la discussion. Devenu la risée des spectateurs , il eut encore à subir les applaudissements qu'on donna à son

rival. Hélas ! ce fut tout le fruit que le P. Tuan recueillit de son triomphe. Combien il eût préféré une seule conversion à de stériles éloges !.....

« Ainsi va notre Mission entre les amandes et le rotin. Ce n'est plus pour elle la voie naguère si fréquentée du martyre ; c'est l'arbitraire et la cupidité qui évoquent l'ombre de Minh-Menh pour pressurer nos pauvres chrétiens. Le nouveau roi garde sur notre compte un silence équivoque ; ses ministres disposent de notre sort au gré de leurs caprices ; les satellites nous rançonnent ; les meilleurs mandarins parfois nous fustigent ; et cependant notre ministère est plus fructueux que jamais , comme vous pourrez en juger d'après le tableau suivant, par lequel je terminerai cette lettre.

Administration des sacrements pendant l'année 1844.

Baptêmes d'enfants ,	9,797.
Baptêmes d'adultes ,	382.
Confirmations ,	2,202.
Mariages ,	4,462.
Extrêmes-onctions ,	2,431.
Confessions ,	125,055.
Communions ,	123,102,

« FR. DOMINIQUE MARTI,
Vice-provincial du Tong-king oriental. »

Extrait d'une lettre du R. P. Ramon Rodriguez , Procureur des Missions dominicaines en Chine , à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris. (Traduction de l'espagnol.)

Macao, 18 février 1846.

« MESSIEURS ,

« L'intérêt que vos Associés portent à nos Missions me fait un devoir de leur apprendre les consolants progrès que nous devons en partie à leurs prières et à leur charité. Mais avant de tracer ce tableau de notre situation actuelle , je dois revenir sur quelques faits déjà anciens , qui sont trop glorieux à notre sainte Religion pour être condamnés à l'oubli : si la piété se montre saintement jalouse de conserver les reliques des martyrs , à plus forte raison doit-elle recueillir l'exemple de leur courage , et garder le souvenir de leurs combats.

« Un de ces généreux athlètes , nommé Mathieu Thuy, avait été arrêté le 21 septembre 1840 , à l'âge de soixante-un ans , et condamné , comme Prêtre , à la peine de mort. Lorsqu'arriva le décret royal qui confirmait sa sentence , le juge lui proposa de faire exécuter un criminel à sa place , et de lui faciliter à lui-même son évasion. Le prisonnier répondit : « Depuis l'âge de dix-huit ans , je désire verser mon sang pour la foi , et vous voudriez que je perdisse cette faveur au moment d'en jouir ! Non , non ; je m'en garderai bien ! »

« On le porta en filet jusqu'au champ des *sept arpents* ,

lieu désigné pour le dernier supplice. Arrivé là , on le fit coucher sur une natte, afin de pouvoir briser sa chaîne sans lui faire aucun mal. Pendant cette opération , le mandarin lui demanda si la mort , vue de si près , ne l'épouvantait point : « Non , répondit-il en souriant ; de quoi aurais-je peur ? » Sa tête tomba au second coup de sabre.

« A la même époque, une pieuse mère de famille fut arrêtée pour avoir donné asile aux Missionnaires ; elle s'appellait Agnès Dé , et était âgée de cinquante-quatre ans. On la conduisit , la cangue au cou , au chef-lieu de la province , où les juges essayèrent à deux reprises de la faire apostasier. Trente coups de verges la mirent tout en sang , mais ne purent ébranler son courage ; elle fut renvoyée au cachot avec la cangue , qu'elle porta jusqu'au dernier soupir. Sa mort arriva en prison , le 13 juillet 1840.

« Je citerai encore comme une des gloires de notre Eglise annamite , le P. Luc Loan , ordonné prêtre en 1793 , et arrêté le 10 janvier 1840. Ce vieillard , âgé de quatre-vingt-quatre ans , avait été conduit à la ville de *Ke-cho* , et livré au grand mandarin de la justice, qui eut toujours pour lui des égards respectueux. Si ce magistrat avait pu lui sauver la vie, il l'aurait fait avec joie ; du moins le condamna-t-il sans le faire passer par l'épreuve des tortures. Souvent il allait le visiter en prison , et le jour de l'exécution étant venu , il le fit porter en filet jusqu'au lieu du supplice.

« Quand on eut lié le saint prêtre au piquet fatal , les dix satellites qui composaient l'escorte désignée pour lui couper la tête , disparurent dans la foule et se cachèrent pour ne pas tremper leurs mains dans le sang innocent. Le capitaine les appela inutilement pendant plus d'une heure que le vénérable vieillard resta ainsi

attaché ; enfin , perdant patience , il prit un des sabres que les soldats avaient laissés près de la victime, et le montrant au peuple , il dit : « Si quelqu'un veut exécuter ce maître de religion , il recevra trois masses de sapèques pour chacune de ces épées. » Alors se présenta un autre bourreau, qui dit au prêtre : « Mon Père, « je m'incline devant vous. S'il ne tenait qu'à moi , « vous vivriez en paix ; mais il faut que la volonté du « roi s'accomplisse , et il ne m'appartient pas d'y faire « opposition. Je vous en conjure , ne m'imputez pas « votre mort ; quand vous serez au ciel , priez pour « moi. » Après quoi il lui trancha la tête.

« Fécondée par ce sang généreux , la Mission annamite en recueille aujourd'hui les fruits avec assez de tranquillité ; elle sent d'une manière visible que si elle a perdu les plus illustres de ses pasteurs et de ses enfants , elle a gagné , à ce sacrifice , de puissants intercesseurs auprès de Dieu. Pour vous peindre cette nouvelle situation de nos frères du Tong-King , je vais transcrire un passage d'une lettre que leur vénérable évêque , Mgr Hermosillas , m'adressait le 14 mars dernier.

« Nous sommes maintenant assez en paix. Le roi *Thieu-*
 « *tri* , et , à son exemple , la plupart des mandarins ,
 « gardent le silence sur notre sainte Religion , ce qui
 « nous permet de travailler avec un succès inespéré au
 « salut des âmes. Pendant le cours de l'année dernière
 « j'ai parcouru sans inquiétude les districts de trois pro-
 « vines, où j'ai baptisé trois cents adultes , administré
 « le sacrement de confirmation à dix mille quatre cent
 « deux personnes , reçu dans le sein de l'Eglise un
 « grand nombre de ceux que la violence de la persécu-
 « tion en avait arraché , et terminé par une interven-
 « tion toute paternelle les différends survenus entre nos

« chrétiens. Sous peu de jours , si nul obstacle imprévu
 « ne contrarie mes projets, j'entreprendrai un voyage vers
 « les montagnes de la province de *Bac-ninh* ; déjà les fi-
 « dèles sont prévenus de ma visite, qu'ils attendent avec
 « une impatience bien propre à en assurer le succès.

« Malgré le calme dont nous jouissons , il est aisé de
 « reconnaître , à certains actes du gouvernement , que
 « la persécution est plutôt assoupie qu'elle n'est éteinte.
 « Ainsi un des confesseurs de la foi , le catéchiste Vin-
 « cent , vient encore d'être exilé en Cochinchine ; le
 « P. Thomas Tuan et le soldat Dominique Kounh sont
 « toujours retenus en prison. D'un autre côté, le P.
 « Dominique Dat a été gracié comme septuagénaire , et
 « rendu à la liberté par un ordre formel du roi : ce
 « n'est pas *Minh-menh* qui eût respecté les cheveux
 « blancs d'un maître de Religion. »

« Quelques chiffres fournis à la Procure par notre
 P. Provincial compléteront ce tableau de nos Missions
 annamites. On y compte cent quatre-vingt-dix mille
 neuf cent vingt-deux chrétiens ; quatre cent soixante-
 cinq baptêmes d'adultes , cent cinquante-trois mille trois
 cent soixante confessions , cent trente-trois mille sept
 cent cinquante-huit communions sont les fruits du mi-
 nistère apostolique pendant l'année 1845. De plus , nos
 pauvres chapelles que la persécution avait détruites ,
 ainsi que les maisons religieuses où se formait le clergé
 indigène , sont en grande partie restaurées ; c'est à re-
 lever ces ruines , si dignes de fixer votre pieuse sollici-
 tude , qu'ont été employés les secours de la Propaga-
 tion de la Foi. Tout ce qui consolide ici la Religion
 se fonde en quelque sorte par vos mains ; nos chrétiens
 le savent , et ils se joignent à leurs Missionnaires pour
 vous en témoigner leur vive reconnaissance.

« RAYON RODRIGUEZ , *Miss. Dominicain.* »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Quatre Missionnaires de la Congrégation des Oblats , de Marseille , accompagnés d'un frère catéchiste , se sont embarqués au Hâvre, le 4 février 1847 , pour le nouveau diocèse de Walla-Walla dans l'Orégon. Ce sont les PP. Ricard et Pandosi , du diocèse de Marseille ; Blanchet , du diocèse de Grenoble , et Chirouse , du diocèse de Valence.

Noms des Prêtres sortis , depuis quatre ans , du Collège de Drumcondra-Dublin , pour se consacrer aux Missions étrangères.

En 1843 , le R. John O'Malley , pour la Mission de Démérari (Guyane Britannique).

En 1844 , les RR. Prendergast , Tracy , O'shea , Maguire , Corbett et Daly , pour Calcutta.

En 1845 , les RR. Carmody et Lyons , pour Halifax (Nouvelle-Ecosse) ; O'Reilly , Quin et Plunkett , pour la Trinidad ; Molony , Ryan et M^c Dermott , pour Vincennes (États-Unis).

En 1846 , les RR. Walsh , pour Halifax (Nouvelle-Écosse) : O'Flanagan et Murphy , pour Vincennes ; Lordan et O'Brien , pour Démérari ; et M^c Ginty , pour Sidney (Australie).

MISSIONS

DE LA MONGOLIE.

La Mission de Mongolie , qui va fixer aujourd'hui l'attention de nos lecteurs , ne date que de la fin du siècle dernier. Deux causes principales concoururent , vers cette époque , à fermer son berceau : d'un côté l'émigration incessante des Chinois , de l'autre les rigueurs toujours plus sévères de la persécution. On sait avec quelle fécondité se multiplie la population chinoise ; de jour en jour plus amoncelée sur un espace trop étroit pour son activité et trop pauvre pour la nourrir , elle reflue sans cesse au-delà des frontières qu'elle déplace , inonde les pays voisins qu'elle domine bientôt par la ruse et par les arts , gagne pied à pied du terrain sur la solitude , et par ses empiètements continus prépare et appelle de nouvelles invasions. Dans ce flot d'émigrants , se trouvaient confondus quelques chrétiens , et c'est par eux que la foi fut portée en Mongolie.

Un autre motif décida plusieurs familles de néophytes à rechercher ses déserts. Il n'y avait plus pour eux de sécurité dans l'empire. Leur culte proscrit, leurs prêtres mis à mort, leurs chapelles démolies et leur vie menacée, tout en un mot conspirant à les éloigner d'un pays où leurs prières étaient épiées comme un crime d'état, ils s'en allèrent demander à l'exil, parmi les tribus qui campaient au nord de la Grande-Muraille, un coin de terre inhabitée pour y abriter leur foi et leurs espérances. Ainsi s'accomplissaient les desseins providentiels de Dieu sur la Mongolie : le vent de la persécution, déchainé au sein de l'empire chinois, avait dispersé au loin la semence du salut ; quelques germes précieux furent jetés sur les champs incultes des Tartares ; des Missionnaires vinrent bientôt les arroser de leurs sueurs apostoliques, et voilà que de nos jours la moisson blanchit déjà sur un vaste horizon.

Les premiers Prêtres qui, en 1796, pénétrèrent chez les Mongoux à la suite des chrétiens émigrés, étaient envoyés par M. Roux, supérieur de la Mission française à Pékin, et appartenaient comme lui à la Congrégation de S. Lazare. On conçoit aisément tout ce qu'un tel ministère dut leur coûter de fatigues. La population ne formait alors aucun groupe considérable ; chacun se fixait isolément au lieu qui lui promettait un séjour plus commode ou une récolte plus assurée ; nos néophytes surtout, qui sentaient le besoin d'être inconnus pour vivre en paix, cachaient au fond des plus secrètes vallées leur religion et leur misère. Comment les découvrir dans ces immenses solitudes, sans chemin frayé, sans nul indice qui pût servir de fil conducteur, et au risque de tomber à chaque pas sous la lance des brigands et la dent des bêtes féroces, seuls rois de ces contrées sauvages ! Combien de fois le Missionnaire fut-il

contraint de passer la nuit dans de pauvres pagodes , érigées çà et là aux divinités tartares , comme ces mendiants que personne dans le pays ne veut ou n'ose même abriter ! Là , s'il lui restait quelque peu de riz , il pouvait à la vérité apaiser sa faim , mais il n'avait d'autre lit que la terre nue sous un climat glacé , il ne pouvait appeler d'autre protection que le regard de Dieu sur un sommeil si voisin de la mort. Souvent aussi , arrivé le soir , après bien des dangers et des fatigues , à la porte de chrétiens indignes de ce nom , il se la vit fermer par la défiance ou l'ingratitude , et s'en alla, pensant au Dieu qui n'avait pas où reposer sa tête , chercher un toit plus hospitalier sous quelque arbre du désert.

Tant de souffrances et de dévouement ne restèrent point stériles. Ces brebis dispersées une fois découvertes , on s'appliqua et on parvint à les réunir en petits troupeaux , sur les points les plus favorables à la visite du Pasteur ; des payens vinrent d'eux-mêmes en grossir le nombre , épris qu'ils étaient du spectacle de leurs vertus ; le zèle des catéchistes y joignit ses conquêtes, la persécution y envoya de nouveaux réfugiés, et ainsi s'élevèrent les premières chrétientés d'un immense Vicariat apostolique.

Un dernier coup porté à la Mission de Pékin , dont l'Eglise mongole était comme la fille , hâta pour celle-ci l'heureuse époque de son développement , en lui transférant une partie des avantages religieux qui étaient ravis à la capitale. Lorsqu'en 1827 , l'empereur actuel *Tao-kouang*, après avoir expulsé les Missionnaires européens, déclara leurs établissements acquis au domaine de l'Etat et détruisit leur belle église de fond en comble, ce fut vers la Tartarie que les Lazaristes cherchèrent un refuge ; Siwan s'enrichit des pertes de Pékin , il devint

dès lors le centre de l'action apostolique et l'école du clergé indigène.

L'importance que cet événement donnait à la Mission mongole, jointe aux faciles progrès qu'elle faisait de jour en jour, décida, peu d'années après, le S. Siège à l'ériger en Vicariat apostolique ; par ses Bulles du 28 août 1840, S. S. Grégoire XVI confia ce poste à Mgr Mouly, évêque de Fussulan *in partibus infidelium*. Un pays immense est compris dans la juridiction du Prélat. Au midi, elle embrasse dans une zone d'environ cent lieues de large sur plus de trois cents lieues de long, divers peuples échelonnés à droite et à gauche de la Grande-Muraille : Chinois, Mongoux, Turcs et Mandchoux sont venus adosser leurs chaumières à ce colossal monument, dans presque toute sa longueur ; et c'est au milieu de ces nations mélangées, dans la confusion de tant de cultes et de langages, que vivent, dispersés en plus de deux cents endroits différents, les sept à huit mille chrétiens de la Mongolie.

On n'en compte pas un seul parmi les tribus nomades qui promènent, au nord, leurs tentes mobiles jusqu'à la Russie asiatique. Sur ce vaste plateau d'environ huit cents lieues de circonférence, pas une croix n'était encore plantée pour indiquer la patrie à ces éternels pèlerins du désert, lorsqu'en 1844 deux Missionnaires entreprirent de pénétrer au plus profond de leurs steppes inconnus. A peine s'étaient-ils éloignés de Siwan, qu'on perdit leur trace dans la solitude et le silence. Deux ans s'écoulèrent sans nouvelles de la pieuse caravane. Déjà on désespérait de son retour. Mais tandis que Mgr Mouly, justement alarmé d'une si longue absence, nous annonçait qu'il ne comptait plus revoir ses deux confrères, la politique ombrageuse d'un mandarin chinois les découvrait à l'autre extrémité de la Mongolie,

dans la capitale du Thibet , et les arrachant de force au paisible asile que des Lamas leur avaient donné , les ramenait à Macao , captifs et dépouillés de tout , même de leurs précieux manuscrits , mais heureux de leurs saintes fatigues , riches de découvertes , et radieux d'espérance pour leur chère Mission. Ces deux hommes apostoliques étaient M. Gabet qui vient de rentrer pour quelques mois en France , et M. Huc qui nous adresse de Chine le récit de leur voyage.

*Lettre de M. Huc , Missionnaire Lazariste , à M. Etienne ,
Supérieur général de la Congrégation de la Mission.*

Macao 20 décembre 1846.

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE ,

« Vous savez , sans doute , depuis longtemps que Mgr Mouly , notre Vicaire apostolique , nous avait chargés , M. Gabet et moi , d'aller explorer la Tartarie Mongole , et étudier avec soin les mœurs et le caractère de ces peuples nomades que nous avons mission d'évangéliser. Comme il nous avait été recommandé d'aller le plus loin possible , nous dûmes faire quelques préparatifs et nous organiser en caravane , pour ne pas nous trouver au dépourvu en parcourant ces contrées désertes et inconnues. Le 3 du mois d'août 1844 , nous quittâmes la vallée des *Eaux noires* , chrétienté située à près de cent lieues au nord de Peking.

Voici quel était le personnel et l'ordre de la petite caravane. *Samdadchiemba*, notre jeune Lama, monté sur un mulot de courte taille, ouvrait la marche, en traînant après lui deux chameaux chargés de nos bagages ; puis suivait M. Gabet hissé sur une grande chamelle ; un cheval blanc me servait de monture.

« *Samdadchiemba* était notre seul compagnon de voyage. Ce jeune homme n'était ni chinois, ni tartare, ni thibétain. Cependant au premier coup-d'œil il était facile de saisir en lui les traits qui distinguent ce qu'on est convenu d'appeler la race mongolique : une teinte fortement bronzée redoublait l'étrangeté de sa figure presque triangulaire ; un nez large et insolemment retroussé, une grande bouche fendue en ligne droite, donnaient à sa physionomie un aspect sauvage et dédaigneux. Lorsque ses petits yeux noirs sortaient de dessous de longues paupières dégarnies de cils et qu'il vous regardait, en plissant la peau de son front, il inspirait, tout à la fois, des sentiments de confiance et de peur. Rien de tranché sur cette figure : ce n'était ni la malicieuse ruse du Chinois, ni la franche bonhomie du Mongol, ni la courageuse énergie du Thibétain ; mais il y avait un peu de tout cela. *Samdadchiemba* était un *Dchiaour*. Plus loin je dirai un mot de la patrie de notre chamelier.

« A l'âge de onze ans, ce jeune homme s'était échappé de la Lamazerie où on l'avait placé, jugeant à propos de se soustraire par la fuite aux coups d'un maître, dont il trouvait la correction trop sévère. Il avait ainsi passé la plus grande partie de sa jeunesse errant et vagabond, tantôt dans les villes chinoises, tantôt dans les déserts de la Tartarie. Il est aisé de comprendre que cette vie d'indépendance avait peu poli l'aspérité naturelle de son caractère. Son intelligence était entièrement inculte ; mais en retour, sa puissance musculaire était exorbi-

tante , et il n'était pas peu fier de cette qualité dont il aimait à faire parade. Après avoir été instruit et baptisé par M. Gabet, il voulut se donner à la sainte Église , comme il disait, et s'attacher au service des Missionnaires. Le voyage que nous venions d'entreprendre était tout-à-fait dans le goût de sa vie aventureuse.

« *Samdadchiemba* n'était pas plus instruit que nous des routes de la Tartarie. Nous nous enfonçâmes dans les déserts , ayant pour seuls guides une boussole et l'excellente carte de l'empire chinois par M. Andriveau Goujon. Je n'entrerai point dans les détails de notre vie nomade et des aventures qui nous sont survenues. Mon dessein est d'esquisser à grands traits, dans cette lettre, nos longues courses pendant plus de deux ans. Je me contenterai, en général, de signaler les nombreux pays et les peuples divers que nous avons rencontrés.

« Après huit jours de marche dans les fertiles prairies du royaume de *Géchekten* , les nombreux voyageurs mongols et chinois que nous rencontrions sur notre route , étaient un indice que nous étions peu éloignés de la grande ville de *Tolon-noor*. Déjà nous apercevions , loin devant nous, reluire aux rayons du soleil la toiture dorée des deux magnifiques lamazeries. Nous cheminâmes longtemps à travers les tombeaux innombrables qui environnent la ville ; en considérant cette population immense comme enveloppée dans une vaste enceinte d'ossements et de pierres tumulaires , on eût cru voir la mort travaillant incessamment au blocus des vivants. Parmi ce grand cimetière qui semble étreindre la ville , nous remarquâmes çà et là quelques jardins , où à force de soins et de peines on parvient à cultiver de misérables légumes. Si on excepte ces quelques plantes potagères , le sol sur lequel s'élève la ville de *Tolon-noor* ne produit absolument rien ; le pays est aride et

sablonneux ; les eaux y sont extrêmement rares , on aperçoit seulement, sur certains points, des sources peu abondantes et qui se dessèchent facilement à la saison des chaleurs.

« *Tolon-noor* n'est pas une ville murée. C'est une vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées. Les rues sont tortueuses, sales et boueuses. Cependant , malgré le peu d'agrément que présente *Tolon-noor* , malgré la stérilité de ses environs , l'extrême froidure de l'hiver et les chaleurs étouffantes de l'été , sa population est immense ; le commerce y est prodigieux. Règle générale , sur ce grand marché les Chinois finissent toujours par faire fortune et les Tartares par se ruiner. *Tolon-noor* est comme une monstrueuse pompe pneumatique qui réussit merveilleusement à faire le vide dans les bourses mongoles.

« Cette grande ville commerçante, appelée par les Tartares *Tolon-noor* (sept laes), par les Chinois *Lamamiao* (Temple lamanesque), est désignée sur la carte d'Andriveau Goujon , sous le nom de *Djonaimansoume*. Mais nous n'avons jamais compris comment on avait pu donner à cette ville un nom également inconnu et incompris des Tartares et des Chinois.

« *Tolon-noor* appartient au royaume de *Gehekten* , pays fertile et pittoresque. Mais d'années en années il perd sa couleur tartare. Les Chinois , par une rare combinaison de ruse et d'audace , finissent peu à peu par l'envahir. Les timides et simples Mongols se laissent faire , et , dans peu de temps , ils seront obligés de reculer vers le nord et d'aller demander au désert un peu d'herbe pour leurs troupeaux.

« Du royaume de *Gehekten* nous passâmes dans le *Thakhar* , que les Chinois nomment *Paki* (huit bannières). Ce pays fut donné aux Tartares qui étaient venus

aider la dynastie actuelle à faire la conquête de la Chine. Les miliciens qui sont sous les huit bannières, sont tous soldats de l'empereur et, dit-on, les plus valeureux de l'empire. Ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité qu'on les met en mouvement. Ils furent convoqués lors de la dernière expédition anglaise, mais on leur fit bientôt rebrousser chemin : en avançant vers le midi, ces pauvres soldats mouraient presque tous de chaleur. D'ailleurs on avait fait réflexion à Pékin qu'il y aurait peut-être de la difficulté à s'emparer de l'escadre anglaise avec une cavalerie tartare.

« Le *Thakhar* est un pays magnifique ; les pâturages y sont gras, les eaux bonnes et intarissables. C'est là que se trouvent les grands troupeaux de l'empereur. Le pays des *huit bannières* est un des plus beaux que nous ayons vus. Au milieu de ces steppes, point de villes, point d'édifices, point d'art, point d'industrie, point de culture. C'est partout et toujours une prairie, quelquefois entrecoupée de grands lacs, de fleuves majestueux, de hardies et imposantes montagnes ; quelquefois se déroulant en vaste et incommensurable plaine. Alors, quand on se trouve au milieu de ces verdoyantes solitudes dont les bords vont se perdre à l'horizon, on croirait être par un temps calme au milieu de l'Océan. Les blanches tentes mongoles surmontées de bannières qu'on voit se dessiner dans le lointain, sur ce fonds de verdure, font assez l'effet de petits navires aux mâts pavoisés. Quand une fumée noire et épaisse s'élève de ces *ïourtes*, on croirait voir des bateaux à vapeur sur le point d'appareiller. Au reste, le marin et le mongol ont entr'eux de frappantes analogies de caractère. De même que le premier s'identifie avec son navire qu'il ne quitte jamais, l'autre en quelque sorte ne fait qu'un avec son cheval. Plus le coursier du désert est fougueux et

sauvage , plus il s'élançe par sauts et par bonds à travers les précipices , plus aussi le cavalier mongol est à son aise. C'est comme un matelot qui aime à se trouver sur un navire agité par la tempête. Le mongol et le marin , quand ils ont mis pied à terre , se trouvent tout déconcertés et comme jetés hors de leur sphère ; ils ont la démarche pesante et lourde ; la forme arquée de leurs jambes , leur buste toujours penché en avant , les regards qu'ils jettent à droite et à gauche , tout annonce des hommes qui passent la plus grande partie de leurs jours , non pas sur la terre , mais sur un cheval ou sur un navire.

« Les solitudes de la Mongolie et la vaste étendue des mers agissent sur l'âme à peu près de la même manière ; leur aspect n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de l'autre , un sentiment mélancolique et religieux qui peu à peu élève l'âme sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici bas ; sentiment qui tient plus du ciel que de la terre et qui paraît bien conforme à la nature d'une intelligence servie par des organes.

« Après quelques journées de marche dans le *Thalhar* , nous rencontrâmes une vieille ville déserte , ruine imposante et majestueuse. Les remparts crénelés, les tours d'observation , les quatre grandes portes situées aux quatre points cardinaux, tout était conservé. Mais tout était comme aux trois quarts enfoncé dans la terre et recouvert de gazon. Depuis que cette ville avait été abandonnée , le sol s'était élevé et était presque monté jusqu'à la hauteur des crénaux. Quand nous fûmes arrivés vers la porte méridionale , nous dîmes à *Samdadchiemba* de continuer sa route , pendant que nous irions visiter la *vieille ville*, comme la nomment les Tartares. Nous y entrâmes avec une espèce de

saisissement. On ne voit là ni décombres ni ruines, mais seulement la forme d'une belle et grande cité, enterrée à demi, et que les herbes enveloppent comme d'un linceuil funèbre. L'inégalité du terrain semble dessiner encore la place des rues et des monuments. Nous rencontrâmes un jeune berger mongol qui fumait silencieusement sa pipe, assis sur un monticule, pendant que son grand troupeau de chèvres broutait l'herbe au dessus des remparts et dans les rues désertes... On rencontre souvent dans les déserts de la Mongolie des traces de villes. Il est probable qu'elles ont été autrefois bâties et occupées par les Chinois.

« Non loin de la *vieille ville* on rencontre une large route allant du nord au midi ; c'est celle que suivent ordinairement les ambassades russes qui se rendent à Pékin. Les marchands chinois qui vont faire le commerce à Kiakta, ville frontière de la Russie, suivent aussi cet itinéraire. M. Timkouski, dans la relation de son voyage à Pékin, dit qu'il n'a jamais pu savoir pourquoi leurs guides leur faisaient prendre une route différente de celle que les ambassades précédentes avaient suivie. En voici la raison. Les Chinois et les Tartares nous ont dit que c'était une précaution politique du gouvernement. Il ordonnait de faire avancer les Russes par des circuits et des détours, afin qu'ils ne pussent pas reconnaître les chemins : précaution sans contredit bien ridicule et qui n'empêcherait certainement pas l'autocrate russe de trouver la route de Pékin, s'il lui prenait un jour fantaisie d'aller présenter un cartel au *fils du ciel*.

« Nous arrivâmes à *Koukou-hote (ville bleue)*, appelée par les Chinois *Kouï-hoa-teheu*. Il y avait un mois que nous étions en marche. Il existe deux villes du même nom, à cinq *lis* de distance l'une de l'autre ; la ville neuve et la ville vieille. Nous allâmes loger à cette

dernière. Elle est entourée de murs , mais le commerce y est si grand qu'il a fini par franchir les remparts. Peu à peu des maisons se sont élevées, de grands quartiers se sont formés en dehors de la première enceinte, et maintenant l'*extramuros* est devenu beaucoup plus important que l'intérieur. La ville neuve, peu distante de sa sœur aînée, compte peu d'années d'existence. Elle a un aspect beau, grandiose et qui serait même admiré en Europe. Je parle seulement de l'extérieur. Au dedans les maisons, basses et de style chinois, n'ont rien qui soit en rapport avec les hauts et larges remparts d'alentour. Le commerce d'ailleurs y est de nulle importance. On a beau bâtir des villes avec élégance et à grands frais, on a beau dire ensuite au peuple : « Allez trafiquer là dedans » ; le peuple n'écoute jamais.

« De Koukou-hote nous allâmes à Thagau-kouren (*enceinte blanche*), ville bâtie sur les bords du fleuve jaune. Thagau-kouren n'a de remarquable que la propreté des rues, la bonne tenue des maisons et le calme qu'on voit régner partout. Son commerce est loin de pouvoir être comparé à celui de Koukou-hote. Toutes ces villes qu'on rencontre dans la Tartarie, à des distances plus ou moins éloignées des frontières de la Chine, sont des marchés très-fréquentés, où se rendent les Tartares de tous les points de la Mongolie.

« Avant d'entrer dans le pays d'*Ortous*, nous avions à traverser le fleuve jaune. Il venait d'éprouver un affreux débordement, et les eaux n'étaient pas encore rentrées dans leur lit. On nous dit que cette année la crue d'eau avait été retardée et s'était déclarée plus grande que d'ordinaire. Quel parti prendre dans cette fâcheuse conjoncture ? rebrousser chemin ? attendre que les eaux se fussent retirées ? Rien de tout cela ne pouvait nous

convenir. Nous résolûmes donc de continuer notre chemin. Mon Dieu ! quelle inexprimable misère ! Pendant trois jours entiers nous chevauchâmes dans des marais inconnus, nous abandonnant à la Providence et laissant aller nos montures d'après leur instinct. Quand nous rencontrâmes le lit du fleuve, la petite caravane monta sur une barque de passage, et nous arrivâmes, je puis dire miraculeusement, dans le pays d'*Ortous*.

« Les rives du fleuve jaune sont ordinairement couvertes de flaques d'eau et de marécages. Quand les ténèbres commencent à se répandre dans le désert, alors on entend s'élever petit à petit un tumulte harmonieux qui, allant toujours croissant, ne cesse que vers le milieu de la nuit. Ce sont les mille voix, les concerts bruyants des oiseaux aquatiques qui arrivent par troupes, folâtent sur la surface des eaux et se disputent avec acharnement les touffes de juncs et les larges feuilles de nénuphar où ils veulent passer la nuit. La Tartarie est peuplée de ces oiseaux nomades qui passent, sans cesse, par nombreux bataillons, en formant dans les airs par leur vol régulièrement capricieux mille desseins bizarres. Oh ! comme les oiseaux voyageurs sont bien à leur place dans les déserts de la Tartarie !

« Le pays d'*Ortous* est misérable et désolé. Partout des sables mouvants ou des montagnes stériles. Tous les jours, quand l'heure de dresser la tente était venue, nous étions forcés de prolonger encore notre marche, pour tâcher de découvrir un moins triste campement. L'eau était l'objet de notre continuelle sollicitude. Quand nous avions le bonheur de rencontrer des lagunes ou quelque citerne, nous ne manquions jamais de faire nos provisions dans deux seaux de bois que nous nous étions procurés à Koukou-hote. Ces eaux saumâtres et fétides sont dans l'*Ortous* d'une rareté extrême, et

malgré nos précautions il nous est arrivé plus d'une fois de passer des journées entières , sans qu'il nous fût donné de pouvoir même humecter nos lèvres. Nos animaux n'étaient pas mieux partagés que nous ; presque chaque jour ils ne trouvaient à brouter que des broussailles chargées de nitre et quelques herbes courtes , maigres et poudreuses.

« Les bœufs et les chevaux que les Mongols nourrissent dans l'*Ortous* , sont misérables et de pauvre mine ; mais les chameaux, les moutons et les chèvres y prospèrent merveilleusement. Cela vient de ce que ces animaux affectionnent d'une manière particulière les plantes nitreuses , et vont se désaltérer volontiers dans les eaux saumâtres.

« Nous étions éloignés du fleuve jaune de dix journées de marche , lorsque nous fimes la rencontre d'une route très-bien tracée et qui paraissait assez fréquentée. Un Mongol nous dit qu'elle conduisait au *Tabos-noor* (lac du sel). Comme elle serpentait vers l'occident, nous la suivimes volontiers. Une journée avant d'arriver au *Tabos-noor* , le terrain change par degré de forme et d'aspect ; il perd sa teinte jaune et devient insensiblement blanchâtre, comme si on l'avait arrosé d'une dissolution de chaux. La terre se boursoufle sur tous les points et forme de petits monticules , où croissent des épines rampantes qui les enveloppent comme d'un épais réseau. Ce qu'on appelle *Tabos-noor* est moins un lac qu'un grand réservoir de sel gemme , mélangé d'efflorescences nitreuses. Ces dernières sont d'un blanc mat et friables au moindre contact ; on peut facilement les distinguer du sel gemme , qui a une teinte un peu grisâtre et dont la cassure est luisante et cristalline. Le *Tabos-noor* a au moins deux lieues de circonférence. On voit s'élever çà et là quelques *ïourtes* habitées par les

Mongols qui font l'exploitation de cette magnifique saline. Quand le sel est convenablement purifié, ils le transportent sur les marchés chinois les plus voisins, et l'échangent contre du thé, du tabac et de l'eau-de-vie.

« Nous traversâmes le *Tabos-noor* dans toute sa largeur de l'orient à l'occident ; mais nous dûmes user de grandes précautions pour avancer sur ce sol toujours humide et quelquefois mouvant. Les Mongols nous recommandèrent de suivre avec beaucoup de prudence les sentiers battus, et de nous éloigner des endroits où nous verrions l'eau sourdre et monter. Ils nous assurèrent qu'il existait des gouffres qu'on avait plusieurs fois sondés sans jamais en trouver le fond. Tout cela porterait peut-être à croire que le *noor* ou lac, dont on parle dans le pays, existe réellement, mais qu'il est souterrain. Au dessus serait alors comme un couvercle, une voûte solide, formée de matières salines et salpêtrées, produites par les évaporations continues des eaux souterraines. Des corps étrangers, incessamment charriés par les pluies et poussés par les vents, auront bien pu former ensuite une croûte assez forte pour porter les caravanes qui traversent le *Tabos-noor*.

« Deux jours après avoir laissé derrière nous le lac de sel, nous eûmes le bonheur d'arriver dans une vallée assez fertile et qui nous parut magnifique, comparativement aux tristes pays que nous venions de parcourir. Nous résolûmes d'y camper quelques jours, pour reposer nos animaux, dont le dépérissement commençait à nous alarmer. Les Mongols qui avaient dressé leurs tentes dans cette vallée, nous traitèrent avec honneur et distinction. Quand ils surent que nous étions des Lamas venus du ciel d'occident, ils voulurent nous donner une petite fête de leur façon. Quoique j'aie dit au commencement que je ne m'arrêteraï guère aux

incidents de notre voyage, je ne puis résister au plaisir de transcrire ici la traduction d'un chant national que nous avons recueilli sous la tente mongole.

« Le repas patriarcal qu'on nous avait servi était achevé, et il ne restait plus au milieu des convives qu'un entassement d'os de mouton bien blancs et bien polis, lorsqu'un enfant alla détacher un violon à trois cordes suspendu à une corne de boue. Il le présenta à un vénérable vieillard, et celui-ci le fit passer à un jeune homme qui baissait modestement la tête, mais dont les yeux s'animent subitement, aussitôt qu'il eut entre les mains le violon mongol. — « Lamas du tout-puissant « Jéhovah, nous dit le chef de famille, j'ai invité un « *Toolholos* pour embellir cette soirée de quelques ré-
« eits. » Pendant que le vieillard nous adressait ces mots, le chanteur préludait déjà en promenant ses doigts sur les cordes de son instrument, et bientôt il se mit à chanter d'une voix forte et accentuée. Quelquefois il s'arrêtait et entremêlait son chant de réeits animés et pleins de feu. On voyait toutes ces figures tartares se pencher vers le chanteur et accompagner des mouvements de leur physionomie le sens des paroles qu'ils entendaient. Le *Toolholos* chantait des sujets nationaux et dramatiques qui excitaient vivement la sympathie de ses compatriotes. Pour nous, peu initiés à l'histoire de la Tartarie, nous prenions un assez mince intérêt à tous ces personnages inconnus que le rapsode mongol faisait passer tour à tour sur la scène.

« Après qu'il eut chanté quelque temps, le vieillard lui présenta une grande tasse de vin de lait. Le chanteur posa aussitôt le violon sur ses genoux et se hâta d'humecter, avec cette liqueur mongole, son gosier desséché par tant de merveilles qu'il venait de raconter. Quand il eut achevé de boire et pendant qu'il essuyait de sa

langue les bords encore humides de la tasse : « *Toolholos*, lui dimes-nous, dans les chants que tu viens de faire entendre tout était beau et admirable ; cependant tu n'as encore rien dit de l'immortel Tamerlan. « *L'invocation à Timour* est un chant fameux et cheri des Mongols. — Oui, oui, s'écrièrent plusieurs voix à la fois, chante-nous *l'invocation à Timour*. » Et il se fit un instant de silence, et le *Toolholos*, ayant recueilli ses souvenirs, chanta sur un ton vigoureux et guerrier les strophes suivantes :

« Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mongole était redoutable et guerrière ; ses mouvements faisaient pencher la terre ; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil éclaire.

« O divin Timour ! ta grande âme renaitra-t-elle bientôt ? reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour !

« Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles et doux comme des agneaux ; cependant notre cœur bouillonne, il est encore plein de feu. Le souvenir des glorieux temps de Timour nous poursuit sans cesse. « Où est le chef qui doit se mettre à notre tête et nous rendre guerriers ?

« O divin Timour ! etc.

« Le jeune Mongol a le bras assez vigoureux pour dompter l'étalon sauvage, il sait découvrir au loin sur les herbes les vestiges du chameau errant... hélas ! il n'a plus de force pour bander l'arc des ancêtres, ses yeux ne peuvent apercevoir les ruses de l'ennemi.

« O divin Timour ! etc.

« Nous avons aperçu sur la colline sainte flotter la rouge écharpe du Lama, et l'espérance a fleuri dans nos tentes... dis-le-nous, ô Lama ! quand la prière

« est sur tes lèvres , *Hormousta* te dévoile-t-il quelque chose des vies futures ?

« O divin Timour ! etc.

« Nous avons brûlé le bois odorant aux pieds du divin Timour. Le front courbé vers la terre , nous lui avons offert les vertes feuilles du thé et le laitage de nos troupeaux. Nous sommes prêts , les Mongols sont debout , ô Timour !.... et toi , Lama , fais descendre le bonheur sur nos flèches et sur nos lances.

« O divin Timour ! ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ? reviens , reviens , nous t'attendons , ô Timour ! »

« Quand le troubadour tartare eut achevé ce chant national , il se leva , nous fit une profonde inclination et suspendit son instrument de musique aux parois de la tente. Ces poètes chanteurs , qui vont de foyer en foyer célébrant partout les personnages et les événements de leur patrie , sont de tous les temps et de tous les lieux ; nous en avons déjà vu dans l'intérieur de la Chine , mais nulle part peut-être ils ne sont aussi populaires que dans le Thibet.

« Avant de quitter l' *Ortous* , nous trouvâmes sur notre route des montagnes qui méritent , peut-être , que je ne les passe pas entièrement sous silence. Dans les gorges et au fond des précipices formés par cette chaîne imposante , on n'aperçoit que de grands entassements de schiste et de mica , broyés et comme réduits en poudre. Ces débris d'ardoise et de pierres lamellées ont été , sans doute , charriés dans ces gouffres par de grandes eaux , car ils ne paraissent nullement avoir appartenu à ces montagnes qui sont de nature granitique. A mesure qu'on avance vers la cime , ces monts affectent des formes de plus en plus bizarres et inusitées. On voit de grands quartiers de roche roulés et entassés les uns sur les autres , et comme étroitement cimentés ensemble. Ces

bloes sont inerustés de coquillages ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'ils sont découpés, rongés et usés dans tous les sens ; ce ne sont de tout côté que des cavités, des trous qui serpentent par mille détours ; on dirait qu'ici la nature a été vermoulue. Quelquefois le granit offre des empreintes profondément creusées, comme si elles eussent servi de moule à des monstres. Il nous semblait souvent que nous marchions dans le lit d'une mer desséchée. Nul doute que ces montagnes n'ont été lentement travaillées par la mer. Ce qu'elles offrent de phénoménal ne peut pas s'attribuer aux eaux de la pluie et encore moins aux inondations du fleuve jaune qui, pour si grandes qu'on les suppose, n'arriveraient jamais à une si haute élévation. Les géologues qui prétendent que le déluge a eu lieu par affaissement, trouveraient peut-être sur ces montagnes des preuves assez fortes pour étayer leur système.

« Quand nous fûmes arrivés sur la cime de ces monts, nous aperçûmes à nos pieds le fleuve jaune qui roulait majestueusement ses ondes du midi au nord. Cette vue nous remplit de joie, car il nous tardait beaucoup de sortir de cet aride pays d'*Ortous*. Aussitôt après avoir traversé le fleuve, nous fûmes sur la terre de Chine et nous dîmes adieu, pour quelque temps, à la Tartarie, aux déserts et à la vie nomade.

« Nous avions projeté de nous reposer quelques jours dans la petite ville de *Che-tsui-dze*, bâtie sur les bords du fleuve jaune, et de reprendre ensuite notre route vers l'occident toujours à travers la Tartarie. C'était d'abord dans le royaume *Halechan* que nous avions intention de nous diriger. A *Che-tsui-dze* plusieurs Tartares nous détournèrent de suivre notre projet, en nous assurant que nos animaux épuisés comme ils l'étaient, ne pourraient vivre au milieu des steppes sablonneuses du

Halechan. Nous crûmes devoir prendre en considération leurs bons avertissements : il fut décidé que nous couperions la province du *Kan-sou* jusqu'à *Si-ning*, pour de là pénétrer ensuite chez les mongols du *Kou-kou-noor*.

« Le *Kan-sou* est borné à l'est par le *Chen-si*, au sud par le *Su-tchuen*, à l'ouest par le *Kou-kou-noor* et le pays des *Si-fan*, au nord par les monts *Halechan* et les *Eleuts*.

« *Ning-hia* est la première grande ville que nous rencontrâmes sur notre route. Ses remparts de belle apparence sont environnés de marais, de jones et de roseaux. L'intérieur de la ville est pauvre et misérable, les rues sont sales, étroites et guenilleuses, les maisons enfumées et comme disloquées. On voit que *Ning-hia* est une très-vieille ville. Quoique située non loin des frontières de la Tartarie, le commerce y est de nulle importance. Autrefois, du temps des *Royaumes-Unis*, c'était une cité royale.

« Bientôt nous arrivâmes à *Tsoung-wei*, bâtie sur les bords du fleuve jaune. La propreté, la bonne tenue et l'air d'aisance de cette ville contrastent singulièrement avec la misère et la laideur de *Ning-hia*. *Tsoung-wei* est une ville très-commerçante, à en juger par ses innombrables boutiques, toutes très-bien achalandées, et par la grande population qui incessamment encombre les rues. Quand nous partîmes de *Tsoung-wei*, après avoir passé la grande muraille, nous traversâmes la crête des monts *Halechan* pour rentrer de nouveau en Chine.

« Souvent des lamas tartares nous avaient fait des peintures affreuses des *Halechan*, mais la réalité est bien au-dessus de tout ce qu'on peut dire de cet épouvantable pays. Cette longue chaîne de montagnes est exclusivement composée de sable mouvant et tellement fin, qu'en le touchant on le sent couler entre les doigts

comme un liquide. Il est inutile de remarquer qu'au milieu de ces sablières on ne rencontre pas la moindre trace de végétation. Mon Dieu ! quelles peines , quelles difficultés pour traverser ces montagnes ! A chaque pas nos chameaux s'enfonçaient jusqu'au ventre et ce n'était que par soubresauts qu'ils pouvaient avancer. Les chevaux éprouvaient encore plus d'embarras , parce que la corne de leurs pieds avait sur le sable moins de prise que les larges patés des chameaux. Pour nous , dans cette pénible marche , nous devions être bien attentifs pour ne pas rouler du haut de ces collines mouvantes jusque dans le fleuve jaune, que nous apercevions à nos pieds. Par bonheur le temps était calme et serein : s'il eût fait du vent, nous aurions été certainement engloutis et enterrés vivants sous des avalanches de sable.

« Après avoir traversé les *Halechan*, nous rencontrâmes la route qui se rend à *Ili*, le Botany-bay de l'empire chinois. C'est là qu'on déporte les criminels condamnés à l'exil. Avant d'arriver dans ce lointain pays , les malheureux exilés sont obligés de traverser les monts *Moussour* (glaciers). Ces montagnes gigantesques sont uniquement formées de glaçons entassés les uns sur les autres. Pour faciliter le passage on doit tailler dans la glace un escalier. *Ili* (1) est renfermé dans le *Torgot* , pays évidemment tartare-mongol. Outre que les rivières, les montagnes, les lacs de ce pays sont désignés par des noms purement mongols, durant notre voyage nous avons eu occasion de faire connaissance avec des lamas du *Torgot* , qui nous ont donné des notions exactes sur leur patrie. Rien ne distingue les Tartares du *Torgot* des autres peuples de la Mongolie , ni langage , ni mœurs , ni costume. Quand on demandait à ces lamas d'où ils

(1) La Carte d'Andriveau Geujon donne deux noms à ce pays : *Goudja* ou *Ili*.

étaient, ils répondaient toujours : « Nous sommes mongols du royaume de *Torgot*. » Ainsi voilà une partie de l'immense Vicariat de Mongolie qui se trouve à une distance épouvantable de *Si-wan*. Combien pourtant il serait à désirer qu'on pût fonder une Mission dans le *Torgot* ! Il doit y avoir dans ces contrées si reculées une chrétienté nombreuse et fervente. On sait que c'est à *lli* qu'on exile de toutes les provinces de la Chine les chrétiens qui ne veulent pas apostasier. Quel beau spectacle qu'une mission toute composée de confesseurs de la foi !

« La route d'*lli* nous conduisit jusqu'à la grande muraille, que nous franchimes de nouveau pour rentrer en Chine. Je vais dire un mot de ce monument si renommé. On sait que l'idée d'élever des murailles pour se fortifier contre les invasions des ennemis n'a pas été particulière à la Chine ; l'antiquité nous offre plusieurs exemples de semblables travaux. Outre ce qui fut exécuté en ce genre chez les Assyriens, les Egyptiens et les Mèdes, en Europe une muraille fut construite au nord de la Grande-Bretagne par ordre de l'empereur Septime-Sévère. Mais aucune nation n'a rien fait d'aussi grandiose que la grande muraille élevée par *Tsin-che-hoang*, l'an 214 de J. C. Un nombre prodigieux d'ouvriers y fut employé, et les travaux de cette entreprise gigantesque durèrent pendant dix ans. La grande muraille s'étend depuis le point le plus occidental du *Kan-sou*, jusqu'à la mer orientale. L'importance de cet immense travail a été différemment jugée par ceux qui ont écrit sur la Chine. Les uns l'ont exalté outre mesure, et les autres se sont efforcés de le tourner en ridicule. Je crois que cette divergence des opinions vient de ce que chacun a voulu juger de l'ensemble de l'ouvrage d'après l'échantillon qu'il avait sous les yeux. M. Barow, qui vint en Chine en 1793 avec l'ambassade anglaise de lord Macartney, a

fait le calcul suivant. Il suppose qu'il y a dans l'Angleterre et dans l'Écosse dix-huit cent mille maisons. En estimant la maçonnerie de chacune à deux mille pieds, il avance qu'elles ne contiennent pas autant de matériaux que la grande muraille chinoise. Selon lui, elle suffirait pour construire un mur qui ferait deux fois le tour du globe. M. Barrow prend sans doute pour base de son calcul la grande muraille telle qu'elle existe vers le nord de Pékin. Sur ce point la construction en est réellement belle et imposante. Mais il ne faudrait pas croire que cette barrière élevée contre les invasions des Tartares, est dans toute son étendue également large, haute et solide. Nous avons eu occasion de traverser la grande muraille sur plus de quinze points différents ; plusieurs fois nous avons voyagé pendant des journées entières en suivant sa direction, et sans jamais la perdre de vue. Souvent nous n'avons rencontré qu'une simple maçonnerie au lieu de ces doubles murailles qui existent aux environs de Pékin. Quelquefois c'est une élévation en terre, il nous est même arrivé de voir cette fameuse barrière uniquement composée de quelques cailloux amoncelés. Pour ce qui est des fondements dont parle M. Barrow et qui consisteraient en grandes pierres de taille cimentées avec du mortier, nulle part nous n'en avons trouvé le moindre vestige. Au reste, on doit concevoir que *Tsin-che-hoang* dans cette grande entreprise s'est appliqué à fortifier d'une manière spéciale les environs de la capitale de l'empire, où ordinairement se portaient, tout d'abord, les hordes tartares. Du côté de l'*Ortous* et des monts *Halechan* les fortifications n'étaient guère nécessaires : le fleuve jaune garde bien mieux le pays que ne saurait le faire un mur d'enceinte.

« Après avoir franchi la grande muraille, nous nous trouvâmes en présence de la barrière de *San-yen-tsin*,

célèbre par sa grande sévérité à l'égard des étrangers. On nous fit d'abord des difficultés, mais tout se borna à une assez violente querelle avec les soldats de la douane. Ils voulaient absolument de l'argent, et nous étions absolument déterminés à ne leur donner que des paroles. Ils finirent enfin par nous laisser le chemin libre en nous recommandant, toutefois, de ne pas dire aux Tartares que nous étions passés gratis.

« De *San-yeu-tsin* nous allâmes à *Tchouang-loung-in*, vulgairement appelé dans le pays *Ping-fan*. Son commerce est assez vivant ; la ville, prosaïquement taillée sur les patrons ordinaires, n'offre aucun trait particulier ni de laideur ni de beauté.

« Pour arriver à la grande ville de *Si-ning-fou*, nous suivîmes un chemin affreux. Nous éprouvâmes surtout beaucoup de misères pour traverser la haute montagne de *Ping-keou*, dont les aspérités offraient à nos chameaux des difficultés presque insurmontables. Chemin faisant, nous étions obligés de pousser continuellement de grands cris pour avertir les muletiers qui auraient pu se trouver sur la route, de conduire leurs bêtes à l'écart. La route était si étroite et notre caravane inspirait à ces animaux une si grande frayeur, qu'il était souvent à craindre de les voir se précipiter dans des gouffres. Quand nous fûmes arrivés au bas de la montagne *Ping-keou*, notre route se continua pendant deux jours à travers des rochers et le long d'un profond torrent, dont les eaux tumultueuses bondissaient à nos pieds. L'abîme était toujours béant à côté de nous ; il eût suffi d'un faux pas pour y rouler.

« *Sining-fou* est une ville immense, mais peu habitée. Son commerce est intercepté par *Tang-keou-cul*, petite ville située sur les bords de la rivière *Keou-ho*, et à la frontière qui sépare le *Kan-sou* du *Kou-kou-noor*. Ce lieu

n'est pas marqué sur la carte ; il est toutefois d'une haute importance sous le point de vue commercial. Je reviendrai sur *Tang-keou-cul* après avoir dit encore un mot du *Kan-sou*.

« Cette province est belle et paraît assez riche. L'admirable variété de ses produits est due à un climat tempéré , à un sol naturellement fertile , mais surtout à l'activité et au savoir faire des agriculteurs. Nous avons admiré un magnifique système d'irrigation par le moyen de canaux superposés. A l'aide de petites écluses construites avec simplicité, l'eau est distribuée dans tous les champs avec régularité et sans efforts ; elle monte , descend , circule , et se joue en quelque sorte , à travers ces riches campagnes , au gré des cultivateurs. Dans le *Kan-sou* le froment est beau et abondant ; les moutons et les chèvres y sont de belle espèce ; de nombreuses et inépuisables mines de charbon mettent le chauffage à la portée de tout le monde ; en un mot , il est facile de se procurer dans ce pays un bon confortable à peu de frais.

« Les *Kansoumais* diffèrent beaucoup , par leur langage et leurs mœurs, des habitants des autres provinces de l'empire. Mais c'est surtout leur caractère religieux qui les distingue le plus des Chinois, ordinairement si indifférents et si sceptiques. Dans le *Kan-sou* on rencontre de nombreuses et florissantes lamazeries qui suivent le culte réformé du Bouddhisme. Tout porte à croire que le pays a été occupé autrefois par les *Si-fan* ou Thibétains orientaux.

« Les *Deliahours* sont peut-être la race la plus saillante de la province du *Kan-sou*. Ils occupent le pays communément appelé *Sam-tchouan* , patrie de notre *Samdadchiemba*. Ces *Deliahours* ont toute la fourberie et l'astuce des Chinois , moins leurs manières polies et les

formes honnêtes de leur langage. Aussi sont-ils craints et détestés de tous leurs voisins. Quand ils se croient lésés dans leurs droits, c'est pour l'ordinaire à coups de poignards qu'ils se font raison. Parmi eux l'homme le plus honoré est toujours celui qui a commis le plus grand nombre de meurtres. Ils parlent entre eux une langue particulière, incompréhensible mélange de mongol, de chinois et de thibétain oriental. A les en croire, ils sont d'origine tartare. Quoique soumis à l'empereur chinois, ils sont gouvernés par une espèce de souverain héréditaire, appartenant à leur tribu, et qui porte le titre de *Tousse*. Il existe dans la *Kan-sou* et sur les frontières du *Su-tchuen* plusieurs tribus semblables, qui se gouvernent ainsi d'elles-mêmes et d'après leurs lois spéciales. Toutes portent le nom de *Tousse* auquel on ajoute souvent le nom de la famille de leur chef ou souverain. *Ym-tousse* est la plus célèbre et la plus redoutable. *Samdadchiemba* appartient à cette tribu.

« Je reviens à *Tang-keou-cul*. Cette ville a peu d'étendue, mais elle est très-populeuse, très-active et très-commerçante. C'est une véritable Babel où se trouvent réunis des gens de toute langue; des thibétains orientaux, des *Houng-mao-cul* ou longues chevelures, des tartares de la mer bleue, des chinois de toutes les provinces, et des *Houydzé-turcs*, descendants d'anciennes migrations indiennes. Tout porte, dans cette ville, le caractère de la violence. Chacun marche dans les rues, armé d'un grand sabre et affectant dans sa démarche une féroce indépendance. Il est impossible de sortir, sans être témoin de querelles qui ordinairement s'éteignent dans le sang.

« Après quelques jours de repos à *Tang-keou-cul*, nous allâmes visiter la Lamazerie de *Koumboun* chez les *Sifan* ou Thibétains orientaux. Comme nous avions résolu d'apprendre la langue thibétaine et de nous mettre

au courant des doctrines du Bouddhisme , nous séjournâmes pendant plus de six mois dans ce célèbre couvent de lamas.

« *Koumboum* est la patrie de *Tsonka-Remboutchi* , célèbre réformateur de la religion bouddhique. Les traditions lamanesques rapportent que *Tsonka-Remboutchi* , né miraculeusement , coupa ses cheveux à l'âge de sept ans et adopta la vie religieuse. Après avoir étudié longtemps les prières sous la conduite d'un lama à grand nez , venu du ciel d'occident , il révéla sa mission divine et partit pour le Thibet. C'est là qu'il commença à établir la réforme bouddhique dans les habits religieux et les formules liturgiques. Cette réforme est suivie dans le Thibet et la Tartarie. Maintenant on distingue des lamas de deux espèces , les lamas à habits jaunes et les lamas à habits gris , c'est-à-dire les bonzes de Chine qui n'ont pas voulu entrer dans les principes de la réforme. *Koumboum* est une lamazerie qui jouit de la plus grande célébrité ; elle compte plus de trois mille lamas.

« Sa position offre à la vue un aspect vraiment enchanteur. Qu'on se figure une montagne partagée par un profond ravin , d'où s'élèvent de grands arbres incessamment peuplés de corbeaux et de corneilles au bec jaune. Des deux côtés du ravin et sur les flancs de la montagne , s'élèvent en amphithéâtre les blanches habitations des lamas , toutes de grandeurs différentes , toutes entourées de petits jardins et surmontées de belvédères. Parmi ces modestes maisons dont la propreté et la blancheur font toute la richesse , on voit saillir de nombreux temples bouddhiques aux toits dorés , étincelant de mille couleurs et entourés d'élégants péristyles. Pourtant ce qui frappe le plus , c'est de voir circuler dans les nombreuses rues de la Lamazerie tout ce peuple de lamas , revêtus d'habits rouges et coiffés d'un

grand bonnet jaune en forme de mitre. Leur démarche est ordinairement grave et silencieuse. Nous sommes restés longtemps à *Koumboun*, et pour rendre hommage à la vérité je dois dire que nous avons eu toujours à admirer la paix et la concorde qui règnent parmi ses nombreux habitants. Ils se traitent avec respect et politesse ; les devoirs de l'hospitalité sont remplis parmi eux avec une cordiale générosité. Dès notre arrivée dans la lamazerie, un lama que nous ne connaissions nullement nous offrit sa maison, et pendant le long séjour que nous y fîmes, nous eûmes toutes les peines du monde pour l'empêcher de remplir à notre égard les offices d'un serviteur.

« Une discipline très-sévère contribue beaucoup à maintenir dans la lamazerie la paix et le bon ordre : les infracteurs de la règle, qu'ils soient jeunes ou vieillards, sont châtiés à coups de barres de fer, dont marchent toujours armés les chefs chargés de la discipline. Ceux qui se rendent coupables du moindre larcin sont expulsés après avoir été marqués au front d'un signe d'ignominie, avec un fer rougi au feu. Les punitions ne sont pas abandonnées, pourtant, à l'arbitraire des supérieurs. Il y a deux tribunaux qui, dans les cas graves, procèdent juridiquement au jugement des accusés.

« L'enseignement lamasque se divise en quatre sections ou facultés. La première est la faculté des prières ; c'est la plus estimée et la plus nombreuse ; on place en second lieu la faculté de médecine, puis vient la faculté de mysticité et enfin la faculté des formules liturgiques.

« La naissance et la vie de *Tsonka-Remboutchi*, l'histoire de la réforme bouddhique, son culte et ses croyances, le régime et la discipline de la lamazerie, l'enseignement des quatre facultés bouddhiques, tout cela a

dû fixer notre attention et être l'objet de nos études pendant notre séjour à *Koumboun*. Je pourrais entrer sur tous ces points dans des détails nombreux et pleins d'intérêt, mais pour cette fois je dois me borner à faire un court et rapide sommaire.

« Il y avait plus de trois mois que nous résidions à *Koumboun*, et depuis longtemps nous étions scandaleusement infracteurs d'une grande règle de la lamazerie. Les étrangers qui ne font que passer à *Koumboun*, ou qui doivent seulement y faire un court séjour, ont la faculté de s'habiller à leur gré; mais ceux qui sont attachés à la lamazerie et ceux qui doivent y résider pendant l'espace de plus de deux mois, sont obligés de revêtir les habits sacrés des lamas. On est très-sévère sur cette règle d'uniformité. Plus d'une fois on nous avait avertis à ce sujet. Enfin les autorités nous firent dire que puisque notre religion ne nous permettait pas de porter les habits sacrés des lamas, on nous invitait à résider dans la petite lamazerie de *Tchogortan*, distante de *Koumboun* de près de vingt minutes de chemin. Dans cette détermination on usa de la plus grande délicatesse.

« *Tchogortan* est comme la maison de campagne de la faculté de médecine. Les grands lamas et les étudiants qui appartiennent à cette faculté, s'y rendent tous les ans vers la fin de l'été et y passent ordinairement quinze jours, occupés à aller recueillir les plantes médicales, sur les montagnes environnantes. Pendant le reste de l'année, les maisons, pour la plupart, sont désertes; on y rencontre seulement quelques lamas contemplatifs qui ont creusé leur cellule dans les rochers les plus escarpés de la montagne. Nous demeurâmes à *Tchogortan* pendant quelques mois, continuant de nous occuper de l'étude du thibétain, tout en veillant à la garde de nos chameaux. De temps en temps nous allions faire des

promenades à *Koumboun*, et presque tous les jours nous recevions, à *Tchogortan*, la visite de quelques lamas surtout de ceux qui étaient les plus zélés à s'instruire des vérités chrétiennes.

« Au mois d'août 1845, pour célébrer l'anniversaire de notre départ de la vallée des *eaux noires*, nous nous remîmes en route. Notre petite caravane s'était augmentée d'un chameau, d'un cheval et d'un lama du mont *Ratchico* que nous reçûmes en qualité de pro-chamelier. Nous rentrâmes ainsi dans la vie nomade et nous allâmes dresser notre tente sur les bords de la mer bleue.

« Le *Kou-kou-noor* (lac bleu) est appelé par les Chinois *Hin-hai* (mer bleue). Les Chinois ont raison d'appeler mer plutôt que lac cet immense réservoir d'eau qui se trouve dans la Tartarie. Il a, en effet, son flux et reflux, son eau est amère et salée, et quand on en approche, l'odorat est saisi par une forte odeur marine. Au milieu de la mer bleue, vers la partie occidentale, est une petite île où est bâtie une lamazerie. Une vingtaine de lamas contemplatifs l'habitent. On ne peut pas aller les visiter, car il n'y a pas une seule barque sur toute l'étendue de la mer bleue; du moins, nous n'en avons jamais aperçu, et les Mongols nous ont assurés que parmi eux personne ne s'occupait de navigation. Seulement pendant l'hiver, au temps des grands froids et lorsque la mer est glacée, les Tartares organisent leurs caravanes, et vont en pèlerinage à la petite lamazerie. Ils apportent leurs offrandes aux lamas contemplatifs, dont ils reçoivent en échange des bénédictions pour la bonté des pâturages et la prospérité de leurs troupeaux.

« Le *Kou-kou-noor* est d'une grande fertilité. Quoique dépourvu d'arbres et de forêts, son séjour est assez agréable : les herbes y sont d'une prodigieuse hauteur. Le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux

qui fertilisent le sol et permettent aux grands troupeaux de se désaltérer à satiété. Du côté du pays rien ne manquerait, ce semble, au bonheur des tartares nomades du *Kou-kou-noor*. Mais peut-il y avoir de bonheur sans paix et tranquillité ? Ces pauvres mongols vivent toujours dans l'appréhension des attaques des brigands. Quand ceux-ci paraissent, on se livre un combat à outrance, et si les brigands sont les plus forts, ils emmènent les troupeaux et mettent le feu aux iourtes. Aussi les habitants des bords de la mer bleue veillent à la garde de leurs troupeaux, toujours à cheval, toujours la lance à la main, un fusil en bandoulière et un grand sabre passé à la ceinture. Quelle différence entre ces vigoureux pasteurs à longues moustaches et les mignons bergers de Virgile, toujours occupés à jouer de la clarinette ou à parer de rubans et de fleurs printanières leur joli chapeau de paille d'Italie !

« Nous séjournâmes pendant une quarantaine de jours sur les bords de la mer bleue. Mais les nouvelles de l'arrivée des brigands nous forcèrent souvent de décamper et de suivre les caravanes tartares qui ne faisaient que changer de place, sans jamais s'éloigner trop des magnifiques pâturages qui avoisinent le *noor*. Ces brigands sont des tribus du *Sifan* ou thibétains à tentes noires, qui habitent du côté des monts *Bayen-hara*, vers les sources du fleuve jaune ; leurs bandes nomades sont très-nombreuses et connues sous le nom générique de *Kolo*. On nous fit la nomenclature de ces hordes de brigands, et c'est alors seulement que nous entendîmes parler des *Kolo-kalmouks*. Ce qu'on appelle *Kalmoukie* est quelque chose de purement imaginaire. Les *Kalmouks* ne sont qu'une tribu de *Kolo* ou thibétains à tente noire. Les cartes géographiques sont aussi très-fautives au sujet du *Kou-kou-noor*. On donne à ce pays beaucoup trop

d'étendue. Quoiqu'il soit divisé en vingt-neuf *bannières*, il doit se terminer à la rivière *Tsaidam*. Là commence un autre pays mongol qu'on désigne par le nom de *Tsaidam*.

« D'après les traditions populaires du pays, la mer bleue n'a pas toujours existé où on la voit maintenant. Un vieux tartare nous raconta que cette mer occupait primitivement, dans le Thibet, la place où s'élève actuellement la ville de *Lassa*; mais qu'un jour toutes ces eaux abandonnèrent leur antique réservoir et vinrent, par une marche souterraine, jusqu'à l'endroit où elles sont aujourd'hui. Cette singulière histoire nous fut aussi racontée à *Lassa* avec peu de changements. Je regrette de ne pouvoir l'écrire ici; les détails en seraient trop longs.

« Pendant notre séjour dans le *Kou-kou-noor*, nous fîmes les préparatifs pour la longue route que nous allions entreprendre. Nous attendions journellement le retour de l'ambassade thibétaine qui, l'année précédente, s'était rendue à Pékin; nous avions dessein de nous joindre à la caravane pour aller jusqu'à *Lassa* étudier les croyances tartares à la source même d'où elles émanent. Tout ce que nous avons vu et entendu durant notre voyage, nous faisait espérer qu'à *Lassa* nous trouverions un symbolisme plus épuré et peut-être moins vague. En général les croyances des lamas sont toujours indécises et flottantes au milieu d'un vaste panthéisme dont ils ne peuvent se rendre compte. Quand on leur demande quelque chose de net et de positif, ils sont toujours dans un embarras extrême, et se rejettent les uns sur les autres; les disciples ne manquent jamais de dire que les maîtres savent tout; les maîtres invoquent la toute-science des grands lamas; les grands lamas se regardent comme des ignorants à côté des saints de telle et telle lamazerie. Toutefois grands et petits lamas, disciples et maîtres,

ils disent tous que la vraie doctrine vient de l'occident ; ils sont unanimes sur ce point. « Plus vous avancerez vers l'occident, nous disaient-ils, plus la doctrine se manifesterà pure et lumineuse. » Quand nous leur faisons l'exposé des vérités chrétiennes, ils se contentaient de dire avec calme : « Nous autres nous n'avons pas lu toutes les prières. Les lamas de l'occident vous expliqueront tout, vous rendront compte de tout. Nous avons foi aux traditions venues de l'occident. »

« Au reste ces paroles ne sont que la confirmation d'un fait qu'il est aisé de remarquer sur tous les points de la Tartarie. Il n'est pas une seule lamazerie de quelque importance, dont le grand lama ou supérieur ne soit un homme venu du Thibet. Un lama quelconque qui a fait un voyage dans ce pays est regardé comme un homme supérieur, comme un *voyant*, aux yeux duquel ont été dévoilés tous les mystères des vies passées et futures au sein même de l'éternel sanctuaire et dans la terre des esprits (1).

« Le 15 octobre, l'ambassade thibétaine arriva dans le *Kou-kou-noor*, et nous nous mîmes en route. La troupe avait été grossie d'un grand nombre de caravanes mongoles qui profitaient de cette excellente occasion pour faire le voyage du Thibet. On peut porter au nombre suivant les hommes et les animaux qui composaient cette grande caravane : deux mille hommes, douze cents chameaux, autant de chevaux et quinze mille bœufs à long poil, connus sous le nom d'*yak* ou bœuf grognant.

« L'ambassade thibétaine est en réalité une spéculation commerciale entre *Lassa* et Pékin. Les bœufs et les chameaux sont destinés au transport des marchandises et des vivres. Ce serait chose intéressante et curieuse

(1) *Lassa* veut dire en thibétain terre des esprits. Les Mongols appellent cette ville *Mouche-dhot*, c'est-à-dire Sanctuaire éternel.

que de décrire en détail la marche et les mouvements de cette grande caravane, qui s'en allait par troupes et par pelotons à travers le désert, s'arrêtant tous les jours dans les plaines, dans les vallées, aux flancs des montagnes; tous les jours improvisant avec ses tentes, si nombreuses et si variées, des villes et des villages qui s'évanouissaient le lendemain pour reparaitre encore le jour d'après. Quel étonnement pour ces vastes et silencieux déserts de se voir tout-à-coup traversés par une multitude si bruyante et si nombreuse!

« Après quinze jours de marche parmi les magnifiques plaines du *Kou-kou-noor*, nous arrivâmes chez les Mongols du *Tsaidam*. Le pays est infécond et sauvage. Le terrain aride et salpêtré produit à peine quelques broussailles desséchées. Cette nature si triste et si morose semble aussi avoir gagné le cœur des habitants. Ils paraissent tous avoir le *spleen*; ils parlent peu et leur accent est très-guttural. Nous rencontrâmes dans le pays de *Tsaidam* quelques restes de lamazeries qui, depuis peu de temps, avaient été dévastées et incendiées par les brigands.

« L'abattement fut général, quand nous arrivâmes aux pieds de la montagne *Borhan-bota* qui, disait-on, se trouve toujours enveloppée de vapeurs pestilentielles. Avant d'en commencer l'ascension, chacun prit les mesures sanitaires enseignées par la tradition et qui consistent à manger quelques grains d'ail. Enfin on se hasarda à grimper sur les flancs du *Borhan-bota*. Mais bientôt les chevaux se refusent à porter leurs cavaliers; chacun va donc à pied, marchant à petit pas. Insensiblement tous les visages blanchissent, le cœur s'affadit et les jambes ne peuvent plus fonctionner. Mon Dieu, quelle misère! on est anéanti, brisé, et pourtant il faut encore ramasser toute son énergie pour assommer les

animaux qui se couchent à chaque pas et refusent d'avancer. La moitié de la troupe, par mesure de prudence, s'arrêta en chemin dans un enfoncement de la montagne. L'autre moitié, par prudence aussi, se tua en efforts pour ne pas mourir asphyxiée au milieu de cet air chargé d'acide carbonique. Nous fûmes de ceux qui franchirent le *Borhan-bota* d'un seul coup. Quand nous fûmes au sommet nos poumons se dilatèrent enfin à leur aise. Descendre la montagne ne fut qu'un jeu, et nous pûmes aller dresser notre tente loin de cet air meurtrier.

« Le passage du *Borhan-bota* n'avait été qu'un apprentissage. Le mont *Chuga* allait bien autrement mettre à l'épreuve nos forces et notre courage. Comme la journée devait être longue et pénible, le coup de canon qui d'ordinaire annonçait le départ se fit entendre à une heure après minuit. Quand la grande caravane commença à s'ébranler, la nuit était pure et la lune resplendissante. Nous n'étions pas encore arrivés au sommet et le jour était sur le point de paraître, lorsque le ciel se rembrunit et le vent se mit à souffler avec une violence qui allait toujours croissant. Les versants opposés étaient encombrés de neige; les animaux en avaient jusqu'au ventre, et souvent ils allaient se précipiter dans des gouffres dont il leur était difficile de sortir; il en périt plusieurs. Nous marchions à l'encontre d'un vent si glacial et si fort, que la respiration se trouvait parfois arrêtée. Malgré nos épaisses fourrures, nous tremblions à chaque instant d'être tués par le froid. A l'exemple de plusieurs voyageurs, je montai à rebours sur mon cheval et je le laissai aller au gré de son instinct. Lorsqu'on fut arrivé au pied de la montagne et qu'il fut enfin permis de se reconnaître, on remarqua plus d'une figure gelée. M. Gabet eut à déplorer la mort passagère de son nez et de ses oreilles.

« Ce fut au mont *Chuga* que commença sérieusement la longue série de nos misères. La neige, le vent et le froid se déchainèrent sur nous avec une fureur de jour en jour plus violente. Nous entrions dans les steppes du Thibet, c'est-à-dire dans le pays le plus affreux qu'on puisse imaginer. Les hommes et les animaux étaient sans cesse contraints de fouiller dans la neige, ceux-ci pour pouvoir brouter un peu d'herbe, et nous pour déblayer quelques *argols* (1), unique chauffage qu'on rencontre dans le désert. Dès ce moment, la mort commença à planer sur la grande caravane. Tous les jours on était forcé d'abandonner sur la route des chameaux, des bœufs, des chevaux, qui ne pouvaient plus se trainer. Le tour des hommes vint un peu plus tard. Nous cheminions, du reste, comme dans un vaste cimetière. Les ossements humains et les carcasses d'animaux qu'on rencontrait à chaque pas semblaient nous dire sans cesse que sur cette terre meurtrière et au milieu de cette nature sauvage, les caravanes qui nous avaient précédés n'avaient pas trouvé un sort meilleur que le nôtre.

« Ma santé se maintenait; mais bientôt j'eus l'inexprimable malheur de voir M. Gabet malade. Il tomba dans une extrême faiblesse; ses forces avaient été brisées par le passage du mont *Chuga*. Combien l'avenir était sombre! encore deux mois de route pendant les horreurs de l'hiver!

« Nous étions en présence des montagnes *Bayen-hara*. Des pieds jusqu'à la cime tout était enveloppé d'une épaisse couche de neige. Dieu dans sa bonté infinie nous donna assez de courage et de force pour franchir ces redoutables hauteurs. Après quelques jours de

(1) Quand la fiente des animaux est propre à être brûlée, les Tartares l'appellent *Argol*.

marche nous allâmes dresser notre tente sur les bords du *Mouren-ousson*.

« Vers sa source , ce fleuve magnifique porte le nom de *Mouren-ousson*. Plus bas il s'appelle *Kin-cha-kiang*, en Chine c'est le *Yia-dze-kiang* ou fleuve bleu. Quand nous passâmes le *Mouren-ousson* sur la glace, un spectacle singulier s'offrit à nos yeux. Nous avions déjà remarqué de loin des objets informes qui paraissaient inerstés dans la glace au milieu de ce grand fleuve. Quel fut notre étonnement quand nous reconnûmes plus de cinquante bœufs sauvages qui , sans doute , s'étaient mis à la nage au moment de la concretion des eaux. Leurs grandes têtes surmontées de cornes monstrueuses étaient à découvert , le reste du corps était pris dans la glace.

« Nous avons souvent aperçu dans les déserts du Thibet de grands troupeaux de bœufs sauvages. Ces animaux sont d'une grosseur démesurée. Leur poil est long et ordinairement noir ; quelquefois il tire sur le fauve. Ces bœufs sont surtout remarquables par la grandeur et la belle forme de leurs cornes. Quand on en trouve quelques-uns qui se sont isolés du troupeau, on peut se hasarder à les mitrailler. Mais il faut que les chasseurs soient en grand nombre pour bien assurer leur coup ; car s'ils ne tuent pas cet animal facile à irriter , ils en seront infailliblement broyés et mis en pièces.

« Nous avons souvent aussi fait la rencontre de certains animaux que les gens du pays nomment *mulets-sauvages*. Ils ont le corps petit et effilé. Leur poil est invariablement roux sur le dos ; mais sous le ventre, au front et aux jambes il tire sur le blanc. Leurs oreilles sont longues et semblables à celles des ânes et des mulets. Leur tête , grosse et disgracieuse , n'est nullement proportionnée à l'élégance de leur corps. Ils sont d'une

étonnante agilité , mais d'un caractère peu farouche ; quelquefois nous les avons vus folâtrer avec les chevaux de la caravane. Pourtant à l'approche de l'homme ils prennent la fuite, et les gens du pays nous ont assurés qu'on n'avait jamais pu en apprivoiser. Ce quadrupède est incontestablement ce que les naturalistes appellent *cheval lémons* ou demi-âne. Les chèvres jaunes , les rennes , et les bouquetains abondent dans le Thibet antérieur.

« Après le passage du *Mouren-ousson* , la caravane commença à se débander. Ceux qui avaient des chameaux voulurent prendre les devants , de peur d'être trop retardés par la marche lente des bœufs. D'ailleurs la nature du pays ne permettait plus à une aussi grande troupe de camper dans le même endroit.

« Bientôt un affreux ouragan qui dura pendant quinze jours vint se joindre aux horreurs d'un froid intolérable. Les animaux étaient décimés par la mort. Les misères de tout genre avaient jeté les pauvres voyageurs dans un abattement voisin du désespoir. Quel spectacle affreux de voir ces hommes qu'on abandonnait mourants le long du chemin ! quand un malade ne pouvait plus ni parler ni se mouvoir , on disposait à côté de lui sur une pierre un petit sac de farine d'orge et une écuelle de bois , et puis la caravane continuait sa route. Après que tout le monde était passé , alors les corbeaux et les vautours qui tournoyaient dans les airs s'abattaient sur cet infortuné qu'ils déchiraient tout vivant. Trente-neuf hommes furent ainsi abandonnés avant leur mort à la voracité des oiseaux de proie.

« M. Gabet était dans un état alarmant. Ses pieds et sa figure étaient gelés , ses lèvres déjà livides et ses yeux presque éteints. Si encore on eût pu lui donner quelque soulagement ! Nous n'avions d'autre moyen que de l'envelopper entièrement dans des couvertures et puis de

fisseler le tout sur un chameau. S'arrêter était chose impossible. Malgré cette déplorable situation, nous étions forcés de continuer notre route. Pour comble de malheur les vivres commencèrent à nous manquer. Il ne nous restait plus que quelques mesures de farine d'orge. Pendant quinze jours nous dûmes nous contenter d'une modique ration. Humainement parlant nous devions périr, mais la bonté infinie de Dieu était toujours là pour veiller sur nous.

« Un jour que nous suivions les sinuosités d'un vallon, le cœur oppressé par de tristes pensées, voilà que tout-à-coup nous voyons apparaître des cavaliers sur la cime des montagnes environnantes. Nous ne pûmes nous empêcher d'éprouver un frémissement subit, en les voyant se précipiter vers nous avec impétuosité. Dans ce pays désert et inhabité que faisaient ces cavaliers ? Nous ne doutâmes pas un instant que nous étions tombés entre les mains des brigands. Leur allure d'ailleurs n'était nullement propre à nous rassurer. Un fusil en bandoulière, deux grands sabres suspendus de chaque côté de la ceinture, des cheveux noirs et huileux qui tombaient en longues mèches sur les épaules, des yeux flamboyants et une peau de loup sur la tête en guise de bonnet, tel était le portrait des personnages dont nous étions environnés. Ils étaient au nombre de vingt-sept, et de notre côté nous étions seulement dix-huit voyageurs ; car depuis quelques jours nous avions pris les devants sur le gros de la troupe. Après qu'on eut mis pied à terre de part et d'autre, un courageux Thibétain de notre petite bande s'avança pour parler au chef des brigands. À la suite d'une conversation assez animée : —
 « Quel est cet homme ? dit le *Kolo*, en indiquant de la main M. Gabet qui était encore attaché sur son chameau.
 — C'est un grand lama du ciel d'occident répondit le

marchand thibétain : la puissance de ses prières est infinie. » Le *Kolo* porta aussitôt ses deux mains jointes au front, adressa quelques paroles à voix basse au marchand thibétain; puis, ayant fait un signe à ses compagnons de brigandage, ils montèrent tous à cheval, partirent au grand galop et disparurent derrière les montagnes. « N'allons pas plus loin, nous dit le marchand thibétain, dressons ici notre tente. Les *Kolo* sont des brigands, mais ils ont le cœur grand et généreux; quand ils verront que nous restons sans peur entre leurs mains, ils ne nous attaqueront pas; d'ailleurs, ajouta-t-il, je crois qu'ils redoutent beaucoup la puissance des lamas du ciel d'occident. » Sur son avis, nous n'allâmes pas plus loin et nous dressâmes la tente. Pendant la nuit nous dormîmes d'un œil seulement, et le lendemain nous continuâmes en paix notre route. Parmi les voyageurs qui se rendent à *Lassa* il en est peu qui puissent se vanter d'avoir vu les fameux *Kolo* de si près sans en avoir reçu aucun mal.

« Nous venions d'échapper à un grave danger, mais il s'en préparait un autre plus formidable, nous disait-on, quoique d'une nature différente. Nous commençons à gravir la vaste chaîne des monts *Tanla*. Au dire de nos compagnons de voyage, tous les malades devaient mourir sur le plateau, et les bien portants y endurer une forte érise. M. Gabet avait été irrévocablement condamné à mort par les gens à expérience. Après six jours de pénible ascension, nous arrivâmes enfin sur ce fameux plateau, le point peut-être le plus élevé du globe. Nous apercevions comme à nos pieds les pics et les aiguilles de ces immenses massifs dont les derniers rameaux allaient se perdre dans l'horizon. Nous voyageâmes pendant douze jours sur les hauteurs du *Tanla*, et par bonheur nous n'eûmes jamais de mauvais temps.

Dieu nous envoya tous les jours un soleil bienfaisant et tiède pour tempérer un peu la froidure de l'atmosphère. Cependant l'air fortement oxygéné était d'une vivacité extrême. Il périt beaucoup d'animaux ; notre petit mulet fut du nombre. Les tristes prophéties qui avaient été faites au sujet de M. Gabet se trouvèrent avoir menti : ces redoutables montagnes lui rendirent au contraire la santé et ses forces premières.

« La descente du *Tanla* fut brusque, longue et rapide ; elle dura quatre jours entiers. Après quelques étapes, nous rencontrâmes des sources thermales d'une extrême magnificence. Parmi d'énormes rochers on voyait comme de grands réservoirs où l'eau bouillonnait avec violence. Quelquefois elle jaillissait en colonne comme si elle fût sortie d'un corps de pompe. Au-dessus de ces grandes sources, des vapeurs épaisses s'élevaient dans les airs et se condensaient en nuages. Ces eaux sont sulfureuses. Les malades thibétains s'y rendent quelquefois de fort loin pour prendre des bains.

« Nous arrivions insensiblement vers les pays habités. Déjà nous commençons à apercevoir çà et là quelques tentes noires dont la vue nous épanouissait le cœur. Les thibétains nomades ne logent pas dans les *iourtes* de feutre comme les Mongols, ils demeurent sous de grandes tentes faites avec de la toile noire. Leur forme est ordinairement exagone : mais le système de perches et de cordages qui les tiennent fixées en terre est si bizarre, que je renonce à pouvoir en donner une idée exacte par écrit. Ce qui dans le monde connu ressemblerait le plus à la tente noire des thibétains, ce serait une araignée monstrueuse qui se tiendrait immobile sur ses hautes et maigres jambes, mais de manière à ce que son large abdomen touchât à terre.

« Les Thibétains nourrissent peu de chevaux, mais

leurs coursiers sont d'une race supérieure à celle qu'on voit en Tartarie. Les chameaux qu'on rencontre dans le pays, appartiennent tous aux Mongols qui les laissent au pâturage pendant leur séjour à *Lassa*. Les troupeaux des thibétains nomades se composent de bœufs à long poil et de moutons. *L'yak* ou bœuf à long poil est trappu, ramassé et moins gros que le bœuf ordinaire ; il a le front large et les yeux gros ; il grogne comme le cochon, mais sur un ton plus fort et plus prolongé. Tout son corps est couvert d'un poil long, fin et luisant. Celui qui est sous le ventre descend ordinairement jusqu'à terre. *L'yak* a les pieds faits comme ceux des chèvres ; aussi aime-t-il à gravir les montagnes et à courir à travers les précipices. Quand il prend ses ébats il redresse et agite la queue, dont l'extrémité se termine par une touffe de poil en forme de panache. Il porte entre les épaules une assez grosse protubérance qui sert à retenir l'attelage quand on l'applique à la charrue ; car, quoi qu'on ait pu en dire, il sert très-bien au labour. La chair de *l'yak* est excellente ; le lait que donne la vache à long poil est délicieux, et le beurre qu'on en fait au-dessus de tout éloge.

» La station thibétaine la plus importante qu'on rencontre en allant à *Lassa*, est située sur les bords de la rivière *Na-ptchu*, désignée sur la carte par le nom mongol de *Khara-oussou* (1). On nous raconta qu'à une époque très-reculée, un roi du *Kou-kou-noor* ayant fait la guerre aux Thibétains, les subjuguait en grande partie, et donna le pays de *Na-ptchu* aux soldats qu'il avait amenés avec lui. Quoique les Tartares soient actuellement fondus dans les Thibétains, on peut encore remarquer

(1) *Na-ptchu* en thibétain et *Khara-oussou* en mongol signifient également eau noire.

parmi les tentes noires de *Na-ptchu* un grand nombre d'ourtes mongoles. Les caravanes qui se rendent à *Lassa* doivent rester quelques jours dans ce pays pour organiser un nouveau système de transport. La difficulté des chemins ne permet pas aux chameaux d'aller plus loin. Nous vendîmes donc les nôtres, et après avoir loué des bœufs à long poil nous continuâmes notre marche.

« La route qui conduit de *Na-ptchu* (1) à *Lassa* est en général rocailleuse et fatigante. Quand on arrive à la chaîne des monts *Koïran* elle est d'une difficulté extrême. Pourtant on éprouve la joie inexprimable de se trouver dans un pays de plus en plus habité. Les tentes noires qu'on aperçoit dans le lointain, les nombreux pèlerins qui se rendent à *Lassa*, les innombrables inscriptions gravées sur des pierres amoncelées le long de la route, tout contribue un peu à alléger les rigueurs du voyage.

« A mesure qu'on approche de *Lassa* le caractère exclusivement nomade des Thibétains s'efface peu à peu. Déjà quelques champs cultivés apparaissent dans le désert; les maisons remplacent les tentes noires, enfin les bergers ont disparu, on se trouve au milieu d'un peuple agricole!

« La grande vallée de *Pampou*, faussement appelée *Panetou* sur la carte, est un pays magnifique. L'agriculture y est florissante; les fermes sont d'un aspect ravissant. Pour le moment je ne dirai rien sur les Thibétains, parce qu'en parlant de notre séjour à *Lassa*, j'aurai à m'étendre sur ce peuple si peu connu en Europe.

« A *Pampou* notre caravane fut obligée de se transformer encore une fois. C'est là que s'arrêtent ordinairement les bœufs à long poil. Ils sont remplacés par des

(1) Aux environs de *Na-ptchu* il y a de grands réservoirs de bo-rax. Les Thibétains s'en servent pour faciliter la fusion des métaux et souder les ouvrages d'orfèvrerie.

à des robustes et accoutumés à porter de lourds fardeaux. Nous n'étions séparés de *Lassa* que par une montagne, c'était peut-être la plus ardue et la plus escarpée de toutes celles que nous avons vues. Les Thibétains et les Mongols la gravissent avec une grande dévotion. Les pèlerins, disent-ils, qui ont le bonheur d'arriver au sommet obtiennent la rémission complète de leurs péchés. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que si cette montagne n'a pas le pouvoir de remettre les péchés, elle a du moins celui d'imposer une rude et forte pénitence à ceux qui la franchissent. Pendant presque tout le temps nous fûmes obligés de marcher à pied. Impossible d'aller à cheval parmi ces sentiers escarpés et rocailloux.






« Le soleil venait de se coucher, quand nous entrâmes dans une belle et spacieuse vallée. *Lassa* était devant nos yeux. Cette multitude d'arbres séculaires qui entourent la ville, ces maisons blanches, hautes et terminées en plate-forme, ces temples nombreux aux toitures dorées, mais surtout ce *Bouddha-la* où s'élève le palais grandiose du *Talé lama*, tout donne à la capitale du Thibet un aspect majestueux et imposant.

« A l'entrée de la ville, des Mongols que nous avons connus en route et qui nous avaient précédés de quelques jours, vinrent nous recevoir. Ils nous invitèrent à mettre pied à terre dans un logement qu'ils nous avaient préparé. Nous arrivâmes à *Lassa* le 29 janvier 1846. Il y avait dix-huit mois que nous étions partis de la vallée des *Eaux noires*.

« Permettez-moi, monsieur et très-honoré Père, de m'arrêter ici pour le moment. Dans une prochaine lettre je continuerai le sommaire que j'ai commencé.

« Votre soumis et respectueux enfant,
« E. Итс, *Prêtre de la Mission.* »

NOTICE SUR LA PRIÈRE BOUDDHIQUE

				
om	ma	ni	pat mé	houm (1)

« *Om ma ni pat mé houm*, est la formule de prière bouddhique la plus répandue et la plus populaire de toutes. Elle est tirée de la langue Sansrite et signifie littéralement : *Salut précieuse fleur du nénuphar*. Mais les Thibétains, en la faisant passer dans leur langue, lui ont attaché un sens plus étendu, plus mystique et plus conforme à leurs croyances; pour eux elle est le symbole de la doctrine de la métémpsyose, par la transmigration céleste et terrestre, par la transmigration des esprits et celle des démons, par la transmigration humaine et animale.

« Cette prière se dit en récitant un chapelet de cent vingt grains, fait de bois dur, de fruits secs, de noyaux, composé quelquefois avec les articulations de l'arrête d'un poisson ou d'un serpent, quelquefois de petits ossements humains : tous les sectateurs de Bouddha, hommes et femmes, vieillards et enfants, lamas (religieux) et hommes noirs (hommes du monde) portent ce chapelet pendu au cou en forme de collier, ou passé autour de leur bras en forme de bracelet.

« On voit dans toute la Tartarie, mais plus encore dans le Thibet, cette formule gravée comme inscription

(1) Nous devons cette notice à M. Gabet, Missionnaire apostolique de la Mongolie.

sur les monuments, sur le fronton des maisons et le portail des temples. Souvent on rencontre de longs enchainements de bandelettes faites de papier, de soie, de peaux ou d'autres matières, liées à des cordages allant d'un arbre à un autre; quelquefois suspendues au dessus d'un fleuve et attachées au ravin de l'un à l'autre bord: on en trouve même avec des proportions grandioses tendues de la cime d'une montagne à la cime de la montagne voisine, et qui couvrent le vallon d'une ombre toujours agitée: chacune de ces bandelettes est écrite en entier de la prière mille fois répétée *Om mani pat mé houm*.

« Dans les déserts les arbres sont dépouillés de leur écorce pour recevoir cette prière sur leur substance ligneuse mise à nu. Les chemins sont bordés de pierres sur lesquelles on distingue les débris de cette inscription à demi effacée; les rochers en sont couverts et la font lire de loin au voyageur écrite en caractères gigantesques. Sur le sommet des montagnes, dans le fond des vallées on rencontre à chaque pas de grands monuments, faits de pierres brutes amoncelées; chaque pierre a sur sa surface et ses contours ces mots symboliques. On voit fréquemment ces monuments couronnés de branches d'arbres auxquelles sont suspendues des milliers d'omoplates ou d'autres ossements, couverts en entier de cette prière. Ce sont quelquefois, au lieu de branches d'arbres, des têtes de cerfs avec leurs bois longs et rameux, des têtes de bœufs ou d'énormes bouquetins avec leurs cornes ramenées en croissant ou retournées sur elles-mêmes comme du fil élastique. Le front de ces têtes, dépouillé de sa peau et blanchi, se voit toujours dans toute son étendue couvert d'écriture, et l'écriture n'est jamais autre que cette prière.

« On l'écrit sur des cranes d'hommes desséchés, sur

des débris de squelettes humains qu'on entasse sur le bord des voies publiques.

« Elle se lit surtout autour de la circonférence du *Tchu-kor*, c'est-à-dire, de la *roue priante*. La prédilection enfin des bouddhistes pour tout ce qui exprime révolution sur soi, départ et retour continuels, paraît avoir été la raison inventrice de la roue priante. Elle exprime, par l'image simple et juste de sa rotation, la loi de la transmigration des êtres, telle qu'ils se la figurent et qui forme le point de leur croyance le plus clair et le plus enraciné.

« Il y en a de portatives qu'ils tiennent à la main en les faisant incessamment tourner ; il en est de plus grandes qui ressemblent à un cylindre fixé et rendu mobile sur un pivot ; d'autres de formes tout-à-fait grandioses, posées de même sur un pivot et que l'on fait mouvoir à force de bras. On en voit de construites sur le bord des torrents et qui tournent au moyen de rouages et d'engrenures, d'autres posées sur le faite des maisons que le vent seul agite, d'autres encore suspendues sur le foyer et qui se meuvent à la vapeur du feu. Les maisons en ont toujours une longue, rangée à leur vestibule, et l'hôte avant d'entrer ne manque jamais de leur imprimer un violent mouvement de rotation, espérant par là attirer le bonheur sur soi et sur la maison qu'il vient visiter.

« La prière *Om ma ni pat mé houm* est sue de tout le monde ; l'enfant apprend à bégayer par ces six monosyllabes, et ils sont encore la dernière expression de vie qu'on voit se moduler sur les lèvres du mourant ; le voyageur la murmure le long de sa route, le berger la chante à côté de ses troupeaux, les filles et les femmes n'en donnent nul relâche à leurs lèvres ; dans les villes et les rassemblements des lamazeries, on en distingue

les échos à travers le bruissement des conversations et le tumulte du commerce : à l'instant du danger, c'est le cri d'alarme qu'ils font entendre, et dans la guerre le combattant s'arrête près de l'ennemi qu'il vient d'immoler pour célébrer par cette prière l'ivresse de son triomphe.

« Les tribus errantes de la Mongolie et la Tartarie indépendante, les hordes qui se promènent au nord des deux côtés de la chaîne du *Bokte-oola* (la sainte montagne), les féroces et anthropophages sectateurs qui vers le sud, en possession de la célèbre montagne *Soumiri*, passent leur vie à en faire perpétuellement le tour, toutes ces peuplades voyageuses, ces nations nomades qui, ne voulant s'arrêter sur aucun point de la terre, emploient tous les jours de leur vie à en parcourir la surface, murmurent sans cesse cette mystérieuse invocation.

« Tous les points de l'Asie centrale sont couverts d'éternelles processions de pèlerins que l'on voit, chargés d'or et d'argent, se rendre à la montagne Bouddha (*Bouddhala*), ou en revenir rapportant les bénédictions qu'ils y ont reçues, et toujours on les trouve accompagnant du chant de la formule mystique leur marche lente et silencieuse dans le désert. De la mer du Japon jusqu'aux frontières de la Perse, cette prière n'est qu'un long et ininterrompu murmure qui remue tous les peuples, anime toutes les solennités, est le symbole de toutes les croyances, l'antienne de toutes les cérémonies religieuses.

« Le corps de la religion bouddhique couvre une grande partie du monde de ses gigantesques conformations, et partout cette prière est le véhicule de la vie, le nerf des mouvements qui l'animent.

MISSIONS

DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr. Retord , Vicaire apostolique du Tong-king occidental , à M. Laurens , Curé de la paroisse de Salles près Lyon.

Tong-king , janvier 1846.

« MONSIEUR ET CHER AMI ,

« Enfin me voilà de retour dans mon palais épiscopal de Kénon , d'où je vous écrivis ma dernière et longue lettre en juillet 1844. A cette époque , je me trouvais en compagnie de MM. Jeantet et Titaud. Nous primes là nos vacances , avec tous les autres petits plaisirs que se donnent les Missionnaires dans leurs moments d'entrevue ; plaisirs qui consistent à se raconter les histoires du passé , à décider quelques points de théologie , à former pour l'avenir mille projets sur lesquels on base les plus flatteuses espérances. Kénon est un endroit charmant pour prendre quelque temps de repos ; nous y avons une maison grande et commode , habitée par une cinquantaine de jeunes gens qui commencent leurs études de latinité. Devant ce collège se déroulent trois vastes enclos , entourés de hauts et magnifiques bambous , traversés par une petite rivière sur laquelle on peut glisser en barque jusqu'à la mer , entrecoupés par cinq beaux étangs où abondent d'excellents poissons , semés de plusieurs espèces d'arbres à fruit , tels que grenadiers , orangers , bananiers , manguiers , papayers ,

aréquiers, sycomores et pamplemousses, percés enfin de plusieurs petits sentiers et de quelques allées spacieuses, où l'on peut se promener, causer, prier et rêver sans être aperçu par les méchants, ni distrait par aucun bruit, si ce n'est par le chant des oiseaux. Et lorsque, le soir, on gravit le haut de la petite montagne qui est à deux pas, on découvre la plus magnifique perspective; c'est une plaine immense qui se pare de deux belles moissons par an, que plusieurs fleuves sillonnent en tout sens, que de hautes et majestueuses montagnes couronnent à l'ouest, et que couvrent un nombre prodigieux de grands villages qui, par les bambous et les arbres verdoyants dont ils sont plantés, ressemblent à autant d'épaisses forêts.

« Cependant, mon cher ami, ne croyez pas que nous nous laissions amollir par les délices de Kénon. Nous fîmes là nos lettres pour l'Europe et ailleurs, et pour mon compte, je crois que j'en écrivis assez pour former un volume bien passable; nous administrâmes tous les chrétiens de la paroisse qui contient près de deux mille âmes; nous instruisîmes et baptisâmes une quarantaine d'adultes; nous donnâmes une retraite à treize ordinands, dont trois minorés, quatre élevés au sous-diaconat, quatre au diaconat et deux à la prêtrise; nous mimés la paix dans plusieurs familles en jugeant leurs procès, et nous fîmes rentrer les sentiments de la piété dans plusieurs consciences que l'ignorance et le péché avaient éloignées de Dieu pendant les mauvais jours de la persécution.

« Le 31 août, nous quittâmes Kénon pour aller à Kédâm, chrétienté de près de mille âmes, et chef-lieu de la paroisse du même nom. Pendant les vingt jours que nous y restâmes, nous entendîmes, à nous trois, plus de seize cents confessions et baptisâmes une

vingtaine d'adultes. Nos efforts qui , dans le commencement , semblaient devoir échouer , furent à la fin couronnés des plus heureux succès. Les plus grands pêcheurs se laissèrent prendre dans nos filets , et les plus dangereuses maladies spirituelles furent guéries par l'onction de la grâce divine. Ce village avait grandement besoin d'une telle Mission : la persécution y avait causé d'affreux ravages ; l'église , le presbytère et le couvent des religieuses avaient été renversés et vendus ; depuis plusieurs années aucun prêtre n'osait pénétrer à Kédâm , si ce n'est furtivement , à la hâte et pour quelque affaire majeure. C'est que deux notables de ce village , misérables apostats et couverts de plusieurs autres crimes , avaient été là comme deux sangliers sauvages au milieu d'une vigne fleurie ; maintenant qu'ils sont tombés entre les mains du Dieu vivant , leurs adhérents peu nombreux sont revenus au bercail ; un nouveau presbytère et une nouvelle église sont bâtis ; l'ancien couvent est relevé et les Religieuses rétablies chez elles. Bien plus , nous avons fondé à Kédâm un nouveau monastère qui compte déjà vingt-cinq sujets, ce qui porte aujourd'hui à trente le nombre de ces établissements dans toute la Mission , et à six cent-seize celui des *Aman-tes de la Croix*. Ces bonnes filles mènent pour la plupart une vie très-édifiante ; elles ne mangent jamais de chair ; elles jeûnent et se donnent la discipline deux fois par semaine , sont logées très-pauvrement et encore plus pauvrement vêtues , vivent du travail de leurs mains , à l'aide de quelques champs qu'elles cultivent , du coton qu'elles filent , et de certaines pilules médicales qu'elles vendent dans les marchés. Ce sont elles qui vont visiter et consoler les malades , qui nous aident à instruire les femmes admises au catechuménat ; et toujours il en est quelques-unes occupées à courir

les villages, allant à la recherche des enfants de payens à l'article de la mort, pour les régénérer dans l'eau du baptême. L'année dernière elles ont baptisé environ mille de ces petites créatures, qui maintenant sont autant de petits anges, brillants d'innocence et de bonheur devant le trône de Dieu.

« Chaque maison de Religieuses a sa supérieure particulière, et c'est l'Évêque qui est le Supérieur général de tout l'ordre. Elles sont approuvées par le St-Siège; mais elles ne font pas de vœux sinon simples et temporaires. Cette année je vais encore établir un nouveau couvent; déjà le local est préparé. Sans doute ces petites fondations nous occasionnent des dépenses; il faut acheter quelques champs, un jardin, construire une maison et la fournir d'un modeste mobilier; il faut aussi fournir à ces saintes filles un certain capital pour commencer leurs travaux et leur petit commerce; mais qu'est-ce que cela comparé à la gloire que procurent au bon Maître ces cœurs simples qui se réfugient dans la retraite pour ne servir et n'aimer que Dieu seul; comparé à l'avantage que nous offrent ces maisons pour y placer ou ces infortunées qui s'étaient perdues dans le monde et que la grâce a touchées et ramenées à la vertu; ou ces âmes intéressantes qui abandonnent leur famille pour fuir le précipice dans lequel on voulait les jeter, la contagion de l'idolâtrie qui menaçait leur innocence et leur foi; ou ces belles âmes qui, sans autre motif que d'opérer plus sûrement leur salut et de s'élever à une plus haute perfection, quittent le monde et ses attrait pour mener une vie pauvre et laborieuse, pénitente et mortifiée!

« Mais reprenons le fil de notre narration. Après avoir bien prêché, bien catéchisé, bien confessé à Kédâm, nous en partimes le 23 septembre pour descendre

à Ké-suy, bonne chrétienté de cinq cents âmes, où nous restâmes à travailler autant qu'à Kédâm. Et comment s'exerce votre ministère, me demanderez-vous ; est-ce comme en France avec un grand appareil de brillantes cérémonies, au chant des cantiques religieux, avec tout le charme d'une musique harmonieuse et de sermons éloquents ? Non, mon très-cherami, nous sommes trop pauvres, trop barbares et trop peu libres ici pour faire de si belles choses. Voici en peu de mots comment nous procédons. On élève une grande baraque en bambous et en paille ; on l'orne de tentures à l'intérieur, on y dresse un autel qu'on décore le mieux possible : c'est là notre cathédrale, c'est là que nos chrétiens se rassemblent le soir pour réciter leurs longues prières, pour faire le chemin de la croix, entendre l'instruction et la lecture que leur fait un catéchiste ; et tous ces exercices se prolongent bien avant dans la nuit. C'est là que le matin, bien avant l'aurore, ils se réunissent de nouveau pour entendre le sermon et la sainte messe, pendant laquelle de jeunes filles chantent à l'envi des prières correspondant à toutes les parties du saint sacrifice ; c'est là que nos néophytes venus de loin couchent pendant la nuit, et mangent durant le jour. Quant à nous, une partie de notre journée se passe à recevoir la visite des chrétiens, qui de toutes parts nous apportent, avec leurs présents, l'expression filiale de leurs respects et de leurs félicitations, nous exposent leurs misères, nous expliquent leurs différends ; et nous les égayons par le récit de mille histoires pieuses, nous les réjouissons par le bon thé que nous leur faisons boire, nous les consolons dans leurs peines, nous les réconcilions entre eux et les ramenons à Dieu par nos exhortations et nos encouragements. Le soir nous entrons au confessionnal et n'en sortons que vers le milieu de la nuit.

« Pendant que nous portons la lumière et la paix dans les consciences , nos catéchistes sont tous occupés soit à instruire les enfants désignés pour la première communion , soit à exhorter les pécheurs , ou à prêcher la religion aux payens près desquels on pense obtenir quelque succès. Parmi les jeunes gens du village, les uns font la patrouille autour du hameau pendant la nuit , les autres montent la garde près des tribunaux de la pénitence et à l'église , où une lampe reste toujours allumée. Tout est donc en mouvement , et , toute la nuit , on entend prier , étudier , chanter dans la maison de Dieu et dans les divers quartiers du village. Rien ne m'est plus agréable que de voir cet empressement de nos Tonkinois à s'instruire et à s'approcher des sacrements ; mais aussi rien n'est plus fatigant pour le corps que ces longues séances qu'il faut passer au confessionnal ; Dieu en soit béni. Rien aussi n'est plus ennuyeux que les nombreuses visites des chrétiens , la multiplicité des affaires qu'ils viennent nous soumettre , qu'il faut à toute force décider , et l'importunité de leurs demandes de chapelets , croix et médailles ; Dieu en soit encore béni. Je me fâche souvent très-fort , j'enfle le son de ma voix , je prends un air rébarbatif ; alors ils se taisent , mais si j'ai le malheur de rire sous cape tant soit peu seulement , aussitôt ils reviennent à la charge , et je ne puis les renvoyer qu'après avoir cherché dans le fond de mon coffre quelques vieilles médailles que je leur donne , et qu'ils reçoivent avec un contentement et une joie inexprimables.

« A Ké-suy tout le monde s'approcha des sacrements ; nous eûmes aussi la consolation d'y baptiser un certain nombre de payens. L'année dernière les chrétiens de Ké-suy ont bâti une jolie petite église en bois. Mais je vous ai assez retenu dans ce village ; suivez-nous , s'il

vous plaît , jusqu'à celui de Lang-doàn ; c'est un endroit où vous n'êtes encore jamais allé.

« Eh bien , voilà que nous arrivons , le 13 octobre , à la nuit. Si notre voyage a été court , c'est que la route n'était pas longue (environ une lieue seulement) ; et puis nous avons voyagé en barque , au milieu des champs que l'inondation commence à couvrir ; c'était vraiment très-agréable. Notre réception à Lang-doàn fut aussi très-belle ; tout le village nous vint au-devant avec de nombreuses torches allumées , et l'on nous conduisit dans notre maison au son de la musique et du tambour , accompagné du chant du *Te Deum*. Je dis qu'on nous conduisit dans notre maison , car nous avons dans ce village une habitation très-vaste ; c'est un collège qui contient vingt élèves , et que je fais actuellement agrandir pour doubler le nombre des étudiants. Mais , me demanderez-vous , combien avez-vous donc de collèges ? vous m'avez déjà parlé de celui de Kénon , et en voici encore un autre à Lang-doàn. — Oui , mon très-cher ami , encore un autre , et ce n'est pas tout ; nous en avons de plus , six autres dans différents villages , savoir : un à Trang-nia dans la province de Xunglié , qui contient cinquante-quatre élèves distribués en quatre classes ; un à Vint-tri dans la province de Nam-din , où il y a trente-huit élèves divisés en trois classes ; un à Bai-vang , composé de vingt élèves ; un à Hoang-nghuyèn , de quarante-neuf élèves divisés en trois classes ; un à Ké-luong , formant une classe de vingt élèves , et un à Kèla avec une classe de vingt commençants. Ces quatre derniers , ainsi que ceux de Kénon et de Lang-doàn , sont situés sur la province de Hânôï , la plus belle du Tong-king et celle où il y a le plus de néophytes. Tous ces collèges renferment ensemble un nombre de deux cent soixante-six élèves latinistes ; je ne parle pas de

plusieurs petits groupes d'écoliers qui se réunissent chez les prêtres du pays, et auxquels on apprend les premiers éléments de la langue latine. Nous avons, en outre, dans notre communauté, dans nos collèges et à la suite des Missionnaires, cinquante-quatre catéchistes et plus de cent jeunes gens, qui nous prêtent un concours utile, chacun dans son emploi : les uns font le service de nos maisons comme domestiques ; les autres accompagnent le prêtre dans ses courses et ses dangers ; ceux-ci étudient les caractères chinois ou ceux de la langue vulgaire, les prières et le catéchisme ; ceux-là sont professeurs de latin ou économes dans nos établissements. De plus, nous avons encore chez les prêtres indigènes cent vingt-cinq catéchistes et plus de six cents élèves catéchistes, dont plusieurs ont achevé leurs classes de latin. Voyez qu'elle nombreuse famille ! et combien il faut de riz pour nourrir tout ce monde, et entretenir toutes ces maisons ! mais quel meilleur usage pouvons-nous faire des secours que nous envoie l'OEuvre de la Propagation de la Foi, que de les employer à former ces jeunes gens qui seront un jour le soutien de la Mission ! Il est vrai qu'ils ne seront pas tous des François Xavier, autrement il n'y aurait pas dans le pays assez de payens à convertir : ce sont de petits arbrisseaux, dont quelques-uns ne donnent que des fleurs ; mais plusieurs porteront de bons fruits dans leur temps. Aussi, depuis que je suis à la tête de ce Vicariat apostolique, un de mes plus grands soins a été de former des élèves. Ce sont là les pierres dont nous nous servons pour relever les murs de notre petite Jérusalem annamite ; ce sont encore les armes avec lesquelles nous battons en brèche l'empire de Satan.

« Bref, je disais donc que nous étions arrivés à Langdoàn, M. Titaud et moi seulement, car M. Jeantet

nous avait quittés à Kèsuy pour aller reprendre la direction de son grand séminaire près des montagnes, où il compte une quinzaine d'élèves. M. Masson enseigne aussi la théologie à une dizaine de sujets sur un autre point de la Mission. Pour M. Titaud et moi, nous travaillâmes à Lang-doàn comme des anges ; les hauteurs furent abaissées, les vallées remplies, les chemins tortueux redressés, les mauvaises herbes extirpées jusqu'à la racine, le bon grain moissonné et la récolte abondante. Lang-doàn est un des lieux où j'ai le plus éprouvé de consolations dans mes courses apostoliques. Nous y entendîmes plus de mille confessions et baptisâmes une quinzaine d'adultes. Les deux jours de Toussaint et des Morts, je célébrai la messe pontificallement avec une très-grande affluence de peuple.

« Notre ouvrage dans ce fervent district était donc achevé ; toute la paroisse s'était approchée des sacrements ; plus personne à confirmer ; plus de chrétientés à délivrer des superstitions ; il était temps de plier notre tente pour aller la planter ailleurs ; c'est ce que nous fîmes le 6 novembre. Les jours de départ sont pour nous les plus pénibles ; dès le matin c'est une affluence extraordinaire de toute espèce de personnes, qui viennent par grosses bandes nous faire leurs adieux et se recommander à nos prières ; et le soir, quand nous quittons le hameau, c'est une explosion de larmes et de soupirs capables de fendre l'âme, si l'habitude de ces scènes ne l'avait pas un peu endurcie. Femmes et enfants, tous pleurent, en nous suivant à travers les champs jusque bien loin du village ; les uns roulent dans les fossés, courent dans l'eau jusqu'aux genoux, nous répétant mille fois leurs adieux en joignant les mains ; les autres s'agenouillent dans la boue, le long du sentier où je dois passer, pour baiser encore une fois mon anneau.

Tout ce que je vous dis ici nous arriva à notre sortie de Lang-doàn , et nous arrivâmes presque partout ailleurs.

« Il est temps que je vous apprenne à quelle chrétienté nous allons rendre visite ; c'est à Bùt-doùg, c'est-à-dire , à la *Plume orientale* , qui n'est éloigné de Lang-doàn que d'environ quatre lieues. Nous ne restâmes là que cinq jours, travaillant jour et nuit comme à notre ordinaire. Avant de vous conduire plus loin , permettez que je vous fasse admirer la beauté de l'inondation qui couvrait alors tout le pays : jamais vous n'avez rien vu de si imposant et de si gracieux. Les champs sont une mer, où un navire de douze cents tonneaux pourrait facilement voguer , et les villages sont autant de petites îles verdoyantes qui semblent sortir des eaux. De tous côtés on voit des barques , petites et grandes, qui se croisent en tous sens ; les unes vont à l'église , c'est l'heure de la messe ; les autres au marché. Moi-même je prends un grand plaisir à faire tout seul une petite promenade le long des haies de bambous , sur une nacelle qui ne peut porter qu'un homme , et que je fais glisser sur l'eau avec la rapidité d'une flèche, au moyen de deux avirons dont sont armées mes deux mains. Parfois je fais assaut de dextérité avec quelque fort rameur, et ordinairement j'emporte le prix ; que cela soit dit seulement pour vous égayer un peu, et non par aucun sentiment de vanité.

« Cette inondation est annuelle dans la plus grande partie de la province où nous sommes ; elle dure cinq ou six mois , et laisse dans les campagnes un limon qui les fertilise sans qu'il soit presque nécessaire de les cultiver. Dans plusieurs autres endroits les champs produisent deux moissons de riz par an ; ailleurs on cumule sur le même terrain les fruits de la récolte et les profits de la pêche , car les nombreux poissons des fleuves se

répandent dans la plaine avec les flots , et quand les eaux se retirent on les prend en grande quantité. Il est des années où la crue est si forte qu'elle envahit presque toutes les demeures, de sorte qu'il est impossible de sortir de chez soi sans le secours d'une barque , et si l'emplacement des maisons n'était pas exhaussé de dix à quinze pieds au-dessus du niveau des champs , tous les villages seraient engloutis sous les eaux.

« Vous savez maintenant ce qu'est l'inondation des fleuves au Tong-king ; eh bien , profitez-en et venez avec nous dans notre barque , en plein midi , jusqu'au village de Hoàng-nghuyèn , c'est-à-dire de la *Source jaune* , car alors pouvant voyager dans tous les sens , et éviter de loin toutes les rencontres suspectes , il n'est pas nécessaire de choisir les ténèbres de la nuit pour aller faire le bien ; il suffit seulement de se couvrir la tête d'un énorme chapeau , qui cache votre figure et votre barbe à ceux qui ne sont pas faits pour les voir. Hoang-nghuyèn est un village tout chrétien , d'environ cinq cents âmes. Autrefois ces néophytes ne valaient guère plus que des payens. Il y avait des magiciens , des comédiens , des usuriers , surtout une grande ignorance des principes de la religion ; mais depuis qu'un excellent prêtre annamite , nommé le Père Ligne , y a établi la dévotion du chemin de la Croix , cette paroisse a changé de face. Hommes , femmes et enfants , tous savent par cœur les méditations propres à ce saint exercice , et chaque jour ils les récitent en commun avec une ferveur admirable. Nous avons obtenu du Souverain-Pontife le pouvoir d'appliquer aux petites croix les indulgences accordées à ceux qui suivent les stations de la voie douloureuse , et le P. Ligne en a fait faire ici plusieurs milliers , que les Missionnaires ont bénies et qu'il a distribuées à ses chrétiens. Or cela fait un bien

immense ; c'est un foyer de ferveur, et un trésor de grâces inépuisable.

« Aussi partout où j'ai passé, depuis plus de trois ans que je suis en visite pastorale, j'ai prêché et établi le chemin de la Croix, et j'ai reconnu que le seul souvenir des souffrances de Jésus convertissait plus de pécheurs que tout le bruit de nos prédications et tous les mouvements extérieurs de notre zèle. Rien n'est plus attendrissant que d'entendre nos chrétiens réciter ces méditations dans leur langue chantante, sur un ton triste et doux, et avec un merveilleux accord. Oui, leurs gémissements sur la cruelle agonie de Jésus, dans ces pays lointains et idolâtres, dans cette vallée d'exil et de larmes, sont encore plus touchants que ceux des enfants d'Israël sur les rives du fleuve de Babylone. Quand je veux gagner quelque grand pécheur, je fais faire le chemin de la Croix, et ordinairement dans peu de jours je vois ces enfants prodigues revenir d'eux-mêmes à la maison paternelle. Vive Jésus, vive sa croix, vivent ses souffrances, ses plaies et sa mort ! car, mon cher ami, rien de si bon que Jésus, de si fort que sa croix, de si consolant que ses souffrances, de si aimable que ses plaies, et de si doux que sa mort. Oh ! qu'il fait bon au jardin des Olives, et sur le Calvaire, et partout où sont les traces du sang de Jésus ! Je m'égare, pardon ; je reviens au village de Hoang - nghuyèn, qui maintenant est en très-bon état. Mon intention était de me reposer là quelque temps au milieu de nos élèves ; mais cela fut impossible. A peine étions-nous à Hoang-nghuyèn, que les chrétiens accoururent de toutes parts, par grosses troupes, pour s'approcher des sacrements, entendre la sainte messe et nos instructions, de sorte que nous fûmes occupés jour et nuit comme partout ailleurs.

« Vers la fin de novembre nous descendîmes à Bai-

vàng, c'est-à-dire, *Salut d'or*. C'est un gros et assez bon village de douze cents âmes, tout chrétien. Nous avons aussi là un petit collège; et le curé de la paroisse y a sa *Maison de Dieu*, qui est spacieuse et contient plus de quarante jeunes gens ou catéchistes. Ce que nous appelons ici maison de Dieu, n'est rien autre que la réunion d'un certain nombre de jeunes gens autour du Missionnaire ou du Prêtre qui les élève pour en former ensuite des catéchistes, ou les envoyer étudier le latin dans quelques-uns de nos collèges. Nous étions trois prêtres à Bai-vàng, M. Titaud, le P. Ligne et moi; mais nous aurions été six que nous n'aurions pu suffire à entendre toutes les confessions.

« Le jour de St.-André, mon second patron, je chantai une messe pontificale, où assista une multitude immense; il y avait au moins six mille âmes; beaucoup étaient venus de très-loin, même du Tong-king oriental. Après le saint sacrifice, je payai ma fête à tout ce peuple; hommes, femmes, petits et grands mangèrent à satiété du pain et du riz. Et pour rassasier tant de monde je ne dépensai que quatre-vingts francs, sans compter que j'eus encore cinq ou six cochons de reste. Ne vous en étonnez pas, je vais vous découvrir le secret de l'affaire. La coutume est ici de ne jamais se présenter devant les supérieurs les mains vides; or tous les chrétiens qui vinrent me féliciter à l'occasion de ma fête, m'apportèrent chacun leur petit présent: qui un cochon, qui un panier de fruits, qui une charge de riz, qui une centaine d'œufs, qui une oie, qui des poules, etc. Le néophyte est généreux, surtout pour ceux qu'il aime; et s'il n'en était pas ainsi, comment nos prêtres, qui n'ont aucune espèce de revenus, pourraient-ils, avec leurs seuls honoraires de messes, s'entretenir et élever encore chacun quinze, vingt et jusqu'à trente jeunes

gens ou catéchistes , qu'ils nourrissent et habillent à leurs frais ? Dans quelques paroisses , il est vrai , se trouvent des champs dont ils perçoivent les fruits , mais qu'est-ce que cela auprès des charges qui pèsent sur eux ? La Mission nourrit plus de douze cents personnes , et pourvoit à une foule d'autres besoins qu'il serait trop long de vous énumérer ; or vous sentez que pour faire face à tant de dépenses , les secours que la Propagation de la Foi nous alloue sont insuffisants ; il faut que les aumônes de nos néophytes y suppléent.

« A la fin de décembre il y eut encore une imposante cérémonie à Bai-vang ; je conférai la tonsure et les quatre ordres mineurs à deux sujets , le sous-diaconat à trois , le diaconat à quatre et la prêtrise à cinq. C'est le jour de Noël que je fis cette ordination ; il s'y trouvait une multitude au moins aussi grande qu'à la fête de St.-André , et beaucoup de payens s'étaient glissés parmi les fidèles pour jouir de ce pieux spectacle. Ces journées , mon cher ami , sont pour l'âme des journées de vie et de joie , mais de mort pour le corps. Point de repos pendant le jour , ni de sommeil pendant la nuit ; on oublie presque de se nourrir , ou si l'on mange c'est sans appétit et presque rien. Vivent les travaux ! avec eux le temps passe inaperçu comme un songe , il fuit avec plus de vitesse que l'éclair , les années finissent lorsqu'à peine on les croyait commencées. Notre vie n'est qu'un souffle. Croiriez-vous que je suis déjà vieux , moi qui , il n'y a que deux jours , étais encore enfant ? Si vous en doutez , venez voir mes cheveux et ma barbe qui commencent à blanchir , et vous serez convaincu. C'est égal , vieux ou jeunes travaillons toujours jusqu'à la mort avec le même courage et la même joie. Puisque le récit de mes courses de 1844 est terminé , je vais vous donner ici le catalogue des sacrements

qui ont été administrés dans cette Mission pendant l'année.

Baptêmes d'enfants de payens à l'article de la mort.	4,162
Baptêmes d'adultes	1,237
Baptêmes d'enfants de chrétiens	3,416
Supplément des cérémonies du baptême.	8,051
Confirmations.	6,563
Confessions de grandes personnes.	167,586
Confessions d'enfants au-dessous de douze ans	13,832
Total des Confessions	181,418
Communions ordinaires.	104,232
Premières Communions.	6,287
Total des Communions	110,519
Extrême-onctions.	4,172
Viatiques.	2,292
Mariages bénits.	1,036

« Vous voyez par ce tableau que nous ne sommes pas restés oisifs pendant le cours de 1844. Quels ont été nos travaux de 1845 ? Vous le saurez bientôt si vous avez la patience de suivre le récit que je vais en faire.

« Notre ministère une fois rempli à Bai-vang , nous retournâmes à notre collège de Hoàng-nghuyèn pour y passer la fête du premier jour de l'an , celle des Rois , et puis encore une autre fête très-solennelle , très-joyeuse et toute nouvelle dans le pays , la fête sinon d'un saint consommé et parfait , au moins d'un bon demi-saint , la fête en un mot de M. Charrier , rentrant dans sa Mission après une absence de plus de quatre ans. C'était le triomphe du guerrier revenant victorieux d'une longue et périlleuse campagne ; c'était l'athlète de la foi , auquel un seul coup de sabre a manqué pour en

faire un illustre martyr ; le héros de la Religion dont il fait la gloire dans les deux hémisphères. Comment la fête de son retour ici n'aurait-elle pas été joyeuse et belle ?

« Ce cher confrère nous arriva le 10 janvier , si je m'en souviens bien , après avoir traversé tout le Tongking oriental. A la tombée de la nuit , plusieurs barques furent à sa rencontre avec des torches enflammées , tandis que dans le collège nos élèves ornaient de leur mieux notre pauvre église , ou apprêtaient le buffle pour le banquet du lendemain , et que dans le village une partie de nos jeunes gens essayaient leurs tambours , et les autres accordaient leurs instruments de musique. Une vigie montée sur un arbre planait du regard sur l'inondation , pour signaler l'approche de la flotille lumineuse. Elle l'a aperçue : le voilà qui arrive ! Aussitôt M. Titaud , le P. Ligne et moi , avec tous nos élèves et nos chrétiens , nous nous avançons jusqu'aux portes du village. « Eh ! Monsieur le saint , arrivez donc vite ! — Ah , dit-il , c'est donc vous ! » et il descendit à terre. Comme nous nous embrassâmes fortement ! comme nos cœurs étaient inondés de joie ! A ce moment nos élèves entonnent le *Te Deum*, le tambour retentit, la musique joue, et nous allons à l'église où nous chantâmes d'une voix de tonnerre le *Laudate Dominum*, et où je donnai solennellement la bénédiction pontificale.

« Il était dix heures du soir ; presque tout le reste de la nuit se passa en interminables causeries. Le dimanche suivant , M. Charrier prêcha et chanta la grand' messe en actions de grâces. Nous restâmes une dizaine de jours ensemble , et je vous laisse à penser combien d'histoires nous racontâmes , et quelle part vous eûtes dans nos longs entretiens. Il fallut bien y mettre un terme. M. Charrier dirigea ses pas vers le midi de la

province, pour aller visiter son ancien district où on l'attendait avec impatience, et M. Titaud et moi nous continuâmes notre course vers le nord où l'on désirait aussi notre présence : et voilà ce que c'est que la vie ; on se rencontre un instant, un instant on est heureux, puis vient le vent des affaires qui vous jette loin l'un de l'autre, vous et votre bonheur, dont il ne vous reste plus qu'un souvenir fugitif comme celui d'un songe. Pauvre vie de ce monde, que tu es peu de chose !

« Nous partîmes donc pour Ké-luong vers la fin de janvier. Il faisait froid, c'était la nuit, et la nuit était noire ; mais quand, au plus fort des ténèbres, nous arrivâmes près du terme de notre voyage, l'obscurité se changea soudain en un jour brillant. Toute la chrétienté de Ké-luong était venue à notre rencontre avec des torches allumées et je ne sais combien de dizaines de barques ; les jeunes gens, fiers de leur musique et de leurs tambours, escortaient notre nacelle et faisaient un épouvantable vacarme ; les femmes et les filles suivaient à quelque distance, en chantant des cantiques. C'est ainsi que nous arrivâmes à notre collège de Ké-luong, passant triomphalement au milieu des villages payens, dont les habitants sortaient tout ébahis pour voir celui qu'ils appellent le roi de la religion.

« Au début de nos travaux, tout paraissait assez froid ; mais bientôt il se fit un ébranlement, le pays s'électrifa et nous fûmes accablés d'ouvrage ; nous primes tant et de si gros poissons que nos filets rompaient. Il faut que je vous dise un de mes grands moyens pour attirer les pêcheurs : je publie et fais publier que tel jour je bénirai les petits enfants, que tel autre jour je bénirai le village, que je dirai une messe pour la prospérité des chrétiens de la paroisse, c'est-à-dire, pour qu'ils aient une nombreuse famille, qu'ils récoltent assez de riz, qu'ils

jouissent longtemps d'une bonne santé, qu'ils vivent et meurent saintement. « Mais sachez, leur dis-je, que je « ne veux point bénir les enfants de ceux qui refusent « d'observer leurs devoirs religieux, ni offrir pour eux le « saint sacrifice. » Or cette menace les épouvante plus que tous les sermons ; c'est un coup qui les frappe au cœur et les terrasse tous ; car ils ont une grande foi et une grande confiance dans la bénédiction du prêtre, et à plus forte raison dans celle de l'Évêque. Ensuite je tiens ma parole et fais ce que j'ai promis. J'aime surtout à bénir les petits enfants, parce que Jésus les bénissait aussi, les aimait aussi, et que pour entrer dans le royaume de Dieu il faut leur ressembler. Toutes ces bénédictions me causent un peu de fatigue et d'embaras ; mais le plaisir que j'éprouve en voyant combien mes chrétiens en sont heureux, en voyant les bons effets qu'elles produisent, me récompense abondamment de ma peine.

« Nous restâmes dans cette paroisse jusqu'au 10 mars, jour où nous nous remîmes en route pour aller à Tàn-dò, grosse chrétienté que j'avais habitée plus de deux ans, lorsque j'étais encore simple Missionnaire. J'y revenais après huit ans d'absence ; les figures avaient bien changé : bon nombre de personnes de ma connaissance n'étaient plus de ce monde ; beaucoup d'autres, alors enfants, étaient devenus pères et mères de famille : cependant il restait encore un noyau de braves gens dont je me rappelais les noms, et chez lesquels mon souvenir était toujours vivant. Je revis ce village avec bien du plaisir. Tàn-dò a près de six cents âmes ; c'est de plus un lieu central où l'on peut arriver aisément de tous les côtés ; on touchait au temps pascal ; les travaux pour la plantation du riz étaient achevés partout ; ces circonstances réunies favorisèrent le concours du peuple

qui se rendait à la Mission. Tant que dura notre séjour, l'affluence fut plus qu'ordinaire. Beaucoup de matadors payens des environs vinrent aussi nous présenter leurs hommages ; car vous avez déjà compris , je pense , que faisant tant de bruit à leurs oreilles , nous n'avons pu leur rester cachés. Seulement on ne laisse parvenir jusqu'à nous que quelques-uns des principaux , dont on veut capter la bienveillance , et qu'on reconnait pour honnêtes gens ; mais plusieurs se glissent parmi les chrétiens pour assister à nos cérémonies , comme cela eut lieu à Tàn-dò pendant la semaine sainte. Nous fîmes tous les exercices de cette grande semaine presque aussi librement que si nous eussions été en France. La foule se pressait surtout aux méditations du soir. Ici , à la place de l'office , nos chrétiens chantent , dans leur langue , quinze méditations sur les mystères de la passion , qu'ils entrecoupent d'autant de *Pater* et de dizaines d'*Ave* , et ces méditations se prolongent jusqu'au milieu de la nuit ; nos chrétiens ne s'en lassent pas. Pendant un mois que nous restâmes à Tàn-dò , nous entendîmes près de trois mille confessions , et je baptisai un bon nombre d'adultes.

« Je ne vous ai pas encore dit comment nous nous y prenons pour amener à Dieu ces pauvres infidèles , assis à l'ombre de la mort. Voici en peu de mots notre méthode. J'annonce publiquement à nos chrétiens que celui qui convertira un idolâtre , obtiendra une médaille ou une croix ; je les exhorte à rechercher ceux des payens qui sont de leurs connaissances , de leurs amis , ou de leurs parents , à leur parler de l'Évangile et à leur prêter des livres religieux ; je prends des informations sur des payens des environs qui donnent quelque espoir de succès , et j'envoie tantôt les catéchistes , tantôt des chrétiens , hommes et femmes , leur prêcher nos vérités

saintes. A l'église je fais faire des prières pour la conversion des infidèles ; et bientôt on m'en amène quelques-uns, puis d'autres, et d'autres encore ; je les place dans une famille qui les nourrit à mes frais, et je mets un catéchiste auprès d'eux pour les instruire jour et nuit. Bientôt le bruit s'en répand, et d'autres payens demandent d'eux-mêmes à se faire chrétiens. Quand j'ai une dizaine d'adultes bien instruits et éprouvés, je leur fais préparer à chacun un habit blanc ; le jour du baptême venu, j'annonce la cérémonie aux chrétiens chez lesquels je me trouve ; je fais conduire mes catéchumènes à l'église au son de la musique ; je les baptise solennellement ; le lendemain je les confirme et leur donne la sainte communion ; ensuite je les gratifie d'un chapelet et d'une médaille, et ils s'en vont joyeux et fervents comme des anges. Dès ce moment ce sont des prédicateurs qui annoncent la religion aux autres payens, et nous amènent d'autres conquêtes.

« Nous voici arrivés au mois d'avril. Nous sommes assez restés à Tân-dò ; montons, s'il vous plait, à Kè-trù, qui n'en est éloigné que d'une demi-heure. Là je revis avec bien du plaisir mes anciens enfants spirituels, que j'avais quittés depuis plus de huit ans ; mais depuis lors la peste y avait passé et en avait jeté un bien grand nombre dans la tombe. Voilà sept à huit ans que ce fléau fait d'affreux ravages dans le royaume. C'est, je crois, ce que nos médecins français appellent fièvre typhoïde. Quand elle s'attache à une famille, elle en parcourt tous les membres quoique éloignés les uns les autres, tandis que les gens d'autres maisons qui avoisinent les pestiférés n'en sont pas atteints. Elle est si terrible que souvent un seul jour, ou même quelques heures lui suffisent pour conduire au tombeau l'homme le plus robuste. Il y a des personnes qui en sont attaquées

trois ou quatre fois. Je crois vous avoir parlé de cette maladie dans une autre lettre, c'est pourquoi je ne m'étends pas davantage sur sa nature et ses victimes.

« Je ne restai que peu de jours à Kè-trù. Cependant ma visite eut de salutaires effets. Les chrétiens étaient en assez mauvais accord avec le quartier payen du village ; je donnai à tous un repas commun, et par mes exhortations, par l'amiable décision de leurs différends, je rétablis parmi eux la bonne intelligence. Ces néophytes avaient aussi eu la faiblesse de céder à la crainte qu'inspiraient les décrets de *Minh-Menh* contre l'Evangile, et d'élever une espèce de pagode où ils avaient placé plusieurs objets de superstitions, afin qu'on ne pût les accuser devant les mandarins d'infraction aux ordres du roi. Je leur fis détruire tout cela et leur persuadai de n'avoir confiance qu'en Dieu seul. Notre présence, nos conseils et nos bénédictions avaient répandu la joie dans tous les cœurs ; nous partimes, et tous les yeux, même ceux des payens, se mouillèrent de larmes.

« Voyez comme nous allons vite, toujours en nous dirigeant vers le nord. Déjà nous remontons le fleuve Tò-lich, à la tombée de la nuit, et au son de la musique tonkinoise. Je vous entends me demander : Qu'est-ce donc que cette musique dont vous m'avez si souvent parlé ? Rien de bien merveilleux : deux flûtes, deux guitares, deux violons chinois, un petit tambour et un instrument pour battre la mesure, voilà tout. C'est ce que les Annamites appellent *les huit sons*. Ils jouent ainsi quatre ou cinq airs qu'ils ont appris par cœur, et qui sont toujours les mêmes. Ils trouvent cela très-beau ; mais le fait est que leurs concerts me déchirent les oreilles. C'est égal ; voyant les arbres s'incliner sous le souffle du vent, je me figurais qu'ils se penchaient pour

entendre notre musique et que la lyre d'Orphée n'était probablement pas plus harmonieuse.

« Mais où allez-vous donc , me direz-vous , sur ce beau fleuve , et avec cette musique ? Mon très-cher ami , nous allons à Ké-là et déjà nous y sommes ; car Ké-là n'est guère qu'à deux lieues de Ké-trù : c'est un gros village , moitié chrétien moitié payen , où nous avons encore un petit collège. Tout le temps que nous restâmes dans cette paroisse , nous agîmes comme on aurait pu faire en temps de grande paix. Le mandarin du lieu se contenta de me demander un couteau et une paire de lunettes , et il nous laissa pleine et entière liberté de faire ce que nous voudrions. Tous les matadors payens des environs vinrent nous voir , et ils s'en retournèrent enchantés , vantant partout et exagérant outre mesure nos belles manières , notre instruction et nos vertus. Une éclipse totale de lune qui eut lieu de dix heures à minuit le 21 mai , éclipse que je n'avais pas calculée , mais que je leur avais prédite sur les calculs d'autrui , plus d'un mois d'avance , acheva de leur donner , de votre serviteur , une opinion de science tout-à-fait extraordinaire.

« J'avais fait emprunter dans une pagode quelques livres de la religion de Bouddha , que je lisais en particulier et sur lesquels je leur faisais ensuite des objections insolubles ; ils étaient on ne peut plus étonnés de voir que je connaissais mieux leur religion qu'eux-mêmes et que tous leurs bonzes. Aussi , quand le grand prêtre de l'endroit , émerveillé de tout ce qu'il entendait dire de votre ami , manifesta l'intention de venir me faire une visite , les principaux payens l'en dissuadèrent. « Comment paraîtrez-vous devant cet homme ,
« lui dirent-ils ? Il est le roi de la religion dans ce pays ,
« et dans toutes ses actions et ses paroles il a le ton
« et les manières d'un supérieur , il exerce l'autorité

« d'un maître qui ne connaît pas d'égal. Vous serez
 « donc obligé de vous asseoir au-dessous de lui, vous
 « le premier bonze des environs, ce qui sera déjà pour
 « vous, aux yeux du public, la marque d'une honteuse
 « infériorité ; et de quoi causerez-vous avec ce chef des
 « chrétiens ? vous ne lui direz rien qu'il ne sache déjà ;
 « vous ne lui ferez aucune question à laquelle il ne
 « puisse répondre sur-le-champ ; tandis qu'il vous par-
 « lera de mille choses que vous ne connaissez nullement,
 « et vous fera une foule d'objections auxquelles vous
 « resterez sans réponse. — Voyez, ajoutait un des no-
 « tables, je suis le premier arithméticien des environs :
 « je lui ai proposé plusieurs calculs, il a pris sa plume,
 « et les a faits tout de suite sans la moindre erreur ; à son
 « tour il m'a proposé deux problèmes seulement, et je
 « n'ai jamais su les résoudre. » Ce grand bonze n'osa donc
 pas venir me voir, malgré tout le désir qu'il en avait.
 Vous avez ri, sans doute, en entendant ces payens
 faire un si pompeux éloge de ma science, vous qui
 la connaissez ; je vous dirai cependant sans ombre
 d'orgueil que, comparé à ces pauvres Annamites, je suis
 vraiment un grand savant, et ceci par la raison toute
 simple que dans le pays des aveugles les borgnes sont
 rois.

« Nous sommes bien assez restés à Kè-là ; allons à
 Yèn-zuyèn, chef lieu de la belle paroisse qui comprend
 la capitale du Tong-king. C'est une bourgade que je dé-
 sirais visiter depuis longtemps ; mais la chose ne m'avait
 pas encore été possible. Vous ne sauriez croire combien
 nous avons de peine à pénétrer dans certains endroits.
 Une peur extrême et, parfois, la mauvaise volonté des
 néophytes nous opposent des barrières impénétrables.
 Il faut alors user de prudence et de douceur, s'allonger
 pour ainsi dire comme un serpent qui se glisse sans bruit

sous les feuilles ; mais une fois arrivé au lieu désiré , je me redresse peu à peu comme un dragon qui lutte à découvert contre tous les obstacles .

« Il y avait peut-être plus de vingt ans qu'aucun Vicaire apostolique ni Missionnaire n'était allé dans cette paroisse ; jugez des ruines qui devaient s'y être accumulées pendant une si longue absence. Yèn-zuyèn, en particulier, avait une pagode où , depuis six ans environ , les néophytes s'étaient prêtés à presque toutes les superstitions des payens. Nous nous armâmes de courage et de patience ; nous mimes toutes nos ressources en œuvre , pour instruire et toucher les âmes ; nous établimes l'usage des méditations du chemin de la croix , comme je fais partout ; nous répandîmes beaucoup de livres de religion ; nous fîmes des concours publics où ceux qui savaient le mieux le catéchisme avaient des prix en chapelets, croix et médailles. Peu à peu le feu prit, les cœurs s'enflammèrent, et bientôt ce fut un enthousiasme et une émulation extraordinaires pour étudier, prier et se préparer aux sacrements.

« Comment faites-vous ces grands concours , me demanderez-vous peut-être ? Le voici : J'annonce que tel dimanche ou telle fête, il y aura un grand concours dans tel village ; cette nouvelle se répand très-promptement et au loin ; chacun étudie avec ardeur , depuis la fin du jour jusque bien avant dans la nuit. A l'époque fixée , les chrétiens arrivent dès la veille , de toutes parts et par grosses bandes , au lieu désigné pour l'épreuve , apportant dans un petit sac le riz à manger pour le lendemain. Le jour du concours , après la messe et le déjeuner , chaque paroisse vient se grouper, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, autour d'un écriteau indiquant que là sont les hommes ou les garçons, là les femmes ou les filles de tel village. Dans un endroit assez

élevé pour dominer la scène et frapper tous les yeux , est appendu un autre écriteau en gros et beaux caractères chinois , où est proclamée la beauté de la Religion , la nécessité de l'étudier , les avantages qui en résultent , avec l'énumération des différents prix. Enfin , au milieu de l'assemblée sont des sièges pour les catéchistes examineurs , et une estrade tapissée de nattes sur lesquelles on fait asseoir ceux qui entrent en lice.

« Lorsque tout est prêt , des jeunes gens vont chercher la table sur laquelle sont placés les prix , et l'apportent solennellement , au son de la musique , au lieu du concours. Alors les examens commencent. Toutes chrétiennetés passent chacune à leur tour , les hommes d'abord , puis les garçons , les femmes , les filles , les enfants ; ils viennent par pelotons s'asseoir sur les nattes qui leur sont préparées ; là ils doivent répondre , sans la moindre faute , à trois ou quatre demandes du catéchisme , prises au hasard , et résoudre trois objections , ou donner trois explications sur quelques points difficiles. Or ces objections , déterminées d'avance , ne sont pas les mêmes pour chaque division. Si le groupe qu'on interroge répond bien à tout , on l'en félicite par quelques coups de cymbale et de tambour ; s'il se trompe , un notateur marque la faute ; et à la fin de la journée , lorsque tous ont subi leur examen , et qu'on a compté les bons et les mauvais points , les prix sont distribués selon le mérite des candidats. Partout où je passe je fais faire de semblables concours qui produisent un effet admirable. On trouve une foule de gens que ni les Missionnaires , ni les catéchistes n'avaient jamais eu occasion d'instruire , et qui savent leur catéchisme et leurs prières , qui répondent mieux aux questions sur la Religion que la plupart des chrétiens d'Europe. Vous voyez , mon cher ami , que nous n'épargnons rien pour la culture

de cette petite vigne que le Seigneur a plantée sur ces bords lointains.

« Mais je ne vous ai pas encore tout dit , car il me semble ne vous avoir point parlé de l'archiconfrérie du très-immaculé Cœur de Marie. Etablie au Tong-king depuis plus de deux ans , elle y compte déjà un très-grand nombre d'agrégés , et produit ici , comme ailleurs , des fruits admirables de salut. Partout où elle se répand on voit bientôt surgir quelques nouveaux catéchumènes, et revenir à Dieu quelques grands pécheurs. Il y a peu de jours , un prêtre annamite me racontait qu'il y avait dans une certaine chrétienté une famille payenne dont il désirait la conversion , mais à laquelle personne n'osait parler de l'Évangile. Ce prêtre mit en prières les associés de l'archiconfrérie pour obtenir que la grâce pénétrât dans cette famille , et peu de jours après elle vint d'elle-même demander à se faire instruire de la religion ; c'est maintenant une des plus ferventes maisons de l'endroit. Il serait très-édifiant, mais aussi trop long de vous rapporter toutes les conversions dont j'ai été témoin , et que je crois devoir attribuer à l'intercession du saint Cœur de Marie. Sans sortir de la Mission dont je vous parlais, je ne doute pas que le grand changement qui s'opéra dans le village de Yèn-zuyèn, n'ait là son principe et son explication. De cet arsenal partirent les traits qui allèrent au cœur de ces néophytes égarés ; de cette fournaise d'amour descendit le feu qui consuma les objets de leur superstition , car ils furent tous brûlés au milieu des cris de joie du village. Vive donc Marie et son cœur si bon , si tendre , si compatissant et si pur ! vive cette source de grâce , ce trésor de miséricorde , ce bouclier contre tous les ennemis , ce refuge assuré dans toutes les misères ! oh oui , vive le Cœur de Marie , et que je

vive uni à ce saint Cœur jusqu'à ma mort , et après ,
et toujours !

« Le 8 août , nous quittâmes Yèn-zuyèn pour aller dresser notre camp près de la capitale du Tong-king , dans un village appelé Phùng-quang (*grande-rencontre*). Il n'y a là que quatre cents chrétiens et autant d'infidèles ; cependant les néophytes se croyaient forts parce qu'ils avaient obtenu du mandarin la permission de nous inviter à passer quelques jours chez eux. Vous vous étonnez que les chrétiens demandent cette permission ? c'est néanmoins ce qu'ils ont fait en plusieurs endroits, et pour cela ils emploient un petit mensonge officieux , dont les Annamites ne sont pas avares toutes les fois que l'occasion s'en présente. Voici leur mensonge au mandarin : ils lui disaient que j'étais M. Charrier , ce Missionnaire renvoyé en Europe par le roi dans les années précédentes , qui était revenu pour les visiter. Et le mandarin disait : « Eh bien , qu'il vous visite ; ce n'est « pas moi qui chercherai à l'arrêter de nouveau ; à quoi « bon ? il faudrait encore le conduire à Huè , puis le « roi d'Europe enverrait encore des navires le ré- « clamer ; ce qui ne servirait qu'à nous susciter des « embarras , ainsi qu'à notre jeune prince , et cela sans « aucun profit pour personne. » Ce qu'il y a de curieux , c'est que là où était réellement M. Charrier , les chrétiens disaient les mêmes choses aux mandarins sans avoir besoin de leur mentir. De sorte qu'il y avait deux M. Charrier , un vrai et un faux , et c'est moi qui étais ce dernier. Ne vous scandalisez pas ; je n'étais pour rien là dedans : c'est toujours en Dieu , en Marie , en mes saints patrons et en mon bon ange que j'ai mis ma confiance , et non dans ces petites ruses dont l'idée est toutannamite.

« Je ne vous donne pas les détails de nos travaux

à Phung-quang : nous étions là quatre Missionnaires , et nous y avons été comme partout ailleurs accablés d'ouvrage et comblés de consolations. Nos effets étaient déjà pliés et partis, lorsque vers les dix heures du soir , tandis que M. Titaud , un prêtre annamite et moi , étions à prendre un verre de thé , tout-à-coup on nous annonce que le chef du canton , payen quelque peu suspect , est près de notre gîte avec une dizaine d'hommes armés de baguettes de gros tambours (1), et qu'on ignore leurs intentions. C'est bien ; nous barricadons l'entrée de notre cour , nous parlons bas et nous continuons de boire tranquillement notre thé. Soudain on frappe à coups redoublés à notre porte, on l'enfonce, la troupe fait irruption dans notre paisible retraite , et nous de nous lever au plus vite , et de fuir chacun de notre côté , sans avoir le temps de prendre conseil. Je passe comme un fantôme par une porte de derrière , je saute comme un chevreuil par-dessus un mur de huit pieds , et je cours dans un autre quartier du village. Mais que devint M. Titaud? Hélas , il fut pris. Les femmes s'apprêtaient à livrer un combat pour le délivrer; ce qu'ayant soupçonné notre brave chef de canton, il fit conduire son prisonnier en lieu sûr, au milieu des payens. Mais ce qui intriguait les idolâtres , c'est qu'ils savaient que nous étions deux Européens ensemble, et comment se faisait-il qu'un seulement fût arrêté? qu'était devenu l'autre? A la fin, cependant, ils expliquèrent ce mystère en disant : que celui qui n'avait pas été pris était le supérieur, qu'il avait des pouvoirs très-étendus, au point de se rendre invisible à volonté, et que personne ne pouvait mettre la main sur lui ; que d'ailleurs c'était bien assez d'un captif.

(1) Tous les villages ont ici plusieurs tambours presque de la grosseur d'un tonneau.

« Cependant le chef de canton avait placé des sentinelles, de loin en loin, autour du village, et plusieurs gardes à toutes les portes; et les payens des bourgades voisines s'étaient aussi répandus en grand nombre dans les champs pour tâcher de nous arrêter nous et nos effets, dans le cas où, délivrés par les chrétiens, nous serions sortis du hameau pour nous réfugier ailleurs. Mais à la nuit, un petit orage et une forte averse firent rentrer tous ces payens chez eux, et quand la pluie eut cessé, je me glissai tout doucement entre les haies de bambous, je traversai les champs de riz, et m'en fus, accompagné d'une quinzaine d'hommes, jusqu'à Ké-sét, belle chrétienté à une lieue de la capitale du Tong-king. Je ne voulais pas partir avant de savoir si M. Titaud pourrait être délivré; mais les chrétiens, qui pensaient même à m'emporter de force, me prièrent de m'éloigner sans délai, afin que n'ayant plus rien à craindre pour moi, ils fussent plus libres d'agir efficacement en faveur de mon confrère. Toutefois, en partant, je laissai sur les lieux deux de mes catéchistes, avec un certain nombre de barres d'argent, pour traiter du rachat du captif. Qu'arriva-t-il? C'est que dès le lendemain à sept heures, je vis venir auprès de moi M. Titaud, porté mollement dans un filet, tout joyeux et content de sa bonne aventure. Pendant la nuit on avait tant travaillé, tant supplié ce brave chef, qu'à la fin son cœur fut si touché, si ému, et surtout si enchanté de la petite somme de seize barres d'argent qu'on lui glissa tout doucement dans la main, qu'il consentit à laisser aller notre cher confrère en paix. Pour lui, il profita peu de la peur qu'il nous avait faite; car nos chrétiens ayant déféré sa conduite aux tribunaux, on lui fit rendre dix barres, dont le mandarin s'adjugea la moitié, et l'autre me fut rendue.

avais si grand besoin ! car , mon cher ami , vous ne sauriez croire combien l'esprit se dissipe dans ces voyages. Tous les jours , au milieu d'un tourbillon incessant de bruit et d'affaires , vous vous consommez pour les autres, et votre intérieur s'appauvrit et se réduit à rien ; il se remplit de mille petites misères qui le rongent et le tuent. Vous comprenez cela , vous qui connaissez le vieux proverbe de notre pays : que pierre qui roule n'amasse pas mousse.

« Après ma retraite, que je fis sous la direction d'un vieux et saint prêtre annamite , j'appelai auprès de moi M. Titaud , et nous partimes ensemble pour Bai-vàng , où deux nouveaux Missionnaires venaient heureusement d'arriver. Le 8 octobre , nous fimes à ces deux collaborateurs , Messieurs Legrand de la Lirage et Castex , la grande et belle cérémonie de l'accolade fraternelle, cérémonie par laquelle nous les reçûmes chevaliers sans peur pour combattre jusqu'à extinction dans l'arène annamite ; chevaliers errants pour courir toutes les aventures , en tout temps et toujours ; apôtres zélés pour prêcher à temps et contre temps , aux grands et aux petits, Jésus et sa croix , et cela jusqu'à la mort, même celle de la bache, de la corde ou du glaive. Voulez-vous savoir comment se fait cette belle cérémonie ? Ah, mon cher ami, c'est tout simple : figurez-vous que j'arrive chez vous par un beau matin , que ferions-nous alors ? vous le savez bien. Or c'est l'accolade fraternelle, et pas plus que cela.

« De Bai-vàng nous passâmes à notre collège de Hoang-nyuen . c'était aller à une autre fête. Mgr Hermosilla , vicaire apostolique du Tong-king oriental , se trouvait alors dans une grande chrétienté qui avoisine ma Mission ; il fit un petit saut , franchit en un clin-d'œil un espace de deux ou trois lieues, et soudain

parut au milieu de nous. M. Jeantet fit aussi un petit saut, et bientôt nous le vîmes, du pied des montagnes où il a fixé sa demeure, s'abattre au sein de ses amis. Enfin au moyen d'un autre petit saut que fit M. Charrier, nous voilà sept Européens, réunis au même endroit; dont deux évêques, un provicaire général, un chanoine de Lyon, et trois simples Missionnaires, ce qui certainement ne s'était jamais vu ici depuis que le monde est monde. Oh! si le roi *Minh-Menh* eût encore vécu, et qu'il eût soupçonné une si nombreuse réunion de semblables scélérats, ou nous aurions été moulus sur-le-champ, ou il serait mort de dépit. Nous restâmes ensemble une huitaine de jours, les plus heureux et les plus beaux qu'on puisse passer sur la terre; puis chacun s'en retourna à son poste, Mgr Hermosilla dans sa Mission, M. Jeantet à son grand séminaire, M. Charrier avec M. Titaud à l'administration des paroisses de Ké-bea et Nam-xang, et moi, accompagné de M. Castex, je redescendis à Bâi-vang afin d'y préparer quelques élèves à l'ordination, tandis que M. Legrand restait à notre collège de Hoàng-nghuyèn pour se perfectionner dans la langue annamite.

« C'est dans la chrétienté de Nàng-nghuyèn que nous commençâmes à user du vaccin que M. Castex nous avait apporté de France. L'opération eut un plein succès, et maintenant la vaccine est propagée dans presque toute ma Mission, et même dans celle du Tong-king oriental. Je ne saurais vous dire à combien de milliers d'enfants nous l'avons déjà inoculée; chaque jour il nous en vient de grosses troupes; l'empressement que mettent les parents à nous apporter ces petites créatures pour les faire vacciner, et la confiance qu'ils ont en cette opération faite par nous, sont quelque chose d'étonnant. Nous avons exercé beaucoup de

avais si grand besoin ! car , mon cher ami , vous ne sauriez croire combien l'esprit se dissipe dans ces voyages. Tous les jours , au milieu d'un tourbillon incessant de bruit et d'affaires , vous vous consommez pour les autres , et votre intérieur s'appauvrit et se réduit à rien ; il se remplit de mille petites misères qui le rongent et le tuent. Vous comprenez cela , vous qui connaissez le vieux proverbe de notre pays : que pierre qui roule n'amasse pas mousse.

« Après ma retraite , que je fis sous la direction d'un vieux et saint prêtre annamite , j'appelai auprès de moi M. Titaud , et nous partimes ensemble pour Bai-vàng , où deux nouveaux Missionnaires venaient heureusement d'arriver. Le 8 octobre , nous fimes à ces deux collaborateurs , Messieurs Legrand de la Lirage et Castex , la grande et belle cérémonie de l'accolade fraternelle , cérémonie par laquelle nous les reçûmes chevaliers sans peur pour combattre jusqu'à extinction dans l'arène annamite ; chevaliers errants pour courir toutes les aventures , en tout temps et toujours ; apôtres zélés pour prêcher à temps et contre temps , aux grands et aux petits , Jésus et sa croix , et cela jusqu'à la mort , même celle de la bache , de la corde ou du glaive. Voulez-vous savoir comment se fait cette belle cérémonie ? Ah , mon cher ami , c'est tout simple : figurez-vous que j'arrive chez vous par un beau matin , que ferions-nous alors ? vous le savez bien. Or c'est l'accolade fraternelle , et pas plus que cela.

« De Bai-vàng nous passâmes à notre collège de Hoang-nyuen . c'était aller à une autre fête. Mgr Hermosilla , vicaire apostolique du Tong-king oriental , se trouvait alors dans une grande chrétienté qui avoisine ma Mission ; il fit un petit saut , franchit en un clin-d'œil un espace de deux ou trois lieues , et soudain

parut au milieu de nous. M. Jeantet fit aussi un petit saut, et bientôt nous le vîmes, du pied des montagnes où il a fixé sa demeure, s'abattre au sein de ses amis. Enfin au moyen d'un autre petit saut que fit M. Charrier, nous voilà sept Européens, réunis au même endroit; dont deux évêques, un provicaire général, un chanoine de Lyon, et trois simples Missionnaires, ce qui certainement ne s'était jamais vu ici depuis que le monde est monde. Oh! si le roi *Minh-Menh* eût encore vécu, et qu'il eût soupçonné une si nombreuse réunion de semblables scélérats, ou nous aurions été moulus sur-le-champ, ou il serait mort de dépit. Nous restâmes ensemble une huitaine de jours, les plus heureux et les plus beaux qu'on puisse passer sur la terre; puis chacun s'en retourna à son poste, Mgr Hermosilla dans sa Mission, M. Jeantet à son grand séminaire, M. Charrier avec M. Titaud à l'administration des paroisses de Ké-bea et Nam-xang, et moi, accompagné de M. Castex, je redescendis à Bâi-vang afin d'y préparer quelques élèves à l'ordination, tandis que M. Legrand restait à notre collège de Hoàng-nghuyèn pour se perfectionner dans la langue annamite.

« C'est dans la chrétienté de Nàng-nghuyèn que nous commençâmes à user du vaccin que M. Castex nous avait apporté de France. L'opération eut un plein succès, et maintenant la vaccine est propagée dans presque toute ma Mission, et même dans celle du Tong-king oriental. Je ne saurais vous dire à combien de milliers d'enfants nous l'avons déjà inoculée; chaque jour il nous en vient de grosses troupes; l'empressement que mettent les parents à nous apporter ces petites créatures pour les faire vacciner, et la confiance qu'ils ont en cette opération faite par nous, sont quelque chose d'étonnant. Nous avons exercé beaucoup de

médecins qui vaccinent aussi, de même que nos catéchistes et prêtres indigènes. J'espère que l'introduction de la vaccine dans cette Mission augmentera, de plus de mille par an, le nombre de nos chrétiens ; car les ravages que fait ici la petite vérole sont effrayants ; il est des époques où presque la moitié des enfants en meurent. C'est à la vue de tant de victimes que je priai M. Langlois de faire instruire, à Paris, quelques-uns de nos confrères dans l'art de vacciner, pour nous les envoyer avec les instruments nécessaires, et exercer ensuite à cette opération les Missionnaires, les Prêtres et les gens de ce pays.

« Ce que je vous ai raconté de mes courses apostoliques avec M. Titaud est ce que pourraient vous dire à peu près tous mes autres confrères ; tous se sont tenus à leur poste et ont travaillé avec courage autant et plus que moi. Mais voici que l'année tire à sa fin ; il est temps de m'en retourner à Kénon pour me préparer à une nouvelle campagne.

« Comme je vous ai dressé le tableau des sacrements administrés dans cette Mission en 1844, je vous donne également celui de l'année dernière :

Baptêmes d'enfants de payens à l'article de la mort.	5,524
Baptêmes d'enfants chrétiens	3,109
Baptêmes d'adultes.	1,328
Confirmations.	10,680
Confessions de grandes personnes.	210,531
Confessions d'enfants.	15,828
Total des confessions	226,413
Communions ordinaires	121,920
Premières Communions	7,204
Total des Communions.	129,124
Extrême-Onctions.	3,786

Viatiques	2,291
Mariages bénits	1,158

« En voilà bien assez pour une fois. Je vais commencer une autre campagne apostolique ; quand elle sera terminée , je vous en décrirai les aventures bonnes ou mauvaises. Déjà toutes mes affaires sont réglées, tous mes préparatifs faits ; je pars, adieu ! je vais chez les tribus sauvages du Tong-king. Oh , priez bien pour moi , qui suis avec le plus doux souvenir , la plus sincère affection ,

Votre très-humble serviteur et très-fidèle ami,
 « † PIERRE ANDRÉ , *Evêque d'Acanthe.* »

Lettre de M. Le Grand , Missionnaire apostolique , à Messieurs les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Tong-king occidental , mars 1346.

« MESSIEURS ,

« Sa Grandeur Mgr d'Acanthe me charge de vous retracer les détails d'une expédition toute apostolique , que j'ai eu l'honneur de faire avec Elle dans les montagnes qui nous séparent du Laos. Cette visite aux peuplades sauvages du Tong-king a été la course du Pasteur qui , ayant jeté au loin ses regards vigilants et aperçu quelques brebis de son troupeau dispersées et se mourant de faim dans des lieux pestilentiels , et comme inaccessibles , prend généreusement sur lui de mourir ou de les sauver.

« Nous quittâmes donc la plaine où le bras du persécuteur a fait tant de victimes , pour nous transporter sur les hauteurs et au milieu des forêts : là , la cruauté a fait trembler moins de cœurs , elle a mis le trouble dans moins de familles , et l'appareil de ses supplices n'a point osé se produire. Bientôt nous pûmes lever hardiment la tête au milieu d'un peuple nouveau et d'une nature nouvelle ; nous pûmes sans crainte faire retentir ces agrestes échos des beaux chants de notre patrie , et trouver du bonheur à nous les rappeler encore. Derrière nous , dans la plaine , des villages innombrables et affamés, des touffes de misérables bambous au travers desquels apparaissent souvent les temples des *Thân* et des *Phat* ; pendant six mois une vaste étendue d'eau sillonnée en tous sens par les barques des marchands et des pêcheurs qui s'y agitent à l'envi , et puis , le reste de l'année , des terrains bas et monotones, seulement ornés de la verdure des moissons. Mais ici , un labyrinthe de montagnes qui se perdent sans fin les unes dans les autres , la verdure de leurs versants que la main des hommes n'a pas fait naître, quelques hameaux jetés çà et là dans la vallée ; ici encore la source des fleuves qui inondent la plaine , le son des chalumeaux répondant d'une colline à l'autre au bruit des cymbales de nos montagnards , riches en troupeaux , ou se mêlant aux cris des bêtes féroces ; et les ravins qui retentissent du bruit des cascades ; et les forêts que les siècles n'ont pu détruire ; et les sentiers mystérieux au milieu desquels le cœur s'épanouit à l'aise en se sentant loin du monde et de ses folies.

« Les nombreux chrétiens qui habitent ces régions sauvages, avaient reçu la visite d'un Evêque il y a douze ans ; un Missionnaire, ayant tenté de pénétrer chez eux deux ans après , avait trouvé la mort au premier

pas de sa course ; la fièvre cruelle qu'engendrent comme infailliblement ces montagnes , avait en huit jours mis fin à sa carrière. Depuis trois ans environ , un prêtre annamite avait consenti à s'exiler sous un climat si malfaisant ; mais pendant deux ans la fièvre ne l'avait pas quitté. Ces pauvres gens étaient donc délaissés , et la perspective d'une mort à peu près certaine , dans un temps où les rangs des apôtres étaient déjà éclaircis , rendait leur abandon comme inévitable. Mgr Retord jugea , au contraire , que cette Mission le regardait personnellement , puisque c'était le poste le plus périlleux.

« Avant de sortir de la plaine , aux premiers pas que fit sa Grandeur pour se mettre en chemin , des foules immenses se pressèrent sur son passage. C'étaient des payens et des néophytes confondus aux pieds du Prélat ; ils demandaient la bénédiction de leurs villages au commencement de la nouvelle année , ils se mettaient à genoux , joignaient les mains , baisaient sans distinction l'anneau épiscopal , tandis que l'air retentissait du bruit des cymbales , des tambours , de la musique enfin de plusieurs bourgades réunies : car le tyran n'est plus , et quoique le peuple ne sache pas encore s'il aura désormais la liberté religieuse , il a retrouvé la simplicité de ses épanchements et la manifestation de sa joie. En trois jours de marche , nous nous trouvâmes aux limites du pays civilisé , dans un village appelé le *Songe d'airain* : c'est là que nous vîmes les premiers montagnards , dont le costume tant soit peu modifié , les traits plus forts et les formes plus arrondies , le langage nouveau , l'air plus paisible et plus sérieux excitèrent vivement notre attention. Nous nous trouvions alors trois Européens ensemble , Monseigneur , M. Titaud et moi , puis trois Prêtres annamites , et enfin les catéchistes de chacun des Pères , ce qui formait une

troupe évangélique d'environ trente hommes. Il nous fallait être en aussi grand nombre pour suffire à la multitude immense qui nous entourait et le jour et la nuit. Les villages auprès desquels nous nous étions rapidement acheminés depuis notre départ , n'ayant su notre passage qu'après coup , accouraient en foule nous rejoindre. C'était un ravissant spectacle de voir ce bon peuple , hommes et femmes , enfants et vieillards , remplir l'église et les terrains environnants , chantant jour et nuit dans sa langue harmonieuse les louanges de Dieu, les souffrances de Jésus et les principaux points de la doctrine chrétienne , avec un ensemble qu'on ne peut jamais se lasser d'admirer , tandis que nous , les ministres de Dieu et les dispensateurs des saints mystères, nous répandions au fond des cœurs les conseils de la sagesse incréée et les mérites du sang divin. En France, Messieurs, vous n'avez rien de pareil dans vos plus touchantes solennités.

« Mais nous n'étions qu'au début de notre course. Il fallut s'embarquer et remonter les eaux d'un beau fleuve; nous étions salués au passage par les notables des villages voisins , chrétiens et idolâtres , qui nous souhaitaient mille prospérités. Bientôt nous ne vîmes que des rochers de toutes parts , et de loin en loin quelques barques ou radeaux qui descendaient gaiement la rivière, chargés d'une provision de bois dérobés aux coteaux d'alentour. Un peu au-dessous d'un village appelé la *Grotte de l'eau* , sans doute parce que la source du fleuve n'est pas éloignée , nous mîmes pied à terre pour gagner le premier hameau de nos sauvages. La nuit était obscure, le chemin plein de boue, l'air chargé de miasmes humides et froids , et après un quart-d'heure de marche, Monseigneur se trouva au bout de ses forces : il fallut s'arrêter et envoyer chercher un filet pour sa

Grandeur. De sorte que nous arrivâmes un peu consternés à la *Pierre du toit*, où mourut, il y a dix ans, le Missionnaire dont j'ai parlé plus haut. Cependant nous nous mîmes au travail le reste de la nuit, pour administrer les quelques chrétiens de cet endroit, et, le lendemain Monseigneur se trouvant un peu rétabli, nous avançâmes jusqu'au village de Lao-ca, ou de la *Grande fatigue*, dont M. Titaut resta chargé. Pour nous, dès le grand matin du jour suivant, nous nous enfonçâmes de plus en plus à l'ouest, et ce ne fut que vers le soir que nous arrivâmes à une petite plaine, plus longue que large, où se trouvaient groupés nos hameaux chrétiens au nombre de vingt à vingt-cinq, ce qui fait une population d'environ trois à quatre mille âmes. Nous étions brisés de lassitude, nous et notre suite : nous avions marché par des sentiers difficiles, remplis de fange et de cailloux, nous avions traversé je ne sais combien de torrents, gravi de nombreux coteaux, et éprouvé tour à tour le brûlant soleil de la plaine et l'humidité des forêts. Il fallut l'empressement de la foule et la joie peinte sur tous les visages de ces braves gens, pour nous faire oublier le poids du jour. On voyait ce peuple descendre avec transport de ses habitations pour se précipiter au devant de nous : les jeunes filles vêtues de blanc chantaient leurs cantiques ; les jeunes garçons battaient le tambour et le tam-tam, et tous les hommes armés de piques se rangeaient sur une longue file, ayant à leur tête les anciens du village. Pour les femmes âgées qui ne pouvaient nous suivre, elles se mettaient à genoux sur le passage de l'Evêque, tandis que les enfants couraient çà et là dans les champs à la hauteur du cortège, s'arrêtant sur tous les monticules pour regarder, par dessus les têtes de la foule, nos visages si nouveaux pour eux. Cependant qu'avions-nous dans notre extérieur qui

pût motiver un tel concours ? Rien assurément. Nous étions nus pieds, avec de pauvres habits retroussés jusqu'aux genoux et serrés fortement à la ceinture, un bâton à la main, et rien de plus ; rien, si ce n'est le nom de ceux qui *évangélisent la paix*. Dira-t-on encore que nous quittons notre patrie pour venir torturer des consciences qu'il serait mieux de laisser à leur bonne foi : ah ! les douces larmes dont ce peuple inonde nos mains en les baisant sont notre unique réponse. Que les tyrans laissent en repos l'âme de leurs sujets, et nous, ministres de réconciliation, nous y ferons naître de saintes joies.

« La journée du lendemain fut consacrée à recevoir les visites. D'abord se présentèrent les hommes, puis les vieilles femmes et les mères de famille, et enfin les jeunes filles et les petits enfants, chacun avec des présents suivant l'usage imprescriptible du pays. Ce qui nous frappa le plus et ce qui doit offrir quelque intérêt à celui qui a le goût de l'histoire et qui donne volontiers son temps à l'étude des mœurs primitives, ce fut la visite des petits rois de la contrée.

« Indépendants les uns des autres, comme l'étaient autrefois nos grands vassaux de France, et aussi attentifs qu'eux à conserver la noblesse de leur sang, ils étaient avant Minh-Menh ; les souverains de ces peuplades. Chaque village avait son seigneur, et toutes les affaires litigieuses se portaient à son tribunal : en retour, le hameau cultivait ses champs et entretenait sa maison. Quand le peuple avait contre eux des griefs longuement accumulés, alors les anciens se réunissaient et allaient prier leur châtelain de songer à la retraite, et de fixer le jour où on devrait, pour dernier service, transporter ailleurs son mobilier et sa famille frappée de déchéance.

« Minh-Menh, dans ses vues d'ensemble et avec sa

main de fer , détruisit tout leur pouvoir en un jour , lorsqu'il créa , là comme partout , les communes et les cantons avec leurs maires et leurs adjoints. Toutefois le peuple ayant gardé ses anciennes coutumes, et la difficulté des lieux ne permettant pas une application rigoureuse des édits, l'ancien seigneur se trouve encore de fait l'arbitre des différends et le juge paternel de son hameau, tandis que le droit effectif des mandarins se borne au prélèvement de l'impôt et à la levée des soldats. Ces seigneurs sont appelés *Lang* , ce qui signifie noble et pur ; ils sont , comme par le passé , entretenus par le peuple qui les révère. On leur fournit des gardes ; leur maison est sur un petit pied de guerre ; ils ont droit de chasse et président les assemblées : en revanche ils donnent deux ou trois fois l'année un banquet solennel à tous leurs vassaux. Presque tous ces *Lang* sont payens , et le plus grand malheur c'est que nos pauvres néophytes se croient souvent obligés, par suite de leur trop grande sujétion et du respect qu'ils ont voué à leur chef , de participer à ses cérémonies superstitieuses et de cultiver le champ consacré à ses idoles. Cependant, quoique payens , ils sont tous venus nous saluer avec leurs familles, qui sont ordinairement nombreuses : la mère , les tantes, les femmes, les enfants, les sœurs , les cousines ; car toutes , à quelque degré de parenté qu'elles soient , ont le droit d'être nourries et logées par le chef de leur maison. Pour les hommes , ils vont chercher des dignités et faire fortune ailleurs , comme nos cadets d'autrefois. Le grand obstacle à la conversion de ces seigneurs est surtout la crainte de perdre leur noblesse et de ne pouvoir donner leurs filles ou leurs parentes à des mandarins ou à des hommes en place. Ils nous témoignèrent, du reste, beaucoup de respect et d'amitié , et l'un d'entr'eux nous dit avec enthousiasme

que , si la paix était parfaite , il se chargeait de nous fournir quatre cents fusils pour nous escorter à travers les montagnes.

« Après avoir reçu toutes ces visites , nous nous mîmes avec ardeur à l'œuvre de la Mission : chacun s'y prêta avec un zèle qui adoucissait nos fatigues , et Monseigneur ayant fait signer à tous les anciens et même au roi du village où nous nous trouvions (lequel est payen) , un plan de réforme concernant les mariages , l'usage modéré du vin et quelques autres points qui tendent à mettre le bon ordre dans un pays , nous descendîmes vers la partie inférieure de la plaine. Ce jour fut encore un jour de fête : le peuple de ces contrées couvrait les champs de toutes parts , et les mêmes transports qui avaient salué notre venue éclataient dans la foule. Nous avons su , depuis , que les tribus payennes accouraient aussi de bien loin , du fond de leurs montagnes , pour nous voir et nous apporter leurs petits présents ; mais nous allions à pas précipités , elles ne purent nous rejoindre ; alors elles disaient dans leur langage expressif : « Où est donc le roi de la religion , « celui qui fait tomber la pluie et qui commande au « ciel la sérénité ; celui au passage duquel les animaux « s'arrêtent et se prosternent ? » Pauvres gens ! où avaient-ils pris des idées si étranges ?

« Chaque matin , dès le point du jour , nous poursuivions notre route vers le sud , et nous nous trouvâmes encore , toute une journée , seuls au milieu des forêts , n'apercevant aucune trace d'habitation , si ce n'est qu'aux confins des provinces du centre de ce royaume nous rencontrâmes un fort et quelques huttes éparses çà et là près des fleuves. Ce fort , du reste , n'a rien de bien remarquable : c'est une double haie de bambous , au sein de laquelle se trouve un groupe de petites

maisons carrées , élevées sur des pieux qui leur servent de base , afin de dominer le pays. On nous dit que les gardiens de cette modeste citadelle, destinée à réprimer l'audace des voleurs ou même l'humeur belliqueuse des sauvages qui avoisinent le Laos , faisaient leur principale occupation de s'enivrer , de jouer et de piller les pauvres marchands qui ont le malheur de passer à leur portée. C'est là l'histoire de tous les officiers du roi , et le premier chapitre des annales militaires de l'empire.

« Nous arrivâmes le soir assez tard et accablés de fatigue au dernier village que sa Grandeur voulait visiter cette année. Ainsi , après quelques jours , notre visite pastorale se trouva toucher à son terme. La parole de Dieu s'était fait entendre , les sacrements avaient été administrés , des ignorants instruits , des pécheurs réconciliés , des âmes saintes consolées et nourries , une forte impression religieuse répandue partout , et le grain précieux jeté à pleines mains sur des terrains abandonnés et cependant fertiles ; c'était assez pour cette fois. Nous nous dirigeons à présent vers la mer , pour donner aux pêcheurs le même pain de vie qu'aux montagnards et aux bergers. Nous sommes tous bien portants. Nous avons donc affronté, au nom du Seigneur, une mort qu'on nous disait inévitable, et voilà qu'une fois de plus s'est vérifiée cette parole du prophète , que des siècles ne feront pas vieillir : *Qui habitat in adjutorio Altissimi , in protectione Dei cæli commorabitur* (1).

« Pour ce qui est de la nature et des richesses du sol , du genre varié de ses productions, des différentes plantes et des nombreux minéraux qui abondaient sur notre route , comme nous ne pouvions faire ce voyage en

(1) Celui qui se confie dans le secours du Très-Haut , reposera sous la protection du Dieu du ciel. Ps. xc.

amateurs et en savants, je n'en puis donner que des idées générales. Au sein des forêts, je n'ai rien vu de plus que ce que produit la presqu'île de Malaca : grands arbres dont les uns ressemblent au chêne et semblent comme lui porter des siècles, d'autres au châtaigner, puis des platanes entourés de vanille, des hêtres à grandes liannes qui descendent d'une hauteur prodigieuse, et après s'être plantées en terre, se relèvent ensuite pour former toute une forêt, des orangers, des citronniers et une infinité d'arbrisseaux dont les propriétés sont exploitées par les Chinois savants dans la médecine. Plus bas, des aluns et des herbes rampantes, qui annoncent à l'œil exercé tantôt la fertilité des couches qui les alimentent, tantôt l'inaptitude du sol à la culture. Enfin les pierres sont, en général, propres à faire de la chaux, et c'est ce qui explique à Monseigneur l'insalubrité du pays. Plusieurs coteaux cependant nous ont paru receler beaucoup de fer à leur base; nous avons même vu assez de petits ruisseaux confirmer, par des signes plus certains, nos conjectures sur l'existence de veines métalliques. Il y a aussi du marbre et en grande quantité, mais il ne semble pas très-beau, et enfin nous avons reconnu de l'aimant. Les indigènes nous ont dit qu'ils avaient voulu en prendre quelques pierres, mais que sitôt détachées de leur roche elles perdaient leur propriété, et nous nous sommes contentés d'en accuser leur maladresse. On nous a aussi apporté un crystal extrêmement beau et très-dur, qui git en abondance dans la terre, où l'insouciance des sauvages le laisse paisiblement enfoui. Il se trouve en cubes carrés, de la grosseur du petit doigt : ces carrés sont noirs à l'extérieur, et, quand on les brise, ils brillent comme l'argent, offrant de magnifiques paillettes lamelleuses et fortement adhérentes les unes aux autres; si on les

frappe , elles se rompent et se décomposent en grains comme de la poudre. Peut-être est-ce du bismuth, dont les cristaux sont en général plus remarquables que ceux de l'argent.

« Ce qui nous a le plus frappés dans notre expédition, en fait de curiosités , ce sont des roues à eau que nous nous plaisions à appeler machines hydrauliques. Avec ce système d'irrigation on fait monter une partie du torrent dans les champs de riz , à vingt-cinq et trente pieds de haut. Il y en a beaucoup sur toutes les petites rivières que nous avons cotoyées ou traversées. Elles se composent de bambous se croisant du moyeu à la circonférence , sur laquelle sont fixés des tubes , encore de bambous, qui à l'aide d'une médiocre inclinaison peuvent se remplir d'eau et la porter jusque dans une auge placée au sommet de la roue , d'où elle s'épanche dans les campagnes d'alentour. Afin de rendre le courant plus rapide , en resserrant son lit , les gens du pays bâtissent de chaque côté de la roue des moles en pierres , au milieu desquels sont plantés les deux poteaux qui servent de base à l'essieu. Le tout est quelque chose d'ingénieux, mais qui assurément ne coûterait pas deux francs, y compris la main d'œuvre , et cela suffit pour sept ou huit arpents de terre. Cette roue, avec le tissage des vêtements de coton , est , du reste, le seul travail industriel de nos montagnards. Du riz de quoi vivre , une maison de bambous portée sur six à huit gros pieux de bois, où il n'entre pas un seul morceau de fer , de nombreux bestiaux et les fruits de la forêt, voilà le bilan de leur fortune. S'ils veulent du vin, du sel et de la chaux pour assaisonner le bethel, ils prennent quelques morceaux de bois précieux qu'ils vont vendre à la ville ; et s'il leur faut un fusil , un sabre, un coutelas et des cymbales , ils emmènent avec eux un couple de buffles ; c'est tou

leur commerce. Il n'ont pas besoin de plus : en sont-ils moins heureux ?

« Agréé, je vous prie, Messieurs, l'assurance de la parfaite considération avec laquelle je suis,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

« TH. M. LE GRAND,

Membre de la Société des Missions Etrangères. »

CATALOGUE DES SACREMENTS ADMINISTRÉS

AU TONG-KING OCCIDENTAL PENDANT LES SIX DERNIÈRES ANNÉES.

ANNÉES.	Baptêmes d'enfants de payens <i>in articulo mortis.</i>	Baptêmes d'enfants de chrétiens.	Baptêmes d'adultes.	Suppl. des cérémonies du baptême.	Confirmations.	Confessions d'enfants.	Confessions de grandes personnes.	Total des confessions.
1840	1,290	2,009	112	4,705	128	1,330	69,616	70,946
1841	2,897	1,554	134	6,391	197			85,899
1842	2,409	2,893	303	9,905	6,952	13,263	122,765	136,018
1843	3,345	3,428	591	8,887	9,513			171,483
1844	4,162	3,416	1,237	8,051	6,563	13,832	167,586	181,418
1845	5,524	3,109	1,328	7,653	10,680	15,882	210,531	226,413

CATALOGUE DES SACREMENTS ADMINISTRÉS

AU TONG-KING OCCIDENTAL PENDANT LES SIX DERNIÈRES ANNÉES.

ANNÉES.	Communions ordinaires.	Premières communions.	Total des communions.	Saint-Viatiques.	Extrême-Onctions.	Mariages bénits.	OBSERVATIONS.
1840	754	38,560	39,314	748	2,486	482	Cette Mission compte environ 200,000 chrétiens.
1841			44,885	770	2,043	478	
1842	65,516	6,020	71,536	2,570	2,600	866	
1843			95,756	1,623	3,550	852	
1844	104,232	6,287	110,519	2,292	4,172	1,036	
1845	121,920	7,204	129,124	2,291	3,785	1,158	

*Extrait d'une lettre de Mgr Lefèvre, Evêque d'Isauropolis,
Vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale, à
M. Langlois, Supérieur du Séminaire des Missions-
Etrangères.*

Singapere, le 1^{er} mai 1847.

« Vous apprendrez avec plaisir mon nouvel élargissement ; car vous savez depuis longtemps ma seconde arrestation à mon arrivée en Cochinchine avec M. Duclos, ainsi que la mort de ce cher Confrère. Thieu-Tri a craint qu'un ou plusieurs navires de guerre, venant me réclamer, ne lui suscitassent quelques querelles ; c'est pourquoi, par précaution, il m'a renvoyé à

Syngapore sur une de ses jonques. J'ai été remis entre les mains du Gouverneur de Syngapore. Une lettre de l'intendant de la marine cochinchinoise charge ce fonctionnaire anglais de me renvoyer dans mon royaume.

« M. le gouverneur, dont je respecte les intentions, a voulu exiger de moi la promesse de ne pas rentrer dans ma Mission, sans l'en avertir. J'ai refusé. Il a écrit au gouverneur du Bengale pour demander que des navires de la station anglaise soient envoyés en Cochinchine dans le plus court délai, afin d'intervenir en faveur de nos néophytes, d'obtenir le libre exercice de la Religion chrétienne et la libre entrée des Européens en Cochinchine. Il a dit à l'un de nos Confrères, M. Beurel, qu'ensuite il me donnerait volontiers son bateau à vapeur, pour me porter où je voudrais aller. J'ai cru devoir répondre que, pour l'honneur de mon pays, je n'avais pas encore voulu recevoir l'assistance d'une nation étrangère; mais que si, dans trois mois, la France n'avait encore rien fait en notre faveur, je réclamerais volontiers la protection d'une puissance qui, en tant de circonstances, a rendu aux Missionnaires catholiques des services si généreux.

« M. Libois, notre Procureur à Macao, m'annonce que l'amiral Lapierre va aller à Touranne, dans quelques jours, avec deux navires. Il est probable que je n'aurai pas besoin du secours des Anglais (1).

(1) Le prochain numéro des *Annales* donnera, sur la délivrance de Mgr Lefebvre, des détails qui n'ont pu trouver place dans celui-ci.

MISSIONS

DE LA

COCHINCHINE.

Lettre de Mgr Lefebvre , Evêque d'Isauropolis , Vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale , à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions-Etrangères. (1)

De la Capitale de la Cochinchine , 5 janvier 1847.

« MESSIEURS ,

« Le 23 mai 1846 , M. Duclos et moi dimes adieu à nos confrères qui se trouvaient à Syncaïpore , et nous embarquâmes pour la Cochinchine sur une jonque que j'avais fait construire deux ans auparavant. L'équipage était uniquement composé de chrétiens ; le conducteur de la barque , appelé *Gém* , âgé d'environ trente-deux ans , était un homme hardi et disposé à tout entreprendre , même au péril de sa vie , pour le service de la Mission : il avait cinq matelots , sans y

(1) Il n'est pas besoin de rappeler à nos lecteurs que Mgr Lefebvre a été remis en liberté , et que sa nouvelle délivrance est due cette fois , non à l'intervention des navires européens , mais à l'initiative même du prince annamite. En l'annonçant à la fin du dernier Numéro , nous avons promis de plus amples détails sur la captivité du Prélat : nous les donnons aujourd'hui avec empressement , car ils expliquent la résolution inattendue du roi de Cochinchine , et prouvent que si Thieu-Tri est encore inaccessible à la pitié , il commence du moins à connaître la crainte.

comprendre un homme gravement malade ; j'emmenais de plus trois élèves qui avaient été envoyés à notre collège de Poulo-Pinang, et je m'étais chargé d'un bon nombre d'effets et d'une somme d'argent assez considérable, produit des aumônes de l'Association de la Propagation de la Foi. La navigation eut quelque chose de périlleux pour une faible embarcation comme la nôtre. Nous essayâmes quelques coups de vent assez forts, et nous fûmes poursuivis pendant quatre jours par une somme chinoise, que montaient des pirates : les barques annamites prennent le vent plus près que les sommes chinoises ; c'est ce qui nous sauva.

« Nous arrivâmes, le 6 juin, en face d'un port appelé *Can-git* ; le vent contraire nous empêcha d'entrer pendant la nuit du 6 au 7 ; nous passâmes la journée du lendemain à louvoyer près du port, et la nuit étant arrivée, nous nous hasardâmes à franchir la douane. Les circonstances n'étaient pas favorables, le vent était encore contraire, la marée très-faible, notre marche fut lente ; nous avions cependant déjà dépassé le poste, et nous allions le perdre de vue, quand nous aperçûmes un bateau à l'ancre sur la rive droite du fleuve ; c'était, comme nous le soupçonnâmes, une barque de douaniers en embuscade. Nous cherchâmes à l'éviter en nous jetant vers la rive opposée, mais on nous distingua à la faveur de la lune, on nous poursuivit à force de rames sur une petite chaloupe, et bientôt nous fûmes atteints ; cinq soldats qui faisaient l'office de douaniers, montèrent à notre bord. M. Duclou et moi étions blottis à fond de cale. On fait apporter de la lumière, la barque est visitée, on a bientôt reconnu à ses voiles et à sa mâture qu'elle vient de Synapour, et le conducteur est forcé d'en convenir. « Avouez aussi, disent les douaniers, qu'elle porte des Chinois. » C'est une ex-

pression usitée pour désigner l'opium , parce que ce sont les Chinois qui l'introduisent ordinairement en Cochinchine , et que presque toutes les barques annamites qui font le voyage de Sincapore en reviennent chargées.

« Nous ne craignons point d'être arrêtés pour ce commerce frauduleux ; mais nous étions nous-mêmes de la grosse contrebande , et en cherchant l'opium on finit par découvrir notre cachette. Malgré la nuit et notre costume en tout conforme à l'usage du pays , on nous reconnut facilement pour Européens , et si facilement que j'ai toujours cru que nous avions été dénoncés à la douane par une barque chinoise , partie comme nous de Sincapore , et arrivée deux jours avant nous dans ces parages.

« Les soldats nous déclarèrent , en effet , qu'ils étaient en embuscade depuis deux jours , parce qu'il était venu un édit du roi qui ordonnait de garder sévèrement l'entrée du port. Quoi qu'il en soit , nous étions pris , et il en fallait dévorer toutes les conséquences. Nos gens cherchèrent à nous racheter au moyen d'une somme d'argent ; après bien des difficultés , la troupe des satellites accepta quelques barres et consentit à se retirer. Nous nous croyions sauvés et nous continuâmes notre route , toujours avec la même lenteur.

« Au point du jour , la fatale chaloupe reparut ; les cinq hommes montèrent de nouveau sur notre barque et nous rendirent notre argent , disant qu'ils ne pouvaient arranger ainsi une affaire de cette importance , qu'il fallait revenir trouver le chef de la douane et traiter avec lui , que pour eux , simples soldats , ils n'osaient et ne pouvaient encourir la responsabilité dont ils seraient chargés , si l'on venait à savoir qu'ils avaient ainsi facilité notre évasion. Nous leur offrimes une somme plus considérable , mais ce fut inutilement ; ils déclarèrent qu'ils

ne quitteraient point notre barque qu'ils ne nous eussent ramenés à la douane. Il paraît qu'ils avaient déjà informé de tout le chef du poste, et que celui-ci les avait envoyés de nouveau à notre poursuite avec ordre de nous arrêter sans rémission. C'était un homme récemment élevé au grade de capitaine, il était timide et craignait que, si nous étions pris ailleurs, il ne fût inculpé pour nous avoir laissé franchir le passage confié à sa surveillance. Nous n'avions rien à attendre de lui que de la sévérité ; il appela notre timonier, le chargea de la cangue, vint faire la visite d'une partie de nos effets, refusa tous les accommodements que nous pûmes lui offrir, et nous fit garder à vue par ses soldats, tandis qu'il expédiait la nouvelle de notre arrestation au grand mandarin de la province. Bientôt nous fûmes nous-mêmes dirigés vers le chef-lieu de *Gia-dinh*, qui est la province la plus considérable de toute cette contrée connue sous le nom de Basse-Cochinchine ou *Dông-nai*. C'est là que se trouve la ville de *Sai-gon* autrefois bâtie un peu à l'européenne, mais détruite lors de la prise de cette place sur les rebelles en 1835 ; elle a été reconstruite depuis, mais très-mesquinement.

« Il paraît que le gouverneur de cette province n'était pas un ennemi de la religion chrétienne, et que notre arrestation lui causa plus de peine que de plaisir. C'était un de ces Pilates dont la Cochinchine est pleine : quand on leur livre les Missionnaires, ils les jugent et les condamnent suivant les lois du pays, tout en reconnaissant et proclamant leur innocence ; ils ont toujours dans l'esprit le *Si hunc dimittis non es amicus Cæsaris*. Quant au roi, c'est un nouveau Pharaon qui craint de voir les chrétiens se multiplier dans son royaume, et, en cas de guerre avec les puissances de l'Europe, se joindre à ses ennemis : en conséquence il ne leur

épargne pas les vexations. A l'égard des Missionnaires , il se dit : « Si nous les laissons tranquilles et libres , tout le monde les suivra et embrassera leur religion , puis les Européens viendront et se rendront maitres de notre pays , comme ils ont déjà fait en tant d'endroits : *« Et venient Romani et tollent nostrum locum et gentem. »* Minh-Menh ajoutait comme Caïphe : « Il vaut mieux les mettre à mort , que de voir périr toute la nation : *Expedit ut unus homo moriatur et non tota gens pereat.* Son fils et successeur , plus timide , eût craint que le supplice des Missionnaires, étant connu des rois de l'occident , ne fût qu'accélérer sa perte ; il ne les met donc pas à mort , mais il décharge sa fureur sur ceux qui les introduisent dans le pays ou les y recèlent ; il laisse toujours subsister les édits sévères portés contre les Européens , et il voudrait , en suspendant leur exécution , qu'on attribuât cet adoucissement , non à la peur , mais à sa clémence royale. Ces courtes observations serviront à expliquer la conduite des mandarins et du roi dans notre procès : je continue mon récit.

« Je dois dire à la louange du grand mandarin de *Gia-dinh* , qu'il nous traita le moins mal qu'il put. Dès qu'il apprit l'arrivée de notre barque , il envoya ses secrétaires prendre par écrit nos déclarations pour les envoyer au roi ; cela nous épargna la peine de paraître devant son tribunal , d'être obligés de répondre à une multitude de questions souvent très-embarrassantes , et de subir les tortures que ces questions entraînent ordinairement avec elles. Nous déclarâmes que nous venions de Synapour prêcher la vraie religion , que nous avions lieu de croire au libre exercice de la prédication dans le royaume , puisqu'elle venait d'être permise en Chine par un édit public de l'empereur , et que cet édit avait été envoyé par lui au roi de Cochinchine qui est

son vassal. Nous dîmes ce que nous voulûmes ; on écrivit tout sans difficulté et on expédia la dépêche pour la capitale. Alors nous fûmes conduits avec nos effets dans la ville , au milieu d'une foule de curieux , et renfermés dans une maison destinée aux mandarins qui passent par la province. Le capitaine et l'équipage de notre barque furent placés dans une autre prison ; nous ne pûmes jamais communiquer avec eux. On ne permettait à personne de nous approcher. Les chrétiens surtout étaient sévèrement repoussés : aussi une grande terreur se répandit parmi les néophytes ; ils avaient lieu de craindre les vexations des mandarins ; étant soupçonnés de nous avoir appelés dans le royaume. Plus d'un émissaire fut secrètement envoyé dans les campagnes pour observer s'il ne se faisait pas quelque mouvement parmi eux ; heureusement cela n'eut point de suites funestes ; les espions ne purent rien découvrir qui fût de nature à compromettre personne. Nous craignons surtout leurs délations pour M. Miche , qui était caché à *Lai-thin* dans cette même province ; si les chrétiens ont été un peu inquiétés dans son village , je pense que la paix se sera promptement rétablie après mon départ.

« Le 21 juin , M. Duclos fut attaqué d'une maladie qui bientôt me donna des alarmes ; c'était une fièvre cérébrale , et je n'avais , pour en combattre les progrès , presque aucun remède d'Europe ; il me fallut avoir recours à la médecine du pays. Le grand mandarin qui parut toujours prendre beaucoup d'intérêt à nous , donna ordre de m'apporter toutes les espèces de drogues. Me prenant pour un docteur de première classe , il ne permettait point aux médecins annamites de traiter mon confrère ; c'était moi qui devais choisir les remèdes comme je voudrais ; j'eus beau protester de mon ignorance , il me fallut agir comme si j'avais été un

praticien consommé. Heureusement j'avais entendu parler de quelques plantes dont je connaissais la vertu et l'efficacité dans de pareilles maladies ; je ne les nommerai pas en français , car je ne connais que leur nom chinois, et ne sais pas même si elles existent en Europe. Peut-être la médecine était-elle bonne ; mais le mal de M. Duclos était de nature à ne pas céder même aux meilleurs remèdes. La dysenterie se joignit bientôt à la fièvre , et je vis bien qu'il n'y avait plus d'espoir ; j'avertis alors ce cher confrère de se préparer au passage de la vie à l'éternité ; il reçut cette nouvelle avec joie. Depuis longtemps il se tenait prêt à mourir , et ne pouvait rencontrer de meilleur moment pour paraître devant Dieu , que celui où il était prisonnier pour la foi. Après s'être uni à moi par un dernier effort , pour réciter les prières des agonisants , il rendit son âme à Dieu , le 17 juillet. Il avait , me dit-il près d'expirer , offert au Seigneur la sacrifice de sa vie , pour obtenir que je pusse rentrer dans ma Mission et y rester paisiblement : Dieu aura sans doute exaucé une prière qui partait d'un cœur si dévoué , et accepté un sacrifice si généreux.

« On conçoit quelle dut être mon affliction de me voir enlevé par la mort mon cher compagnon de captivité , qui était aussi mon compatriote et avait été autrefois mon condisciple. Il s'était consacré avec zèle à l'instruction de nos élèves au collège général de Pinang pendant trois ou quatre ans , il avait confessé généreusement la foi en Cochinchine, et avait voué toutes ses affections à cette Mission , la plus éprouvée de toutes. Nous avons lieu de compter encore sur ses travaux apostoliques pendant plusieurs années , mais Dieu en a disposé autrement , que son saint nom soit béni ! Son sort n'est point à pleurer ; c'est moi qui suis à plaindre

d'avoir perdu mon ami , mon soutien dans les tribulations qui m'étaient réservées.

« Le magnifique tombeau que le roi Gialong fit élever à Mgr Pigneaux, évêque d'Adran, subsiste encore, quoique depuis longtemps personne n'en prenne plus soin ; il n'est pas éloigné de la ville de *Sai-gon* ; je demandai que mon ami fût enterré dans l'enceinte du mausolée , et le grand mandarin accéda à ma demande (1). On se

(1) Mgr Pigneaux qui fut l'ami et le guide du roi Gialong dans la prospérité , après l'avoir soutenu et relevé dans l'infortune , mourut le 9 octobre 1799. Son corps , embaumé par ordre du prince , fut porté à *Sai-gon* , et exposé pendant deux mois , dans un cercueil magnifique. Au jour fixé pour la pompe funèbre , on vit les chrétiens et les idolâtres accourir en foule à ses funérailles , ainsi que les Mandarins revêtus de leurs habits de cérémonie. Tous montraient une vive douleur et le plus grand recueillement. Le roi, qui avait exigé qu'on fit pour l'Evêque d'Adran tout ce que la religion catholique permettait , et qui avait fait mettre à la disposition des Missionnaires tout ce dont ils pourraient avoir besoin , assista lui-même à ses funérailles avec les officiers des différents corps ; et , chose étrange pour le pays ! sa mère , la reine et sa sœur allèrent aussi jusqu'au tombeau. La garde du monarque , composée de plus de douze mille hommes , marchait sous les armes ; plus de cent éléphants , avec leur escorte ordinaire , précédaient ou suivaient le convoi , que le prince royal dirigeait en personne , par ordre de son père. On y traîna des canons de campagne pendant toute la marche , qui dura depuis une heure après minuit jusqu'à neuf heures du matin ; quatre-vingts hommes choisis portaient le corps placé dans un superbe palanquin. Il se trouvait , à ces funérailles , environ cinquante mille hommes , sans compter les spectateurs qui couvraient les deux côtés du chemin l'espace d'une demi-lieue. Imitant la conduite des chrétiens , le roi jeta un peu de terre dans la fosse , et fit , en versant un torrent de larmes , les derniers adieux au ministre qu'il venait de perdre. Pour se conformer aux dernières volontés de l'Evêque d'Adran , ce prince le fit enterrer dans un petit enclos , que le Prélat possédait près de *Sai-gon* , et lui fit élever un monument , dont un artiste français composa le dessin et soigna l'exécution. Pendant plusieurs années une garde d'honneur était continuellement placée dans le jardin ; et l'on regarderait en Cochinchine , comme un profanateur , celui qui voudrait en jouir ou l'habiter.

rappelait avec plaisir les services rendus autrefois par un Français au roi Gialong. C'était un contraste frappant de voir le petit-fils de ce prince condamner en même temps aux fers deux Français, animés du même esprit que Mgr d'Adran. La plupart des mandarins en gémissaient, car l'édit du roi venait d'arriver; il portait que M. Duclos et moi devions être conduits à la capitale la chaîne au cou, pour y être jugés suivant les lois. Je me hâtai de rendre les derniers devoirs à mon confrère; on me laissa pour cela assez de liberté. J'ornai le défunt des vêtements sacerdotaux, je récitai tout l'Office des Morts pour le repos de son âme. Le corps fut placé dans un beau cercueil tel qu'on en voit peu en Europe, et porté en terre par une troupe de soldats. Les chrétiens auraient voulu suivre le corps, mais la crainte les retint; on ne vit que quelques femmes et quelques enfants qui osèrent se montrer. Il ne reste donc plus ici de M. Duclos que le précieux souvenir de ses vertus. Un trait digne d'une éternelle mémoire, c'est que, lors de sa première arrestation dans la capitale du royaume annamite, comme on lui proposait d'abjurer la foi en marchant sur la croix, il se prosterna au pied du crucifix et le baisa respectueusement. On se rappellera aussi toujours sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge, les mortifications qu'il pratiquait le samedi en son honneur, et les visites qu'il faisait tous les jours à sa statue dans l'église de *Pulo-tikous*.

« Aussitôt que les obsèques de M. Duclos furent terminées, on s'occupait de me forger des fers et de m'expédier en barque vers la capitale avec tout mon bagage. Je partis de *Sai-gon*, le 20 juillet, conduit par deux capitaines et une troupe de soldats. La traversée, qui dura quinze jours, ne fut signalée par aucun événement remarquable; je n'eus pas trop à me plaindre

de mon escorte. L'Européen a quelque chose qui commande un certain respect aux gens de ces pays ; ils s'excusent ordinairement d'être obligés d'exécuter les ordres du roi en ce qu'ils ont d'odieux à notre égard. Le 6 août, je fus conduit au tribunal des supplices. Jusqu'alors j'avais évité tout ce qui aurait pu me signaler comme ayant été déjà mis en jugement, puis condamné et grâcié en 1845 : je redoutais un peu le moment où j'allais comparaitre devant mes anciens juges et être infailliblement reconnu. En effet, à mon arrivée, plusieurs personnes s'écrièrent : « C'est celui que nous avons vu l'année dernière. » D'autres étaient dans le doute : j'avais la barbe moins longue, la figure un peu différente, disait-on. Pour les laisser dans l'embarras, je ne leur donnais que des réponses indirectes. « Faites-y bien attention, leur disais-je, tous les Européens se ressemblent plus ou moins ; ceux qui ne sont pas habitués à les voir, les confondent facilement : si vous dites tous que je suis *le criminel de l'année dernière*, il faudra bien que j'en passe par là ; c'est votre affaire, examinez et décidez. »

« L'année précédente, j'avais déclaré seulement mon nom de baptême, cette année c'était mon nom de famille que je déclinais : nouvelle difficulté dont ils ne voyaient pas la solution. On me pressa de déclarer la vérité ; pour m'y engager plus efficacement on promit de m'accorder ma grâce. Toutes leurs raisons me faisant peu d'impression, les mandarins allaient ordonner d'appeler toutes les personnes qui m'avaient vu le plus souvent, et mes anciens compagnons de captivité, pour voir s'ils me reconnaîtraient. Ne voulant pas exciter trop de mouvement, ni compromettre personne, j'avouai clairement que j'étais l'homme de l'année précédente, et que je subirais volontiers la peine réservée à ceux

qui sont pris en récidive. On ne tarda pas à informer le roi du fait. Il entra dans une grande colère à cette nouvelle : « Que vient-il faire ici ? qu'on lui demande s'il a des parents à *Sai-gon*, pour venir les visiter, et qu'on lui tranche la tête. » Ce n'était qu'un emportement passager, car dès le lendemain il donna ses ordres par écrit et laissa apercevoir que son intention n'était pas de me mettre à mort.

« Cependant les mandarins durent se réunir en audience solennelle pour me faire quelques questions. La première et la plus souvent répétée était celle-ci : « Pourquoi, après avoir reçu du roi la faveur insigne d'être soustrait à la peine capitale que vous aviez méritée, avez-vous osé venir encore dans ce pays ? » Je me rappelai la réponse que firent autrefois les apôtres lorsqu'après avoir été pris pour la seconde fois, on leur disait : « Ne vous avions-nous pas défendu de prêcher cette religion ? — Le Seigneur du ciel, leur dis-je, ordonne de prêcher l'Évangile dans tous les royaumes du monde, c'est pourquoi, malgré la défense des hommes, j'ai dû venir ici l'enseigner. D'ailleurs, ajoutai-je, j'avais des raisons pour croire que vous n'interdisiez plus la prédication. On l'a prohibée naguère, lorsqu'on pensait que les ministres de la religion arrachaient les yeux des mourants, et qu'on croyait à mille autres calomnies semblables ; mais maintenant on connaît la vérité, il n'est plus personne qui ajoute foi aux infamies débitées autrefois contre les Missionnaires. Aussi en Chine on a déjà autorisé l'exercice public de la religion chrétienne, et l'intention de l'empereur est qu'on le permette également dans tous les pays tributaires de l'empire, puisqu'il y a envoyé son édit : il est étonnant qu'on ne s'y conforme pas en Cochinchine. — Les mandarins m'interrompirent en disant : « Que n'alliez-

vous en Chine , puisque vous saviez qu'on y permettait le culte catholique ? — J'affectionnais spécialement les chrétiens et même les payens de ce royaume ; j'en connaissais déjà la langue et les usages , et j'avais mission particulière pour ce pays. — Quelqu'un vous a-t-il obligé à revenir parmi nous ? — Non , c'est moi qui ai voulu revenir. — Le roi de France vous envoie-t-il ? — Non , il me permet seulement d'aller où je voudrai. — A-t-il su que vous aviez été délivré l'année dernière ? — Oui , puisque c'est un de ses navires qui est venu me réclamer. J'ai entendu dire qu'il s'était réjoui de mon heureuse délivrance. — Sait-il que vous êtes revenu ? — Pas encore , mais il le saura. — Comment le saura-t-il ? — Mon arrestation deviendra un fait public , les journaux en parleront , tout le monde en Europe en sera informé » — « Qu'on l'attache aux pieux , dit le grand mandarin , d'un ton un peu timide. » On apporte trois pieux , l'un pour attacher les deux mains ensemble , et les deux autres pour y fixer chaque pied séparément ; c'est ainsi qu'on lie tous les criminels qui ont à subir la question et les coups de rotin. Je fus ainsi garrotté et étendu par terre , prêt à recevoir les coups : un soldat tenait la verge à la main , tandis qu'on continuait l'interrogatoire. — « Vous alliez à *Sai-gon* ; dans quel village , à quelle maison vouliez-vous demander asile ? — Je n'avais point de poste arrêté , ni de demeure fixe ; arrivé dans les villages chrétiens , je serais resté dans la maison dont le maître aurait consenti à me loger. — Qui vous a donné l'argent que vous apportez ? — Ce sont les chrétiens d'Europe qui envoient des aumônes pour soulager la misère des chrétiens annamites ; car la religion apprend à exercer ainsi la charité envers tout le monde , et à regarder les hommes de tous les pays comme des frères qu'il faut aimer et soulager. — Vous ne craignez

done pas qu'on vous mette à mort ? — Je crains de mourir comme malfaiteur ; mais mourir pour la vraie religion , c'est plutôt à désirer qu'à craindre. — Voyez donc le mal que vous faites ; le conducteur de votre barque périra par le glaive ; tout l'équipage sera également envoyé au supplice. — Que ceux qui les mettront à mort en assument la responsabilité ; je viens ici pour faire du bien à tout le monde : est-ce moi qui signerai leur condamnation ou qui leur trancherai la tête ? »

« On en revint ensuite à la première question : « Dans quelle intention êtes-vous revenu ici ? — Je levai la tête pour regarder les mandarins en face , et je lus sur leur visage qu'ils me soupçonnaient d'être venu exciter quelque révolte parmi les néophytes, et peut-être préparer les voies à une armée d'Européens. Alors je dis hautement : « Je ne suis point venu pour faire la guerre ou exciter le peuple à l'insurrection , je n'en avais ni la volonté ni le pouvoir. J'ai étudié l'Évangile dès mon enfance et me suis occupé toute ma vie des affaires religieuses ; je ne sais point autre chose et n'entends rien aux intrigues du monde : assurément si vous me connaissiez mieux , vous n'auriez point conçu des soupçons si étranges à mon égard. » — Cette explication parut très-satisfaisante à mes gens ; ils se dirent entre eux d'un air rassuré : « Il est venu enseigner la religion. » On me fit délier , puis asseoir à distance respectueuse, tandis qu'on continuait à m'adresser plusieurs questions moins importantes.

« Fatigué d'un si long interrogatoire , je me sentais défaillir, et je demandai la permission de me retirer pour prendre quelque nourriture : il était presque nuit , et j'avais besoin de repos. On acquiesça à ma demande. De leur côté les mandarins allèrent rapporter mes réponses au roi. Sans doute il en fut satisfait , car depuis ce jour

je n'ai plus été maltraité. Il paraît que les navires de Thieu-tri, qui avaient fait le voyage de Syncaïpore, lui avaient rapporté quelque chose de l'expédition de Madagascar : plusieurs fois il a envoyé ses émissaires m'interroger secrètement sur cette expédition. On lui avait dit qu'autrefois les Européens avaient établi une colonie dans cette île, qu'ils en avaient été chassés par les naturels, que ceux-ci avaient tué trois mille Européens, et que par représailles nos compatriotes s'en étaient attaqué avec vingt navires de guerre. Le roi craignait aussi que les Américains ne vissent venger l'injure qu'ils avaient reçue l'année dernière, lorsqu'une frégate des États-Unis me réclamant, éprouva un refus qui irrita grandement le capitaine. L'indignation qu'il témoigna en se retirant, avait jeté l'alarme dans le pays. Thieu-tri avait fait parvenir ses plaintes aux Anglais de Syncaïpore, et donné ordre à ses mandarins de prendre des informations pour savoir si les Européens ne devaient pas porter la guerre dans ses états. L'histoire de Madagascar l'effrayait donc un peu ; il craignait que sous le nom d'un pays qu'il ne connaissait pas, ce ne fût son royaume qu'on vint attaquer. Je le rassurai comme je pus, mais je ne me flatte pas d'avoir réussi à dissiper toutes ses inquiétudes.

« Dans la crainte qu'un navire d'Europe ne vint trop promptement demander ma grâce et celle des hommes de ma barque, il a fait terminer ma cause dans le court espace de quinze jours, autrement elle eût été pendante au moins trois mois. Après avoir entendu et examiné superficiellement mes dépositions, on s'est hâté de porter la sentence ; elle était excessivement sévère, quoique conforme aux lois du pays ; nous devions tous avoir la tête tranchée sans rémission, mais le roi ne l'a confirmée qu'à l'égard de mon pilote, et a ajourné l'exé-

eution de la peine portée contre moi et les matelots , parmi lesquels les élèves que j'amenais avec moi ont été compris (1). Nous pouvons en conclure que nous n'aurons point l'insigne bonheur de souffrir le martyre. Il paraît même que le roi n'osera pas toucher à l'argent ni aux effets que je portais; d'après la sentence formulée par les mandarins, tout devait être confisqué au profit du trésor royal, mais le roi n'a pas non plus admis cette chose. Il a voulu voir ce qu'il y avait de plus curieux parmi mes effets, un microscope , une crosse, etc. Il a ordonné que tout fût gardé soigneusement jusqu'à nouvel ordre. Il pense bien qu'il sera un jour obligé de me libérer sur la demande de quelque officier de marine et de me rendre tout ce qui m'appartient. Nous sommes redevables de cette réserve et de cette douceur royale aux commandants des navires français qui sont venus à Touranne réclamer les missionnaires , et surtout à M. l'amiral Cécile qui les a envoyés. Nous attendons qu'il vienne lui-même achever son ouvrage et nous obtenir une paix complète.

« Après la ratification de la sentence , l'intention du roi était de m'envoyer , sans délai à la maison appelée *Cung-quon*, destinée à loger les ambassadeurs des royaumes étrangers que l'on veut traiter généreusement :

(1) « Vous jugerez par ce qui suit de ce qu'est un gouvernement payen et persécuteur. Le chef de la barque ayant déclaré qu'il avait son domicile dans la province voisine , aussitôt les mandarins de son district ont fait main basse sur sa famille et sur ses biens. Son père , sa femme et ses enfants sont plongés dans les cachots , et l'on poursuit sa parenté jusqu'au troisième degré. Que dis-je ? Le maire de son village est aussi jeté en prison , et le chef de la douane qui a opéré cette glorieuse capture , est mis à la cangue , parce qu'en voyant notre barque sortir du port en mars dernier , il n'a pas deviné l'intention du pilote d'aller chercher un Evêque à Syncaïre. »

(Extrait d'une lettre de M. Miche, Missionnaire en Cochinchine.)

mais on lui représenta que , pris en récidive , ma faute était trop grave pour qu'on m'accordât cette faveur, et il me fit passer quelques jours à la maison de réclusion ou cachot réservé aux grands criminels. J'y fus dix jours , un peu mieux traité que les autres prisonniers, ensuite on me conduisit à cette maison des étrangers que le roi m'assignait pour résidence.

« J'y suis encore aujourd'hui, 6 janvier , et Dieu sait quand j'en sortirai. Que la très-sainte volonté de Dieu soit faite. *Mementote vincitorum tanquam simul victi.*

« † DOMINIQUE , *Evêque d'Isauropolis ,*
Vic. apost. Coch. Occid. »

MISSIONS DE L'INDE.

MISSION DU MADURÉ.

Lettre du P. Louis Tassis , Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré , à un de ses parents.

Maduré , 11 mai 1846.

« MONSIEUR ET CHER AMI ,

« Parmi les différents sujets , dont je pourrais m'occuper dans une lettre , il en est un qui n'a pas encore été traité par nos Pères , du moins au point de vue religieux et selon son importance. Il mérite cependant de fixer l'attention des esprits qui pensent , et il peut suggérer les plus utiles réflexions ; je veux parler du sort de la femme dans l'Inde. Dans les pays chrétiens , là où le sexe suce la piété avec le lait , il se distingue ensuite par son amour pour la Religion et par l'exercice de la charité. En France , par exemple , il déverse en bonnes œuvres tout ce que le Créateur a mis de bonté , de sensibilité dans son cœur , tout ce que la piété y ajoute de tendresse , de force et d'héroïsme. Delà le respect qu'on a pour lui , la considération dont on l'entoure , la confiance qu'on lui témoigne. Otez le christianisme , toutes ces vertus disparaissent , la femme n'est plus la compagne de l'homme , l'instrument de la Providence qui vient au secours du malheur : elle est réduite à la condition

de servante , de mercenaire ; d'esclave. On l'a vu chez tous les peuples anciens , on le voit chez les peuples modernes sur lesquels l'Évangile n'exerce pas encore son influence salutaire. Combien notre sainte Religion doit-elle être chère au sexe qui lui doit son bien-être , sa liberté , sa dignité ; et à l'humanité toute entière , qui tire de cette source féconde la civilisation , les mœurs publiques , une sorte d'égalité et d'esprit de famille qu'on trouve seulement dans les pays où l'on croit que l'homme est l'image de Dieu ! Pour en juger , arrêtons-nous un moment à observer les mœurs des Indiens.

« Je remonte jusqu'au berceau, je considère la femme à sa naissance , et je la suis dans les différents âges de la vie. J'observe d'abord que nos indigènes ont , entre autres bonnes qualités , celle de désirer une famille nombreuse , et , quelle que soit leur indigence , ils ne se mettent jamais en peine de savoir comment ils la nourriront. Ici , une femme stérile est une croix , et quel que soit d'ailleurs son mérite , fût-elle entourée du prestige de la grandeur et de l'opulence , assise même sur un trône , elle jouit de peu de considération. Demandez à une Indienne si elle a des enfants : si elle baisse la tête et n'ose répondre , vous savez à quoi vous en tenir ; la Providence ne lui en a point donné. L'heureux ménage qui en a plusieurs , viendra comme en triomphe vous les montrer : la mère portera les plus petits sous ses bras ; les plus grands se seront perchés , comme des singes , sur les épaules de leur père ; voilà les bijoux qu'il vous étaleront avec orgueil , voilà ce qui fait leur gloire , leur joie et leur plus brillante fortune. Mais ce qui met le comble au bonheur d'une mère , c'est de voir se presser autour d'elle un groupe d'enfants mâles. Quoique les femmes

soient ici d'autant plus nécessaires , que tous les jeunes gens se marient, la naissance d'une fille n'est pas pourtant un jour de réjouissance : c'est qu'à son mariage elle doit quitter la maison paternelle , à laquelle elle ne sera jusqu'alors que d'une modique utilité , tandis que les garçons ne cesseront de la soutenir par leur travail ; et comme l'intérêt matériel est ici compté pour beaucoup , on ne doit pas s'étonner de voir toutes les affections se concentrer sur ceux-ci, au préjudice de leurs soeurs.

« Les premiers soins donnés à l'enfance offrent ici quelques particularités. Le nouveau-né ne suce pas d'autre lait que celui de sa mère , à moins que celle-ci ne soit malade. On ne connaît pas l'usage des langes et de ces bandes cruelles , dont on presse inhumainement en Europe les membres délicats de l'enfant , qui sait si bien s'en plaindre à sa façon. On le laisse tel qu'il vient au monde ; son berceau est une toile que l'on suspend au toit de la maison. La mère va-t-elle aux champs ? elle attache le nourrisson à la branche d'un arbre , pour le garantir des ardeurs du soleil , et se met à travailler sans souci. La famille entreprend-elle un voyage ? on passe dans les quatre bouts de toile noués ensemble un long bâton , que le mari et la femme portent chacun de leur côté sur l'épaule , et le petit marmot voyage entre eux deux , suspendu comme un lustre , ou comme la tortue entre les canards du bon Lafontaine. S'il faut le préserver de la fraîcheur des nuits , on l'enveloppe d'une toile , qui le couvre sans jamais le serrer. Le cher nourrisson ne s'en trouve pas plus mal ; au contraire , ses membres étant plus libres , se développent plus rapidement , et ne sont défigurés par aucune de ces difformités si communes dans vos climats. Les enfants ne sont pas cependant exempts

des dangers de mort , qui partout assaillent leur âge et leur faiblesse ; et si en Europe un tiers de ces petites créatures est enlevé avant l'âge de deux ans , ici , sous l'influence d'un ciel embrasé , il en périt bien la moitié. C'est aussi qu'ils ne trouvent pas près de leurs parents les secours , les soins , les attentions réclamés par leurs besoins. La médecine indienne ne connaît guère le traitement des enfants : s'ils sont malades , c'est la nature qui est chargée de les guérir. Plusieurs parents cependant , pour prévenir les maladies, s'avisent d'un expédient singulier : ils appliquent sur différents endroits du corps du nouveau-né un fer brûlant , opération qui laisse des cicatrices qui ne s'effacent jamais. Ils prétendent par là le mettre à l'abri des dangers ordinaires.

« Au bout de huit mois , l'enfant commence à marcher. Les parents n'ont alors rien de plus pressé que de lui percer les oreilles. C'est un ornement et une beauté pour les filles , et dans certaines castes aussi pour les garçons , d'avoir des oreilles pendantes jusqu'aux épaules. Pour les allonger , on agrandit le trou , en y introduisant un rouleau de linge , dont on augmente peu à peu le volume ; ensuite on y suspend de gros anneaux de plomb , et par ce moyen , en moins de deux ans , le trou de l'oreille se trouve être de tel calibre , qu'on pourrait y passer le bras. Ce serait un grand sujet de honte pour une fille , si le bout de l'oreille , cédant au poids , venait à se partager. Pour remédier à cet accident , qui arrive quelquefois , il y a ici des raccommodeuses d'oreille , qui ont le talent de coudre les deux bouts avec tant d'adresse , qu'il y a lieu de s'y méprendre.

« Jusqu'à l'âge de sept à huit ans , on ne songe pas à donner aux enfants le moindre vêtement. A cet âge ,

on gratifie la petite jeune fille d'un bout de toile , qui la couvre à peine jusqu'aux genoux. Bientôt elle commence à rendre quelques légers services à sa mère : elle va au bois , elle ramasse la bouze de vache , chose précieuse dans ce pays ; elle va puiser de l'eau et , à mesure qu'elle avance en âge , sa cruche augmente de volume.

« Quant à l'instruction , elle consiste , pour les garçons privilégiés , à apprendre à lire , à écrire , et , en certains cas , à connaître les premiers principes du calcul indien , bien différent du nôtre. Pour les filles , il n'est pas question d'instruction. Ce n'est pas , bien entendu , qu'elles en soient incapables ; elles ont , dans leur enfance , pour le moins autant d'esprit que les garçons ; mais *ce n'est pas l'usage* , cette raison est péremptoire ; aussi est-il inouï qu'une fille sache lire : on parle de deux ou trois tout au plus qui ont eu cet avantage dans toute notre Mission , et je ne crois pas qu'une seule sache écrire. Elles sont donc dispensées d'aller à l'école. Une école de filles dans ce pays serait une anomalie.

« Si l'instruction est si peu de chose , on peut conjecturer ce que doit être l'éducation. Elle se trouve au nombre de tant d'autres objets dont les Indiens n'ont aucune idée. Je ne crois pas qu'il soit jamais entré dans la tête d'un père indien de former le cœur et les sentiments de ses enfants : aussi les vertus qui sont le fruit d'une bonne éducation , comme la générosité d'âme , la discrétion , l'attachement , la fidélité et tant d'autres , sont-elles ici bien rares , si elles ne sont pas inconnues.

« Dans les pays catholiques , nous disons que la chose importante , la chose unique , indispensable est de faire son salut ; ici , c'est de se marier. Voilà la chose nécessaire , à laquelle doivent se subordonner tous les autres

intérêts , de quelque nature qu'ils soient. Si un jeune homme , si une jeune fille ne peuvent s'établir sans se faire schismatiques , hérétiques , ou même payens , la tentation est forte , il est à craindre que le mariage ne l'emporte sur la conscience et sur la loi de Dieu. C'est d'ailleurs une affaire qui regarde tout le monde ; personne ne peut s'en dispenser. Un enfant, qui témoignerait le désir de vivre dans la continence , s'exposerait à être persécuté par toute la famille ; chacun l'appellerait cruel et barbare de plonger ses parents dans le deuil par une telle disposition ; aussi aucun enfant ne pense-t-il à cela ; et c'est peut-être un bonheur pour eux. Un jeune homme a besoin d'une servante qui lui apprête à manger , et c'est sa femme qui remplira cette fonction. De son côté , une fille n'ayant aucun abri contre la séduction et les dangers du monde , serait trop exposée si elle ne se mariait pas. Ainsi le mariage est utile à l'un et à l'autre ; le mal est , qu'ils y attachent une importance exagérée. Préoccupés de cette idée , les parents cherchent à conclure ces alliances le plus tôt possible , surtout pour les filles. Lorsqu'un père trouve que son fils est assez grand , il va lui marchander une épouse ; c'est le terme : ici on achète une femme , à peu près comme on achète une bête de somme. Souvent elle est toute trouvée , c'est la cousine germaine : il ne s'agit que d'arrêter le prix. D'après un usage qui , je crois , n'existe que parmi les Indiens , un jeune homme a droit à la main de sa parente ; aussi l'appelle-t-il son bien , sa propriété : c'est une chose qui lui appartient , qui lui est échue par droit de naissance ; nul ne peut la lui enlever , à moins qu'il ne se désiste de ses prétentions ; l'unique raison qu'il a d'épouser cette fille , c'est qu'elle est sa cousine germaine , de sorte que le motif que l'Eglise allègue ailleurs pour défendre ces sortes

d'unions , est justement celui qu'on apporte , en ce pays , pour les faire.

« Si le jeune homme n'a pas de propriété , c'est-à-dire de cousine, son père lui en achète une , mais toujours dans sa caste et , autant que possible , dans sa famille. Dans ce marché , il promet tant pour les bijoux , tant pour les toiles ou le vêtement , tant pour le repas de noces : il doit donner certaine somme à la mère de la fille , pour l'*avoir allaitée* ; je ne sais ce qui revient au père pour l'avoir nourrie jusque-là du fruit de son travail. Les autres parents , les oncles et les tantes font aussi valoir certains droits et prétendent avoir leur aubaine. Si le père du garçon peut satisfaire à toutes ces demandes et qu'on tombe d'accord sur tous les points , le mariage se fera , quels que soient d'ailleurs les obstacles. Le père de la fille lui donne de son côté ce qu'il juge à propos ; elle n'entre pas dans le partage des biens de famille : ce sont les garçons qui ont tout l'héritage. Quant à l'inclination des époux , c'est la chose du monde dont les parents s'inquiètent le moins ; jamais père indien n'a consulté le goût de son fils dans le choix de sa future. L'important n'est pas d'en avoir une qui ait telle ou telle qualité , mais bien d'en avoir une. Aussi le fils ne s'avise-t-il pas de s'informer de son caractère , de sa conduite , de son esprit , et encore moins de ses agréments naturels : fût-elle borgne , bègue , bossue , difforme , idiote , c'est peu de chose : si elle a deux mains pour faire la cuisine , c'est tout ce qu'il faut pour le jeune homme le plus difficile. Ce n'est pas que celui-ci ne fût bien aise d'avoir une femme d'un extérieur aimable , d'un humeur paisible , d'un caractère souple , d'un cœur bon et tendre ; mais outre qu'il serait assez embarrassé pour trouver ces qualités réunies dans une jeune indienne , il ne lui est pas du tout

libre de choisir celle qui les posséderait : il reçoit ce qu'on lui donne.

« Si l'on ne consulte pas le garçon , quand il s'agit d'établissement , il est aisé de comprendre qu'on consulte encore moins la fille. Elle n'est pour rien dans la conclusion de l'affaire , qu'on traite et qu'on termine comme si elle ne la regardait pas. Le mariage est arrêté avant même qu'on lui en ait parlé , et si son consentement n'était pas requis dans cet acte , je erois qu'il arriverait souvent qu'une petite fille se trouverait mariée sans s'en être aperçue. Du reste , il est très-ordinaire que les deux époux ne se connaissent et ne se voient pour la première fois que le jour de leurs noces , les mœurs indiennes ne leur permettant aucune entrevue , aucun entretien préalable. Le mariage est-il décidé ? c'est à eux de s'arranger après ; s'ils ne se conviennent pas , tant pis pour eux. Delà naissent bien des regrets , delà bien des mauvais ménages ; mais qu'y faire ? Ce serait perdre son temps que de les prêcher là dessus.

« Une fois l'alliance conelue entre les parents , on fait les apprêts des noces , on en fixe le jour ; car tous les jours ne sont pas bons pour cela. Ensuite , si la famille est chrétienne , deux ou trois jours avant le terme fixé , on amène les futurs époux au Missionnaire , pour le prier de les bénir. Nous voyons donc arriver une petite fille , qui non seulement n'a pas fait sa première communion , mais qui le plus souvent ne s'est jamais confessée ; et ordinairement c'est de ce jour-là que date son instruction religieuse. On lui enseigne à la hâte à répéter quelques demandes du catéchisme , le *Pater* , le *Credo* , les commandements de Dieu , et , si l'on parvient à s'assurer que les fiancés savent de la religion ce qui est indispensablement nécessaire , on bénit le mariage. Au jour marqué , les parents se ras-

semblent pour le repas de noces. On place les nouveaux mariés sur une estrade, les convives s'acrouissent autour, et le festin commence. Il n'y a rien d'exquis, ni de recherché : les friandises européennes, les sucreries, les vins, les liqueurs et autres délicatesses de la table sont inconnus aux Indiens. Une somme de vingt ou trente francs, et beaucoup moins pour plusieurs castes, voilà tout ce qu'on dépense en pareille occasion. C'est le père de l'époux qui fait les frais du repas ; mais chaque convive tâche de le dédommager, en lui faisant présent de quelque monnaie.

« Après le festin, les nouveaux époux, assis à la manière indienne, dans une espèce de palanquin, ou plutôt de brancard, la face tournée l'un contre l'autre, sont promenés dans l'endroit au son des tambours et d'une musique capable de déchirer les oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore fait, mais d'une douceur ravissante pour les indigènes. Le mari a le corps barbouillé d'une boue odoriférante, les cheveux rasés à l'exception de son petit toupet entrelacé de fleurs, et la tête ceinte d'une toile en forme de turban. Par dessus le vêtement ordinaire de la femme est communément jetée une pièce d'étoffe qui l'enveloppe comme d'un grand voile. Le jour de ses noces, elle a, de plus, des bijoux de la tête aux pieds ; toutes les extrémités de son corps en sont ornées : le haut et le bas des oreilles, le bout du nez, tous les doigts des mains et des pieds ont les leurs, sans compter les colliers de différentes sortes, les anneaux des chevilles, et une demi-douzaine de bracelets au dessus du poignet. Tous ces bijoux en or ou en argent, sont faits sans goût et sans art : c'est la matière et surtout le nombre qui en font le prix.

« Au retour de la promenade des époux, on procède à la cérémonie qu'on pourrait appeler le mariage civil.

Elle consiste dans la tradition du bijou nuptial, qu'on appelle *Tali*. Dans vos pays, c'est une bague que l'époux met au doigt de son épouse; ici c'est un petit morceau d'or, qui n'a pas de forme déterminée, sur lequel on grave une croix chez les chrétiens, et que le jeune homme suspend, au moyen d'un cordon, au cou de sa compagne. Le *tali* attaché, la fille se rend à la maison de son époux, et dès ce jour commence pour elle un nouveau genre de vie. Chez son père elle était regardée comme l'enfant de la maison; ce n'est plus, chez son mari, qu'une domestique. En général il n'y a pas parmi les époux indiens ces liens de cœur, cette réciprocité de sentiments et d'affections qui font oublier, en partie du moins, les peines attachées à l'état du mariage. De l'un à l'autre la distance est trop grande pour qu'il y ait rapport et intimité. Le devoir de la femme, c'est d'honorer et de servir son mari; l'honneur qu'elle lui rend lui défend même de prononcer son nom, et lorsque pour un baptême nous demandons le nom de l'époux, elle prie sa voisine de le dire pour elle. Le jour de ses noces elle a le privilège de manger avec son mari; désormais le respect lui interdira cette liberté; elle ne prendra plus ses repas que quand son maître aura pris les siens. Quand elle aura des enfants, les garçons mangeront avec le père et seront servis les premiers; les filles avec la mère se réserveront pour la seconde table. Si elle fait la moindre faute, elle doit s'attendre à l'expiation par des coups. C'est un devoir du mari de battre sa femme, quand elle ne le sert pas comme il l'entend: point d'Indien qui ne batte la sienne; c'est ce qui s'appelle *donner de bons conseils*. Mais comme toutes les femmes ne sont pas d'une humeur très-patiente, les bons conseils sont souvent mal reçus: delà naissent des disputes, des haines, des divisions. Sur un couple heu-

reux , il en est neuf qui passent une partie de leur vie à se quereller.

« L'occupation de la femme chez son mari est toute taillée , et elle est à peu près la même pour chaque jour. Elle consiste : 1^o à piler le riz , c'est-à-dire , ôter la première et la seconde enveloppe. Pour cela , elle commence à le faire un peu griller , puis le mettant dans un mortier en bois , elle le frappe à coups redoublés avec un gros bâton cerclé de fer. Ensuite elle le sépare du son , qu'elle conserve soigneusement , et met le riz dépouillé dans de grands vases en terre , où elle puisera pour le ménage : 2^o à faire provision de bouze de vache ; et ici , permettez-moi de parler assez ouvertement pour être compris. Elle va la ramasser dans les champs où les animaux paissent. Son panier garni , et sa charge complète , elle retourne à la maison , pétrit sans répugnance avec ses doigts cette dégoûtante matière , en fait des gâteaux de la grandeur d'une tourte , en y mêlant le son qu'elle a extrait du riz , et les applique , pour les faire sécher , contre le mur extérieur de la maison. C'est là son bois à brûler. Si elle en a de surplus , elle le vend ; c'est une branche de commerce exclusivement réservée aux femmes. Sa troisième occupation est de filer du coton. La méthode est la même qu'en Europe , mais l'instrument à beaucoup près n'est pas aussi parfait. Rien de plus informe et de plus grossièrement construit que leur petit rouet : cependant il en sort parfois du très-bon fil , dont les tisserands indiens font des toiles estimées. Les fileuses se réunissent devant une maison , à l'ombre d'un arbre , et là , assises par terre , elles travaillent autant de la langue que des mains. En filant tout le jour , sans perdre un moment , elles gagnent un sou , un sou et demi ; et , ce qu'il y a de plus étonnant , c'est qu'avec cette modique som-

me , une veuve nourrit quelquefois deux ou trois petits enfants.

« Outre ces occupations générales , la fonction journalière de la femme est d'avoir soin du ménage. Dès la pointe du jour , elle va quérir de l'eau , non pas à la fontaine , il n'y en a point dans ce pays , mais à l'étang alimenté par la pluie du ciel. Cette eau-là est censée propre , quoique les brebis et les vaches y entrent et y boivent à volonté , que les Indiens y baignent leurs corps enduits de crasse et d'huile , que les blanchisseuses y lavent leur lessive , etc. De retour au logis , elle balaye la maison , frotte délicatement avec ses mains le sol et les murs de fiente de vache détrempeée d'eau , et prépare le premier repas. Ce repas consiste plutôt à boire qu'à manger : c'est de l'eau de riz , cuite la veille , qu'elle assaisonne avec un peu de sel. Le second et le troisième sont plus substantiels : mais en général la cuisine indienne n'est pas ragoutante ; soumise à la loi inexorable de l'usage , qui règle tout dans ce pays et qui s'oppose à tout perfectionnement , elle s'est transmise de mère en fille et se transmettra jusqu'à la fin des temps , sans la moindre altération. La femme se garderait bien de varier , d'augmenter ou de diminuer le nombre des ingrédients qui entrent dans la sauce journalière : cette sauce d'une quotidienne uniformité , est cependant nécessaire pour ôter au riz sa fadeur. C'est un composé de moutarde , de souffre du pays , d'anis , d'une demi-douzaine d'autres drogues , dont j'ignore le nom français : elle emprunte à une espèce de confiture faite de fruits de tamarin , son goût acide et sa couleur noire ; au coriandre , un petit goût de purnais , dont les Indiens ne sauraient se passer ; au poivre et au piment , mis en abondance , sa force et son mordant. L'Indienne broye le tout entre deux pierres ,

en fait une pâte molle, qui passe et repasse vingt fois entre ses doigts, et la fait dissoudre dans de l'eau qu'elle met au feu, avec quelques légumes. Voilà l'assaisonnement du riz.

« Ses ustensiles de cuisine sont peu nombreux et de la plus grande simplicité : sa cuiller pour remuer le riz bouillant, n'est autre qu'une moitié de coco brut, emmanchée d'un bâton ; sa passoire pour le faire égoutter, un petit fagot de paille ; son trépied, la réunion de trois cailloux, ou de trois briques ; son potager et sa table de cuisine, la terre nue ; sa vaisselle, des feuilles d'arbre que l'on coupe chaque jour et qu'on coud les unes aux autres avec des pailles ; sa cruche, sa marmite, sa poêle, sa casserole et autres choses de ce genre, sont des vases d'une terre brune, non vernissée. On ne connaît rien hors de ce mobilier de cuisine : mais l'instrument universel et qui supplée à tous les autres, ce sont ses mains. Elles servent de cuillier, de fourchette, de couteau : c'est avec les mains qu'elle fait les portions des convives, qu'elle fractionne ce qu'il peut y avoir à découper, qu'elle nettoye l'intérieur et l'extérieur de ses ustensiles, qu'elle ramasse les immondices de la maison, qu'elle attise et mouche la lampe : en un mot, rien n'est censé plus propre que ses doigts, quoiqu'en effet rien ne le soit moins. Pour les laver, elle les trempe dans la cruche à boire et les essuye à la toile qui lui sert de vêtement. La femme ne va pas au marché ; le mari n'oserait guère lui confier sa bourse : c'est lui qui fait l'office d'acheteur. Les travaux de la campagne se font moitié par l'un, moitié par l'autre. Le mari laboure etensemence ; la femme transpose le riz, le coupe quand il est mûr ; et après qu'il est foué, elle aide à le vanner.

« J'ai cru que ces détails auraient pour vous quelque

intérêt et , pour les donner , je suis entré dans un ménage indien , département spécial de la femme. Ce qui manque ici à la femme, c'est surtout l'éducation. Comme c'est elle qui la première peut façonner le cœur de son enfant , que c'est sur ses genoux que celui-ci doit sucer les premiers principes de la religion et de la morale, la fille qui n'a rien reçu de sa mère sur tous ces points , ne peut rien léguer à ses enfants : elle ne leur laisse en héritage qu'ignorance , que privation de tout sentiment noble et élevé , absence de toute pensée d'ordre , de probité , de droiture, qui se propagent et se perpétuent d'une génération à l'autre. Les protestants ont, comme nous , senti le mal et voulu y remédier en établissant des écoles de filles et des pensionnats ; mais outre que ces écoles sont peu nombreuses , ils sont obligés de payer celles qui les fréquentent. Cela paraît étrange dans le pays. On dit que si la doctrine de ces Messieurs était quelque chose de bon , ce serait à ceux qui la reçoivent , et non à ceux qui l'enseignent , à en payer le prix ; que les marchands , pour s'achalander , vendent quelquefois au rabais, mais qu'ils passeraient pour extravagants si, non contents de donner leur marchandise pour rien , ils allaient jusqu'à payer ceux qui mettent le pied dans leurs boutiques. Oui , mais tout en se moquant de cette simplicité , il y aurait des gens qui ne manqueraient pas d'en profiter. C'est ce qu'on fait à l'égard des protestants : des Indiens envoient leurs enfants , garçons et filles , à leurs écoles , pour qu'ils soient nourris et vêtus. Tel est jusqu'à présent l'unique résultat. Les protestants , tout en s'appelant réformateurs , peuvent bien détruire , mais ils n'ont pas grâce pour édifier ; c'est à la seule religion catholique qu'il est donné de relever ce qui est tombé , et de conserver ce qui est debout. Avec le temps et la

patience , nous ne désespérons pas de parvenir à donner aux jeunes personnes l'éducation qui leur convient. Déjà l'essai a été fait sur la côte ; de là ce bienfait pourra se propager dans l'intérieur des terres.

« Un autre malheur pour la femme , c'est la défense qui lui est faite de contracter de secondes noces , après la mort de son époux , dans le cas même où elle serait devenue veuve le lendemain de son mariage. Toutes les fois qu'on fait remarquer aux Indiens l'injustice de cet usage , le danger auquel il expose tant de jeunes personnes , ils conviennent qu'il n'est pas fondé en raison , qu'il faudrait le détruire , mais nul ne veut être le premier à enfreindre la fatale loi ; chacun dit : Je ferai ce que feront les autres. Si une fois nous pouvions présenter deux ou trois exemples de veuves mariées , surtout dans les hautes castes , ce serait un coup mortel porté à ce maudit préjugé , qui vient des payens. C'était bien pire autrefois parmi eux. Il fallait que la veuve se brûlât sur le corps de son mari. Je ne sais si cela l'accommodait fort , mais les exemples de ces malheureuses *Suttées* n'étaient point rares , surtout quand il s'agissait de quelque défunt de distinction. Grâce à la domination anglaise qui a prévalu dans l'Inde , cette barbarie est abolie , et je ne pense pas qu'aucune veuve en soit fâchée. Toutefois c'est un témoignage qu'il faut rendre aux femmes indiennes , elles savent parfaitement bien se lamenter à la mort de leurs époux , preuve certaine qu'elles seraient capables d'instruction , puisqu'elles retiennent si bien les leçons qu'elles ont reçues sur cet article. Ce sont des cris , des contorsions , qui les feraient prendre tout aussi bien pour des furies , que pour des épouses qui pleurent un mari. Il y en a même qui , dans leur transport , vont jusqu'à frapper le mort de ce qu'il s'avise de rompre leur union , en

partant pour l'autre monde. On croirait que les hommes , dans l'Inde , ne doivent point mourir sans la permission de leurs femmes. Mais tout ce qui est violent ne dure pas. Cette affection à gestes démesurés , cette douleur si bruyante , n'étant requise qu'en présence du défunt , la sépulture met fin à tout ce fracas : « *Sur les ailes du temps la tristesse s'envole ;* » le mort est bientôt oublié ; et c'est peut-être par cette raison , qu'on ne porte pas le deuil dans ce pays. Le mari mort , la femme dépose la marque nuptiale , ou *tali*, qu'elle n'a plus le droit de porter dans la viduité. Si elle est sans enfants, elle retourne à la maison paternelle, et n'a aucune part aux biens qu'a laissés le défunt. Si elle a des enfants, ils sont héritiers, et elle hérite d'eux à son tour , s'ils meurent avant elle. Quant au mari, il n'est pas soumis pour les secondes noces , aux mêmes lois que sa femme : il peut en épouser une seconde, et après la mort de celle-ci , une troisième , si bon lui semble.

« Voilà ce que j'avais à dire sur la condition des femmes dans l'Inde. Que les personnes du sexe auxquelles vous aurez occasion d'en faire part , comprennent , par cet aperçu ; ce qu'elles doivent au christianisme, et combien elles ont raison d'aimer notre sainte religion, de s'attacher de plus en plus à elle , de chercher tout leur bonheur dans ses maximes et de communiquer à l'enfance le trésor de ses institutions et de ses divines espérances.

« J'ai l'honneur d'être , etc.

« LOUIS TASSIS , S. J. »

*Lettre du P. Prosper Bertrand, Missionnaire du Maduré ,
à M. le Curé de Poligny.*

Dindigul , 4 juin 1846.

« MON TRÈS-CHER CURÉ ,

« Vous aurez probablement pris mon silence de deux ans pour un signe de mort ; on en finit si vite au Maduré ! Mais non , je vis encore et je vous en donne des preuves aujourd'hui. Il faut bien dire , cependant , que j'ai vu les portes du tombeau s'ouvrir déjà pour moi ; mais , content de promener dans l'intérieur un regard étonné , je ne suis point entré dedans. Le choléra , qui y précipite tant de victimes , m'a tirillé en tous sens pendant trois jours ; il voulait me faire franchir le terrible passage : j'ai tenu bon , et j'ai conquis cette fois un sursis. Si la mort est pour tout chrétien un gain , on peut dire en toute vérité qu'elle est un triomphe pour le Missionnaire , qui va dès lors jouir dans l'éternel repos du fruit de ses labeurs. Cependant , je l'avoue franchement , je n'avais point envie de remporter la palme avant d'avoir fourni une plus longue carrière. Quoi ! venir au Maduré seulement pour mourir ! Était-ce bien la peine de tout quitter , d'entreprendre un si long voyage et de faire tant de dépenses ? Les âmes à sauver sont pressées autour de moi comme les épis de vos champs ; la moisson est si abondante et les ouvriers sont en si petit nombre ! Que deviendraient donc ces deux cent mille payens et ces douze mille fi-

dèles qui habitent le pangon qui m'est confié ? Telles étaient les pensées qui roulaient confusément dans mon esprit agité par les accès de la fièvre , et qui se succédaient comme les ondes d'une mer soulevée par la tempête... Mais je m'oublie ; c'est vous occuper trop longtemps de moi : entretenons-nous plutôt des brebis que le divin Pasteur a confiées à ma houlette.

« Aujourd'hui je ne vous présenterai que le beau côté du tableau. Vous pardonnerez à un cœur de père et de Missionnaire de ne vous parler qu'en bien de ses enfants , la première fois qu'il traite un pareil sujet. Peut-être dans la suite aurai-je le courage de faire voir le revers , et de mettre en lumière les ombres qui certainement ne manquent pas : partout où est l'homme , se trouve aussi le triste cortège qui forme l'apanage de l'humanité déchue.

« Et d'abord, le caractère divin du sacerdoce rayonne dans tout son éclat et toute sa force aux yeux de l'Indien. Ici le prêtre n'est plus un homme comme un autre ; une auréole éclatante le couronne ; sa dignité est au-dessus de toutes les dignités : c'est pour tous le représentant et l'image de la divinité sur la terre. Ce qui confirme encore l'Indien dans la grande idée que ses ancêtres lui ont léguée du Missionnaire , c'est qu'outre les attributions essentielles de l'apostolat , celui-ci est obligé, par l'exigence de sa position , de remplir les fonctions de conseiller , de défenseur , de juge et de médecin. Cette position n'ouvre-t-elle pas à son zèle une infinité de voies nouvelles pour arriver à la fin qu'il a seule en vue, la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes ! C'est à ses lumières qu'on fait appel dans les circonstances difficiles ; c'est sous sa protection que l'on s'abrite dans les cas d'injustice , de vexation , d'oppression ; c'est le prêtre qui ordinairement prononce dans les

questions litigieuses, lui qui termine les disputes élevées entre les fidèles, ou de chrétiens à payens. Sont-ils piqués par des scorpions, ou mordus par quelque serpent venimeux, ce qui arrive fréquemment? une maladie grave, telle que le choléra, vient-elle les assaillir? à qui auront-ils recours? c'est encore à nous. Aussi le Missionnaire, voué à la guérison des âmes, doit-il avoir en même temps une pharmacie pourvue des remèdes les plus usuels pour venir au secours des corps. — Et ici il faut que je quitte la plume; un moment de patience. On m'appelle en qualité de médecin: un payen vient de se faire à la jambe gauche une large et profonde blessure. — Je me remets à écrire, après avoir pansé mon homme et lui avoir glissé quelques mots de salut. Nos indigènes sont pour nous comme des enfants qui s'adressent dans le besoin à leur père, et qui sont sûrs d'être bien accueillis. Ces sentiments que la religion nous inspire pour eux, ces soins, ces attentions je dirai presque de mère, que nous leur prodiguons dans la seule vue de sauver leurs âmes, étonnent et édifient le paganisme; il ne saurait rencontrer dans ses brahmes et dans ses prêtres la moindre étincelle de ce feu sacré qui consume les envoyés de Jésus-Christ et de la vraie église! Peuple infortuné, quand ouvriras-tu enfin les yeux à la lumière? quand fouleras-tu aux pieds ces froides et stupides idoles, pour connaître et aimer le seul Dieu, qui se nomme Dieu de charité?

« A ce respect pour le Missionnaire, à cette confiance qu'il a pour lui, l'Indien joint d'autres qualités bien précieuses. Il se contente de peu de chose, et ce peu de chose il se le procure si aisément! Le croiriez-vous? en trois ou quatre jours il s'improvise une maison: les murs en terre broyée auront assez de consistance pour durer un grand nombre d'années; le toit, couvert de

paille du pays , de foin , de feuilles de palmier , le garantira mieux des ardeurs du soleil , que vos ardoises et vos plafonds ; point de clous ni de peures ; le bois et la paille sont si solidement et si artistement liés ensemble , qu'ils résisteront aux vents les plus impétueux.

« Faut-il vous donner l'idée du mobilier que renferme une telle habitation ? Vous y voyez trois ou quatre vases de terre pour puiser l'eau et faire cuire les légumes , et un autre petit vase en cuivre pour boire ; voilà toute la batterie de cuisine ; du moins pour l'ordinaire. Mais où sont les assiettes ? — Quelques feuilles de palmier ou de bananier cousues ensemble par des épines , en tiennent lieu. — Et les couteaux ? — A quoi bon ? il n'y a rien ici à découper. — Et les fourchettes ? — Les doigts des convives en font l'office. — Et les cuillers ? — Pas d'autres que la main. — Et la table ? — C'est le dos ferme et solide de cette terre , qu'Homère se plaît à appeler la nourricière commune. — Les chaises , les fauteuils ? — C'est le même sol. — Et les lits pour dormir ? — C'est encore la terre nue , ou couverte de quelques feuilles. Vous cherchez les buffets et les armoires ? et moi je cherche ce qu'on pourrait y mettre. S'il y a des provisions , on les garde dans de grands vases en terre. Possède-t-on quelques mètres de toile , quelques pièces d'argent ? C'est dans ces urnes qu'on les enfermera et qu'on les tiendra cachés. Il faut cependant tout dire , et ne point oublier ce qui fait un des principaux ornements de ces humbles cabanes : il y a encore un mortier et un pilon , dont les Indiens se servent pour broyer les graines alimentaires , et de plus une pierre polie où ils écrasent le poivre , le piment , et autres épices qu'ils mettent dans leurs saucées. Nous en connaissons le goût , puisque c'est là notre nourriture de tous les jours. La première fois que j'en insérai un peu

dans ma bouche , je pensai que jamais mon estomac ne pourrait s'en accommoder ; et actuellement c'est une friandise pour moi. Si l'habitude pouvait aussi jeter un voile officieux sur la malpropreté indienne et adoucir nos répugnances ! mais non ; il faut bien laisser quelque chose à faire à la grâce de Dieu et au courage qu'inspire le zèle.

« Parlons maintenant des ouvriers de différentes professions , dont on a besoin tous les jours. Quelques mots me suffiront pour donner une idée complète de leur industrie. Croiriez-vous qu'avec très-peu d'outils ils se tirent d'affaire , et exécutent tout ce qu'on leur commande ? Avez-vous besoin du forgeron , par exemple ? Il viendra et portera sur son dos tout ce qui compose son atelier. La première fois que j'en fis appeler un , quel ne fut pas mon étonnement de le voir arriver chargé d'un soufflet , d'une enclume , d'un marteau et d'une lime ? Voilà tout. Je lui demande si avec si peu d'outils il pourra confectionner tel objet ? *Ama , ama , oui , oui* , me répond-il ; en effet , il en vient à bout. Il en est de même du menuisier. Point d'établi , point d'étau , et le plus souvent point de marteau. Il s'assied à terre , serre le bois entre ses genoux , fait jouer son ciseau , frappe de temps en temps à coups de poing , et vous remet son chef-d'œuvre terminé. Comment et sur quoi les Indiens écrivent-ils ? Il n'est question parmi eux ni de plumes , ni d'encre , ni de papier : au moyen d'un poinçon en fer , ils traçent ou gravent sur des feuilles de palmiers des caractères distincts , avec la plus étonnante rapidité. Leurs livres ne sont autre chose que des assemblages d'oles , ou feuilles de palmier , liées les unes aux autres.

« Permettez que je m'arrête ici , mes occupations sont multipliées et mon but est rempli. Je n'ai crayonné

cette esquisse , que pour renouer d'anciennes liaisons auxquelles j'ai tant de raisons de tenir , et pour exciter votre intérêt en faveur du peuple que le ciel m'a confié. Pauvre peuple ! quand connaîtra-t-il ce seul Médiateur de qui nous pouvons recevoir le salut !

« J'ai l'honneur d'être , etc.

« PROSPER BERTRAND , S. J. »

Lettre du P. Louis Saint-Cyr , de la Compagnie de Jésus , dans le Maduré , à un Père de la maison de Vals.

Négapatam , 15 décembre 1846.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Je viens aujourd'hui vous donner , comme témoignage de bon souvenir , quelques détails sur la ville où je fais ma résidence depuis plus d'une année.

« Sous le ciel toujours pur du midi de la presqu'île, sur les bords de l'un de ces nombreux canaux par lesquels le Cavery , après avoir répandu la fertilité dans le royaume du Tanjaour , se jette dans l'Océan-indien , s'élève l'antique ville de Négapatam (*ville des serpents-capelles*) , qui éompte plus de trente mille habitants. Le Cavery , que l'on peut comparer , pour ses crues périodiques et les services qu'il rend à l'agriculture, au fleuve nourricier de l'Égypte , prend sa source au milieu des plus hautes montagnes des *Gattes*, au royaume de Courg, non loin de la côte Malabar. La longueur de son cours est environ de quatre cents milles anglais. Pendant que, dans ces contrées , nous jouissons encore de toute la sérénité de la belle saison , des pluies considérables se

répandent par torrents dans le Malléialam et sur toute la chaîne des montagnes, font croître la rivière qui, dès lors comparable aux plus grands fleuves, roule à pleins bords ses ondes majestueuses. Vrai bienfait des cieux, ce fleuve divin, comme l'appelle le peuple, fait changer de face aux provinces nombreuses qui avoisinent ses rives. Aux pays montagneux, il remplit ces vastes étangs qui couvrent plusieurs lieues, et dont les eaux abondantes suffiront à la culture de plusieurs mois. Dans la plaine, il va, se divisant et se subdivisant en mille canaux divers, arroser à de grandes distances et fertiliser d'immenses contrées qui, sans lui, ne seraient qu'un triste amas de sables brûlants. Mais c'est surtout dans le Tanjaour que ce fleuve bienfaisant se plaît à répandre ses faveurs les plus spéciales. A peine est-il arrivé aux confins de ce royaume, qu'il coule plus lentement, qu'il se partage en ramifications plus nombreuses, formant sous la figure d'un Delta un magnifique jardin dont le sommet est à Trichinopoly et dont la base compte plus de soixante milles anglais.

« Rien n'égale la fertilité de ce beau pays : ses productions abondantes alimentent un commerce considérable, dont Négapatam est l'entrepôt principal. Placée comme au centre des différentes embouchures du Cavery, rattachée aux importantes villes de Tanjaour et de Trichinopoly par deux superbes routes, cette ville voit affluer dans son enceinte le riz, cette nourriture nécessaire des pays chauds, et qui fait la principale richesse du royaume. De nombreux navires, aux formes distinctives des pays auxquels ils appartiennent, viennent l'acheter, et déposer en échange les produits odoriférants de Ceylan, les objets curieux de la Chine et des îles, les bois de construction d'Ava, les chevaux légers de Pégou et d'Achen. Négapatam en consé-

quence, bien que déchu de son ancienne splendeur, est encore un lieu de grand commerce. Ce commerce va toujours se relevant, depuis surtout qu'on a frayé à la navigation le détroit de Pamben, près de l'île de Manar, en faisant creuser et élargir son canal. Un avenir plus prospère encore s'ouvre à cette ville, si l'on réalise le projet d'un chemin de fer de Trinichopoly à la mer.

« La ville de Négapatam paraît fort ancienne, mais jusqu'ici il m'a été impossible de constater l'époque de sa fondation. Les Portugais, dès les premières années de leurs conquêtes dans l'Inde, s'emparèrent de cette position importante et en firent l'une de leurs principales villes de commerce sur la côte de Coromandel. Saint François Xavier a foulé de ses pieds bénits cette terre, où ses enfants et ses frères se trouvent aujourd'hui, combattant pour la même cause, accomplissant la même œuvre. On montre encore une petite église, que la tradition dit avoir été élevée sur un lieu où il s'arrêta.

« D'après une lettre du P. Bouchet, du 19 avril 1719, les Jésuites avaient autrefois un collège à Négapatam; plusieurs belles églises s'y faisaient aussi remarquer. Vers 1660, les Hollandais, ce peuple que Dieu semblait avoir suscité pour humilier, dans ces contrées lointaines, l'orgueil, et punir les excès des conquérants Portugais, s'emparèrent de cette ville, avec le secours du roi de Tanjaour. Ce roi, prévenu par des intrigues et des accusations analogues à celles dont les ennemis de la foi firent un si fâcheux usage au Japon, avait été amené par eux à se déclarer contre ses anciens alliés et à les trahir. Maîtres de la ville, les vainqueurs signalèrent leur zèle anti-catholique. Les églises furent détruites; les statues, à l'exception de deux seulement, qui se conservent encore aujourd'hui,

furent brûlées sur la place publique , et tous les Jésuites chassés. Depuis lors , les chrétiens furent gouvernés et secourus par un prêtre de l'Ordre de Saint-François. Les nouveaux conquérants bâtirent une citadelle , dont on voit encore les ruines , et augmentèrent les anciennes fortifications de la ville. Ils établirent un hôtel des monnaies, d'où il sortait, chaque année, quatre à cinq cents mille roupies d'or. Négapatam devint la capitale de tous leurs établissements sur cette côte orientale.

« Durant les guerres si glorieuses , et cependant si peu connues dans nos histoires , où la valeur et la loyauté française combattirent contre la politique détournée des Anglais pour la possession de ces vastes pays, Négapatam fournissait des approvisionnements aux deux parties belligérantes , conservant une apparente neutralité. La crainte cependant que leur inspirait l'ambition toujours envahissante de la grande compagnie marchande , faisait pencher les Hollandais du côté de la France , persuadés comme ils l'étaient que cette rivale une fois détruite, rien ne les garantirait plus contre le torrent envahisseur. Par le fait, après avoir anéanti notre puissance dans l'Inde, par la prise de Pondichéry, en 1778 , malgré l'héroïque défense de M. de Bellecombe, alors gouverneur, les Anglais vinrent, en 1781, mettre le siège devant Négapatam avec quatre mille hommes de troupes. Le 30 octobre , les lignes et les redoutes furent emportées d'assaut. Le 12 novembre , les assiégés , après deux sorties générales , où ils se battirent en désespérés et après avoir fait mille prodiges de valeur , capitulèrent, laissèrent et aux vainqueurs la ville et la citadelle.

« La paix de 1783 assura aux Anglais la possession de Négapatam. Ceux-ci laissèrent tomber en ruines les puissantes fortifications , dont on ne voit aujourd'hui

que quelques débris. L'on saurait à peine maintenant que cette ville a appartenu aux Hollandais , si dans le cimetière on ne voyait encore quelques pierres tumulaires , aux armes et inscriptions flamandes, seuls vestiges d'une puissance qui n'est plus. Pour les Portugais , il en reste moins encore , parce que les pierres qui couvraient leurs dépouilles inanimées , se trouvant marquées du signe catholique de la croix , ont été brisées par l'intolérance protestante.

« Deux ou trois cents topas , ou créoles , au visage noirci , mais habillés à l'européenne , presque tous portant des noms encore illustres en Portugal et dans les Provinces-Unies , sont les seuls descendants des conquérants qui dominèrent successivement dans ces contrées. Pour la plupart pauvres et sans ressources , ils présentent un spectacle bien triste , également rejetés par l'orgueil européen et par le dédain des indigènes. Parmi eux , un certain nombre , catholique autrefois , s'est laissé séduire , et est allé se grouper autour de la chaire de pestilence , parce que là était la religion du pouvoir. Cent individus seulement sont restés fidèles à la foi de leurs pères. Il faut espérer que les soins religieux qu'on leur prodigue maintenant , en feront de fervents chrétiens.

« Le commerce de Négapatam , jadis si florissant , si étendu , si riche , devint à peu près nul après la chute des Hollandais. Aujourd'hui même , bien qu'il se soit ravivé beaucoup , il n'est que l'ombre de ce qu'il était autrefois. Aucun négociant européen n'habite la ville. Il est rare que des vaisseaux d'Europe viennent mouiller dans sa rade ; toutes les transactions commerciales se font par les indigènes et par les Musulmans. Les navires nombreux qui continuent de fréquenter ces parages , sont pour la plupart de grands bateaux à une

seule voile, appelés *tonis*,^r ou de petits bricks à deux mâts. Les uns et les autres vont à Ceylan par le détroit de Pamben ; les bricks seuls font le commerce de l'île de France, de Syngapour et de la presqu'île de Malaca. Les exportations, qui consistent en riz, huile de coco, savon, toiles ; et les importations, qui comprennent les bois, la noix d'arèque, le poivre, le fer, les épices, etc., s'élèvent certainement à deux ou trois millions de roupies. Ce commerce entretient une certaine aisance dans la ville : on trouve de grandes fortunes parmi les négociants noirs. Quelques chrétiens aussi sont très-riches.

« La chrétienté de Négapatam se compose de cent topas et de quatre mille catholiques. Dans les campagnes se trouvent encore de mille à douze cents chrétiens épars en divers villages, et pour la plupart de caste très-basse.

« Dans une excursion plus récente, j'ai rencontré, aux environs de Cotare, des sites et des souvenirs qui méritent de trouver ici leur place. Le sentier me conduisait directement vers une gorge étroite, placée entre deux hautes montagnes. Je fus alors témoin d'un phénomène curieux. Du sein de cette masse énorme de cimes entassées les unes sur les autres, s'élançaient incessamment de gros nuages de vapeurs, qui menaçaient de couvrir en un moment la vaste étendue du ciel, et de se résoudre en torrents de pluie. Mais à peine étaient-ils parvenus à une certaine élévation, qu'ils se dissipaient et se dissolvaient aussitôt, sans laisser aucune trace sur l'azur du firmament, qui demeurait aussi pur, aussi brillant qu'il était d'abord. Toutefois il n'en sera pas toujours ainsi ; ces vapeurs, aujourd'hui impuissantes à dépasser le niveau de ces gigantesques sommets, parce que la Providence ne leur a pas encore

permis de rompre leurs barrières , se précipiteront sans obstacles vers nos plages , quand le temps de la mousson arrivera , et les inonderont d'un déluge d'eau.

« Arrivé sur la frontière du Travancore , je franchis cette vaste muraille qui s'étendait, haute et flanquée de tours, depuis les montagnes jusqu'à la mer, près du cap Comorin , c'est-à-dire sur un espace de douze à quinze milles. Malgré les troupes nombreuses qui la défendaient jadis , une poignée d'Anglais s'en est emparée : aujourd'hui elle ne présente que des décombres. C'est dans la forteresse ruinée qui sert de passage au milieu de la muraille , que fut enfermé en dernier lieu Teva Sargaïam , ou Devasagaïam , le fameux martyr de ces contrées. J'ai vu le temple des idoles où il resta longtemps enchaîné , victime innocente , sacrifiée aux bralimes à cause de son attachement à la foi. C'est là qu'il opéra le plus grand nombre de ses miracles , dont le souvenir est encore vivant parmi les populations ; c'est de là qu'il fut traîné au supplice. Un peu plus loin , au pied d'une haute montagne , j'ai vu le lieu où il a été fusillé , et où il est mort si heureux , si rempli de joie. Sur ce tertre arrosé de son sang , une église dédiée à Marie a été construite , et voit un nombre considérable de pèlerins venir y adorer le Dieu qu'adora le martyr , et déposer sur son autel l'humble offrande vouée par la reconnaissance. J'ai parcouru ces roches escarpées où le cadavre de l'homme mort pour sa foi fut jeté , pour être dérobé aux pieuses recherches de ses frères. Une croix en beau granit y est érigée , et toutes les nuits , la lampe qu'on fait brûler indique , avec les honneurs qu'on lui rend , l'opinion que l'on a de son pouvoir auprès de Dieu : Ces broussailles épaisses dont le crime s'abrita pour consommer son forfait , font place à un village de chrétiens ,

qui s'estiment heureux de vivre et de mourir là où le serviteur de Dieu a accompli son sacrifice.

« Après avoir satisfait ma piété, après avoir interrogé les traditions du pays , je continuai ma route , bénissant le Seigneur , et le priant de communiquer à tous nos Ind'ens un peu de ce courage héroïque dont le cœur de son martyr était rempli. La campagne était superbe, la soirée magnifique. En sortant du défilé, je débouchai dans une plaine verdoyante de culture , arrosée de mille ruisseaux descendant des montagnes. Quel contraste entre ce superbe pays et les contrées desséchées et sablonneuses que j'avais parcourues depuis Tutucurin ! Vers les huit heures de la nuit , j'arrivai à Cotare , ou Cottate. Je fus admirablement reçu par Fra Grégorio , religieux Carme italien , qui a la surintendance des églises nombreuses qui se trouvent depuis Quillon , ou Koulan , jusqu'au cap Comorin.

« Fra Grégorio et moi , nous étions devenus intimes amis du moment où nous nous étions vus. Que de choses nous nous racontâmes mutuellement ! avec quelle joie il écoutait ce que je lui disais de notre Mission et de nos travaux ! avec quel plaisir aussi de mon côté j'entendais tous les détails qu'il me donnait sur l'immense Vicariat apostolique de Verapoly , qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'aux portes de Goa ! Aujourd'hui ce Vicariat se trouve divisé en trois parties , qui doivent avoir chacune son évêque particulier. Il me faisait un triste tableau des mœurs du pays ; il me développait aussi les moyens qu'il croyait propres à amener un meilleur état de choses , ses espérances , ses projets pour l'avenir. Nos cœurs s'épanchaient l'un dans l'autre, et il nous eût été bien doux de passer quelques jours ensemble : que de peine j'eus à m'arracher à ses empressements ! Il fallait cependant partir.

« Le lundi soir, j'arrivais à travers un pays superbe, à la chrétienté du cap Comorin. Du pied des hautes montagnes qui sont à dix milles au nord, des rizières bien arrosées vont se prolongeant jusqu'à la mer, et les bois de palmiers descendent jusque dans les eaux de l'Océan. Bientôt je repassai, mais dans un autre endroit, la fameuse muraille de Travancore, et je me retrouvai ainsi dans notre Mission.

« Dans une prochaine lettre, je vous parlerai de mon voyage à Ceylan, cette île appelée le Paradis de la terre, et je vous donnerai quelques détails qui vous intéresseront. En attendant, je me recommande à vos bonnes prières.

« LOUIS ST.-CYR, S. J. »

Extrait d'une lettre de M. Lavoirel, membre de la Société de St. François de Sales, et prêtre de la Mission de Vizagapatam, à M. Delétraz, Supérieur du Séminaire de la Roche (Diocèse d'Annecy).

Kamptj, 19 septembre 1846.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Jusqu'à ce jour j'ai été comme les Juifs dans le désert, obligé de faire plusieurs stations, avant de pouvoir mettre le pied sur la terre promise et arriver à mon poste. Cependant il n'y a guère, de Vizagapatam à Kamptj, que cent lieues de distance en ligne droite; mais il m'a fallu faire un détour de plus de deux cent trente lieues, pour éviter la dent des tigres et la rencontre des voleurs. Du reste, quelque chemin qu'on prenne, on

ne saurait complètement les éviter. La route que nous suivions traverse plusieurs petites chaînes de montagnes, séparées par des vallons inhabités, et entièrement couvertes de bois de haute futaie. On y voit des arbres gigantesques ; les uns sont parés de fleurs blanches jusqu'à la cime ; d'autres étalent à leurs vastes rameaux des feuilles d'environ dix-huit pouces de longueur sur treize de large. L'herbe qui croit à leur pied atteint presque leurs branches. Nul pas ne foule cette verdure, sinon celui du tigre ou de quelque autre bête féroce. Souvent, pendant la nuit, des milliers de chacals formaient autour de nous comme un cercle dans la forêt, et se mettaient, les uns à hurler comme des loups, les autres à japper comme des chiens, ou à miauler comme des chats en colère. C'était un sabbat à effrayer le voyageur qui n'aurait pas su à quoi s'en tenir sur ces visiteurs nocturnes.

« Quant au tigre royal, si commun dans ces solitudes, il est moins bruyant, et beaucoup plus redouté. Sa force est telle qu'il assomme d'un coup de patte le bœuf le plus vigoureux, et le traîne dans la forêt. Avant de franchir les montagnes qui sont habituellement son repaire, on nous avertit de ne pas nous y engager sans tambour, et qu'il y aurait danger, même en plein jour, à les passer autrement. Nous primes donc avec nous un homme pour battre de la caisse, afin d'effrayer et de tenir à distance ce formidable voisin.

« Ce périlleux trajet dura près de sept heures. Là comme ailleurs on n'entend que le cri aigre du paon, le caquetage agaçant du perroquet, ou le roucoulement d'une infinité de pigeons et de tourterelles, qui donnent la vie à ces bois par leur chant monotone et plaintif. Outre ces oiseaux, il en est un qu'on retrouve partout en grand nombre dans l'Inde, c'est le corbeau à cou

cendré ; plus familier que vos poules d'Europe , parce qu'ici personne ne lui fait la guerre , il entre dans les maisons, et va voler le riz jusque sur la table du pauvre Indien. Plus d'une fois j'en ai vu ; dans les rues de Vizagapatam , plonger dans le vase plein de riz qu'une femme portait sur sa tête , en prendre une becquée , et s'enfuir en attendant l'occasion de recommencer son jeu. Il n'est pas de si petite ville qui n'en compte au moins quatre cents, perchés sur les toits ou rodant sur les places.

« Dans les plaines immenses que j'ai eues à traverser , d'autres scènes animaient la solitude. On apercevait çà et là , au milieu des vastes pâturages que les eaux du Godavéry fertilisent , des troupeaux de daims et de chevreuils bondir et se jouer avec une agilité étonnante. C'était par bandes de dix à douze qu'ils venaient sous nos yeux se désaltérer au bord du fleuve.

« Ces détails, M. le Supérieur , ne sont pas de ceux que recherche votre pieuse curiosité ; mais ayant donné jusqu'ici tout mon temps aux voyages et à l'étude de la langue , ce préliminaire obligé de mon apostolat, je ne puis rien vous dire d'édifiant sur nos pauvres payens. Hélas , qu'ils sont nombreux ! Dans la seule presqu'île indienne il y en a plus de cent quarante millions , et à peine y compte-t-on deux millions de catholiques. Cette pensée me navre le cœur. Si tant d'âmes périssent, c'est que les Missionnaires de ces contrées, déjà en trop petit nombre pour évangéliser ceux qui sont devenus chrétiens , ne peuvent , malgré toute l'énergie de leur dévouement , s'occuper de la conversion des idolâtres. Viennent donc à notre aide des confrères pleins de zèle pour la gloire de Dieu : ils seront ici non moins utiles et peut-être plus heureux qu'en Europe !

« Je suis pour la vie votre tout dévoué ,

« LAVOREL , *Miss. apost.* •

VICARIAT APOSTOLIQUE DU MAÏSSOUR.

Lettre de Mgr Charbonneaux, Evêque de Jassen, Vicaire apostolique du Maïssour, à M. le Supérieur et à MM. les Directeurs du petit Séminaire de Combrée, diocèse d'Angers.

Yellantanguel, dans les forêts et monts de l'ancien royaume de Gengis, le 24 juillet 1845.

« MON CHER SUPÉRIEUR ET VOUS TOUS CHERS CONFRÈRES,
SES DIGNES COLLABORATEURS,

« Que pensez-vous de mon trop long silence, surtout après les généreuses marques d'attachement que vous avez bien voulu me donner en janvier dernier? L'attribueriez-vous à de l'indifférence de ma part? votre amitié se serait-elle alarmée par la supposition de quelque malheur? Rassurez-vous, chers amis. De l'indifférence! oh! jamais ce sentiment n'aura d'accès dans mon cœur, quand il s'agira de la chère maison de Combrée; et je n'aurai jamais de souvenir plus consolant et plus doux que celui de ce pieux asile. Quant aux malheurs, ils s'offrent sous mille formes diverses et se renouvellent sans cesse dans les contrées que je parcours: j'ai vu les fléaux sévir, la mort frapper de nombreuses victimes autour de moi; plus d'une fois j'ai pâli à l'aspect des affreux ravages du choléra; mais le Dieu que je veux servir, m'a préservé; Marie, ma bonne mère, m'a couvert de son aile protectrice.

« Peut-être savez-vous déjà que ma consécration épiscopale a eu lieu le 29 juin dernier, sous les auspices des chefs et modèles des Evêques missionnaires, les bienheureux apôtres St. Pierre et St. Paul. Attendue

depuis longtemps , annoncée par deux journaux catholiques , et même par des journaux protestants , cette cérémonie avait attiré une foule immense de nos chrétiens de l'intérieur. J'ai eu la douce et rare consolation de voir réunis dans cette circonstance vingt-six de mes confrères , dont plusieurs venaient de près de quatre-vingts lieues. Sa Grandeur , Mgr l'Evêque catholique de Madras , avait eu la bonté de venir avec son grand-vicaire , élu lui-même nouvellement pour coadjuteur et vicaire apostolique de Haïderabad. Toutes les autorités , M. le gouverneur et M. le président de la cour royale en tête , enfin toutes les personnes notables de la ville , se sont empressées de répondre aux invitations de Mgr de Pondichéry , de sorte que notre belle cathédrale était pleine. Les néophytes indigènes de Pondichéry avaient orné de tapis et de verdure la rue qui conduit de notre maison à l'église ; la grande nef de ce vaste édifice était elle-même décorée de beaux lustres , joints ensemble par des guirandes de fleurs ; on eût cru être à la Fête-Dieu en France. A peine consacré Evêque , on m'en a fait remplir les fonctions , et sans désemparer , j'ai dû tonsurer un jeune Tamouler , élève de notre séminaire indigène. Le soir , après les Vêpres pontificales , les chefs chrétiens de la ville nous ont invités à un beau feu d'artifice , préparé à leurs frais dans la vaste cour qui s'étend devant l'église.

« Le jour de l'octave de ma consécration , il a fallu que mon indignité subit une ovation , dont le récit pourra vous édifier et peut-être aussi vous divertir. Près de Pondichéry est une bourgade chrétienne , où j'étais allé prêcher et confesser pendant le carême , et où j'avais fait faire la première communion aux enfants. Les bonnes gens de ce village , voulant me témoigner leur reconnaissance , m'avaient prié d'aller célébrer ma

première messe pontificale dans leur église. A mon apparition sur le territoire du hameau, une longue trompette annonce, par un son bruyant, mon arrivée à toute la population, qui était réunie en m'attendant, et soudain à ce bruit se mêle le tonnerre de l'artillerie. Outre cette décharge générale qui me salue de loin, vingt-deux autres pièces, placées sur le chemin de distance en distance jusqu'au village, font entendre aussi leurs détonations. J'oubliais de vous dire que ces canons sont de simples boîtes, ce qui sans doute diminuera un peu l'étonnement où vous jette tant de luxe et tant de fracas. Toutefois en voici bien d'autres. Bientôt il me faut descendre du palanquin qui m'a apporté, pour m'asseoir sur une magnifique chaise découverte, que six hommes élèvent sur leurs épaules, avec une religieuse gravité. Je m'installe donc de mon mieux sur mon trône portatif, et au moment où je m'assieds, voilà qu'une averse de fleurs vient pleuvoir sur moi. Cependant tout s'ébranle, et le cortège se met en marche sur une route jonchée de verdure, bordée de deux rangs d'arbres, et encombrée d'une foule de peuple, dans laquelle chrétiens, payens et musulmans sont confondus ensemble, tous ayant été attirés par le désir de voir le *jeune Evêque barbu*, dans ce grand jour de triomphe.

« Vous parlerai-je des musiciens ? car nous avons de la musique, non pas à l'européenne, mais dans le genre *pur indien*. C'était d'abord une grosse caisse, traînée sur une brouette à quatre roues, que deux hommes poussaient devant eux, tandis qu'un troisième, armé de deux masses, frappait à coups redoublés sur les flancs retentissants du bruyant cylindre. Suivait une intéressante collection de petits tambours et de tambourins de toute forme, de toute dimension, don-

nant chacun un son particulier , suivant que les artistes frappaient dessus avec des baguettes ou avec les doigts , ou avec la paume de la main , ou bien encore les frottaient avec le pouce. Puis venait la catégorie des trompettes , aussi variée que celle des tambours. Du reste , les compositeurs indigènes n'ont pas à faire , pour cette sorte d'instruments , grands frais d'harmonie ; exhaler , en soufflant , tout l'air de ses poumons , et faire le plus de vacarme possible , c'est tout l'art du trompette indien. Enfin , la marche du cortège musical était fermée par les luths , les hautbois , et certains instruments de basse qui chantent toujours sur la même intonation. Pour chef de cet orchestre singulier , je voyais un petit homme , qui avec ses doigts battait la mesure sur un petit tambour , marchait à reculons , sautait , gambadait , se frappait avec les talons d'une manière qui , en Europe , nous semblerait un peu incivile , et à force de pantomime , de grimaces , accompagnées de je ne sais quels mots , inspirait la joie et l'enthousiasme au cœur des musiciens et des spectateurs.

« Mais jusqu'ici vous n'avez vu que l'avant-garde. Après la musique apparaissait le drapeau du village , suivi d'une quarantaine de petits étendards en toiles peintes , etc , etc. Quelque burlesque que puisse vous paraître cette pompe , je vous assure pourtant qu'elle me semblait encore trop au-dessus de mon mérite personnel , et que , pour cette raison , elle me remplissait d'une confusion que j'aurais voulu cacher. Pour faire diversion à ce sentiment , je me mis à réciter mes petites heures , et trouvai ainsi le moyen de satisfaire ma piété , tout en laissant à nos chrétiens celui de goûter tout à leur aise le plaisir qu'ils trouvaient à me porter ainsi en triomphe , au milieu des gentils de leur connaissance.

« Un peu assourdi par les décharges des boîtes , et passablement fatigué de la chaleur , j'arrivai à l'église où je fus reçu par les prêtres qui m'avaient devancé. Cette église est un bel édifice voûté , et en forme de croix latine. Je la trouvai parée pour la circonstance à peu près comme celle de Pondichéry l'avait été pour la cérémonie de mon sacre , et immédiatement j'administrai le sacrement de Confirmation à une cinquantaine de personnes qui s'étaient préparées à le recevoir. Ce furent les prémices de mon épiscopat ! O mes amis ! priez pour que l'Esprit-Saint daigne toujours , à l'imposition de mes faibles mains , répandre sur les âmes l'abondance de ses dons précieux , pour que l'onction sainte , découlant de mon cœur et de mes lèvres , pénètre toujours profondément le cœur de ceux que je confirmerai.

« Le soir, après les Vêpres pontificalement célébrées, on m'a fait asseoir dans la cour du presbytère. Là , tous les hommes sont venus en bon ordre recevoir ma bénédiction et baiser mon anneau , en me présentant un bouquet. Quelques voix chantaient des couplets en langue tamoule, et de temps en temps on me jetait une poignée de fleurs. Enfin je suis reparti au son de la musique et des boîtes.

« Il vous sera facile , chers amis , de vous apercevoir que cette lettre est écrite au milieu du trouble et des distractions. En effet , dès le 9 juillet , j'ai quitté Pondichéry pour aller évangéliser près de cinq mille chrétiens dispersés dans les forêts et les montagnes qui commencent à cinq ou six lieues de la côte. Ces populations sont des plus pauvres et des plus abandonnées. Une grande partie des chrétiens de ces forêts vivent dans un tel dénuement, qu'il nous faut leur donner des vêtements et de la nourriture pour les jours qu'ils pas-

sent près de l'église. Mais n'importe! *Ma mission est d'évangéliser les pauvres* (1) ; *Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile à tous* (2). Il m'a été imposé ce fardeau de l'épiscopat que je redoutais et évitais autant qu'il m'était permis ; je le porterai désormais avec le courage et la joie qu'a dû m'inspirer la grâce du sacrement ; heureux mille fois si , en peu de temps , je puis fournir avec fruit la course qui m'a été assignée!

« Vous entretiendrai-je de mes besoins temporels ? Pondichéry étant le siège d'un Evêque depuis plus de soixante ans , on y trouve belles églises , vastes maisons , séminaire , bibliothèque de près de trois mille volumes (bien vieux , il est vrai) , enfin la plus grande partie des établissements nécessaires pour un chef-lieu de Mission. Dans le Maïssour , au contraire , presque rien de cela ; tout est à créer ; Dieu y pourvoira , je le sais , c'est son œuvre : *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet* (3). Néanmoins vous, mes amis, et vous âmes pieuses auxquelles cette lettre pourra être communiquée, vous m'aidez , je l'espère , à porter mon fardeau.

« Voici plus de dix jours que j'ai commencé cette lettre ; je vais la terminer enfin en vous saluant tous par vos noms chéris. Recevez donc mes affectueux compliments , cher Supérieur M^{***} , et croyez que je me ferai toujours un honneur d'avoir été élevé dans la maison que vous dirigez maintenant. Et vous , bon père de mon âme , cher et respectable M^{***} , pourrai-je jamais oublier que votre main paternelle cultiva les pieux désirs que vos bons exemples faisaient naître dans

(1) Luc. 4. 18.

(2) I Cor. 9. 16.

(3) Ps. 4. 23.

mon jeune cœur ? continuez-moi votre charité. Salut à vous tous, chers professeurs et maîtres....

« Et vous, chers élèves de Combrée, que notre aimable Sauveur et que la douce Marie bénissent et embellissent votre enfance, votre jeunesse ! Oh ! je connais, j'aime les lieux que vous habitez ; je vois d'ici ces doux et secrets sanctuaires que vous visitez et rendez témoins de votre tendre piété ; salut et bénédiction, chers petits amis.

« Agréé, M. le Supérieur, etc.

« † ETIENNE, *Evêque de Jussieu.* »

Lettre du même aux mêmes.

Maïssour, juillet 1846.

« CHERS SUPÉRIEUR ET AMIS,

« J'avais terminé la visite pastorale dont je crois vous avoir entretenus ; je revins donc à la fin de septembre, auprès de Mgr Bonnard, et j'eus alors la consolation de trouver quatre Missionnaires récemment arrivés. Après trois jours de repos, on me proposa d'aller prendre immédiatement la direction du nouveau Vicariat érigé par N. S. P. le Pape dans le Maïssour. Victime de l'obéissance, et déposant dans le sein de Dieu le poids de mes inquiétudes et le soin de mon avenir, je partis de Pondichéry, le 7 octobre, accompagné de l'un des confrères nouveaux.

« Je veux vous épargner le récit des réceptions brillantes que me firent les différentes chrétientés, sur mon passage. Hélas ! elles convenaient à ma mitre et à ma crosse, mais non au pauvre Missionnaire, qui, pour les porter, n'est ni plus grand, ni plus saint, ni plus

savant que vous ne l'avez connu. Dans cette persuasion, j'éprouvais au milieu de ces pompes une confusion que j'eusse voulu éviter à mon arrivée à Bengalour, chef-lieu actuel de mon Vicariat. Je m'arrêtai donc, le samedi soir, dans une bourgade assez voisine de la ville pour que j'eusse pu, le lendemain, à six heures du matin, arriver à l'improviste à l'église des indigènes. Inutile précaution ! Les Missionnaires de Bengalour avaient conspiré contre moi avec les simples fidèles ; on avait éclairé ma marche ; depuis huit jours, les chrétiens se tenaient prêts ; les rues étaient ornées ; je craignis d'affliger ce bon peuple, qui avait fait tant d'efforts pour recevoir honorablement son nouvel et premier Evêque ; je subis donc l'ovation.

« A l'un des angles d'une petite place peu distante de notre église, les protestants ont construit une jolie chapelle gothique. Pour attirer à eux ceux des indigènes que le hasard pousserait de ce côté, ils ont, admirez cette malicieuse adresse, placé au faite du monument une crosse et une mitre. Or ce fut précisément en face de ce temple, que se réunirent les flots d'une population immense de chrétiens, de gentils, de musulmans. A peine m'eut-on aperçu, qu'aussitôt se fit entendre le concert obligé de petits canons, de trompettes et de tambours. On rangea la procession en aussi bon ordre que pouvait le permettre la diversité d'instincts et d'habitudes de cette multitude empressée et curieuse, excitée en outre par la nouveauté du spectacle ; puis nous nous mimes en marche vers l'église. J'étais à pied ; tous voulaient me voir ; mais le pauvre petit Evêque était masqué et presque étouffé par la foule, et on n'apercevait guère que le haut de ma crosse. Cependant les Musulmans, m'a-t-on rapporté, admiraient ma mitre et ma longue barbe : « *C'est comme Moïse et*

Aaron » disaient-ils. Le dimanche suivant , je fis mon entrée à l'église des Européens. En cette circonstance , les braves Irlandais se montrèrent ce qu'ils sont partout, catholiques dévoués ; l'artillerie à cheval servit de garde d'honneur à la procession et autour de l'autel ; les hussards formaient la haie , le sabre à la main.

« A peine installé , je commençai aussitôt la visite pastorale de mon ancien district , Séringapatam , Maïssour et autres chrétientés. Là se trouvent deux Missionnaires nouveaux , qui ne parlent chacun qu'une des deux langues en usage parmi cette population mixte ; j'ai donc cru devoir joindre mes efforts aux leurs , pour renouveler ou entretenir ce qui a reçu une première culture. Cette fois les réceptions furent nocturnes , et surpassèrent en magnificence tout ce qui se fait par ici. Feux d'artifice de toute espèce, files de flambeaux pour remplacer le soleil , qui , aussi bien , était à cette époque insupportable durant le jour ; rien n'a été épargné. Je fis mon entrée à Maïssour dans une calèche envoyée du palais du roi , et conséquemment je ne courus pas risque , ce jour-là , d'être étouffé par la foule ; mais , en compensation, les chevaux de mon beau carrosse, effrayés par le bruit de la musique , par la vue des lances , des flambeaux et des fusées , se cabraient et bondissaient de manière à me faire désirer d'arriver au plus vite. Descendu de voiture au milieu d'une allée bordée de branches verdoyantes , je fus inondé d'une pluie de fleurs , à tel point que ma pauvre barbe devint méconnaissable et parut métamorphosée en un buisson fleuri.

« C'est ainsi que je suis rentré dans mes chères campagnes , où j'ai été accompagné , tantôt de deux prêtres , tantôt d'un seul. Je prêchais , je confessais , j'administrais les sacrements tout comme autrefois , avec cette seule différence que certaines cérémonies qui se

faisaient naguère en simple barrette , je les fais aujourd'hui la mitre en tête , ce qui n'est pas moins pesant. Dans cette excursion , le choléra m'a devancé ou accompagné partout ; mais Dieu , qui se plait à conserver en moi un ministre inutile , a daigné me préserver au milieu des chaleurs , cause trop ordinaire de cette maladie , et je n'ai eu que trois ou quatre jours de fièvre. C'est au retour de cette visite , qui a duré six mois , que je vous écris cette lettre.

« Je vais repartir incessamment pour Bengalour. Là au moins , croyez-vous , j'aurai quelque loisir ! Mes chers amis , prenez-vous donc ma nouvelle dignité pour une sincère ? Voici déjà deux mois que je vous fais concurrence , je suis professeur. Mais de quoi ? — De philosophie ? Vous n'y êtes pas. — De théologie ? Pas encore. — De mathématiques ? Vous en approchez , car je décris des lignes droites et des courbes ; je suis professeur d'A B C canara , ni plus , ni moins. Le Souverain Pontife veut que nous choissions ici des enfants en qui nous croirons remarquer de la vocation à l'état ecclésiastique , afin de les instruire et de les élever au sacerdoce. En conséquence , j'ai , dans ma dernière visite , recueilli une huitaine de jeunes Indiens , que je conduis à notre petit-séminaire de Bengalour. Mais je suis forcé de leur montrer d'abord à lire et à écrire leur langue ; car malheureusement leur esprit , comme celui de presque tous leurs petits compatriotes , est une table parfaitement rase , les maîtres dans ce pays étant ignorants , paresseux , et de plus très-rares. Quoi qu'il en soit , voici un spécimen de nos méthodes d'enseignement.

« Mes élèves sont partagés en deux divisions. Représentez-vous , sur le sable , les plus petits accroupis à peu près comme des tailleurs. L'index piqué dans le

sable , le professeur crie A , et trace un A , et les marmots de crier A , et de tracer un A , et ainsi de suite. Mais comme l'alphabet indien est très-complicqué , ce n'est pas une petite affaire , croyez-le bien , que d'en faire ainsi chanter et tracer tous les caractères.

« Dans la classe supérieure , vous trouvez déjà un notable changement. Là mes disciples ont une pose plus distinguée , et ressemblent aux visirs du divan. Chacun est muni d'une moitié de noix de coco, servant d'enerier , et, en guise de plume , d'un petit bout de roseau ou de bambou bien aiguisé. Ici le papier est rare, il est cher, et nous sommes pauvres ; mais les haies nous fournissent d'immenses lames ou tranches d'aloès ; bien frottées de sable et un peu desséchées, ces tranches remplacent le papier. Dans certains lieux , nous nous servons de planches noircies , sur lesquelles nous écrivons avec de la craie. Mais mon académie ambulante ne pourrait porter en route un pareil bagage. Dans beaucoup d'endroits où l'aloès manquera, nous y suppléerons par les feuilles d'un arbuste sauvage qui se trouve partout , et qui est, dit-on , le premier papier des enfants brahmes. Croiriez-vous que très-souvent ces petits Indiens savent , au bout de sept ou huit mois , lire et écrire assez couramment l'euro péen ? Bien plus , j'en ai vu qui , après un an d'études , m'expliquaient très-bien les quarante premiers chapitres de l'*Epitome historie sacre*.

« Après avoir donné mes soins aux petits enfants , je les donne à un jeune homme venu de la côte. Ce dernier comprend et traduit assez bien le latin ; mais il ne sait presque pas le canara. En lui faisant la classe , je sens pour lui le besoin d'un dictionnaire latin-canara , et canara-latin. Malheureusement cet ouvrage n'existe nulle part. J'aurais le désir de combler cette lacune , et

vraisemblablement, chers amis, vous apprendrez quelque jour, que j'aurai, moi aussi, tourmenté la presse. Déjà, dans l'intervalle des fonctions du saint ministère, et après avoir rempli mes obligations de professeur, j'ai traduit, du Tamoul, une grammaire jusqu'à la syntaxe. Je ne suis pas au bout, comme vous voyez, et j'espère bien, que vous ne m'accuserez pas de négligence si je ne vous écris pas plus souvent. Oh ! les jours sont trop courts, et le temps marche plus vite que nos desseins. Croiriez-vous que j'aurais presque envie de vivre encore quelques années, pour jeter les fondements de mon séminaire, et laisser à mes successeurs au moins les livres élémentaires propres à l'instruction d'un clergé indigène, qui devrait soutenir la religion et nous remplacer dans le cas où des révolutions viendraient à tarir la source des secours européens ?

« Nous allons avoir vingt-deux élèves, mais point de maison pour les loger. Ceux d'entr'eux qui sont déjà à Bengalour, couchent sur la terre humide, exposés à la pluie et aux vents : ces pauvres enfants tombent malades. Je viens d'envoyer deux voitures chargées de planches qui devront leur servir de lits. Nous avons bien un terrain que nous destinons à la construction de notre séminaire ; mais le fanatisme protestant, qui voit avec ombrage une troisième église catholique s'élever à Bengalour, s'oppose à notre projet, et, depuis six mois, nous ne savons pas trop où nous fonderons notre établissement. Cette année, la sécheresse a rendu le grain si rare et si cher, que j'ai été obligé d'envoyer de Maïssour quatre voitures de riz à mon monde. Nos élèves sont complètement à notre charge. Ici les peuples sont pauvres et peu accoutumés à contribuer aux frais du culte, encore moins à ceux de l'éducation de leurs enfants, qu'ils ne nous confient,

d'ailleurs, qu'à grand'peine, dans la persuasion où ils sont que le sacerdoce exige trop de lumières et trop de vertus, pour que jamais aucun des leurs puisse y atteindre.

« Vous le voyez, je désire établir dans le Maïssour un petit Combrée, et c'est à vous que je m'adresse pour cette pieuse fondation. Que vos cœurs s'émeuvent et qu'ils prient ! Les secours de la Propagation de la Foi, partagés entre tant de sociétés nouvelles, distribués à tant de nouveaux sièges, que Rome se hâte d'ériger partout, pour combattre le schisme et l'hérésie, se réduisent à bien peu pour chaque destination particulière ; les frais de passage pour tant de Missionnaires qui s'embarquent chaque année, absorbent une grande partie des allocations, et par là même l'entretien de tous ces prêtres devient très-précaire. Oh ! nous nous réduisons pourtant au plus strict nécessaire et à la vie du pauvre. Venez plutôt faire un voyage avec moi, pour en juger vous-mêmes.

« Voyons : il est dix heures ; il fait bien chaud ; ne vous en apercevez pas ; le soleil par ici est jaloux de notre enveloppe européenne, et il faut faire peau neuve à chaque voyage ; mais cela du moins n'oblige à aucun frais. Il est dix heures, et nous marchons depuis trois heures du matin ; la faim commence à se faire sentir ; nous dînerons sous un arbre, au bord d'un ruisseau ou d'un étang ; heureux si nous y trouvons de la bonne eau ; dans le cas contraire, nous la passerons à travers un linge. Un peu de riz, de l'eau poivrée, ou un consommé de petites lentilles du pays, fera notre dîner. Si vous avez quelque morceau de pain grillé depuis un ou deux mois, vous en ferez votre dessert. Le soir, abattus par la soif et la fatigue, vous trouverez un lit sur la terre recouverte d'une simple natte. Nos enfants du sémi-

naire ne suivent pas un autre régime, et telle est la vie de l'Evêque et du prêtre au Maïssour. Dans les lieux habités, on trouve quelques légumes, et, en certains endroits, du poisson; mais la viande est une rareté, et en manger pour la valeur d'un sou est un festin.

« Vive Jésus ! nous n'en demandons pas davantage. On ne vient pas dans les Missions pour y chercher les douceurs et l'abondance. Mais le peu qui nous est donné cesserait avec les secours de l'Europe : heureusement que la source en est intarissable comme la charité de nos frères, qui sont déjà depuis longtemps nos bienfaiteurs...

« Si ma bénédiction peut vous obtenir ce que mon cœur vous souhaite, je vous l'offre, bien-aimés confrères, ainsi qu'à tous vos chers élèves. Mais priez pour moi, priez pour mes petits séminaristes, les prémices du clergé canara, et croyez-moi toujours votre dévoué,

« † ETIENNE, *Evêque de Jassen.* »

VICARIAT APOSTOLIQUE DU COIMBATOUR.

Lettre de Mgr de Marion Brésillac, Evêque de Pruse, et Vicaire apostolique du Coïmbatour, à son Père.

Cottacemund, 28 décembre 1846.

« MON BIEN CHER PÈRE,

« Cette lettre qui sera mon étrenne du premier de l'an qui approche, je l'écris à côté d'une cheminée dont l'incommodé fumée, malgré les mille crevasses de ma misérable chaumière, m'empêche souvent d'ouvrir les yeux. — Une cheminée ! allez-vous dire, par le 11^{me}

degré de latitude ! la zone torride serait-elle donc en voie d'accommodement avec les glaces du pôle ? Eh ! bien , oui , une cheminée , car la bise souffle à ma porte , la gelée blanche du matin fait baisser la tête aux fèves en fleurs , elle fane la feuille des choux , roussit le gazon et les fraises , fait avorter l'espérance de l'imprudent pêcheur. — Pour le coup, direz-vous, voilà du mystère , car ces productions ne se trouvent pas dans l'Inde , du moins au sud de l'Himalaya ! — Tout cela cependant se trouve à Oottacamund. Qu'est-ce que ce nom-là, qu'on cherche en vain sur les anciennes cartes ? Avant de vous l'expliquer, que je vous raconte un petit voyage à l'Européenne que je viens de faire sous le ciel brûlant de l'Asie.

« Le 14 décembre , à deux heures du matin , nous quittâmes *Carmattampaty* , M. Paireau, missionnaire, et moi. J'étais en palanquin , et M. Paireau à cheval. Après un court repos au Bangalou (1) de Multepaleam , nous commençâmes à gravir la montagne des *Nilghéries*. On ne peut rien voir de plus enchanteur que la vallée dont nous suivions les détours. Des cours d'eau la sillonnent en tous sens, une infinité d'oiseaux au plumage éblouissant et au chant varié, dont pas un cependant n'a une belle voix, anime ces solitudes par la diversité de leur ramage ; à droite et à gauche l'œil se perd sur un fond imposant de verdure , mais la vue seule peut impunément s'y égarer , car la forêt est impénétrable , et le pied de l'homme n'a jamais foulé ses sentiers mystérieux , connus seulement des éléphants , des tigres et autres bêtes fauves. Plus loin ce sont des arbres séculaires affaissés sous le poids du temps, dont

(1) Gîte isolé où s'arrêtent les voyageurs. Quelquefois ce nom désigne aussi une maison de campagne.

les immenses branches décharnées sont chargées de lianes sans fin , qui tantôt recouvrent ces squelettes de leur verdure , tantôt laissent à nu leur masse vieillie , tandis qu'à leurs côtés s'élèvent des millions de tiges vigoureuses, que la puissance d'une végétation toujours active , secondée par l'abondance des eaux , par l'influence d'une fécondante chaleur , fait pousser de plusieurs pieds en quelques mois. En un mot , tout ce que l'imagination pourrait rassembler de merveilleux contrastes , pour en composer l'idéal d'un ravissant paysage , se trouve là réuni ; et ces beautés sont d'autant plus frappantes , qu'elles sont plus rares dans cette partie de l'Inde. Quand on les décrit aux élèves indigènes de nos collèges ou de nos séminaires, ils croient entendre des contes de fées.

« Le plus souvent d'épais brouillards se traînent sur les flancs de la montagne que nous gravissions ; ce jour-là le ciel était d'une parfaite pureté , et nous pouvions admirer à loisir les sites variés qui s'offraient à nous, et le travail de l'homme qui a su se tracer une large route à travers des rochers de granit et des forêts jusque-là impénétrables. Presque partout il a fallu tailler dans le roc , et ménager avec habileté le contour des collines, afin de rendre la pente praticable sans trop allonger le chemin. C'est ce que les ingénieurs anglais ont su faire sans recourir à des ponts et à des remblais.

« Que de réflexions , tantôt gaies , tantôt mêlées de tristesse , nous faisons , M. Paireau et moi , pendant cette délicieuse journée ! Voyez , disions-nous , ce superbe vallon sans culture , il suffirait de quelques bras pour élaguer les broussailles , pour abattre quelques arbres, et de brillantes moissons en tout genre le couvriraient. Que ne pouvons-nous, disions-nous encore, appeler en ces beaux lieux quelque colonie de ces religieux

cultivateurs qui ont transformé les forêts de la vieille Gaule en opulentes, mais souvent ingrates provinces; qui ont fertilisé l'Angleterre, l'Allemagne et tant d'autres contrées! comme un couvent de Trapistes serait bien placé dans ce fertile désert! Il nous semblait qu'à la suite de ces bons Pères, qui donneraient l'exemple de la perfection évangélique, viendrait la civilisation de ce pauvre peuple immobilisé dans son idolâtrie. Leur prédication muette ne pourrait qu'être efficace, leur genre de vie étant de ceux qui portent les Indiens à l'admiration. Ces exemples de pénitence, de frugalité, cette vie de *sannitassy* (1), qui aurait pour elle la pureté d'intention, fécondés par la prière et les mérites d'une mortification continuelle, porteraient, on n'en peut pas douter, des fruits plus abondants peut-être qu'on n'oserait l'attendre.

« Tout en bâtissant ces châteaux en Espagne, nous poursuivions notre ascension, toujours par un soleil éblouissant, au milieu du ramage varié de mille oiseaux, jaunes, bleus, verts, rouges, noirs, dont quelques-uns chantaient mieux que ceux que nous avons entendus le matin. Leur harmonieux concert était interrompu par le cri rauque du coq des bois, et le piaillage de la poule qui se hasardait à croiser la route au risque de se faire tuer par le chasseur de la troupe. Il en alla ainsi pour l'une d'elles, et pour plusieurs autres oiseaux, dont les uns furent abattus pour servir d'assaisonnement au riz du soir, les autres simplement pour que nous pussions admirer de plus près leur brillante et riche parure. De gros singes noirs furent plus heureux, aussi bien que de gros cerfs qui vinrent bramer à notre barbe, défiant les chevrotines de notre tireur.

(1) Sorte de Pénitents indiens.

« Cependant l'air devenait de plus en plus raréfié, plus vif, et notre poitrine se dilatait avec complaisance. Peu à peu la végétation changeait de nature : le palmier, le bananier, le tamarin faisaient place à d'autres arbres dont nos compagnons ne savaient plus les noms ; les oiseaux diminuaient de nombre et de beauté ; mais j'éprouvai je ne sais quoi de délicieux, en entendant le chant de l'allouette et le gazouillement d'innombrables hirondelles qui effleuraient d'une aile capricieuse la pelouse verdoyante, dont l'uniformité était çà et là entrecoupée par des touffes de bruyère. Oh ! que j'en cueillis avec plaisir les premiers brius qui furent à ma portée, car nous commençons à entrer en Europe ! Les épines qui bordaient le chemin n'étaient plus le maussade *calli*, c'était des framboisiers et des mûriers ; le gazon était jonché de fraisiers et de marguerites ; l'égantine, le bouillon blanc, le serpolet et une foule d'autres plantes de mon ancienne connaissance, dont j'étais un quart d'heure à retrouver le nom, me reportaient dans les riantes campagnes du Languedoc, où j'ai passé les plus belles années de ma vie ; le lendemain devait, sous ce point de vue, être plus intéressant encore.

« Nous étions au sommet des premières collines, et la nuit arrivant, nous pressâmes la marche pour atteindre le *Bangalou de Connour*, car il faisait froid. Il fallait voir nos pauvres *couli*, mes disciples, grelottants, engourdis, ne sachant de quel côté se tourner, ayant l'air de se demander ce que les Européens pouvaient venir chercher dans un lieu si détestable. M. Paireau, qui avait plusieurs fois fait ce voyage, et qui savait l'effet que produit sur les Indiens cette transition subite de température, avait ordonné à midi de faire cuire le riz pour le soir ; sans cette précaution, nous nous serions, je crois, couchés sans rien prendre. Un brouillard épais

couvrit bientôt le pays, et comme je donnais quelque ordre à mon *piou* pour le lendemain : Hélas ! me dit-il , nous sommes vivants aujourd'hui , mais demain le serons-nous ? puis , nous ayant apporté de l'eau à boire : Mettez-la sur le feu , nous dit-il , car elle fait tomber les dents. Nous nous mîmes à rire , et comme nous savourions au contraire cette fraîcheur, dont nous n'avions pas joui depuis longtemps , il nous regardait tout étonné. La chambre qu'on nous donna au *Bangalou* était munie d'une cheminée, chose indispensable dans les habitations de ces montagnes, et quoique le thermomètre ne descendit point , ce soir-là , au dessous de 10 à 12 degrés centigrades , nous nous récréâmes délicieusement auprès d'un bon feu.

« Dès que le soleil reparut, chacun le salua avec joie , essayant de ranimer , à sa bienfaisante chaleur , ses membres engourdis. Ce ne fut qu'une demi-heure après son lever que nous nous remîmes en marche. Nous avions encore à franchir des côtes fort rapides , mais non continuelles. Enfin nous arrivâmes paisiblement à notre chaumière d'*Oottacamund* , vers une heure de l'après-midi , et sans être attendus , car la lettre d'annonce n'était pas parvenue aux chrétiens. Maintenant , revenons à notre première question , qu'est-ce qu'*Oottacamund* ?

« Il est assez difficile d'y répondre ; je crois cependant qu'on peut en donner une idée , en disant que c'est l'amalgame le plus complet de tout ce qui existe dans le monde. Sous le rapport physique , on y trouve le chaud , le tempéré , le froid jusqu'à la glace ; des jours d'une admirable sérénité , et les épais brouillards d'*Albion* ; pas de neige , mais quelquefois des frimats qui blanchissent les collines. Les plantes de l'Europe y croissent à côté de plusieurs productions indigènes de

l'Inde , et les produits de tout l'univers affluent dans les bazars de ses riches marchands. La population se compose d'Anglais principalement, de Français, de Turcs, d'Arabes , de Juifs , d'Arméniens , sans compter les Indiens des quatre parties de la presqu'île, et les *Nilghéries*, peuple à demi sauvage et qui n'a aucun rapport avec les autres. Les Anglais y dominent sans se proclamer absolument les maîtres d'un pays qu'ils n'ont acquis que par l'occupation, mais qui, par le fait, devient de jour en jour leur propriété. A côté d'un beau temple protestant, où les diverses sectes dissidentes se réunissent, on voit un sanctuaire catholique, une église affectée au schisme de Goa, enfin les infâmes divinités que les peuples de l'Inde ont apportées avec eux. Les indigènes des montagnes n'ont pas de temple : ils prétendent que leurs ancêtres, en venant s'établir sur les monts, ont laissé leurs dieux dans la plaine ; tout leur culte se borne à quelques actes d'idolâtrie encore assez peu connus, car presque personne ne comprend leur langage.

« Il y a une trentaine d'années que les Anglais, ayant découvert par hasard l'admirable température de ces montagnes, y ont fait pratiquer de grandes routes ; sur plusieurs points des *Nilghéries*, ils ont bâti des *Bangalous*, maisons de campagne, où ils viennent respirer l'air de l'Europe, et, sous la salutaire influence d'un climat tempéré, refaire leur santé altérée par les chaleurs continuelles de la plaine. Le lieu principal qu'ils ont choisi pour séjour est *Oottacamund*. Là, ils ont réuni tout ce qu'on peut imaginer d'agréable à la vie. La ville se compose en ce moment de près de deux cents *Bangalous*, sans compter les habitations des Indiens, généralement au service des maîtres actuels de l'Inde. Chaque *Bangalou* est isolé, ayant son jardin, ses dépendances, et quelquefois son parc sur une étendue d'une

lieue et plus de diamètre. Ces résidences communiquent entre elles par des routes parfaitement entretenues, qui s'unissent à d'autres chemins uniquement consacrés au plaisir de la promenade. Un lac artificiel complète les ornements de ce paradis terrestre. Les voitures suspendues et autres, de toutes les formes, depuis l'élégant cabriolet, jusqu'à la masse quarrée trainée par les bœufs de l'ancien Mogol, les palanquins, les chevaux arabes et pégous, montés à l'anglaise par des ladys amazones, se croisent continuellement sur ces belles routes. Les costumes de tout genre, les habitudes les plus diverses s'y trouvent réunis. On peut ici vivre aussi *confortablement* qu'à Londres, mais tout y est fort cher. Les riches Anglais qui viennent prendre leurs ébats, y sèment à poignées un argent qui leur coûte si peu, et ne regrettent rien pour le luxe de la table, des équipages, de la chasse, etc. etc.

« Au milieu de cette vie excentrique, que faisons-nous, pauvres Missionnaires ? Hélas ! pas grand chose, et nous avons la douleur de voir notre sainte religion bien humiliée en ce lieu ! Nous y sommes cependant, car il faut qu'au sein des plus épaisses ténèbres, brille toujours au moins une petite lumière pour les élus.

« Pendant que les Anglais faisaient exécuter leurs grands travaux de communication entre les plaines du *Coïmbatour* et les *Nilghéries*, les troupes qu'ils employaient à cette œuvre comptaient dans leurs rangs plusieurs catholiques. Les nombreuses croix de bois qu'on voit encore le long de la route, sur la tombe de ceux qui ont succombé au travail ou au choléra qui fit de grands ravages parmi les ouvriers, l'attestent à tous les passants. Chaque année, un prêtre de la côte occidentale était envoyé dans le camp pour procurer les secours de son ministère à ceux qui les réclamaient. Ainsi la religion de

Jésus-Christ est montée sur ces hauteurs à côté de ceux qui prodiguaient leur or à des travaux uniquement destinés au bien-être de cette vie périssable. C'est là que je suis en ce moment, avec la douleur de voir mon petit troupeau, divisé par le schisme, recourir au prêtre syriaque qui n'a aucun pouvoir et qui ne veut pas se soumettre aux Bulles de Rome.

« Notre petite église est si pauvre, que plusieurs Anglais catholiques, et plusieurs *Topas* de haut parage, n'osent pas s'y présenter; quelquefois même ils succombent au respect humain et se font protestants. Oh! sans doute, ils auront un grand compte à rendre à Dieu, qu'ils n'auraient vraisemblablement pas reconnu dans l'étable de Bethléem! Que cela fait mal au cœur d'un Evêque! Je quitterai mes chrétiens des *Nilghéries* lundi prochain, 4 janvier, pour revenir à *Carmattampaty*, où plusieurs graves affaires appellent ma présence. Adieu, mon bien cher Père, aimez-moi comme je vous aime.

Le plus respectueux de vos enfants,
« † M. J. DE MARION BRÉSILLAC,
Evêque de Pruse. »

NOUVELLES ET DÉPART DE MISSIONNAIRES.

*Extrait d'une lettre du R. P. Nicolas de Barcelonne,
Préfet apostolique des Missionnaires Capucins de la
Mésopotamie.*

Mardin, 18 mars 1847.

« L'année dernière j'ai eu l'honneur de faire connaître au Conseil la conversion d'un Evêque Jacobite et d'un Vartabet Arménien de la ville d'Orfa. Maintenant

je me fais un devoir de vous annoncer que Mgr Etienne, Evêque Jacobite de Mardin, vient aussi de rentrer dans le sein de l'unité, et que le 27 février, en présence d'un grand concours de peuple, il a fait publiquement son abjuration dans notre église.

« Cette conversion a été un sujet d'étonnement pour tous, catholiques et jacobites; car Mgr Etienne avait été pendant longtemps le premier confident de son Patriarche et son Vicaire; de plus, il était le persécuteur le plus acharné de nos néophytes et l'ennemi personnel des Missionnaires. Tous les hérétiques vantaient son érudition, le mettant pour sa science au-dessus du Patriarche lui-même; aussi ne crois-je pas exagérer en affirmant que de tous les Evêques jacobites de ces contrées, aucun n'exerce autant d'influence sur les habitants des villes et des campagnes. La preuve en est dans la confusion des sectaires, dans l'anarchie complète où ils se trouvent depuis le jour de sa conversion. Depuis lors il a eu à soutenir bien des assauts que lui ont livrés ses ennemis. Une nuit même ils ont tenté de le tuer, prétextant pour se rendre maîtres de sa personne, que des hérétiques désireux de se convertir l'appelaient à une conférence. Mais leurs ruses ont été découvertes, et celui qui voulait l'assassiner a été obligé de venir lui demander pardon. Quelques-uns des plus obstinés, gagnés par ses instructions, ont déjà abjuré leurs erreurs, et deux Evêques lui ont écrit qu'ils voulaient imiter son exemple..... »

Cinq Prêtres du Séminaire des Missions-Etrangères se sont embarqués au Havre, le 15 avril dernier, pour l'Inde; ce sont: MM. Martin, du diocèse de Digne; Bruyère, du diocèse du Puy; Vanthier, du diocèse de

Besançon ; Bonjean et Boyer , tous deux du diocèse de Clermont.

Ce Numéro était sous presse quand nous avons appris que Mgr Verrolles , Evêque de Colomby , repartait pour la Chine , qu'il a déjà évangélisée pendant quinze ans : c'est donc à peine s'il nous reste assez d'espace pour transcrire ici quelques dates , propres à fixer nos souvenirs sur les travaux d'un Prélat si cher à tous les Associés. Simple Missionnaire en 1835 , il dirigeait le collège de *Mo-pin* dans les hautes montagnes du Thibet ; au mois de septembre 1840 il quittait le *Su-tchuen* pour aller , à l'extrémité orientale de l'empire chinois , prendre possession du nouveau Vicariat apostolique de la Mandchourie ; chemin faisant , il recevait au *Chan-si* la consécration épiscopale , et arrivait au milieu de son troupeau en mai 1841. Un séjour de plusieurs années dans ce pays à demi-sauvage , avait mis Sa Grandeur à même de faire une étude des mœurs et de la religion des Tartares-Mandchoux : nous avons publié en 1844 ses observations , qui sont du plus haut intérêt. Rappelé en Europe en 1845 , Mgr Verrolles s'y dévoua à une mission approuvée de Rome , celle de consacrer aux progrès de notre OÈuvre l'autorité de son caractère , de son expérience , et de son talent , en retraçant à ses compatriotes la détresse des chrétientés lointaines au milieu desquelles il a si longtemps vécu. Nous n'essayerons pas de dire avec quel succès l'Evêque-missionnaire a rempli ce genre d'apostolat. Tous ceux qui ont eu comme nous le bonheur de l'entendre , garderont un précieux souvenir de sa parole et de sa sainteté , et nous , membres d'une Association qu'il a si puissamment servie , nous lui conserverons dans notre reconnaissance la place qui convient à un de nos plus illustres bienfaiteurs.

MISSIONS DE LA CORÉE.

Lettre de M. Ferreol , Evêque de Belline , Vicaire apostolique de la Corée , à M. Barran , Directeur au Séminaire des Missions-Étrangères.

Souritsi-Kol , vallée de la province de *Ishongtseng* ,
3 novembre 1846.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ,

« Encore des Martyrs cette année, et d'illustres Martyrs ! Depuis sa fondation, l'Eglise de Jésus-Christ n'a cessé d'offrir à son divin époux de généreux enfants, qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau : c'est là un de ses glorieux privilèges, celui qui la distingue avec plus d'éclat des sectes qui, en se séparant de son sein, ont perdu les traditions de la croix et l'amour des sacrifices.

« Nous administrions en paix les chrétiens de Corée, lorsque l'ennemi est venu nous déclarer la guerre. Dans le combat il y a eu des vaincus et des vainqueurs ; à la tête de ces derniers se trouve André *Kim*, prêtre indigène, et seul homme capable que j'eusse sous la main. Je l'avais envoyé sur les côtes de la province de *Hoang-hai*, où chaque année, au printemps, viennent en grand

nombre des barques chinoises pour la pêche. Il devait visiter ces lieux et examiner s'il y aurait moyen d'établir avec les Chinois un lien de communication, pour le port des lettres et l'introduction de nos confrères. Sa mission était heureusement remplie, lorsqu'un accident imprévu l'a fait prendre. Voici comment il raconte lui-même son arrestation et une partie des tourments qu'il a endurés, avant de courber sa tête sous le glaive. L'original de cette lettre était en latin.

De la prison , le 26 août 1846.

« MONSEIGNEUR ,

« Votre Grandeur aura su tout ce qui s'est passé dans la capitale depuis notre séparation. Les préparatifs de notre voyage étant achevés , nous levâmes l'ancre , et poussés par un vent favorable , nous arrivâmes heureusement dans la mer *Yenpieng* , alors couverte d'une multitude de barques de pêcheurs. Mes gens achetèrent du poisson et se rendirent , pour le revendre , dans le port de l'île *Suncy*. N'y trouvant aucun acheteur , ils le déposèrent à terre avec un matelot chargé de le saler , et de là , continuant notre route , nous doublâmes les îles *Mayap* , *Thetsinmok* , *Solseng* , *Taitseng* , et nous vîmes mouiller près de *Pelintao*. Je vis dans ces parages une centaine de jonques du *Chantong* , occupées à la pêche ; elles approchaient assez près du rivage , mais l'équipage ne pouvait descendre à terre. Sur les hauteurs de la côte et sur le sommet des montagnes étaient en sentinelle des soldats qui les observaient. La curiosité attirait auprès des Chinois une foule de Coréens des îles voisines. Je me rendis moi-même de nuit auprès

d'eux , et je pus avoir un entretien avec le patron d'une barque. Je lui confiai les lettres de Votre Grandeur, j'en écrivis quelques-unes adressées à MM. Berneux, Maître et Libois , et à deux chrétiens de la Chine ; je joignis à cet envoi deux cartes de la Corée avec la description des îles , rochers et autres accidens remarquables de la côte de *Hoang-hai*. Cet endroit me paraît très-favorable pour l'introduction des Missionnaires et la transmission des lettres , pourvu toutefois qu'on use avec précaution de l'intermédiaire des Chinois.

« Après avoir exécuté vos ordres, Monseigneur, nous repartîmes et nous rentrâmes dans le port de *Suney*. Jusque-là mon voyage s'était effectué sous d'heureux auspices, et j'en attendais une fin meilleure. Mais voilà qu'un jour, le mandarin, escorté de ses gens, vient à notre barque et demande à s'en servir pour écarter de la côte les jonques chinoises. En Corée, la loi ne permet pas de requérir les barques des nobles pour des corvées publiques. Or, parmi le peuple, on m'avait fait passer pour un *janpan* (noble du pays) de haut parage, et en acquiesçant au vœu du mandarin, je devais perdre ma considération, ce qui eût nui à nos futures expéditions. Je répondis donc que ma barque était à mon usage, et que je ne pouvais la céder. Les satellites m'accablèrent d'injures et, en se retirant, emmenèrent mon pilote ; le soir, ils revinrent encore s'emparer du second matelot, qu'ils conduisirent aussi à la préfecture. On fit à ces deux hommes plusieurs questions à mon sujet, et leurs réponses éveillèrent de graves soupçons sur mon compte. Là dessus les satellites tinrent conseil et dirent :
 « Nous sommes trente : si cet individu est véritablement noble, nous ne périrons pas tous pour l'avoir
 « arrêté, on en mettra un ou deux à mort, et les autres vivront ; allons donc nous saisir de sa personne. »

« Ils vinrent, en effet, la nuit suivante, accompagnés de plusieurs femmes, se ruèrent sur moi en furibonds, me prirent par les cheveux, dont ils m'arrachèrent une partie, me lièrent avec une corde, et du pied, du poing, du bâton m'accablèrent de coups. Pendant ce temps et à la faveur des ténèbres, ceux des matelots qui restaient, se glissèrent dans le canot et s'enfuirent à force de rames.

« Arrivés sur le rivage, les satellites me dépouillèrent de mes habits, et après m'avoir garrotté et frappé de nouveau avec dérision, me trainèrent devant le tribunal où s'était assemblée une foule de curieux. Le mandarin me dit : « Êtes-vous chrétien ? — Oui, je le suis, lui répondis-je — Pourquoi, contre les ordres du souverain, pratiquez-vous cette religion ? Renoncez-y. — Je pratique ma religion, parce qu'elle est vraie; elle m'apprend à honorer Dieu, et me conduit à une félicité éternelle; quant à l'apostasie, j'en ignore même le nom. » La bastonnade me fut aussitôt donnée pour cette réponse. Le juge reprit : « Si vous n'apostasiez, je vais vous faire expirer sous les coups. — Comme il vous plaira; mais je n'abandonnerai jamais mon Dieu. Voulez-vous entendre les vérités de ma Religion ? Écoutez : le Dieu que j'adore est le créateur du ciel et de la terre, des hommes et de tout ce qui existe; il punit le crime, il récompense la vertu; d'où il suit que l'intérêt comme le devoir de tout homme est de lui rendre hommage. Pour moi, mandarin, je vous remercie de me faire subir des tourments pour son amour; que mon Dieu vous récompense de ce bienfait en vous faisant monter à de plus hautes dignités! » A ces paroles, le mandarin se prit à rire avec toute l'assemblée. On m'apporta ensuite une cangue longue de huit pieds; je la saisis

aussitôt et me la passai moi-même au cou , aux grands éclats de rire de tout le prétoire. Puis on me jeta en prison avec les deux matelots , qui déjà avaient apostasié. J'avais les mains , les pieds , le cou et les reins liés de telle sorte , que je ne pouvais ni marcher , ni m'asseoir , ni m'étendre. J'étais , en outre , oppressé par la foule des curieux qui assiégeaient mon cachot. Une partie de la nuit se passa pour moi à leur prêcher la Religion : ils m'écoutaient avec intérêt et m'interrompaient parfois pour me dire qu'ils embrasseraient volontiers l'Évangile , s'il n'était proscrit par le roi.

« Les satellites , ayant trouvé dans mon sac des objets de Chine , crurent que j'étais de ce pays ; ils en informèrent le mandarin , qui me fit comparaitre devant lui , et me demanda si j'étais Chinois. « Non , répondis-je , je suis Coréen. » N'ajoutant pas foi à mes paroles , il me dit : « Dans quelle province de la Chine êtes-vous né ? — J'ai été élevé à Macao , dans la province de « *Koang-tong* ; je suis chrétien ; l'amour de ma patrie , « et le désir d'y propager la foi , m'ont ramené dans « mon île natale. »

« Cinq jours s'étaient écoulés depuis cet interrogatoire , lorsqu'un officier à la tête d'un grand nombre de satellites , me tira de ma prison et me conduisit à *Hait-su* , métropole de la province. Le gouverneur me fit une multitude de questions sur la religion. Je saisis avec empressement l'occasion d'annoncer l'Évangile , et je lui parlai de l'immortalité de l'âme , de l'enfer , du paradis , de l'existence de Dieu et de la nécessité de l'adorer pour être heureux après la mort. Lui et ses gens me répondirent : « Ce que vous dites là est bon et raisonnable ; mais le roi ne permet pas d'être chrétien. » On m'interrogea ensuite sur bien des choses qui auraient pu compromettre les néophytes et la Mission :

je me gardai de rien répondre. » Si vous ne nous dites la « vérité, reprirent les juges d'un ton irrité et menaçant, « nous vous tourmenterons par divers supplices. — « Faites ce que vous voudrez. » Et courant vers les instruments de torture, je les saisis et les jetai aux pieds du gouverneur, en lui disant : « Me voilà tout prêt, « frappez, je ne crains pas vos tourments. » Les serviteurs du mandarin s'approchèrent de moi et me dirent : « C'est la coutume que toute personne, en parlant au gouverneur, s'appelle *So-in* (petit homme). — « Que me dites-vous là ? Je suis grand, puisque je suis « chrétien ; je ne connais pas l'expression dont vous me « parlez. »

« Quelques jours après, le gouverneur me fit comparaître de nouveau, et m'accabla de questions sur la Chine ; quelquefois il me parlait par interprète pour savoir si réellement j'étais Chinois, et il finit par m'ordonner d'apostasier. Je haussai les épaules, et je souris en signe de pitié. Les deux chrétiens pris avec moi, vaincus par l'atrocité de la torture, dénoncèrent la maison que j'habitais à la capitale, trahirent Thomas *Ly*, serviteur de Votre Grandeur, Matthieu son frère et quelques autres ; ils avouèrent que j'avais communiqué avec les jonques chinoises, et que j'avais remis des lettres à l'une d'entre elles. Aussitôt un escadron de satellites fut dirigé vers les jonques, et en rapporta les lettres au gouverneur.

« On nous gardait avec une grande sévérité, placés chacun dans une prison séparée, où quatre soldats veillaient jour et nuit sur nous ; nous avions des chaînes aux pieds et aux mains, et la cangue au cou ; une longue corde était attachée à nos reins, et trois hommes la tenaient par le bout chaque fois que nous franchissions le seuil du cachot. Je vous laisse à penser quelles misères

j'eus à supporter. Les soldats, voyant sur ma poitrine cinq cicatrices, laissées par des sangsues qu'on m'avait appliquées dans une maladie à Macao, disaient que c'était la constellation de la grande ourse, et se divertissaient par mille autres plaisanteries.

« Dès que le roi sut notre arrestation, il envoya des satellites pour nous conduire à la capitale : on lui avait annoncé que j'étais Chinois. Pendant la route nous étions liés comme dans la prison ; de plus nous avions les bras garrottés d'une corde rouge, comme c'est la coutume pour les grands criminels, et la tête couverte d'un sac de toile noire. Chemin faisant, nous eûmes à supporter de grandes fatigues ; la foule nous obsédait de sa curiosité importune, car je passais à ses yeux pour étranger ; on montait sur les arbres et sur les maisons pour me voir passer. Arrivés à *Seoul*, nous fûmes jetés dans la prison des voleurs. Le jour suivant je comparus devant les juges. Ils me demandèrent de quel pays j'étais. « Je suis Coréen, leur répondis-je, j'ai été élevé en « Chine. » On fit venir des interprètes de langue chinoise pour s'entretenir avec moi et s'assurer de l'exactitude de mes aveux.

« Je sentis bientôt la nécessité d'en faire de plus explicites. Dans la persécution de 1839, le traître qui s'était fait notre dénonciateur, avait déclaré que trois jeunes coréens avaient été envoyés à Macao pour y étudier la langue des Européens ; divers indices me signalaient comme étant de ce nombre ; je ne pouvais donc rester longtemps inconnu. Ainsi je déclarai aux juges que j'étais *André Kim*, l'un de ces trois jeunes gens, et je leur racontai tout ce que j'avais eu à souffrir pour rentrer dans ma patrie. A ce récit, les juges émus dirent avec les spectateurs : « Pauvre jeune homme ! il est dans les travaux depuis l'enfance. » Ils ne m'en ordonnèrent pas

moins de me conformer aux ordres du roi en apostasiant.
 « Au-dessus du roi, leur répondis-je, est un Dieu qui
 « m'ordonne de l'adorer ; le renier est un crime que
 « l'ordre du prince ne justifierait point. » Sommé par
 eux de dénoncer les chrétiens, je leur opposai les de-
 voirs de la charité et le commandement de Dieu, qui
 nous ordonne d'aimer le prochain et non de le trahir.

« Des personnes, l'interrogatoire passa aux doctri-
 nes. J'exposai au long notre foi sur l'existence et l'unité
 de Dieu, sur la création, l'immortalité de l'âme et l'en-
 fer, sur la nécessité de rendre un culte à l'auteur de
 toute chose et sur la fausseté des superstitions payennes.
 Quand j'eus fini de parler, les juges me répondirent :
 « Votre religion est bonne, mais la nôtre l'est aussi ; c'est
 « pourquoi nous la pratiquons. — Si dans votre opi-
 « nion il en est ainsi, repartis-je, vous devez donc nous
 « laisser tranquilles et vivre en paix avec nous. Mais
 « loin de là, vous nous persécutez, vous nous traitez
 « plus cruellement que les derniers criminels. Com-
 « ment pouvez-vous avouer que notre Religion est
 « bonne, et en même temps la poursuivre comme une
 « doctrine abominable ! N'est-ce pas vous mettre en
 « contradiction avec vous-mêmes ? » Ils rirent niaisement à ma réponse, comme pour me faire entendre que la force dispensait de raisonner.

« On m'apporta alors les lettres et les cartes saisies
 entre les mains des pêcheurs chinois. Les juges me don-
 nèrent à traduire ce qui était en caractères européens,
 et je leur interprétei les passages qui pouvaient être con-
 nus sans danger pour la mission. Aux questions qu'ils
 me firent sur MM. Berneux, Maistre et Libois, dont
 les noms étaient cités dans la correspondance, je répon-
 dis que c'étaient des lettrés en Chine. Survint une autre
 difficulté dont je me tirai moins aisément. Il était facile

de reconnaître une différence entre les lettres de Votre Grandeur et les miennes ; les mandarins l'ayant remarquée, me demandèrent qui les avait écrites. Je leur dis en général que l'écriture n'était pas toujours la même, quoique tracée par la même main, qu'elle pouvait varier avec la plume dont on se servait : « Je vais vous montrer, ajoutai-je, comment dans les caractères européens une même personne peut écrire diversement. » Alors, taillant une plume très-fin, j'écrivis quelques lignes en lettres très-petites ; puis en coupant le bec, je formai des lettres plus grosses. « Vous le voyez, leur dis-je, ces caractères ne sont pas les mêmes. » Cela les satisfit, et ils n'insistèrent pas davantage sur l'article des lettres. Vous concevez, Monseigneur, que nos lettrés de Corée ne sont pas à la hauteur des savants d'Europe.

« Les chrétiens pris avec moi n'ont encore subi aucun tourment dans la capitale. Nous ne pouvons avoir entre nous aucune communication. Sur dix néophytes qui partagent ma geôle, quatre ont apostasié ; trois d'entre eux se repentent de leur faiblesse. Mathias *Ly*, qui avait été lâche en 1839, se montre aujourd'hui plein de courage, et veut mourir martyr. Son exemple est imité par mon pilote et par Pierre *Nam*, qui avait naguère scandalisé les fidèles. Nous ignorons le moment où l'on nous conduira à la mort : pleins de confiance en la miséricorde du Seigneur Jésus, nous espérons qu'il nous donnera la force de confesser son Saint Nom jusqu'à la dernière heure. Je prie Votre Grandeur et M. Daveluy de rester cachés jusqu'après mon supplice.

« Le juge m'annonce que trois navires de guerre, qu'il croit français, ont mouillé près de l'île *Oienta*. Ils viennent, me dit-il, par l'ordre de l'empereur de France, et leur apparition présage de grands malheurs à la Corée ; deux de ces vaisseaux sont repartis en assu-

rant qu'ils reviendraient l'année prochaine; le troisième est encore dans la mer de Corée. Le gouvernement paraît terrifié : il se rappelle la mort de vos trois compatriotes martyrisés en 1839. On me demande souvent si je sais le motif qui amène ces navires sur nos côtes. Je réponds que je n'en sais rien ; qu'au reste il n'y a pas à s'en alarmer, parce que les Français ne font aucun mal sans raison ; mais que dans le cas où la France serait offensée, elle déploierait une puissance égale à sa justice. Les mandarins paraissent y ajouter foi ; cependant ils m'objectent qu'ils ont tué trois Français et qu'ils n'ont reçu aucun châtement.

« On m'a donné à traduire une Mappemonde anglaise ; j'en ai fait deux copies, dont l'une est destinée pour le roi. En ce moment je suis occupé à composer, par ordre des ministres, un petit abrégé de géographie. Ils me prennent pour un savant de première classe. Pauvres gens !

« Je recommande à Votre Grandeur ma mère Ursule. Après une absence de dix ans, il lui a été donné de revoir son fils quelques jours, et il lui est enlevé presqu'aussitôt. Veuillez bien, je vous prie, la consoler dans sa douleur.

« Prosterné en esprit au pied de Votre Grandeur, je salue pour la dernière fois mon bien-aimé Père et Révérendissime Evêque. Je salue de même Mgr de Besi : mes hommages très-respectueux à M. Daveluy. Au revoir dans le ciel !

« ANDRÉ KIM,
Prêtre, prisonnier de Jésus-Christ. »

« André Kim fut traité en ennemi de l'état, et immolé de la même manière que Mgr Imbert et MM. Chas-

tan et Maubant. Le 16 septembre, une compagnie de soldats, le mousquet sur l'épaule, se rendit sur le lieu de l'exécution, situé sur les bords du fleuve, à une lieue de la capitale. Un instant après, une décharge de fusils et le son de la trompette annoncèrent l'arrivée d'un grand mandarin militaire au milieu d'eux. Pendant ce temps le prisonnier était extrait de sa prison. Une chaise à porteurs avait été grossièrement préparée : c'étaient deux longs bâtons, au milieu desquels on avait tressé un siège de paille. On y fit asseoir André *Kim*, les mains attachées derrière le dos, et au milieu de la foule on le conduisit au champ du triomphe.

« Les soldats avaient planté dans le sable une pique, au sommet de laquelle flottait un étendard, et s'étaient rangés en cercle tout autour. Ils ouvrirent le cercle et y reçurent le prisonnier. Le mandarin lui lut sa sentence ; elle portait qu'il était condamné à mort pour avoir communiqué avec les étrangers. André *Kim* s'écria d'une voix forte : « Je suis à ma dernière heure, écoutez-moi attentivement. Si j'ai communiqué avec les étrangers, c'est pour ma Religion, c'est pour mon Dieu ; c'est pour lui que je meurs. Une vie immortelle va commencer pour moi. Faites-vous chrétiens, si vous voulez être heureux après la mort, car Dieu réserve des châtimens éternels à ceux qui l'auront méconnu. »

« Ayant dit ces paroles, il se laissa dépouiller d'une partie de ses vêtements ; on perça ses oreilles chacune d'une flèche qu'on y laissa suspendue ; on jeta de l'eau sur sa figure, et par dessus une poignée de chaux. Puis deux hommes passant un bâton sous ses bras, le prirent sur leurs épaules et le promenèrent rapidement, jusqu'à trois fois, autour du cercle ; après quoi ils le firent agenouiller, attachèrent une corde à sa chevelure, et la passant par un trou pratiqué à la pique qui servait

de potence , la tirèrent par le bout et tinrent sa tête élevée. Pendant ces préparatifs, le martyr n'avait rien perdu de son calme. « De cette manière suis-je placé comme il faut, disait-il à ses bourreaux? Pourrez-vous frapper à votre aise? — Non, tournez-vous comme cela. Voilà qui est bien. — Frappez, je suis prêt. »

« Une douzaine de soldats armés de leur sabre et simulant un combat, voltigent autour d'André et en passant frappent sur le cou du martyr. La tête ne se détache qu'au huitième coup. Un satellite la place sur une petite table et la présente au mandarin, qui s'en retourne avertir la cour de l'exécution. Suivant les lois du royaume, les corps des criminels doivent demeurer sur le lieu du supplice l'espace de trois jours; ce terme écoulé, leurs proches ont la liberté de les ensevelir. Les restes d'André *Kim* ont été inhumés dans l'endroit même où il a été mis à mort. Des satellites font sentinelle tout auprès, et je n'ai pu encore les faire enlever pour leur donner une sépulture plus convenable.

« Vous concevez aisément, monsieur et cher confrère, combien la perte de ce jeune prêtre indigène m'a été cruelle : je l'aimais comme un père aime son fils; son bonheur seul peut me consoler de ne l'avoir plus. C'est le premier de sa nation, et le seul jusqu'à présent, qui ait été élevé au sacerdoce. Il avait puisé dans son éducation cléricale des idées qui le mettaient bien au-dessus de ses compatriotes. Une foi vive, une piété franche et sincère, une facilité d'élocution étonnante lui attiraient de prime abord le respect et l'amour des chrétiens. Dans l'exercice du saint ministère, il avait surpassé nos espérances, et quelques années de pratique en auraient fait un prêtre très-capable : à peine eût-on pu s'apercevoir de son origine coréenne. On pou-

vait lui confier toute sorte d'affaires ; son caractère , ses manières et ses connaissances lui en assuraient le succès. Dans l'état actuel où se trouve la Mission , sa perte devient un malheur immense et presque irréparable. Une courte notice sur sa vie vous en dira plus que nos regrets et nos éloges.

« André *Kim* naquit au mois d'août de l'année 1821, dans la province de *Tshong-tsheng*. S'il faut en croire la tradition , sa famille descendait d'un ancien roi qui régnait dans le midi de la Corée , alors que le pays était divisé en un grand nombre de petits états. Malgré cette illustre origine , elle n'en est pas moins aujourd'hui sans considération dans le royaume. Ceci n'a rien d'étonnant , puisque la dynastie actuelle , qui compte à peine quatre cents ans d'existence, voit plusieurs de ses membres rangés dans la basse classe, voire dans celle des esclaves. Ces enfants déshérités ne sont pas censés appartenir à la souche royale.

« La famille *Kim* a un autre mérite aux yeux de la postérité , celui d'avoir donné à l'Eglise beaucoup de martyrs. Par elle André fut formé à la piété dès l'enfance. M. Maubant , à son arrivée en Corée trouvant en lui une intelligence précoce , le prit à sa suite , et , en 1836 , l'envoya à Macao avec deux autres jeunes gens pour y étudier le latin. Là , placé sous la conduite d'excellents maîtres , il fit des progrès également rapides dans la science et la vertu. En 1842 et sur la fin de la guerre anglo-chinoise , M. Libois , acquiesçant au désir de M. l'amiral Cécile qui avait manifesté l'intention de visiter les côtes de la Corée , lui céda le jeune André pour lui servir d'interprète dans ses rapports avec la Chine. Dans cette position , ses idées grandirent, son caractère prit de l'assurance ; peu à peu une grande intrépidité se développa dans son âme , et le disposa à

remplir les vues que la Providence avait sur son avenir. Dès lors les expéditions hasardeuses, loin de l'effrayer, ranimaient son courage.

« Le navire français ne put cette année se rendre en Corée. André, trompé dans son attente, résolut d'y pénétrer par une autre voie ; il s'embarqua sur une jonque chinoise et fit voile vers le *Leaotong*, en compagnie de deux Missionnaires. C'était l'époque où l'ambassade coréenne se rend à Péking : il fut envoyé à *Pien-Men* pour voir s'il pourrait, à l'aide de quelqu'un des délégués, renouer la correspondance interrompue depuis trois ans. Il arriva trop tard ; l'ambassade était déjà entrée en Chine ; il la rencontra en route. Après avoir examiné quelque temps s'il reconnaîtrait un néophyte parmi ceux qui la composaient, voyant un jeune homme seul et un peu éloigné de la suite, il eut la hardiesse de lui demander s'il était chrétien ; il tomba juste, ce jeune homme était le courrier qui nous apportait des nouvelles. André l'engagea à retourner sur ses pas et à l'introduire en Corée. En vain celui-ci lui représenta que seul, sans habits convenables, il ne pouvait accomplir le voyage sans être reconnu : notre jeune élève, ne consultant que son intrépidité, partit contre l'avis de son compatriote.

« Dans le désert qui sépare la presqu'île de l'empire, il façonna ses vêtements à la manière des Coréens, et se présenta, déguisé en mendiant, à la frontière, qu'il passa à la suite d'une quinzaine de personnes sans qu'on lui demandât son passeport à la douane. Il s'avança toute une journée dans l'intérieur du pays ; mais, à la première auberge, son langage, son accoutrement et sa chevelure le trahirent. Il lui fallut rebrousser chemin. Le jour il se cachait dans les montagnes couvertes de neige, la nuit il cheminait à l'aventure. Depuis trois

jours qu'il était rentré dans le désert, il n'avait pris aucun aliment : n'en pouvant plus de fatigue et de sommeil, il s'étendit sur la neige et voulut goûter un peu de repos. Le froid était glaçant, et la nuit sombre; à peine s'était-il endormi, qu'il fut éveillé par une voix qui lui disait : « Lève-toi et marche. » Et en même temps il crut voir une ombre qui lui indiquait la route au milieu des ténèbres. En me racontant ce fait, il ajoutait : « Je pris
« cette voix et ce fantôme pour un effet de mon ima-
« gination exaltée par un jeûne de trois jours et par
« l'horreur de la solitude. Toutefois ils me furent très-
« utiles, car probablement j'aurais été gelé, et je me
« serais éveillé dans l'autre monde. »

« De retour à *Pien-Men*, il courut de nouveaux dangers ; ses vêtements n'avaient plus ni la forme coréenne, ni la forme chinoise ; ses pieds glacés ne pouvaient le soutenir ; ses lèvres enflées par le froid ne lui permettaient de prononcer que des mots inarticulés. On voulut le saisir et le livrer au mandarin ; sa présence d'esprit, ou plutôt la Providence le sauva.

« Au commencement de 1844, je l'envoyai à la frontière septentrionale de la Corée, pour essayer d'ouvrir cette voie aux Missionnaires. Son voyage fut de deux mois, à travers les vastes forêts de la Mandchourie, et au milieu des glaces et des neiges. Une course si périlleuse ne fut pas sans succès ; il rencontra des chrétiens et convint avec eux qu'il viendrait des guides à *Pien-Men*, à la fin de l'année, pour introduire chez eux le Vicaire apostolique. A l'époque fixée, je le conduisis avec moi au rendez-vous, dans l'espérance de pénétrer tous deux ensemble dans la Mission. De sept courriers venus à notre rencontre, trois seulement avaient pu franchir la frontière, et ce fut pour déclarer impraticable l'introduction d'un Européen, tant le danger leur paraissait

imminent. Je les forçai du moins d'emmener André , alors diaere , avec ordre à celui-ci d'équiper une barque dans sa patrie, et de se rendre à *Chang-hai* , où j'allais l'attendre. Pendant la nuit ii se glissa entre deux postes de douane , comme il avait fait deux ans auparavant , et devança les courriers au lieu du rendez-vous. Soutenu par une foi vive et une grande confiance en Marie , il supporta toutes les fatigues de ces voyages avec une héroïque patience.

« On sait qu'arrivé à *Seoul*, capitale de la Corée, il se procura promptement une barque , ramassa quelques laboureurs chrétiens qu'il improvisa matelots , et sans communiquer son dessein à son équipage, il eut l'audace de s'embarquer sur un frêle esquif, pour traverser une mer inconnue. Dieu voulut l'éprouver encore ; le mauvais temps le força plusieurs fois de rentrer au port, et quand il fut en pleine mer il éprouva une tempête violente ; les mâts furent brisés et une partie des effets et des vivres jetés à l'eau. La Providence , de laquelle seule il espérait son salut , lui fit rencontrer une jonque chinoise , qui consentit à remorquer sa barque jusqu'à *Chang-hai*. Là , il fut ordonné prêtre , et deux mois plus tard , en déposant sur le rivage de la Corée deux Missionnaires européens , il accomplissait généreusement la mission qu'il avait reçue d'en haut : Dieu l'en a récompensé en l'appelant à lui par la mort la plus glorieuse.

« Après l'exécution d'André *Kim*, il restait encore en prison huit généreux confesseurs, qui n'avaient pas voulu acheter leur liberté au prix d'une apostasie. Le 19 septembre dernier, jour de la septième lune coréenne, le roi donna ordre de terminer leur cause en les mettant à mort. Charles *Hiem*, le principal d'entre eux , eut la tête tranchée de la même manière qu'André *Kim* ; il

reçut dix coups de sabre ; les sept autres furent étranglés dans la prison , après avoir été presque assommés sous les coups d'une énorme planche. Vous verrez dans les Actes des martyrs de 1839 la description de cet horrible supplice (1). Aussi quand on leur passa la corde au cou , n'avaient-ils plus qu'un souffle de vie. Je vais vous donner ici leurs noms avec une petite notice.

« Charles *Hiem* naquit dans la capitale d'une famille honorable. Son père avait été martyrisé dans la persé-

(1) Voici cette description , telle qu'on la lit dans une ancienne relation d'André *KimLa* *planche* , en coréen *Tsi-to-kon* , est une espèce de latte en chêne longue de cinq pieds , sur six pouces de large et trois doigts d'épaisseur , dont on se sert pour rouer le patient , ordinairement condamné à voir ses jambes rompues avant d'être étranglé.

Au nombre des supplices généralement employés contre les chrétiens , on compte encore 1° le *Tsouroï-tsil* , qui consiste à lier fortement l'un contre l'autre les genoux et les pieds de la victime , et à passer dans l'intervalle deux bâtons qu'on tire avec violence en sens contraire , jusqu'à ce que les jambes décrivent un arc tendu avec effort. D'autrefois ce sont les deux bras qu'on assujettit ensemble , au point de forcer les épaules à se toucher , et dans cet état une barre de bois introduite entre les nœuds , soulève le condamné et le tient suspendu par ses poignets enflés et meurtris. Quand les bourreaux sont habiles , ils savent comprimer les bras et les jambes de manière à les faire seulement ployer sous l'action de la torture ; mais s'ils sont inexpérimentés , les os se rompent au premier coup , et la moëlle s'en échappe avec le sang.

2° Le *Tsou-tsang-tsil* , espèce de flagellation pendant laquelle le patient , attaché en haut par les cheveux , est agenouillé sur les pointes aiguës de pots brisés , tandis qu'à sa droite et à sa gauche des satellites le fustigent.

3° Le *Sam-mo-tsang* , scie en bois avec laquelle on ampute le gras des membres.

4° Le *Toptsit* , ou corde de crin dont on serre la cuisse du condamné de manière qu'en tirant avec force les deux bouts , la corde entre dans les chairs et les découpe par tranches.

cution de 1801 ; dans celle de 1809 , son épouse et son fils étaient morts en prison , et sa sœur Benoite avait expiré sous la hache du bourreau. Charles fut , pendant longues années , à la tête des affaires de la Mission : il alla chercher Mgr Imbert à la frontière de Chine , et accompagna toujours M. Chastan dans l'administration des chrétiens. Son âge , sa vertu l'avaient rendu cher et vénérable à tous les fidèles. Avant de consommer son sacrifice , Mgr Imbert le chargea de recueillir les actes de ceux qui verseraient leur sang pour Jésus Christ , et de prendre soin de l'Eglise coréenne pendant son veuvage. Recherché durant trois ans par les satellites , il fut obligé de demander un refuge aux plus pauvres chaumières et aux antres des montagnes. Mais la persécution qui le condamnait à cacher sa tête proscrite , ne put le réduire à l'inaction. On le vit , pendant l'absence des prêtres , se dévouer à une sorte d'apostolat , encourager les chrétiens abattus , les ranimer par l'espérance , et les aider à se reconstituer en troupeau. Il envoya plusieurs fois des courriers en Chine , pour renouer les communications avec nous , et fit partie de l'expédition de *Chang-hai*. De retour dans la Corée , il fut continuellement occupé au service de la Religion , et quand la persécution éclata de nouveau , se trouvant le seul à la capitale qui pût mettre ordre à nos affaires , il se hâta de soustraire aux recherches l'argent et les objets de la Mission. Il venait d'en cacher une partie , lorsque soudain les satellites entrèrent chez lui , le saisirent avec quatre autres personnes ; et le jetèrent au cachot. Il n'eut pas de tourments à supporter , et fut traité avec assez de douceur jusqu'au moment où , déclaré ennemi de l'état et chef secondaire du christianisme , il couronna sa laborieuse carrière par le triomphe du martyre. Sa mort fut un deuil pour tous les fidèles ,

qui le vénéraient , et dont plusieurs lui devaient leur conversion ; elle laisse un grand vide dans ce malheureux pays où les hommes capables et les serviteurs fidèles sont si rares. Il avait quarante-neuf ans ; en lui s'éteint sa famille , dont chaque membre fut un confesseur ou un martyr.

« Pierre *Nam* était un soldat attaché au service d'un grand mandarin militaire. Dans la persécution de 1839, il fut pris et , sans passer par l'apostasie , relâché par l'entremise de ses frères payens. S'il donna depuis des scandales aux fidèles , il les répara par un généreux repentir. Il avait cinquante-trois ans ; avant d'être étranglé il reçut trente coups de planche.

« Le catéchiste Laurent *Han* remplissait avec zèle ses fonctions à *Ogni*, village qui a été complètement saigné par la persécution. C'était un chrétien instruit , fervent et animé d'un grand désir du martyre. Quand les satellites envahirent son hameau , situé à quinze lieues de la capitale , ils le saisirent comme en étant le chef , le battirent cruellement et le conduisirent dans les prisons de *Seoul* où il expira sous la planche , à l'âge de quarante-huit ans. Il reçut soixante-dix coups.

« Joseph *Im* vit le jour dans un hameau , sur les bords du fleuve qui coule près de la capitale. Il était encore payen , quoique son épouse et ses enfants eussent embrassé la foi ; pour les protéger , il se fit satellite en 1839. L'arrestation de son fils , pilote de la barque d'André *Kim* , le fit aussi jeter en prison ; mais ce malheureux jeune homme ayant refusé par l'apostasie la grâce du martyre, Dieu la transféra au père. Dès qu'il se vit dans les fers , il s'enflamma du désir de mourir pour l'Évangile qu'il avait très-peu étudié. Devant le tribunal , le juge qui le savait payen , lui dit : « Con-

« naissez-vous les commandements de Dieu ? — Non,

« je ne les connais pas, — Si vous les ignorez, vous
 « n'êtes donc pas chrétien. — Parmi les enfants d'une
 « famille il en est de grands et de petits, il y en a qui
 « ont de l'intelligence, il y en a qui n'en ont pas, il
 « y en a même qui sont encore à la mamelle ; les
 « grands connaissent mieux leur père, les petits le
 « connaissent moins, tous cependant l'aiment : je suis
 « dans la religion comme un petit enfant, je nais à
 « peine ; quoique je ne connaisse pas Dieu, je sais
 « qu'il est mon père, c'est pourquoi je l'aime et je veux
 « mourir pour lui. Mathias (1) que voilà, a beaucoup
 « d'intelligence, il est instruit, il connaît Dieu beau-
 « coup mieux que moi, il est dans notre famille chré-
 « tienne comme un enfant parvenu à l'âge mûr. »

« Ce généreux catéchumène fut instruit et baptisé
 par André *Kim* dans la prison. Il voulait avoir la tête
 tranchée, et disait au mandarin : « Comment se fait-
 « il que vous ne vous conformiez pas aux lois du
 « royaume ? elles ordonnent que tout criminel digne de
 « mort soit décapité, et vous nous faites expirer sous
 « les coups, vous nous achevez avec la corde. » Le
 juge irrité le fit frapper de cinquante coups de planche.
 Sur le moment d'être étranglé, il s'écria d'une voix
 forte : « O Jésus, mon maître ! je vous donne ce que
 « j'ai, mon âme et mon corps. » Il était âgé de cin-
 quante ans.

« Quatre femmes cueillirent aussi la palme du mar-

(1) Mathias, fils du mandarin *Ly*, qui introduisit la Religion en Corée, est un des lettrés les plus distingués du pays. En 1839 il eut la faiblesse d'apostasier ; cette année il a montré les plus beaux sentiments de repentir et de générosité ; il a confessé courageusement Jésus-Christ, et il s'attendait au martyre qu'il souhaitait avec ardeur ; mais la grâce lui en a été refusée : le juge, voulant conserver un homme si utile à l'Etat, l'a renvoyé sous main dans sa famille.

tyre ; c'étaient : Thérèse *Kim* , pieuse fille de la capitale, qui avait voué sa virginité à Jésus-Christ ; elle avait trente-six ans ; Agathe *Y* veuve , et Susanne *Y* sa servante , veuve aussi , qui vivaient à *Seoul* en ferventes chrétiennes ; la première reçut cinquante coups de planche et fut étranglée à l'âge de trente-sept ans , la seconde à l'âge de quarante-trois ; et Catherine *Toki* , née d'une famille esclave. Son maître , qui était payen , voulant obtenir d'elle des actes superstitieux et en éprouvant un refus , la battit cruellement et la laissa pour morte. Recueillie en cet état par sa mère , qui pansa ses blessures , elle demeura impotente et ne fit que languir jusqu'au jour où , jetée en prison et frappée de soixante et dix coups de planche , elle fut étranglée , à la trentième année de son âge.

« La persécution de cette année nous laisse dans une pénurie extrême d'hommes capables : impossible pour le moment , d'envoyer des élèves à Macao , impossible d'introduire ici des Missionnaires ; tous nos secrets sont découverts , tous les passages sont sévèrement gardés. Pauvre M. Maître ! je le plains ; il lui faut une patience de Job dans la position où il se trouve , errant sans gîte et sans guide sur la frontière. Je vais lui écrire de retourner à Macao avec son Diacre Coréen , et d'y attendre l'occasion d'un navire français qui vienne sur les côtes de la presqu'île. De mon côté j'achèterai encore une barque et l'enverrai pêcher sur les bords de la mer , avec ordre de surveiller l'arrivée des navires européens.

« Par suite de la persécution , les registres d'administration tenus par mes confrères se sont perdus ; je ne puis donc vous donner ici qu'un tableau approximatif de nos travaux. Un peu plus de la moitié des chrétiens a été visitée : les confessions annuelles montent à 3,484 , les baptêmes d'adultes à 946 , les baptêmes d'enfants à

1,387 , les catéchumènes à 220 , les enfants d'infidèles morts après leur baptême à 1,000 environ , les mariages bénis à 654 , les confirmations à 1,424 , les extrêmes-onctions à 30.

« Je me recommande , monsieur et cher Confrère , à vos bonnes prières , et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect et une amitié sincère ,

Votre tout dévoué serviteur ,

« JOSEPH FERRÉOL, *Evêque de Belline,*
Vic. apost. de la Corée. »

MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

DIOCÈSE DE BOSTON.

*Extrait d'une lettre de M. Brasseur de Bourbourg ,
Vicaire-général de Boston , à Messieurs les Membres
des Conseils de l'OEuvre de la Propagation de la Foi.*

Rome , 24 février 1847.

« MESSIEURS ,

« Chargé par Mgr Fitzpatrick , Evêque de Boston , de solliciter des secours pour son diocèse , je viens mettre sous vos yeux avec l'historique de cette église , la statistique religieuse des différents états de l'Union Américaine soumis à sa juridiction , dans l'espoir que vous voudrez bien vous souvenir de nos besoins....

« Le Diocèse de Boston , érigé en 1808 par le S. Pontife Pie VII , de vénérable mémoire , comprenait , à cette époque , tous les états de la Nouvelle-Angleterre , les plus actifs et les plus industriels de l'Union , et d'où était sorti , trente-deux ans auparavant , le mouvement célèbre qui donna naissance à la liberté américaine. Depuis plus de dix ans , Mgr de Cheverus était à Boston , et il y exerçait de concert avec le respectable M. Matignon , les fonctions de Pasteur et de Missionnaire ,

lorsqu'il fut élevé au siège épiscopal de cette ville. Boston n'avait alors ni églises , ni écoles ; on n'y trouvait qu'une misérable chapelle , où se réunissait un petit nombre de catholiques , presque tous Irlandais , habitants de Boston ou du voisinage. Mgr de Cheverus était le père de tous , et encore aujourd'hui son nom est en bénédiction en Amérique.

« De graves considérations l'ayant rappelé en France en 1824, Mgr Benoit Fenwick fut nommé pour lui succéder au siège de Boston par le Pape Léon XII : il fut sacré par Mgr Maréchal , Archevêque de Baltimore dans la cathédrale de cette ville. Mgr Fenwick était né en 1782 , dans le Maryland , d'une ancienne famille catholique , originairement émigrée dans cette contrée au temps des persécutions d'Angleterre , et son éducation s'était faite au collège des Jésuites de Georgetown , près de Washington. Entré lui-même dans la Compagnie de Jésus avec deux de ses frères , il en fut un des membres les plus distingués , et après avoir organisé et administré pendant plusieurs années le Diocèse de Charleston , qu'il remit ensuite entre les mains de son premier Evêque , Mgr England , il fut appelé par ses Supérieurs à la présidence du collège de Georgetown. Entouré de l'amour et de la vénération des élèves aussi bien que des professeurs , il fut ensuite enlevé de là par l'ordre précis du Pape Léon XII , qui le força d'accepter l'Evêché de Boston , après la démission de Mgr de Cheverus.

« Sous sa main ferme et habile , le diocèse où les Irlandais continuaient d'aborder en foule , se développa sensiblement ; les catholiques commencèrent à y prendre rang et à montrer leur supériorité sur les innombrables sectes que l'erreur y avait enfantées. La cathédrale de la Ste-Croix fut agrandie ; de nouvelles églises

s'élevèrent dans divers quartiers de Boston : Salem , Lowell , Hartford , Providence en eurent à leur tour , ainsi que d'autres lieux moins considérables de la Nouvelle-Angleterre , et la croix du Seigneur brilla partout au sommet de leurs humbles flèches de bois , depuis les bords de l'Atlantique jusqu'aux rives de l'Udson.

« Mais ce n'était pas sans efforts que Mgr Fenwick obtenait tous ces résultats. Ainsi que son prédécesseur, il parcourait chaque année les vastes provinces de son diocèse ; infatigable dans ses courses apostoliques , on le voyait tour à tour sous les brûlantes ardeurs de la canicule , ou sur les neiges glacées de l'hiver , traversant à pied des plaines immenses, gravissant les montagnes, ramant sur les lacs et les rivières , côte à côte avec les sauvages du Penobscot ou du Passamaquoddi , dans leurs canots d'écorce de bouleau ; couchant la nuit dans les bois , à ciel ouvert sur la dure , ou à l'abri du wigwam enfumé des Peaux-rouges. Telle était sa vie , lorsqu'il quittait sa ville épiscopale pour aller porter les secours de notre sainte Religion aux ouailles dispersées de son troupeau , profitant d'ailleurs de ses voyages pour former de nouvelles Missions , ou jeter les fondements de nouvelles églises.

« Un couvent d'Ursulines avec un pensionnat avait été formé , en 1820 , par Mgr de Cheverus , à côté de l'Évêché. Les y trouvant trop à l'étroit , Mgr Fenwick leur acheta le magnifique terrain de *Mont-Benedict* , à un mille de Charlestown , petite ville formant faubourg près de Boston. Les Religieuses y étaient au nombre de huit , avec plus de soixante pensionnaires , protestantes et catholiques , et un certain nombre de novices. La maison était florissante et paraissait devoir encore prospérer chaque jour davantage. Mais dans la nuit du 11 août 1834 , la populace puritaine , excitée par les me-

nées de quelques ministres fanatiques , se soulève dans Charlestown : tous les exaltés de Boston se joignent à eux, et avec des cris de fureur et de vengeance, se portent ensemble au *Mont-Benedict*. Tout le monde dans le monastère dormait déjà d'un paisible sommeil : au bruit qu'elles entendent du dehors , au fracas des clôtures et des portes qui tombent sous les coups des sectaires furieux , les Religieuses s'éveillent en sursaut , et avant qu'elles aient eu le temps de se vêtir, ainsi que les pensionnaires , la flamme incendiaire éclairait déjà leur paisible demeure. Elles se sauvent à demi-nues, pendant que les brigands sont occupés à piller l'église et le monastère , et les flammes envahissent bientôt tous les bâtiments , qui s'éroulent avec l'église profanée.

« Au milieu du tumulte , un des fanatiques était monté sur l'autel : je le dis avec effroi , d'une main sacrilège , il avait saisi le saint ciboire , dont il vida dans sa poche les parcelles précieuses , et rempli de l'orgueil satanique de Calvin , il s'était rendu dans une auberge de Charlestown. Au milieu d'une foule avide d'entendre ses exploits sacrilèges , un Irlandais catholique se trouvait là écoutant avec une terreur profonde, lorsque tout-à-coup le fanatique, le reconnaissant , tire de sa poche plusieurs hosties , et d'un ton ricaneur : « Tiens, dit-il en les lui montrant ; voilà ton Dieu ; qu'as-tu besoin désormais d'aller le chercher à ton église? » L'Irlandais était muet d'horreur. Le sacrilège se sent alors saisi d'un besoin naturel; il sort. Mais un quart d'heure, une demi-heure se passent , il ne revient plus. Une crainte vague s'empare des assistants : par un pressentiment dont ils ne peuvent se rendre compte , il sortent et vont ouvrir les lieux d'aisance. Le sacrilège était étendu sur le siège , mort , mort de la mort d'Arius.

« Je ne puis vous dire , Messieurs , l'inexprimable

sentiment de terreur qui s'empara alors de cette troupe de protestants. L'Irlandais accourut bientôt à son tour , et admirant dans son cœur les œuvres de la justice divine qui frappait si promptement le coupable , il coupa la poche qui contenait les parcelles saerées , et laissant les autres spectateurs sous le poids du saisissement qui les avait comme attachés autour de ce cadavre impur , il accourut à la cathédrale , où il remit en tremblant à l'Evêque le dépôt auguste dont il venait de s'emparer.

« Ce fait extraordinaire , qui forme un si frappant épisode dans l'histoire du couvent brûlé , m'a été raconté par plusieurs témoins oculaires dont quelques-uns étaient protestants à cette époque , et depuis sont devenus catholiques : il est d'ailleurs connu de toute la population alors existante à Charlestown et à Boston , ainsi que plusieurs autres faits , non moins intéressants de cette époque et aussi peu connus en Europe.

« Lorsque l'Irlandais arriva à la cathédrale, Mgr Fenwick était là , dans une inexprimable angoisse , environné d'une partie de ses prêtres et des catholiques de la ville , qui attendaient tous ensemble le détail des événements de cette nuit désastreuse : on en connaissait les principaux faits , et la plupart des Religieuses et des pensionnaires du couvent avaient été recueillies dans les maisons catholiques de Boston. En entendant la nouvelle de ce qui venait de se passer dans Charlestown , l'Evêque leva les yeux au ciel, lui demandant grâce pour les coupables , dont l'un venait d'être si promptement châtié , et s'attendant à chaque moment à une nouvelle catastrophe. Mais le bruit de la mort effrayante du saerilége , en répandant une salutaire terreur dans toute la ville , ne tarda pas à calmer les fureurs fanatiques.

« Lorsque le jour se fut levé , ce fut aux protestants à trembler à leur tour. Les Irlandais catholiques de tous

les environs de Boston , parmi lesquels les événements de cette nuit terrible se répandaient avec rapidité, arrivaient par troupes immenses dans la ville , armés de tout ce qu'ils pouvaient trouver sous la main , et marchant vers la cathédrale , où le rendez-vous semblait s'être naturellement donné , en proférant des menaces de vengeance contre les protestants et leurs églises. Le travail cessait partout, d'heure en heure cette multitude exaspérée devenait plus formidable. Plus de vingt mille Irlandais demandaient à l'Evêque la permission de fondre sur les ennemis de leur foi ; la ville entière menacée d'être mise à feu et à sang , était dans la consternation. Mgr Fenwick parut sur le perron de son église : sa figure était sublime de douleur et de résignation. D'un geste il calma la foule ; il lui parla avec l'autorité d'un père et d'un pasteur , il lui accorda qu'elle aurait eu le droit de se défendre , si elle avait été prévenue de l'attaque ; que citoyens d'un état libre, ils auraient pu et même dû faire leurs efforts pour mettre obstacle aux projets fanatiques des protestants ; mais le mal était fait , et le seul moyen de montrer dans ce moment la supériorité de leur Religion sur l'esprit de secte de leurs adversaires , était de leur pardonner et de remettre à Dieu seul le soin de faire justice. Catholiques, ils pouvaient , comme tous les citoyens , défendre leurs droits et ceux de leur religion , mais jamais se venger.

« Je n'entre pas dans tous les détails de ce discours : il suffit de rapporter que Mgr Fenwick fut admirable de sagesse et de modération chrétienne : une éloquence véritable coulait de ses lèvres avec cette simplicité et cette onction qu'il possédait si éminemment. Il commanda à chacun de rentrer chez soi , de se remettre au travail , de pardonner et de prier pour ses ennemis. Malgré leur exaltation poussée alors au dernier degré , tous com-

prirent leur Evêque : ils obéirent, et cette immense multitude qui, une heure auparavant, menaçait Boston d'une ruine totale, s'écoula en silence, aux yeux des protestants stupéfaits de la puissance exercée par l'évêque catholique, non moins que de sa charité et de sa clémence. Tous les journaux retentirent des événements de *Mont-Benedict* ; tous y ajoutèrent le discours de l'évêque, et dans tous également, protestants ou catholiques, on ne vit qu'un éloge, celui de sa grandeur d'âme. Pour les religieuses, elles se dispersèrent dans d'autres couvents des Etats-Unis ou du Canada, et sur le sommet du *Mont-Benedict* on voit encore aujourd'hui les ruines du monastère incendié, comme un témoignage toujours subsistant de la fureur des enfants de Calvin et de la clémence des Catholiques.

« La force nouvelle que cet événement donna à l'Eglise dans le diocèse de Boston, l'accroissement des fidèles, dont le nombre montait à plus de trente mille dans la seule ville de Boston douze ans après, celui des églises qui montraient partout la croix de Jésus-Christ triomphant sur l'erreur, adoucirent l'amertume que Mgr Fenwick avait éprouvée de l'incendie du couvent des Ursulines. Un autre scène du même genre vint encore affliger son cœur moins de quatre ans après. Les Catholiques s'étaient multipliés considérablement dans l'état de Vermont qui fait partie du diocèse, et la congrégation déjà nombreuse de Burlington, principale ville de cet état, situé sur le lac Champlain, s'était bâti une grande et belle église, sous l'invocation de Sainte-Marie. Le 11 Mai 1838, à la suite des prédications furibondes d'un ministre fanatique, la populace alla attaquer de nuit l'église catholique, qui fut bientôt réduite en cendres, et Burlington aujourd'hui, à côté des ruines qu'il n'a pu relever, n'a que deux humbles cha-

nelles où se réunissent les fidèles, encore bien pauvres dans ces contrées.

« Mgr Fenwick, qui dépensa toute sa fortune particulière au bien de son diocèse, fonda dans les dernières années de sa vie le magnifique collège de la Sainte-Croix sur la hauteur du Mont-Saint-Jacques à Worcester, à quarante milles de Boston : ce collège fut mis, il y a deux ans, sous la direction des PP. Jésuites, et au mois de juillet dernier fut signé l'acte par lequel le vénérable Evêque donnait en toute propriété son collège à la compagnie de Jésus. Cette maison aujourd'hui si florissante contenait déjà près de cent cinquante pensionnaires, exclusivement catholiques, à l'époque de la rentrée des classes de l'année 1846. Une autre fondation est celle des Sœurs de la Charité que Mgr Fenwick fit venir à Boston, et pour lesquelles il bâtit une grande et belle école ; outre un grand nombre d'externes, les Sœurs prennent encore soin d'un certain nombre d'orphelins.

« Depuis le premier concile provincial tenu à Baltimore sous l'archevêque Whitfield, jusqu'au cinquième qui commença le 14 Mai 1843, sous la présidence de Mgr Eccleston, archevêque actuel de Baltimore, Mgr Fenwick fut l'âme de ces belles assemblées. Dans celui-ci qui fut l'avant-dernier, mais le dernier où il eût assisté en personne, il demanda une division de son diocèse : les états de Connecticut et de Rhode-Island en furent détachés et érigés en un diocèse nouveau, avec le titre de Hartford pour l'excellent M. Tyler, protestant converti depuis plusieurs années et devenu ensuite vicaire-général de Boston. Ce fut dans le même concile que Mgr Fitzpatriek fut proposé pour coadjuteur de Boston.

« Telles furent, sans parler des nombreuses écoles

attachées aux églises de Boston et des principales villes du diocèse, les œuvres de Mgr Fenwick, pendant un épiscopat de plus de vingt années. Attaqué, au mois de décembre dernier, d'une maladie au cœur, qui fut jugée incurable, il se prépara à la mort avec une profonde résignation : sa vie néanmoins se prolongea beaucoup plus longtemps qu'on ne l'avait pensé d'abord, et l'on espérait déjà que sa santé continuerait à se raffermir, lorsque le 8 août dernier, au matin, le médecin étant venu le voir, le trouva si mal, qu'il lui recommanda de garder tout-à-fait sa chambre. Dès le soir, la maladie avait fait de tels progrès, qu'il fallut lui administrer le sacrement de l'extrême-onction, qu'il reçut ainsi que le saint viatique, avec les plus grands sentiments de piété. Il vécut encore jusqu'au lundi suivant, conservant, au milieu de ses douleurs, l'inaltérable douceur et la pieuse gaieté qui ne le quittèrent jamais. A 11 heures et demie il expira doucement, en prononçant l'*amen* de la dernière absolution qui lui fut donnée par son coadjuteur.

« Son corps revêtu des habits pontificaux fut exposé sur une estrade au milieu de sa cathédrale, et une foule nombreuse de protestants aussi bien que de catholiques ne cessa, durant deux nuits et près de deux jours, de se porter dans l'église, pour rendre hommage à ses restes vénérés. Les funérailles eurent lieu le jeudi suivant : le cortège funèbre qui devait transporter le corps au lieu de la sépulture, parcourut pour la première fois les rues de la cité puritaine, offrant aux regards de la foule étonnée les vêtements sacerdotaux, les croix, les bannières, tous les ornements enfin de notre culte, et recevant partout les respects de la multitude. Deux églises protestantes tintèrent le glas funèbre, et l'on s'aperçut avec étonnement que la mort de l'Evêque catholique était un événement pour Boston. La

date de sa mort coïncida avec celle de l'incendie du couvent des Ursulines; mais les hommages qui furent rendus à ses restes mortels par la population tout entière, furent une éclatante réparation du calice d'amertume que les fanatiques lui avaient fait boire dans cette nuit d'angoisses; son corps fut transporté au collège de Worcester où il avait demandé d'être inhumé.

« Mgr Jean Bernard Fitzpatrick, troisième Evêque de Boston, est né dans cette ville en novembre 1812: son nom indique naturellement une origine irlandaise. Les études brillantes qu'il fit aux écoles latines de la ville promettaient un sujet distingué. Mgr Fenwick, découvrant en lui des dispositions qui annonçaient de la vocation à l'état ecclésiastique, l'envoya d'abord au collège des Sulpiciens de Montréal au Canada, où le jeune Fitzpatrick enseigna la rhétorique avec distinction, puis à Paris où il fit son cours de théologie à St-Sulpice, et fut ordonné prêtre, en 1840, par Mgr l'Archevêque de Chalcédoine. De retour à Boston, il exerça le saint ministère pendant près de trois ans, et fut sacré Evêque de Ghallipolis *in partibus* et coadjuteur de Boston, à la fin de 1843. Quoique la ville de Boston soit encore aux deux tiers protestante, elle n'en a pas moins accueilli avec joie l'avènement de son nouvel Evêque, que les Bostoniens sont fiers de nommer leur compatriote. Mgr Fitzpatrick fera honneur à la Nouvelle-Angleterre d'où il est sorti, et Dieu, nous l'espérons tous, nous donnera de voir sous son épiscopat se continuer avec plus de force que jamais le mouvement qui pousse ce pays vers l'unité catholique.

« Tous les mouvements considérables qui ont eu lieu dans les Etats-Unis ont pris naissance à la Nouvelle-Angleterre, dont Boston est la capitale: mouvement du fanatisme d'abord, puis de la liberté réagissant

contre les lois qui avaient jusqu'alors opprimé le catholicisme dans les colonies anglaises ; mouvement qui poussa les habitants à l'émigration dans les contrées lointaines de l'ouest ; mouvement enfin qui les amène aujourd'hui à examiner de sang-froid notre sainte Religion , et à se faire catholiques après avoir passé par le cercle de toutes les erreurs.....

« Aujourd'hui le diocèse de Boston comprend encore les états du Maine, du Vermont, du New-Hampshire et du Massachussetts, dont Boston est la capitale. Il a une étendue de plus de trente-six mille milles carrés avec une population qui dépasse deux millions. Sur ce grand nombre il est difficile de faire une juste appréciation du chiffre des catholiques, à cause des fluctuations continuelles des émigrants : ils sont loin de rester tous dans le diocèse, mais ceux qui vont plus loin, ne le font que lentement et lorsqu'ils ont commencé à réaliser quelques moyens d'existence. Mgr Fenwick qui avait une connaissance approfondie et détaillée des Etats-Unis, surtout de son diocèse, disait que la population catholique tout entière du diocèse pouvait s'élever à cent trente mille âmes environ. Sur ce chiffre il peut y avoir de dix à douze mille Franco-Canadiens, principalement répandus dans le Vermont, le long du lac Champlain, dans le Maine, et sur toutes les lignes des chemins de fer, où ils viennent travailler en grand nombre depuis quelques années. A Boston, il y a encore environ deux mille Allemands qui ont commencé une église avec des fonds fournis par leurs compatriotes.

« Dans la ville de Boston, y compris les petites villes ou faubourgs de Charlestown, Cambridge, Roxbury et Maverik ou East-Boston, on compte au delà de cent trente mille âmes, et sur ce nombre on estime qu'il y

a au-delà de trente-cinq mille catholiques. Ses dix églises forment chacune une paroisse séparée.

« Outre ces édifices religieux , nous avons à Boston une maison qui sert d'hospice pour les orphelines, sous la conduite des Sœurs de la Charité ; mais comme cet établissement n'a aucune dotation , il a fallu que les prêtres des paroisses auxquelles ces orphelines appartiennent, supportassent eux-mêmes la charge de l'hospice, en payant annuellement pour chacune d'elles une aumône de cinquante dollars. C'est ainsi qu'on est parvenu à trouver moyen de les soutenir. Pour les garçons, nous n'avons encore rien du même genre , et Dieu sait combien de ces pauvres enfants sont entraînés dans les asiles protestants , où ils perdent tout souvenir de leur religion....

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,
Messieurs ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

« L'ABBÉ BRASSEUR de Bourbourg ,
Vicaire général de Boston. »

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

*Lettre du R. P. Dubreul, de la Société de Marie,
à Messieurs les Membres des Conseils de Lyon et de
Paris.*

Rome, 26 avril 1847.

« MESSIEURS ,

« Au retour d'un voyage dans l'Océanie centrale , je me réjouis de pouvoir vous tracer sommairement et avec les souvenirs précis d'un témoin , le tableau de sa situation actuelle. Je mettrai aussi sous vos yeux son état ancien, pour que vous puissiez, en rapprochant ces deux époques , juger plus aisément combien sont grandes les espérances que nous promet l'avenir. Cette Mission m'a paru très-avancée ; j'ose le dire , maintenant que je connais mieux les difficultés qu'il a fallu vaincre pour l'établir dans ces archipels sauvages et dépourvus de tout. Oui, Messieurs , l'aumône de votre sainte OEuvre , et le sang versé par les enfants de la Société de Marie , ont déjà produit les plus heureux résultats.

« Partis du port Jakson , le 6 décembre 1845, nous aperçûmes le samedi , 27 du même mois , les récifs

qui bordent la Nouvelle-Calédonie. Un vent violent nous les fit bientôt franchir , et nous jetâmes l'ancre derrière les brisants , sur un banc de corail. Nous ne tardâmes pas à reconnaître que nous n'étions pas dans le port que nous cherchions , et déjà on levait l'ancre pour reprendre la mer , lorsque des sauvages , qui avaient fait quelques jours auparavant un festin de chair humaine , arrivèrent sur leurs petites pirogues. Ils nous regardaient en silence et semblaient ne comprendre ni nos gestes , ni nos paroles. Mais enfin l'un d'eux s'écria : « *E lelei, e lelei, Epicopo Balade. Cela va bien , cela va bien , l'Evêque est à Balade* » ; et il nous montrait dans le lointain la côte où se trouvait l'établissement des Missionnaires. On lui permit de monter à bord , et nous dirigeâmes le cap sur Balade.

« Avec quelle joie nous embrassâmes , peu d'heures après , Mgr Douarre et nos confrères ! nous étions les premiers membres de la Congrégation qu'ils revoyaient à l'extrémité du monde. Nous ne pûmes retenir nos larmes , et nous allâmes ensemble bénir le Seigneur ! Après les premiers entretiens sur la Société de Marie , l'OEuvre de la Propagation de la Foi et la patrie , nous les interrogeâmes sur l'état de la religion et sur leurs travaux depuis leur arrivée dans l'île.

« Nous avons éprouvé , nous dirent-ils , de grandes « difficultés dans les commencements. Les naturels « nous dérobaient , avec une adresse étonnante , le « linge , les instruments aratoires , les outils et tous les « morceaux de fer que nous avons apportés. Ils ont « cherché plusieurs fois à incendier notre cabane et à « nous massacrer. Réduits à la dernière extrémité par « le manque de nourriture , nous n'attendions plus que « la mort. Notre première habitation en planche , cons- « truite par les charpentiers du navire qui nous avait

« déposés ici, fut vermoulue au bout de quelques mois ;
 « et nous nous sommes vus dans la nécessité d'élever
 « de nos propres mains, quoique exténuées par la faim
 « et la maladie, cette petite maison en pierre, qui fait
 « aujourd'hui notre palais.

« Au milieu de ces tribulations, Dieu a béni notre
 « ministère. Les insulaires sont devenus plus humains ;
 « le Missionnaire peut aujourd'hui visiter les différentes
 « tribus sans péril, et les fruits que la Religion pro-
 « duit dans les cœurs nous font oublier toutes nos pei-
 « nes. Déjà quelques grands chefs se préparent au bap-
 « tême, et la peuplade qui nous entoure ne tardera pas
 « à être tout entière catholique. »

« Pendant que Mgr d'Amata me parlait ainsi, je con-
 sidérais ces bons sauvages aceroupis devant nous, qui
 étaient accourus en foule au bruit de notre arrivée. Tou-
 tes les figures exprimaient le bonheur que leur procu-
 rait notre visite. Ils nous conjuraient de rester avec eux
 à la Nouvelle-Calédonie. De leur côté, quelques jeunes
 gens venus de *Puebo*, nous invitaient aussi à nous fixer
 dans leur tribu, où nous trouverions, disaient-ils,
 beaucoup de cocos et d'ignames. Tandis que tous ces
 sauvages faisaient le signe de la croix et récitaient leurs
 prières, pour me montrer l'empressement qu'ils met-
 taient à s'instruire de notre sainte Religion, un vieil-
 lard affligé vint me dire qu'il était honteux de ne pas
 savoir parler à Dieu, mais qu'il le saurait le lendemain
 matin, dùt-il passer toute la nuit à se faire répéter la
 prière par un de ses petits enfants.

« Je ne pouvais assez admirer la miséricorde du
 Seigneur et les bienfaits de sa grâce sur les cœurs des
 féroces et anthropophages Calédoniens, pendant le trop
 court séjour que j'ai fait dans leur île. Ils se sont em-
 pressés d'accourir sur la rade, pour m'aider avec leurs

pirogues à décharger les provisions et les animaux domestiques que j'amenaï à la Mission ; et lorsqu'ils revenaient de la corvée , chargés de barres de fer , d'outils ou de planches que j'apportais à Mgr Douarre pour achever son église commencée , ils chantaient sur nos airs d'Europe les cantiques que nos Pères avaient traduits dans leur langue.

« Dans les courses que j'ai faites avec Mgr d'Amata pour connaître ce nouveau pays , nous avons été accueillis partout avec bonté. Les chefs des tribus nous invitaient à manger leurs ignames et leur taro ; quelquefois il nous offraient leurs enfants pour les instruire auprès de nous ; mais comme il faut les loger , les vêtir et les nourrir , le pauvre état de la Mission ne permet encore d'en recevoir qu'un très-petit nombre. Combien j'appréciais alors le denier de l'OEuvre de la Propagation de la Foi ! Il nous permettra bientôt , nous l'espérons , de fonder des écoles où le jeune sauvage viendra apprendre , avec la religion , l'agriculture et la vie pastorale.

« La Nouvelle-Calédonie me paraît appelée à être un jour une des Missions les plus importantes de l'Océanie. C'est une île de quatre-vingts lieues de long sur quinze de large. Ses montagnes , ses rivières , ses cascades , ses paturages et ses forêts offrent les avantages des continents. La population est estimée à soixante mille âmes. Ces hommes forts et robustes deviendront aisément un peuple de pasteurs , et les troupeaux une fois introduits dans ces contrées , l'anthropophagie y sera détruite. Le Nouveau-Calédonien ne manque pas de dispositions pour les arts utiles : ses armes , sa pirogue fabriquées avec une coquille pour couteau ou avec une hérmiette en pierre , prouvent déjà sa dextérité et sa patience ; la giberne en filet et la fronde dont il

se sert dans les combats , montrent le parti qu'il saura tirer un jour des filaments du cocotier et d'autres plantes indigènes.

« Avant notre départ de la Nouvelle-Calédonie, nous reçûmes la visite de la corvette française *l'Héroïne*. Sur l'invitation de son excellent commandant , M. le capitaine Lecointe, Sa Grandeur célébra le dimanche la messe à bord , en présence de l'équipage et d'un grand nombre de naturels qui étaient accourus à cette imposante cérémonie. Le lendemain une croix fut plantée dans une petite île , au milieu du port , sur un monceau de rochers de corail élevé par les naturels. Cette croix, arborée au bout du monde par les mains réunies des marins , des Missionnaires et des sauvages convertis , sur la tombe ignorée d'un officier français (M. le lieutenant de Kermadec), mort, il y a quelques années, sur ces rivages naguère inhospitaliers , servira de phare aux navires qui cherchent l'entrée du port en cotoyant ses récifs dangereux : ici comme partout elle sera un signe de salut , offert par la Religion à tous ceux que menace la tempête ou l'écueil.

« Après douze jours passés à la Nouvelle-Calédonie, nous reprîmes la mer pour nous rendre à Tonga-tabou. Je vous dirai peu de choses sur cette île , la principale de l'archipel des Amis. † Vous la connaissez déjà par les précédents rapports de ses Missionnaires , les PP. Chevron et Grange; c'est une terre basse, sablonneuse et assez boisée, dont la population peut s'élever à douze mille âmes. Le nombre des catholiques baptisés ou catéchumènes est de six cents environ. L'étranger qui arrive dans leur île les distingue, sans les connaître, des protestants ou infidèles , à leur air modeste et réservé. Je les ai vus dans l'église, à la prière du soir et du matin, qui se fait en commun chaque jour, et ils m'ont édifié par

leur bonne tenue ; j'ai été surtout touché de l'harmonie et de la piété avec lesquelles ils chantent les cantiques pendant la sainte messe. Leur goût pour la musique est tel qu'ils répètent ces cantiques le jour et la nuit ; ils les redisent même auprès des malades et des mourants : c'est leur manière de prier pour eux et de témoigner leur amitié.

« Les Missionnaires catholiques ont trouvé dans cette île de grands obstacles à leur ministère, soit de la part des protestants, soit du côté des naturels qui méprisent les étrangers, et se croient le premier peuple du monde. Ils ont également souffert d'une certaine communauté de biens, qui est vraiment désastreuse en ce qu'elle dépouille le travail et l'économie au profit du vagabondage et de l'oisiveté. Sans doute qu'avec le temps nos confrères parviendront à modifier un système social si opposé à la véritable civilisation.

« Il me tardait de voir Mgr Bataillon, l'apôtre des îles Wallis. Après une semaine de séjour à Tonga, je m'embarquai de nouveau avec le P. Calinon, et nous fîmes voile pour ce paradis terrestre de l'Océanie. Quel bonheur pour moi de tomber aux pieds de ce digne Evêque, mon ancien condisciple, dont j'avais lu les lettres avec tant d'intérêt en Europe ; qui s'était vu réduit, au temps de sa détresse, à solliciter la permission de manger les restes des pourceaux, sans pouvoir l'obtenir, et dont la modestie fut toujours telle que nous n'avons appris la plupart de ses souffrances que par les naturels convertis !

« Aujourd'hui son cœur d'Evêque et d'Apôtre doit être content ! quel prodigieux changement s'est opéré dans son île sous le rapport moral et religieux ! Tout ce qu'on m'en disait m'a paru encore au-dessous de ce qui a frappé mes regards. Les beaux siècles de l'Eglise

primitive offraient-ils un plus touchant spectacle de chasteté, d'union et de piété ? Les folies et les superstitions du paganisme ont disparu. Dieu néanmoins, dont les desseins sont impénétrables, n'a pas voulu que ce peuple, nouvellement né au catholicisme, fût sans épreuves ; il a placé à côté de lui, dans la même île, d'autres Amalécites pour affermir sa foi et éprouver sa fidélité. Ce sont deux cents protestants amenés de Vavao, en 1843, par un nommé Poi, frère du roi actuel de Wallis. Ce chef, qui aspire à la couronne, se sert de cette troupe dissidente pour soutenir ses prétentions contre Tongahala son concurrent ; ce qui trouble de temps en temps la paix de l'île, et exerce la vertu et la patience des catholiques.

« Le groupe de Wallis se compose de plusieurs petites îles, dont la principale n'a guères que trois ou quatre lieues de long sur presque autant de large : sa population ne dépasse pas trois mille âmes. Elle s'accroît sensiblement par les bonnes mœurs et la cessation de l'anthropophagie. Deux églises très-décentes y ont été élevées, ainsi qu'une humble chapelle. Outre ces modestes sanctuaires, Wallis possède encore plusieurs établissements utiles, qui témoignent d'un véritable progrès dans les arts et que je me borne à mentionner, parce qu'ils vous sont déjà connus. C'est d'abord une imprimerie, dirigée par un de nos Pères et servie avec une rare intelligence par de jeunes néophytes. Tous les livres de religion, de grammaire et de chant, dont nous avons doté chaque fidèle, et qu'ils gardent comme un trésor, tous ceux que nos confrères commencent à répandre dans les archipels voisins, sont sortis des presses de Wallis. Puis, c'est un atelier pour les travaux de la menuiserie ; et enfin des maisons d'école, où se rend la population toute entière.

A la tombée de la nuit , quand la cloche de la chapelle a sonné l'heure de la classe , on voit chaque indigène , son livre dans une main et sa lampe dans l'autre , accourir au lieu fixé pour la leçon commune.

« Cette Mission , je le répète , me paraissait un petit paradis terrestre ; j'aurais voulu y fixer ma demeure , mais le devoir m'appela à franchir de nouveaux espaces. Je repris donc la mer , toujours en compagnie du P. Calinon et du Frère Charles , que Mgr Bataillon envoyait de Wallis à l'Archipel des Navigateurs. Arrivés bientôt en vue de ces îles , nous eûmes quelque peine à entrer au port. Enfin nous voilà à Upulu , dans la maison du chef qui avait reçu le P. Roudaire , et qui lui a fait construire une cabane en bambous près de la sienne.

« Un repas solennel fut préparé par l'excellent chef en notre honneur. Nous y primes place à côté du roi , en compagnie de nombreux convives , et tout se passa avec la politesse et la décence que le cérémonial prescrit à des peuples demi-sauvages. J'augurai bien de cet accueil , et , de fait , les dispositions des indigènes nous donnent déjà plus que des espérances. Malgré tous les efforts des ministres protestants pour empêcher l'admission de nos confrères dans l'archipel , ils y étaient depuis quatre mois , et déjà , soit à Upulu , soit à Latele dans l'île Savaiï , ils comptaient près de trois cents catéchumènes. Notre apparition dans ces îles ne fera qu'exciter cet élan des populations vers le catholicisme , élan que favorisent d'ailleurs les vexations précédentes et les exigences fiscales des prédicants méthodistes.

« Je n'entrerai point dans d'autres détails sur cette Mission , qui ne faisait que commencer lorsque je la visitais. Les quatre Missionnaires qui s'y trouvent attendent avec impatience de la Société de Marie de nouveaux

confères pour partager leurs travaux, et de la Propagation de la Foi de nouveaux secours, aux moyens desquels ils puissent élever au Seigneur, dans cette terre jusqu'ici infidèle, quelques temples un peu convenables, et pour eux des abris modestes contre les injures de l'air.

« Il me restait encore à visiter la Mission de Lakéba dans l'archipel de Fidji et celle de Futuna. Ce fut pour moi une mortification bien sensible de ne pouvoir toucher à ces deux stations. Des engagements pris avec mon capitaine de navire ne me le permirent pas. Mais le P. Mathieu, provicaire de Mgr Bataillon, venait récemment de les parcourir, et par lui j'ai recueilli les renseignements que je vous transmets. Les habitants de Futuna, tous catholiques, ne le cèdent en rien par leur foi, leur innocence de mœurs et leur piété, aux chrétiens de Wallis. Le roi de cette île montre le zèle d'un apôtre, et se déclare partout le protecteur des Missionnaires, comme il est le père de son peuple.

« A Lakéba, dans l'archipel de Fidji, nos confrères ont souffert la persécution et tous les genres de privations réservés dans ces îles aux Missionnaires qui commencent leurs travaux apostoliques. Dieu ne les a pas abandonnés; il est venu à leur secours, dans plusieurs circonstances, d'une manière visible, et aujourd'hui ils conçoivent de grandes espérances. Cet archipel de Fidji, l'un des plus importants de l'Océanie centrale, se compose d'un grand nombre d'îles plus ou moins étendues, divisées en petits royaumes, souvent tributaires les uns des autres, et dont il est difficile de déterminer la population. Mgr Bataillon a grandement à cœur de hâter parmi ces insulaires la publication de l'Évangile, et demande avec instance de nouveaux ouvriers.

« Le temps était venu de rentrer à Sidney. Après quelques jours trop rapidement écoulés auprès de nos chers confrères dans l'archipel des Navigateurs, nous nous en séparâmes, les laissant consolés par notre visite et encouragés par les modiques secours que nous leur avons apportés. Nous mouillâmes devant l'île de Tonga, où je laissai le P. Calinon, et pris à bord le P. Grange, dont la santé épuisée demandait un changement de climat. Notre navigation fut longue, pénible et périlleuse. Les vivres manquèrent à bord, et nous fûmes mis à la ration. Heureusement nous étions près des côtes de la Nouvelle-Hollande; le bruit de plusieurs coups de canon annonça notre détresse; un bâtiment en passage vint à notre secours et enfin nous revîmes Sydney, après cinq mois de navigation.

« De cette station qui est ma résidence ordinaire, permettez-moi, Messieurs, de jeter encore un coup-d'œil historique sur les établissements religieux que nous venons de parcourir, pour préciser avec des dates les diverses époques de leur fondation.

« C'est le 24 décembre 1836 que Mgr Pompallier partit de France, avec quatre prêtres de la Société de Marie et trois frères coadjuteurs. Un de ces premiers missionnaires, le R. P. Bret, mourut pendant la traversée.

« Le 1^{er} novembre 1837, le navire s'arrêtait à Wallis et y déposait le R. P. Bataillon, sans autres armes que la croix, contre l'hérésie qui avait ses ministres installés dans tous les archipels voisins, et contre l'idolâtrie qui avait pour protecteurs tous les rois infidèles.

« L'île de Futuna, à une journée de distance de Wallis, recevait quelques jours après le R. P. Chanel. Premier apôtre de cette île, il en devint trois ans après le premier martyr : il avait préparé une abondante mois-

son qu'il arrosa de son sang, et que les Missionnaires recueillent aujourd'hui dans la joie.

« Enfin le 10 janvier 1838, Mgr Pompallier débarqua à Hokianga dans la Nouvelle-Zélande. Il rencontra sur cette grande terre quelques colons catholiques d'Angleterre et d'Irlande, plusieurs tribus déjà gagnées au protestantisme, et l'immense majorité de la population encore infidèle. Sa Grandeur fixa son siège épiscopal dans la partie du nord, et son église fut dès lors constituée.

« Les envois faits dans la suite élevèrent à quarante-six le nombre des prêtres ou frères-catéchistes dirigés vers la Nouvelle-Zélande. Bientôt les stations se multiplièrent, et la Mission de Touga-tabou fut fondée en juillet 1842.

« Les nombreux archipels de l'Océanie occidentale étant séparés par de vastes étendues de mer et peu fréquentés des navires, le Saint-Siège voulut y multiplier les vicariats apostoliques. Mgr Bataillon fut nommé à celui de l'Océanie centrale, et sacré à Wallis le 3 décembre 1843. Sa juridiction comprenait, entre autres archipels, celui de Fidji, qui reçut, en 1844, deux prêtres et un frère coadjuteur, et celui des Navigateurs où furent inaugurées, un an plus tard, deux nouvelles Missions. Ce Vicariat comptait, en janvier 1846, vingt-un Religieux de la Société de Marie. Je ne parle pas, dans ce nombre, de Mgr d'Amata, coadjuteur de Mgr Bataillon, qui fut envoyé dans la Nouvelle-Calédonie, à l'autre extrémité de l'Océanie centrale, et qui commença, le 29 décembre 1843, avec deux prêtres et deux frères, cette Mission si longtemps éprouvée.

« Elle forme aujourd'hui un troisième Vicariat, qui comprend la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébr

des. Mgr d'Amata la dirige avec cinq Religieux , prêtres ou catéchistes , pour tous collaborateurs.

« Un quatrième Vicariat , celui de la Mélanésie et Micronésie , fut établi en 1844. Mgr Epalle , Evêque de Sion , qui en était le titulaire , avait amené avec lui douze prêtres ou frères de la Société de Marie. On sait qu'il arrosa de son sang l'archipel , où la Mission s'est depuis établie en 1846. Mgr Collomb , son coadjuteur nommé , le remplace aujourd'hui avec le titre de Vicaire apostolique.

« La difficulté des communications et les dangers courus par les Missionnaires , firent sentir à la Société de Marie l'urgente nécessité d'avoir des correspondants à Sidney , dans la Nouvelle-Hollande , pour secourir les apôtres de l'Océanie occidentale : deux prêtres et un frère s'y arrêtèrent en 1845.

« Telle a été, Messieurs , la marche des événements et la suite des fondations depuis 1837 , époque où ces Missions ont pris naissance. Je vais résumer dans un court exposé les résultats obtenus par la prédication dans l'Océanie , sous le rapport religieux et social.

« Pour mieux apprécier ces résultats , il importe de se rendre compte des principales difficultés qui s'opposaient aux progrès de l'Évangile , dans ces archipels les plus dégénérés , les plus pauvres et les plus isolés du globe. Je ne parlerai ni des mille dialectes qui sont autant d'entraves au zèle du Missionnaire , tous ces peuples parlant des langues dont la différence est aussi tranchée que la couleur de leur visage ; ni des anciennes superstitions qui s'arment pour leur défense de l'autorité du temps et du fanatisme intéressé de prêtres qui les exploitent ; ni des calomnies que le protestantisme a semées devant nous sur tous les rivages , pour nous empêcher d'y trouver un port et un asile. Mais à n'en-

visager que les résistances d'un cœur corrompu, on doit penser ce que pouvait être la morale d'un peuple qui craint uniquement le chef qui lui commande, et suit pour tout le reste le penchant de sa nature sauvage. Dans la plupart des îles où l'Européen n'a pas pénétré, les indigènes mangent encore leurs ennemis, et quelquefois les habitants de la même tribu. Les liens mêmes de la famille sont aussi méconnus que ceux de l'humanité.

« Aujourd'hui c'est un monde nouveau qui s'est comme improvisé sous la main du prêtre catholique. Partout où le missionnaire a fait sentir son influence, le roi, dont la volonté était le seul code de sa tribu, règne en père au milieu de ses sujets convertis ; la paix est descendue dans les vallées qui furent si longtemps des champs de bataille ; les devoirs de famille sont respectés par tous les membres qui la composent, et l'enfant chérit sa mère, qu'il se faisait un honneur d'outrager. Non seulement le peuple rougit maintenant de l'état d'anthropophagie dans lequel il a vécu, mais il dépouille graduellement son indolence, si naturelle sous le ciel énervant des tropiques ; il demande au Missionnaire des outils, afin de l'imiter dans les travaux qu'il lui a vu faire pour se construire une cabane, ou pour défricher le coin de terre destiné à recevoir les graines d'Europe, et à naturaliser dans ces îles la plupart de nos fruits et de nos légumes. Lui aussi veut faire ses essais de culture, et nous espérons qu'il pourra bientôt cueillir, à côté de l'igname, de l'arbre à pain et du cocotier indigènes, l'amande, l'abricot, la pêche, l'orange, le citron, la figue et le raisin exotiques. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit de son empressement à fréquenter nos ateliers et nos écoles, de ses progrès dans l'étude de nos langues, de son application aux

arts manuels , et de son aptitude à élever des troupeaux : ces heureuses dispositions n'attendent que les instruments nécessaires , et des guides en plus grand nombre , pour généraliser dans nos archipels de l'Océanie le bienfait d'une civilisation chrétienne.

« Envisagée sous le rapport religieux , l'Océanie s'ébranle sur tous les points en faveur du catholicisme. Notre sainte Religion qui n'était presque pas connue , il y a dix ans , dans l'Océanie occidentale , compte aujourd'hui des néophytes fervents dans la Nouvelle-Zélande , l'archipel des Amis , des Navigateurs , des Fidji , à la Nouvelle-Calédonie , et jusque dans la Mélanésie. La croix brille maintenant dans tous les ports , sur toutes les îles , où le Missionnaire est descendu ; elle est saluée de loin comme une espérance par cette multitude de chefs qui nous demandent des prêtres , et auxquels nous n'avons encore pu donner que des promesses.

« Quatre Vicariats apostoliques ont été formés par le St.-Siège dans ces pays sauvages. Ils comptent déjà soixante Missionnaires et quarante catéchistes de la Société de Marie , dont Wallis et Futuna , entièrement convertis , sont jusqu'ici la plus précieuse conquête et la plus douce consolation.

« Ainsi , -Messieurs , il y a onze ans à peine que l'Europe catholique s'occupe de l'Océanie occidentale , et vous voyez ce qu'elle a accompli par le moyen de l'OEuvre de la Propagation de la Foi. Les Conseils centraux et les Abonnés de cette OEuvre éminente ne se laisseront point de secourir un peuple , qui est le plus malheureux des peuples ; ils nous aideront à détruire cette anthropophagie qui déshonore l'humanité ; ils soutiendront par leurs aumônes les Vicaires apostoliques et les Missionnaires , qui sacrifient , sous un climat

brûlant, leur santé, leur vie même, pour le bonheur présent et éternel d'une population si digne de compassion. J'ose vous en supplier, au nom de ces Apôtres, nos amis et nos frères en Jésus-Christ. Vos aumônes, j'en ai été témoin oculaire, ne restent pas sans résultat; et le moment n'est pas éloigné où l'Europe sera amplement dédommagée de ses généreux sacrifices.

« Je suis avec le plus profond respect et un sentiment de reconnaissance qui ne s'effacera jamais,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ANTOINE DUBREUL, P. M. »

MISSION DE WALLIS.

Extrait d'une lettre du R. P. Matthieu, de la Société de Marie, à son Frère.

Wallis, 20 juin 1845.

« MON CHER FRÈRE,

« La petite île de Wallis est éprouvée depuis un an par la guerre. Son histoire pendant cette période militante pourra, j'espère, t'intéresser, parce qu'elle offre une preuve nouvelle des ressources infinies de la Providence pour tirer sa gloire des efforts mêmes du démon.

« C'est quelques semaines après l'arrivée de Monseigneur (1), que Poi, Maatu et les protestants de l'île ouvrirent la persécution contre les catholiques. Les ha-

(1) Mgr Bataillon revenait de visiter plusieurs archipels de sa juridiction.

bitants des villages sur lesquels ils s'arrogent la souveraine autorité, reçurent ordre ou de quitter leurs plantations ou de changer de culte. On en vint jusqu'à les frapper, à les trainer de force au prêche, et à les poursuivre dans les bois lorsqu'ils allaient à la messe le dimanche. Ces moyens n'ayant pas réussi au gré des protestants, ils en cherchèrent un plus expéditif, et se décidèrent à nous effrayer par une déclaration de guerre à la mode océanienne : ils souillèrent d'ordures l'église de Felaleu, village qu'ils habitent en plus grand nombre et qui est aussi la résidence du roi. C'est, dans l'opinion de ces peuples, la plus grave de toutes les insultes, et il n'en faut pas autant d'ordinaire pour amener des hostilités.

« Cependant les catholiques se continrent et ne répondirent à leurs provocations que par d'insignifiantes représailles. Cette conduite modérée fit croire qu'ils étaient pusillanimes, et leurs ennemis, en devenant plus audacieux, résolurent d'en finir par un coup de main. Ils annoncèrent donc une attaque contre Mataütu, village où demeure habituellement Monseigneur. A cette nouvelle, j'allai rejoindre mon Evêque dont je n'aurais pas voulu me séparer dans le danger. Je trouvai toute la population catholique du nord de l'île réunie sous les armes, et attendant l'ennemi qui était en bataille à une demi-lieue de distance.

« C'est un singulier coup-d'œil que de voir ce peuple en costume de guerre. Nos néophytes, ordinairement si doux, avaient pris un aspect vraiment sauvage ; leurs longs cheveux étaient noués au-dessus de la tête ; tout leur corps barbouillé de diverses couleurs ressemblait à un écusson bariolé de noir, de jaune et de rouge ; ils s'étaient surtout appliqués à rendre leur figure méconnaissable ; une seule marque devait les rallier dans

la mêlée, c'était une croix rouge peinte sur la poitrine ou sur le bras. Ils étaient armés de massues, de lances, de frondes, de haches et quelques-uns de fusils. De temps à autre ils poussaient des cris de guerre tout-à-fait barbares.

« Plusieurs jours se passèrent en menaces d'une part, en préparatifs de défense de l'autre. Un de ces jours-là, j'allais à Felaleu porter les derniers sacrements à un vieillard : en passant devant l'armée ennemie, je fus tout-à-coup environné d'une dizaine d'hommes armés, qui me suivirent en poussant des cris affreux, jusqu'à la maison du malade et à mon retour ; je voyais leurs cassètes tournoyer autour de moi, et leurs lances s'agiter avec les gestes les plus menaçants. Je suppose que cette étrange escorte n'avait d'autre but que de m'effrayer ; en tout cas, elle ne put se flatter d'en être venue à bout.

« Les deux armées étaient encore en présence, quand parut en rade le navire de guerre anglais, le *North-star* ; Monseigneur fit aussitôt des démarches auprès du capitaine pour réclamer son intervention en faveur de la paix. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à l'y décider. Il fallut lui adresser un rapport, confirmé par le témoignage de tous les Européens de l'île, pour détruire les préventions qu'il avait puisées sur notre compte auprès de ses coréligionnaires, les ministres méthodistes de Tonga. Ses dispositions changèrent alors ; il fit mettre bas les armes à nos adversaires, les menaça, en cas de nouveaux troubles, de toute la sévérité des vaisseaux qui passeraient dans ces parages, et les déterminâ, dans une entrevue à bord avec les chefs, à conclure la paix. Nous n'eûmes qu'à nous louer de son zèle et de ses bons offices, et nous le quittâmes pleins de reconnaissance, mais en lui prédisant que son œuvre aurait peu de durée.

« En effet , à peine le navire disparaissait derrière les récifs, que Maatu se mit à construire un fort ; c'était, suivant le droit public océanien , une nouvelle déclaration de guerre , et il la soutint en répondant par des insultes aux représentations qui lui furent adressées. Tongahala , qui commande les catholiques , ne jugea pas à propos d'arrêter cette construction , mais pour être en mesure de résister , il en fit élever une semblable à St-Joseph. Voici en quoi consiste ce genre de fortifications : on plante tout autour du village des troncs de cocotiers de quinze à vingt pieds de haut , puis on creuse en dehors un fossé profond dont la terre , amoncelée en talus contre les arbres, forme un revêtement solide et impénétrable. Ce talus est traversé de distance en distance par d'autres troncs d'arbres creux , placés horizontalement ; ce sont autant de meurtrières par où l'on peut tirer des coups de fusil ou décocher des flèches. Des portes plus fortifiées que le reste des palissades, s'avancent au dehors comme des bastions, et par-dessus s'élève une petite maisonnette qui sert de corps-de-garde. Chaque famille a la sienne , qui porte son nom , et qu'elle est chargée de défendre et d'entretenir.

« Pendant la nuit, veille à toutes ces portes un détachement sous les armes ; ces sentinelles battent constamment le tambour , et par intervalles poussent des cris de guerre très-variés. Leur tambour est un gros bloc de bois façonné de manière à rendre un son très-sourd , qui s'entend de fort loin ; il y en a toujours deux d'inégale dimension que l'on frappe en cadence , et sur lesquels on exécute des airs guerriers qui ne sont pas trop désagréables. Tu peux t'imaginer quel vacarme résulte de cette musique nocturne. Enfin pour compléter ces travaux , on creuse d'ordinaire dans les

environs des trappes destinées à prendre l'ennemi : ce sont des trous de deux à trois pieds de profondeur, garnis au fond de pointes aiguës en bois de fer ou en bambou, et recouverts de petites branches et de feuillage. Les protestants seuls ont employé ce stratagème, emprunté de la chasse aux bêtes fauves ; mais ils en ont été presque les seules victimes, en tombant dans leurs propres pièges.

« Ces fortifications une fois élevées de part et d'autre, nos ennemis cherchèrent à faire naître la guerre, et voici comment ils s'y prirent. J'allais un jour à Mataütu, et il me fallait passer tout près de leur village. Une troupe de leurs gens était alors réunie dans une maison sur le bord de la mer avec un fou furieux, le même qui faillit assommer autrefois le P. Bataillon ; aussitôt qu'ils me virent, ils le lancèrent sur moi : le fou se précipita en bondissant à ma poursuite, et vint me barrer le passage avec les gestes les plus menaçants. J'étais à me débattre de mon mieux, lorsqu'un chef, étranger au complot, accourut, étreignit le fou entre ses bras et me délivra de ses coups. Le lendemain je devais retourner à St-Joseph par le même chemin ; Mgr voulut m'accompagner, et prit avec lui un chef catholique très-robuste, nommé Salomon, pour nous défendre en cas de besoin. Cette fois nous eûmes à faire à d'autres ennemis. Nous avions déjà dépassé le fort des protestants et nous montions une petite colline située au-delà, quand une bande de jeunes gens sort du bois, cherche querelle à notre compagnon, et lui défend d'aller plus loin. Alors Monseigneur reprend avec Salomon le chemin de Mataütu ; mais une dizaine de protestants embusqués dans le bois ajustent le néophyte à côté même de Monseigneur ; quatre coups de fusil ratent ; on le poursuit avec le cassetête, et il

ne parvient à s'échapper que blessé et la tête toute en sang.

« Une heure après , tous les habitants du nord de l'île se réunirent en armes à Mataütu , et le roi autorisa le combat pour le lendemain. Il n'y donna pourtant pas suite ; seulement quelques jeunes gens de St-Joseph , impatientes de prendre leur revanche , partirent sans ordre pendant la nuit, et ne revinrent à l'armée qu'après un engagement où fut tué le catéchiste protestant John Make, principal auteur de tous les troubles et l'un de nos calomnieux les plus éhontés. Depuis cette époque, toute la population s'est tenue enfermée dans l'enceinte fortifiée, toujours sur le qui vive, toujours prête à se mêler aux escarmouches plus ou moins meurtrières qui rompaient de temps à autre ce repos hostile. Les esprits étaient trop aigris pour répondre à nos inspirations pacifiques ; toutes les attaques venaient, d'ailleurs, des protestants, et les catholiques qui eussent pu facilement les écraser, puisqu'ils étaient deux mille cinq cents contre trois ou quatre cents ennemis, agissaient avec une admirable modération et se tenaient uniquement sur la défensive.

« Cependant Monseigneur hasarda quelques entretiens avec Poi et Maatu , il leur représenta avec énergie l'injustice de leur agression, et les sollicita par les plus pressants motifs de rendre la paix à leurs compatriotes. Maatu seul fut ébranlé. A la suite d'un de ces entretiens, il fit mettre sa pirogue à la mer et s'embarqua avec tout son monde, maudissant les chefs de Wallis qui l'avaient engagé dans cette mauvaise affaire. Mais pour sauver son honneur, et ne point paraître abandonner son parti, il annonça qu'il allait chercher du renfort à Vavao. Après son départ, les protestants vécurent d'espérance, les catholiques continuèrent à se

retrancher, et se disposèrent de leur mieux à repousser une nouvelle invasion étrangère. Bientôt l'ardeur du combat se ralentit, il n'y eut plus que de légers engagements dans les bois ; mais la circulation n'était pas moins impossible dans l'île, je ne pouvais moi-même communiquer avec Monseigneur que par mer, et c'est ainsi que je le visitais chaque semaine sur une vieille baleinière que nous avions achetée.

« Enfin au commencement du mois dernier, arriva la goëlette des méthodistes, montée par deux ministres qui, voyant la cause de leurs adhérents si évidemment mauvaise, ne purent s'empêcher de condamner Poi et lui ôtèrent l'espérance d'être secouru. Cet abandon de son propre parti acheva de le déconcerter ; il vint lui-même avec sa racine de kava demander la paix à Tongahala.

« Malgré le contre-coup fâcheux de ces troubles sur l'état de notre petite Mission, Dieu en a su tirer d'heureux effets pour le bien général. L'agglomération de la population toute entière sur deux points de l'île, en nous donnant plus de facilité pour l'instruire, a doublé l'efficacité de nos travaux. Nos néophytes ont contracté entre eux et avec nous des liens encore plus étroits ; ils ont conçu une nouvelle défiance de l'hérésie et plus de mépris pour les calomnies qu'elle accrédite sur notre caractère et nos intentions. Nous avons aussi pu former des écoles que la dissémination des tribus rendait impossible en temps ordinaire. Toute notre jeunesse sait maintenant lire dans sa langue, je fais même en ce moment une classe de lecture latine, et je ne suis pas mécontent de mes écoliers. Je voudrais, mon cher Frère, te montrer leur zèle à venir, trois fois la semaine, dans nos écoles, et à se grouper autour du foyer ou de la lampe domestique, pour

lire tous ensemble ou s'exercer au chant de nouveaux cantiques.

« Nous avons aussi donné un nouvel élan à leur ferveur en achevant d'introduire dans l'île toutes les pratiques de la piété chrétienne. Nous avons reçu d'Europe deux beaux exemplaires coloriés du chemin de la croix; Mgr a inauguré cette année un si touchant exercice. C'était merveille de voir l'empressement de nos fidèles aux pieds de ces saintes images; ils s'y réunissaient par groupes à toute heure du jour, surtout pendant le carême, et le plus instruit lisait à ses compagnons, dans un petit livre que nous leur avons distribué, le sujet des stations douloureuses. Leur âme s'ouvrait avec une filiale compassion à la peinture des souffrances de notre Sauveur, et plus d'une fois les larmes coulaient de leurs yeux.

« Enfin, comme nous leur avons fait connaître nos saintes tristesses, nous les avons initiés aussi aux pompes riantes de la Fête-Dieu. Une magnifique procession est partie ce jour-là de St-Joseph. On avait dressé un gracieux reposoir sur un petit môle de la plage, que la mer laissait à sec comme pour se prêter à nos pieuses intentions. Deux grands cercles d'arbres plantés dans le sable à l'entour du môle, étendaient sur nous leur ombre avec l'ornement de leurs feuillages; tout le chemin que devait parcourir l'Homme-Dieu se déroulait entre deux rangs de verdure. La procession s'avança dans un ordre parfait. De distance en distance des chœurs de cantiques animaient la marche et soutenaient la ferveur dans les rangs; de jolies bannières se déployaient pour la première fois aux brises du rivage; un groupe d'enfants, sous la direction du Frère Joseph, exécutaient avec ses corbeilles de fleurs et ses encensoirs toutes les évolutions symboliques et gracieuses qui vous char-

ment en France. Après eux venaient les vieillards et les chefs, et autour du dais une garde d'honneur de cinquante hommes, armés de fusils et commandés par Tongahala.

« Un petit carillon placé sous le toit de l'église et mis en jeu par un matelot habitant de l'île et ancien sacristain de son village, avait sonné le départ. A son apparition, Notre-Seigneur fut salué par une détonation de la garde wallisienne, à laquelle répondit de la rade le canon d'un brick américain. Tout le cortège s'avança ainsi lentement au milieu de ces bruits de fête, et vint former un vaste cercle au pied du reposoir, d'où descendit sur lui une solennelle bénédiction. Toutes ces cérémonies et ces pompes empruntées à l'Europe, en présence des magnificences de l'Océan et d'une nature neuve et féconde, ce peuple sauvage à peine en possession de la vie chrétienne et déjà renouvelé par la Religion, ce contraste et ce mélange de l'ancien et du nouveau monde, de la terre et des flots, aux pieds de Jésus-Christ, aimé comme un père et salué comme un roi, tout donnait à cette scène une physionomie imposante et mystérieuse. Pour la couronner, la mer vint à monter, les vagues à leur tour s'inclinèrent aussi sous le dais, et comme autrefois en Judée le Sauveur marcha sur les eaux. *Dominus super aquas multas.....*

« Adieu, mon cher Frère, prie toujours pour nous, et sois bien persuadé que, malgré mon éloignement et les petits embarras que je puis avoir, je ne t'oublie jamais ni tous nos bons amis.

« Ton frère,

« E. MATTHIEU »

MISSION DE FIDJI.

Lettre du R. P. Roulleaux, Missionnaire de la Société de Marie, au R. P. Colin, Supérieur général de la même Société.

Lakéba, 12 novembre 1845.

« MON TRÈS-RÉVÈREND PÈRE ,

« Nous n'avons d'autres consolations à vous offrir que nos croix ; celles-là du moins sont nombreuses , car les contradictions et les souffrances ont été notre pain de chaque jour depuis notre arrivée aux îles Fidji. Quant à nos efforts , ils sont restés à peu près stériles : six néophytes dont trois sont morts , six catéchumènes dont quatre apostats , c'est tout le fruit de notre ministère , ou pour mieux dire ce n'est rien (1) , et pourtant l'hérésie en a pris l'alarme et ne cesse de remuer ciel et terre pour nous chasser. Vous aimerez sans doute à suivre l'histoire de ces quinze mois d'épreuves.

« Partis de Tonga le 3 juillet 1844 , Mgr Bataillon , le P. Brécheret et moi , nous aperçûmes dès le second jour les îles orientales de l'archipel Fidji. Elles soulevaient l'une après l'autre leurs cimes boisées du sein de l'Océan , et nous ne pouvions voir sans frayeur la ceinture de récifs semés entre elles , qui les protège et les

(1) Depuis lors la Mission a fait de notables progrès.

unit. Ces îles, de médiocre étendue, d'un sol en général improductif, quelques-unes même entièrement stériles et inhabitées, forment, au nombre de dix ou douze, un royaume de quatre mille âmes, aux deux tiers hérétiques. Les Tongiens, qui viennent construire là leurs grandes et belles pirogues, y ont près de mille colons, la plupart méthodistes, dont le grand chef, revêtu de fonctions analogues à celles de nos consuls en pays étrangers, réside à Lakeba, la plus grande et la plus fertile des Fidjis orientales.

« C'est à Lakeba que Mgr Pompallier, parcourant son immense Vicariat apostolique, avait laissé un catéchiste, Moïse Monatavai, chargé de préparer les voies aux prêtres que Sa Grandeur voulait y envoyer. Notre première pensée en accomplissant ce dessein était de tenter un établissement dans cette île. Quand nous y débarquâmes, les ministres protestants en étaient partis pour leur conférence annuelle; mais ils avaient laissé à leur place un catéchiste récemment venu de Tonga, dans le but direct de combattre nos projets. Le choix était malheureusement habile: issu d'un Tongien et d'une Fidjienne, cet homme parle avec facilité les deux langues, et par le rang que lui donne sa naissance, par son éloquence naturelle et son air de conviction, il nous a fait plus de mal ici que les deux ministres. Nous ressentîmes dès l'abord l'effet des préventions semées contre nous; on nous reçut froidement; le roi s'unit au chef tongien *Finau Utukalala* pour nous éloigner. Un seul chef, *Kamisese*, neveu du roi de *Pau* dans une des grandes îles, nous fit un accueil plus bienveillant parce qu'il était intéressé: il avait reçu des présents de Mgr Pompallier à son passage, il en espérait encore de nouveaux; sa cupidité une fois satisfaite, il ne parut plus songer à nous.

• Nous résolûmes donc de chercher une terre mieux

disposée. Mgr Bataillon voulait nous mener aux grandes îles qui sont à l'ouest de l'archipel, mais ses offres avantageuses ne purent décider le capitaine à entrer dans ses vues, effrayé qu'il était de se risquer à travers des récifs peu connus. Il ne voulut nous conduire qu'à Namuko, à dix lieues de Lakeba. Huit jours de navigations furent employés à les franchir, et ce fut une périlleuse traversée : nous luttions depuis trois jours contre un courant, en face d'une île déserte, sans autre perspective que le naufrage, lorsqu'un vent favorable nous délivra enfin et nous lança dans le port. Là, nouvelle épreuve ; il nous fallut combattre notre équipage, comme nous avions combattu les flots. Nos matelots amentés et furieux voulaient nous ramener à Wallis ; c'en était fait de la nouvelle Mission, si Dieu n'y eût mis visiblement la main. Heureusement la patience et l'énergie de notre Evêque, qui me parut alors sublime de fermeté, leur imposèrent, et nous obtinmes d'être jetés sur un point écarté de la côte, heureux de toucher au sol fidjien.

« Moïse, que nous cherchions à Namuko, venait d'en partir, mais un de ses parents nous reçut dans sa cabane, et bientôt nous vîmes la population tout entière se grouper autour de nous. Le jour, la nuit même, se passaient à discourir sur la religion et à détruire les préjugés hérétiques de ces pauvres sauvages. Ignorant le refus que nous avions essuyé de la part de leurs chefs, ils se montraient satisfaits de notre arrivée et consentaient à nous laisser vivre avec eux, plusieurs même semblaient incliner déjà vers nos saintes croyances. Hélas ! ces bonnes dispositions se sont vite dissipées, et les ministres n'ont épargné ni visites, ni calomnies pour les détruire. Du moins cette terre infidèle fut consacrée au catholicisme : les saints mystères y furent célébrés pour la première fois le jour de l'Assomption, et quel-

que temps après, un enfant baptisé de nos mains porta dans le ciel les prémices du peuple de Fidji.

« Namuko, petite île stérile, privée d'eau douce et comptant à peine quatre-vingts habitants, ne pouvait offrir un centre convenable à notre mission. Dès le lendemain de la fête, profitant de la liberté que m'avait donnée Mgr d'Enos, je revins seul avec un catéchiste à Lakeba, pour y voir Moïse, privé depuis deux ans des consolations de la foi, et pour aviser aux moyens de passer aux grandes îles. Cette dernière pensée que j'eus soin de mettre en avant, dissipa un peu l'étonnement causé par mon retour; on m'accueillit d'assez bonne grâce, en se flattant d'être bientôt et pour toujours débarrassé de nous; Finau lui-même s'offrit d'aller sur une de ses pirogues chercher nos confrères, et de nous conduire avec eux au lieu que nous aurions choisi.

« Je m'installai provisoirement, pendant qu'il s'occupait de réaliser sa promesse, dans la pauvre cabane où Moïse était relégué avec son néophyte Philippe Bui, qu'il avait baptisé en danger de mort et qui avait trouvé la santé avec la vraie foi; j'étais loin de croire alors que ce réduit enfumé et obscur, véritable hutte de charbonnier, serait pendant onze mois la chapelle et le presbytère de la Mission. Nous dressâmes un modeste autel au lieu le moins sombre de la cabane, et je dis la messe pour la première fois le jour de St. Joachim. Cette humble église ne ressemblait pas mal par son dénuement à l'étable de Bethléem; mais elle était déjà sanctifiée par les souffrances et les prières de nos deux néophytes, et les larmes me venaient aux yeux quand je les entendais tous deux psalmodier leurs prières, à l'heure des exercices, et chanter des cantiques en langue de Fidji.

« Il était temps, du reste, de venir au secours de

notre intéressant catéchiste. Persécuté des chefs, délaissé de sa famille, haï et méprisé de tous pour sa foi, pouvant à peine se procurer un peu de nourriture, en butte par surcroît de malheur aux continuelles attaques des ministres protestants, si sa croyance eût résisté à leurs pièges, il est à craindre que sa conduite extérieure n'eût cédé à leurs sollicitations. Il lisait déjà leurs bibles, et cessait de porter au cou le chapelet, dont les insulaires convertis ont fait l'insigne de leur religion.

« Après l'avoir consolé et raffermi, je profitai de l'absence de Finau pour faire le tour de l'île, et essayer quel genre d'impression produirait sur les naturels la vue d'un prêtre catholique. Leur accueil me fut partout favorable, mon costume excitait parmi eux une curiosité d'enfants, ma croix de Missionnaire surtout fixait leurs regards. Tous voulaient l'un après l'autre la voir, la manier, l'étudier à loisir. J'étais constamment entouré d'une troupe d'indigènes qui ne perdaient pas de vue un seul de mes mouvements, m'observaient de la tête aux pieds, touchaient mon habit et ne me laissaient aucun moment de repos. Impossible de me soustraire à leur indiscret empressement, même pour réciter le saint office; alors la moindre image entrevue dans les feuillets de mon bréviaire excitait des cris d'admiration, et rassemblait tout un village, fort peu scrupuleux de me distraire. Je fis ainsi le tour de l'île avec mon cortège de sauvages. Sur les douze hameaux qu'on y compte, les deux plus gros sont encore payens, les autres professent l'hérésie. Ça et là j'apercevais sur des tertres élevés de main d'hommes, des temples d'idoles que leur forme ronde et leur toit élancé feraient prendre de loin pour les tourelles d'un vieux château. Les rayons du jour n'y pénètrent que par l'ouverture qui sert d'entrée; il y règne une obscurité empreinte d'horreur et

qui glace l'âme. On offre au démon dans ces temples des étoffes du pays, des coquillages rares et quelques objets précieux. Des prêtres, qu'ils nomment *Bété*, y rendent leurs oracles avec tous les signes d'une inspiration simulée. Ils se livrent, quand la crédulité les interroge, à des tremblements nerveux et à des convulsions effrayantes, qu'ils mettent sur le compte de leur dieu dont ils ne peuvent, disent-ils, soutenir les redoutables assauts. C'est là un des articles de leur mythologie, plus chargée encore que partout ailleurs de fables obscènes ou ridicules.

« Le soir, en rentrant dans ma hutte, mes sauvages voulurent à leur tour me divertir, et me donnèrent le spectacle de leurs danses, aux premières clartés de la lune. Les Fidjiens sont passionnés pour cet exercice. Je fus frappé de la bonne grâce de leurs attitudes, de l'aisance et de la souplesse de leur mouvements. Leurs pas s'harmonisent au chant cadencé dont ils les accompagnent, et les mains, battues en mesure, indiquent et soutiennent le rythme. Les deux sexes dansent ainsi tour à tour et séparément, et si l'ensemble respire une dangereuse mollesse, je n'ai du moins remarqué rien qui blessât directement la décence.

« Je leur fis dire en les renvoyant, par mon compagnon, que j'étais venu leur annoncer la religion véritable, et que les ministres de Dieu allaient bientôt les instruire; mais je pus juger dès lors que leurs cœurs étaient peu disposés à recevoir la divine semence, et qu'il faudrait plus que des paroles pour les convertir.

« Le lendemain de mon excursion, un fait atroce vint me révéler à quel degré d'inhumanité sont descendus ces enfants prétendus de la nature. Un jeune homme du village voisin, atteint, disait-on, d'une maladie incurable, fut enterré tout vivant, malgré ses larmes et

ses cris. Saisi d'horreur à une semblable nouvelle , je courus m'en plaindre au roi : il était accroupi dans sa case et prenait le kava avec ses vicillards. Je mis à mes paroles tout le feu de l'indignation. Il ne parut pas sur leur visage la moindre émotion, ni la moindre surprise. L'assemblée des sages de l'île m'écouta d'un air aussi tranquille que s'il se fût agi de l'action la plus simple , et ils m'expliquèrent, en continuant à boire, que c'était la coutume de leurs ancêtres. En effet , j'ai souvent été témoin de pareilles scènes dans la suite : quand une maladie se prolonge trop au gré des parents , quand le malheureux est aliéné , qu'il devient à charge , ou que sa guérison ne laisse plus d'espoir , on l'étrangle par pitié, dit-on, et pour abréger ses souffrances. Ses proches le pleurent ensuite, non par des larmes , ils ne savent pas en répandre , mais par des cris et des sanglots hypocrites , qu'il cadencent suivant la coutume des sauvages de l'Océanie.

« Quelques jours après ce triste événement, en même temps que le P. Brécheret arrivait de Namuko sur une des pirogues de Finau, revinrent aussi de leur synode nos ministres Wesleyens et leurs dames , beaucoup plus étonnés que satisfaits , comme vous le pensez bien, de trouver deux Missionnaires catholiques installés dans l'île , dont ils croyaient leur avoir fermé l'entrée par d'adroites manœuvres. Il leur fallut reconnaître qu'il n'est point de sagesse contre Dieu : la Providence s'était jouée de leurs efforts en se servant, pour nous ramener, de la barque même de leur plus affidé prosélyte.

« Ils trouvèrent bientôt l'occasion de nous faire sentir leur présence. Un Fidjien dangereusement malade réclama notre ministère , et après qu'il eut été instruit et préparé comme le permettaient le temps et son état, il reçut le baptême. C'était un samedi, veille de la

fête du saint Nom de Marie ; on lui donna le nom de Marie-Joseph. Ses douleurs étaient si vives qu'on craignait à chaque instant qu'il n'expirât , et qu'on fut même obligé d'interrompre à plusieurs reprises les cérémonies sacrées ; mais à peine régénéré par l'eau sainte , il ressentit un merveilleux soulagement , un sommeil paisible se répandit sur ses membres et le lendemain matin il était presque guéri. Cette faveur insigne aurait dû l'attacher irrévocablement à la foi : hélas ! il n'en fut pas ainsi. Je ne pouvais malheureusement lui parler que par un interprète , qui n'entendait pas même très-bien la langue de Futuna. Les ministres en profitèrent , ils vinrent aussitôt , firent des reproches aux parents du malade , placèrent en sentinelle aux pieds de son lit le catéchiste dont j'ai parlé , ne quittèrent notre converti qu'après son apostasie , et lui mirent dans l'esprit tant de calomnies et de mensonges qu'il me fut impossible de détruire l'impression qu'ils avaient produite. Il me rendit sa médaille , et pour le soustraire à mes exhortations , on le transporta dans un village éloigné , où il retomba malade et mourut quelques semaines plus tard. Deux messes en l'honneur de Notre-Dame de Pitié se disaient pour lui au moment de son agonie , et comme nous allions le visiter , sur le bruit de sa rechûte , les ministres accouraient la Bible en main présider triomphalement à son convoi funèbre. Puisse sa divine patronne lui avoir obtenu miséricorde !

« Dieu ne nous laissa pas sans consolation : il nous envoya d'abord deux jeunes hérétiques qui demandèrent à être admis au nombre des catéchumènes ; et puis il nous rendit témoins d'une conversion plus heureuse et plus rassurante. Le roi de Pau , en guerre avec une peuplade puissante , sollicita le secours de Finau : sur la pirogue qui portait l'ambassade , se

trouvait un enfant de dix à douze ans , depuis longtemps malade et que l'espoir d'un soulagement amenait à Lakeba. Mais, contre son attente, le mal fit de tels progrès qu'au retour ses compatriotes en désespérèrent, et l'un d'eux pensant que nous y saurions quelque remède , vint me proposer d'entreprendre sa guérison. « Si tu en viens à bout, me dit-il, il se fera papiste. » Le bon sauvage, en nous donnant ce nom, ne songeait pas au mépris que les ministres ont voulu par là nous infliger, et l'insulte était loin de son esprit.

« On chercha pendant quelque temps à me soustraire ce pauvre malade; on répondait à mes demandes qu'il allait bien; un jour même, par moquerie, on me fit voir à sa place un enfant de son âge, plein de force et de santé. Je fus obligé de recourir au roi pour faire cesser cette indigne manœuvre : mais quelle fut ma douleur quand je reconnus en l'abordant tous les ravages de la maladie ! il ne parlait plus depuis quatre jours, et les ministres l'avaient abandonné en avouant l'impuissance de l'art. Il avait pourtant encore sa connaissance, et ses gestes exprimaient assez bien ses pensées. Je commençai donc à l'instruire, je suspendis à son cou une médaille de la Vierge, je mis entre ses mains pour sa défense et son salut la croix du P. Chanel, précieuse relique d'un martyr; l'enfant semblait s'y attacher comme s'il eût compris tout le prix de ce symbole. Le troisième jour, sur le désir répété qu'il en témoignait, je lui donnai le baptême et le nom de Michel.

« Quelles douces larmes n'ai-je point alors versées, en songeant aux vues miséricordieuses de Dieu sur cette pauvre âme, toute prête à s'envoler dans les bras de son créateur ! Il vécut encore huit jours au milieu de nos soins. Pauvre petit ! nos cœurs étaient émus en le contemplant : ses souffrances ne pouvaient le détourner de

la vue du crucifix ; à demi-paralysé , il le tenait encore d'une main tremblante et , sans que personne le lui eût appris , collait ses lèvres pâles sur les pieds du Sauveur. Enfin il tomba en agonie , reçut les dernières onctions et s'endormit dans la paix du ciel. Le soir même , selon la coutume de ces pays chauds , se firent les funérailles. Son corps parfumé d'huile était richement enveloppé des étoffes du pays ; on avait chargé ses cheveux de poudres odoriférantes, et rempli ses mains de dents de baleine en signe de noblesse. Ses parents réunis à l'entour le pleuraient avec des cris cadencés, auxquels leurs cœurs n'avaient point de part. Après nous être assurés, pour la sépulture, de l'approbation du roi , qui ne devait pas nous être inutile , nous nous assimes quelque temps en silence comme les autres assistants , et je commençai les cérémonies funèbres en surplis et en étole , au milieu du silence universel. Tout alla bien jusqu'au moment où je répandis l'eau bénite sur le mort. A cette vue , un naturel qui murmurait tout bas , ne fut plus maître de sa colère, il se prit à nous vomir des injures et à nous jeter de la terre au visage ; ses yeux étincelaient avec tant de fureur , qu'il semblait que le démon lui mit au cœur toute sa rage. Il me fallut interrompre le chant sacré , et ce ne fut qu'au nom du roi qu'il se tut en frémissant. C'est le seul acte public de religion que nous ayons exercé : le prêtre payen , le chef du village, la reine et une foule nombreuse y assistaient ; mais la suite nous a fait assez voir que c'était une faveur exceptionnelle de la Providence, et que le démon, au lieu d'être vaincu , règne toujours en maître sur ce peuple.

« Quelques jours après, le chef idolâtre dans la maison duquel nous avons , par une protection visible de Dieu, baptisé le jeune néophyte, mais qui nous avait

publiquement montré sa haine, fut frappé de mort subite. J'accourus pour empêcher, s'il était possible, qu'on n'étranglât ses femmes. Il était trop tard : la principale gisait à ses côtés dans la bière. Ce fut pour nous une affliction d'autant plus vive, que cette pauvre créature nous avait plusieurs fois témoigné de l'intérêt dans nos visites au petit Michel.

« Ces événements s'étaient passés pendant l'absence prolongée de Finau : il revint enfin pour nous transporter, selon sa promesse, dans l'île de Tavanni. Les hérétiques se faisaient une fête de notre départ, et les ministres avaient prié le roi de nous chasser en cas de résistance. Quel fut leur étonnement, lorsqu'après de sérieuses réflexions et de longues prières, nous vinmes annoncer au chef Tongien notre résolution de demeurer à Lakeba! Les premières vues de notre Evêque, notre séjour de quelques mois dans cette île, nos catéchumènes, les préventions en partie dissipées, le triomphe que nous allions assurer à nos ennemis en cédant à leur haine, enfin l'incertitude d'une entreprise nouvelle : tels étaient les motifs de notre détermination. Finau buvait le kava avec ses chefs, quand nous la lui fîmes connaître. Je renonce à vous dire ses insultes et ses menaces contre nous et notre religion, qu'il accusait d'ambition et d'envahissement. J'essayai de répondre en quelques mots aussi modérés que fermes, et je lui dis que, puisqu'il se faisait juge entre les protestants et nous, il serait mieux à lui d'écouter les deux partis pour connaître la vérité. — « La vérité! la vérité! reprit-il brusquement, que nous importe la vérité? Les ministres sont venus les premiers, nous sommes contents de leur religion, nous voulons nous y tenir. » Que répondre à cette logique? Je pris le parti de me retirer.

« Les jours suivants, tous les ressorts imaginables

furent mis en jeu pour nous faire partir : on répandit la menace d'un enlèvement forcé , qu'on espérait nous voir prévenir par la fuite ; on alla même jusqu'à supposer un ordre d'exil dicté contre nous par le roi. L'envoyé prétendu de sa Majesté Fidjienne vint le soir à la porte de notre case , et après s'être acquitté des cérémonies usitées en pareilles circonstances , nous signifia de quitter au plus tôt ses domaines : son maître avait bien assez , disait-il , de deux ministres pour évangéliser ses états. Je répondis que j'étais surpris du changement de la volonté royale et que j'irais en conférer avec le roi ; mais j'appris bientôt qu'il ignorait cette manœuvre , dont les ministres et Finau pouvaient seuls revendiquer tout l'honneur.

« Sans se rebuter de cet échec , Finau voulut essayer sur nous l'effet de son intervention directe : elle ne lui réussit pas mieux. Aux regards de colère qu'il lançait de loin en s'approchant de notre case , j'opposai l'air et le ton de la plus grande douceur , je m'empressai d'étendre la natte d'usage , et je lui présentai la racine du kava. Après un moment de silence : « Je viens voir si vous partez définitivement » , me dit-il d'un ton sec et à deux ou trois reprises. Je ne voulus pas répondre avant qu'on eût bu le kava , et sa colère eut ainsi le temps de tomber en partie. Je lui dis alors que nous étions à Lakeba pour remplir les intentions de notre Evêque , que nous étions las de voyager , qu'il savait fort bien quel danger il y avait à courir sur ses pirogues , frêles embarcations brisées par le moindre écueil , et qu'après tout je ne voyais pas en vertu de quel titre il nous exposerait certainement à la dent des requins ou à celle des cannibales. Deux faits récents d'anthropophagie exercés sur des naufragés dans les grandes îles donnaient trop de force à mes paroles pour qu'il osât insister. Il

sortit donc en donnant une apparente approbation à notre conduite. Mais ce n'était qu'une feinte, et dès le lendemain, il défendit qu'on nous apportât à manger et qu'on nous construisit une demeure. Les chefs du village reçurent ordre de veiller à l'exécution de ces mesures, dont la rigueur même fut bientôt dépassée. On alla jusqu'à voler de nuit les ignames de Moïse, seule ressource de la Mission.

« Vous comprenez, mon Révérend Père, où nous en fûmes réduits, sans provisions d'aucune espèce, dans cet état de blocus indignement organisé pour nous affamer. De nos néophytes, les uns passaient les jours entiers sans manger, les autres sortaient à la dérobée et se repaissaient du premier aliment qui leur tombait sous la main. Nous n'avions, nous, d'autre nourriture que des *oletsis*, petit fruit sauvage, auquel on ne touche qu'en temps de famine, et qu'on allait nous chercher au fond des bois. Quelques semaines de ce régime portèrent leur fruit : nous tombâmes tous les deux malades. Heureusement le P. Brécheret se remit bientôt ; quant à moi, ma santé dès longtemps épuisée par la fatigue, attaquée tout à la fois d'une toux violente et d'une irritation d'estomac qui ne me permettait de prendre aucun aliment, inspira des inquiétudes qui, grâce à l'intercession du P. Chanel dont je porte la croix, s'évanouirent tout d'un coup.

« La maladie et la faim n'étaient pas seules à nous tourmenter : l'apostasie de nos jeunes néophytes y joignit encore de plus cuisantes douleurs. Les sollicitations de leurs parents, les plaisanteries de leurs camarades, les objections dont les ministres cherchaient en toute rencontre à les embarrasser, rien n'avait pu jusque-là les dégoûter de notre sainte religion. On eut recours à des moyens plus puissants et malheureusement plus

efficaces , l'autorité et la force. Un vendredi , accompagnés du chef Tongien et d'une foule des principaux hérétiques , les ministres vinrent faire leur prêche dans notre village , à la porte même de notre case , et après l'explication de la Bible , ils se retirèrent d'un air modeste , comme s'ils eussent été étrangers à la scène qui allait s'ouvrir.

« Le chef restait seul avec sa suite , rangée en demi-cercle pour prendre le kava. Ce fut devant cette assemblée qu'on fit comparaitre nos néophytes , dont l'un avait été tiré par force de notre demeure. Nous en sortîmes aussitôt et nous vinmes nous présenter au milieu des hérétiques. Il y eut dans notre apparition inattendue quelque chose qui intimida d'abord Finau , mais il reprit bientôt son assurance , consulta les chefs qui l'entouraient et nous pria de nous asseoir pour boire avec eux le kava, puis adressa à nos catéchumènes une exhortation où perçait sa haine , malgré ses efforts pour la comprimer. A défaut de menaces , son air courroucé et la solennité de ses avis laissaient assez voir ce qu'ils devaient en attendre , s'ils persistaient dans leur foi. Ces pauvres jeunes gens n'étaient avec nous que depuis quelques semaines , ils n'avaient eu le temps ni de s'instruire , ni de se fortifier ; aussi ne se sentirent-ils pas le courage d'affronter la tempête : l'un d'eux nous quitta le soir , l'autre le lendemain. Toutefois nous sommes loin de regarder leur défection comme définitive , et nous comptons assez sur leur conviction pour attendre de Dieu leur retour , dès que notre Mission aura pris un peu de consistance.

« Si c'était un triomphe pour l'hérésie , il ne tarda pas à être bientôt troublé. Le soutien le plus ferme des ministres et l'ennemi le plus redoutable des Missionnaires , Finau vint à mourir , après deux jours

de maladie. Il eût fini par nous perdre ; ni la haine, ni l'occasion ne lui en auraient manqué , et le roi qui trouvait en lui un appui nécessaire contre les prétentions rivales du roi de Pau, aurait peut-être plié sous son autorité et sanctionné ses desseins. Son successeur et son frère *Tapoutoulai*, hérétique comme lui, n'a pourtant pas hérité de son fanatisme contre nous. Il a rapporté des idées plus modérées de Sidney, où il a vu la foi catholique tolérée ; il semble se faire un point d'honneur d'imiter cet exemple ; et nous pensons qu'il laissera ses compatriotes à peu près libres sur le choix de leur croyance.

« Un nouvel horizon s'ouvrait donc à nous , le ciel redevenait serein sur nos têtes , nous respirions un peu de calme après tant d'épreuves , et les naturels délivrés du joug de Finau semblaient se reprocher leur dureté à notre égard , quand survint une tempête plus affreuse que toutes les autres , qui nous ôta par sa violence jusqu'au souvenir de nos maux passés. Le fameux *Maatu*, roi de *Mica-Tapretapu*, après avoir allumé la guerre à Wallis, jeté l'épouvante à Futuna, et répandu à Fidji les bruits les plus sinistres, vint tout-à-coup à Lakeba provoquer notre expulsion. Ses pirogues portaient un peuple nombreux et, de plus, quatre habitants de Wallis, dont il avait fait des apostats pendant la traversée et qu'il employa, à peine débarqués, à confirmer de leurs témoignages ses mensongères accusations. Il rejetait sur Mgr Bataillon tous les troubles de Wallis, lui prêtait l'absurde dessein de massacrer les hérétiques de ces îles, et renouvelait contre nous d'anciennes et infâmes calomnies dont je ne veux pas souiller ma plume. Ces calomnies volaient de bouche en bouche et répandaient partout l'indignation. Si Finau n'eût pas disparu de la scène avant l'arrivée du roi *Maatu*, ces deux

êtres farouches auraient sans doute redoublé leur fureur en se la communiquant , et c'en était fait de nous. Mais la providence de Dieu tenait l'œil ouvert sur ses enfants ; elle nous avait délivrés de notre plus cruel ennemi par la mort ; cette fois elle tira le remède de l'excès même du mal. Les Fidjiens étourdis d'abord par ces étranges accusations , se prirent bientôt à réfléchir , et ensuite à douter : les plus sensés , qui jusque-là gardaient le silence , ne craignirent pas de dire tout haut que tant de crimes n'étaient guère vraisemblables , et qu'il était difficile de faire tant de prosélytes avec les horreurs qu'on nous imputait. Cet heureux retour des esprits permit d'entendre notre voix , et la vérité fut vengée dès qu'elle eut la liberté de se défendre. Ainsi s'apaisa l'orage , non sans laisser encore quelque trace dans certains naturels irréfléchis. Les Fidjiens furent les premiers à découvrir la fourberie de nos accusateurs : « Nous savons , me dit un jour le roi dans le plus fort de l'agitation , nous savons , nous autres Fidjiens , que ce sont là de purs mensonges. »

« Les premiers instants de calme qu'il nous fut donné de goûter , furent employés à nous bâtir une petite maison qui pût nous préserver des pluies tropicales , contre lesquelles notre vieille case ne nous offrait d'autre abri qu'un toit percé et des cloisons en ruine. Elle était d'ailleurs si étroite que le frère qui nous accompagnait , était le plus souvent obligé de passer la nuit à la belle étoile. Nos voisins se montrèrent fort peu disposés à nous prêter secours. Ils nous menaçaient même d'y mettre le feu , dès que nous aurions fini notre ouvrage ; mais ces vaines paroles , que nous prenions plutôt pour une insulte que pour l'expression d'un projet arrêté , ranimaient notre ardeur. Nous allions avec nos néophytes chercher sur les montagnes

et le long des rochers de grandes pièces de bois , dont nous chargions nos épaules. Chacun payait de sa personne. Seul je ne pus partager jusqu'au bout les travaux de mes confrères. Mes forces étaient insensiblement minées par la mauvaise nourriture , et le dérangement d'estomac qui m'affaiblissait depuis plusieurs mois finit par dégénérer en flux de sang, maladie souvent mortelle dans ces climats brûlants. Le mal empirait faute de remèdes et d'aliments convenables ; on me croyait déjà près de ma dernière heure , et je songeais à recevoir les secours de la religion à défaut de secours humains. Une nuit cependant je me plaignis à la Sainte Vierge de mon abandon , je lui demandai d'avoir pitié de son œuvre et de son enfant délaissé. Sans doute elle entendit ma prière ; car le secours ne se fit pas attendre et il vint du lieu même d'où nous devions le moins l'espérer. Le lendemain , les ministres firent mettre à ma disposition tous les soulagemens dont ils étaient pourvus ; je reçus leur visite deux fois par jour pendant les six semaines que dura la maladie , et comme leur expérience personnelle leur avait appris le danger de ce mal et le traitement qui lui convient , je repris bientôt une santé toujours chancelante. Je le déclare ici pour rendre témoignage à la vérité , c'est à leur zèle et à leurs soins que je dois ma convalescence. J'ai tâché d'acquitter envers eux ma gratitude en les recommandant, à l'autel, au Dieu dont ils méconnaissent l'auguste sacrifice, et en leur prêtant des livres anglais propres à les désabuser de leurs erreurs. Et maintenant , c'est à la Société de Marie, c'est aussi à l'Archiconfrérie de son très-saint Cœur , que je demande d'acquitter par de nouvelles prières la dette d'un de ses enfants.

« Un seul événement depuis cette époque a marqué notre ministère à Lakeba , c'est la conversion d'un chef

Tongien , dont les premières impressions religieuses remontent au passage de Mgr Pompallier, et qui, retenu d'abord par la crainte de Finau, s'est ensuite fait instruire en secret et a fini par déclarer sa foi et recevoir le saint baptême avec deux de ses enfants , le jour de l'Assomption. Il y a dans ce changement d'autant plus de consolations pour nous , que notre bon néophyte a vaincu d'innombrables obstacles , et que, d'ailleurs, il peut par ses influences de famille travailler à la conversion d'un chef influent de Tonga , où il se propose de retourner.

« Vous le voyez , mon Révérend Père , les croix n'ont pas manqué à nos débuts , et la petite Mission de Notre-Dame des sept douleurs a bien jusqu'ici justifié son glorieux nom. Ce ne sont là toutefois que les luttes de son berceau , et l'avenir lui en réserve sans doute de plus terribles.

« Il me reste à compléter ce tableau à peine esquissé des Fidjiens , en y ajoutant les traits qui n'ont pu trouver leur place dans mon récit.

« Six puissances principales et quelques petits royaumes tributaires se partagent cet archipel, dont la population, d'après nos recherches, ne monte pas à deux cent mille habitants. Les principaux états sont à *Viti-Levu* , Pau, Velata et Reva ; à *Vanua-Levu*, Somosomos, Matuata et Nateva. Tous , excepté Matuata et Velata , reconnaissent la suzeraineté de Pau. Il se trouve encore dans l'intérieur des grandes îles des peuplades nombreuses, qui ne sont soumises qu'à leurs chefs : elles ont peu de rapports avec les autres Fidjiens , dont elles vivent séparées , et ne viennent presque jamais voir l'Océan.

« Les Fidjiens paraissent appartenir à plusieurs races différentes : ceux des grandes îles sont beaucoup plus noirs que les autres. La figure longue , le front et le cerveau rétrécis , l'œil terne et taché d'une sorte de

taie, le regard louche, sournois, la barbe longue, les cheveux cultivés avec soin et d'une coupe variée par le caprice; la tête des chefs enveloppée d'une tappe légère dont la blancheur contraste étrangement avec la nuance de la peau; sur l'ensemble du visage, l'empreinte d'une dureté ou pour mieux dire d'une férocité qui fait horreur: telle est la physionomie générale de nos insulaires. Ils ont les membres effilés, les muscles saillants aux bras et aux jambes. Les femmes elles-mêmes vont à la guerre et manient aussi bien que leurs maris la lance et le cassetête.

« Ce peuple a conservé, dans sa barbarie intellectuelle, quelques lueurs d'industrie. Il déploie une certaine habileté à se faire des armes, à façonner des vases de terre, à construire des maisons et des pirogues, à tisser les nattes qui ornent ses cabanes. Il sait encore fabriquer le sel. Enfin il a une sorte de commerce, et ce sont les dents de baleine qui lui servent de monnaie. L'avarice et la rapacité constituent même un des traits saillants du caractère fidjien. Nous trouvâmes un jour le roi de Lakeba en contemplation devant ses dents de baleine, qu'il supputait et palpait avec la passion d'un avare pour ses écus. Là plus qu'ailleurs, cette valeur toute conventionnelle et fictive devient le prix du crime ou de la vengeance. Aussi nos sauvages sont-ils peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir: chacune de leurs caresses est intéressée, chacune de leurs paroles aboutit à une demande; les plus honnêtes à notre égard n'avaient d'autre refrain à la bouche que de nous prier de leur montrer nos malles et nos effets, et plus d'une fois ils ont trompé la vigilance du Frère qui nous accompagne. Pour une dent de baleine, tous les Fidjiens vendraient leurs dieux, mais ces conversions vénales vaudraient ce qu'elles ont coûté.

• La cruauté s'associe naturellement à l'avarice. Aussi les Fidjiens sont-ils continuellement en bataille sans aucun but de conquête, et ce sont des vraies guerres d'extermination : tout ce qui tombe sous la main du vainqueur est sur-le-champ massacré, rôti et dévoré. Il y a maintenant une lutte ou plutôt une boucherie de ce genre entre Pau et Reva, où chaque jour se renouvellent des scènes d'un cannibalisme digne des bêtes féroces. D'immenses pirogues vont d'un rivage à l'autre, chargées de corps morts, dont chaque parti fait hommage à ses divinités sanguinaires avant de les porter au four. La paix ne suspend pas cette faim de chair humaine, leur instinct d'anthropophages ne peut se résigner au repos. Pour le moindre motif, les chefs font assommer leurs sujets : si c'est un homme du peuple, on le mange ; s'il est d'un certain rang, on prélève pour la table du roi le cœur, le foie et la langue. Souvent ce sont des villages entiers qu'on massacre pour fournir aux fêtes publiques. Les sauvages de *Vanua-Levu* se font la chasse, et se traquent dans les bois comme des bêtes fauves. Dans certaines îles, on ajoute l'insulte à la cruauté : on coupe la tête à la victime, on la parfume d'huile, on peigne la chevelure avec symétrie, et lorsque le corps est rôti, elle vient reprendre sa place sur la table du festin. Nous nous sommes quelquefois entretenus avec des naturels de Pau ; ils parlaient de leurs morceaux délicats avec un sourire féroce et stupide qui nous faisait frissonner. Si nous cherchions à leur inspirer de l'horreur d'un goût aussi dénaturé, ils prenaient nos paroles au sens matériel, et se contentaient de répondre tranquillement qu'aucune chair n'a une saveur aussi exquise. Comme le cœur se serre à la vue d'une si épouvantable dégradation !

• Ce n'est pas, du reste, le seul fléau de ces îles : la

polygamie y est aussi en honneur ; les chefs , qui la regardent comme une de leurs prérogatives , en multiplient l'abus en proportion de leur autorité et de leur noblesse. A leur mort , l'usage est d'étrangler quelques-unes de ces femmes pour honorer leur sépulture , et le choix tombe sur les plus nobles et les plus aimées : il en fut immolé six de cette manière aux funérailles du dernier roi de Lakeba. Si l'on joint à ces barbares exécutions tous les assassinats qui sont le fruit de la vengeance , on sera tenté de croire que la moitié de la population périt de mort violente. Ces guerres interminables font disparaître des peuplades entières, et on voit à *Viti-Levu* des vallées immenses dont les nombreux habitants ont disparu dans le massacre général , et où les traces de l'homme ne sont restées que pour mieux faire sentir l'épouvante et le désert.

« Voilà , mon Révérend Père , les êtres dégradés et déchus auxquels la Providence nous envoie : comment faire goûter à ces cœurs avides de sang et de boue les maximes douces et chastes de la Foi ? Si l'hérésie fait parmi eux de nombreux prosélytes , elle ne les a pas convertis ; il semble même qu'elle leur a donné par surcroît de défauts son obstination et son astuce , en sorte qu'elle n'a fait que rendre plus difficile le changement de leurs mœurs et de leurs croyances.

« La vue de tant d'obstacles ne nous laisse de recours qu'en la miséricorde du Seigneur. Priez , mon Révérend Père , et faites prier pour ces pauvres sauvages rachetés par le sang de Jésus-Christ , et si quelqu'un de nos généreux frères se sent le désir des souffrances , envoyez-le à Fidji sous le patronage de Notre-Dame des sept Douleurs.

MISSION DE LA NOUVELLE CALÉDONIE.

Lettre du R. P. Montrouzier, Prêtre de la Société de Marie, à ses Parents.

Nouvelle-Calédonie, Port Ballade, 13 août 1846.

« MES CHERS PARENTS ,

« Ma dernière lettre vous a porté la nouvelle de mon arrivée à la Nouvelle-Calédonie ; mais comme en l'écrivant j'étais extrêmement pressé et hors d'état d'entrer dans aucun détail, je vais aujourd'hui revenir sur le passé, et vous entretenir de ce qui m'est arrivé depuis que j'ai quitté San-Christoval. Ce n'était pas sans appréhension que, trois semaines après être sorti du port Ste-Marie, je m'étais vu en face des Calédoniens : je craignais que les nouvelles relatives à la mort de Mgr Epalle, qui ne pouvaient manquer de se répandre parmi ces insulaires, n'y produisissent un mauvais effet, en leur inspirant des desseins funestes aux Missionnaires. Dieu, qui veille sur ceux qui le servent, se chargea de tout arranger, et au lieu d'être excités à suivre l'exemple donné par les sauvages d'Isabelle, les indigènes n'ont cessé de maudire leur conduite. Le lendemain de mon arrivée, j'allai avec Mgr d'Amata à Puébo, voir une propriété dans laquelle va être fondé un établissement pour les quatre mille naturels qui composent cette tribu. Quelques jours après, Mgr partit pour Sidney.

« Durant son absence , nous nous sommes occupés , le R. P. Rougeyron et moi , d'un jardin où nous avons planté nombre d'ignames , de taros , de bananiers et de cannes-à-sucre , sans compter les choux , les haricots et autres plantes potagères que nous avons cultivés avec succès. Indépendamment de ce travail , qu'en France nous eussions fait en guise de récréation , mais qu'ici nous regardons comme digne de tous nos soins , j'ai commencé l'exercice du saint ministère. A ce sujet , je vous raconterai , mes chers parents , que la première fois que j'allai faire le catéchisme , étant encore tout novice dans la langue , je fus obligé de prendre un cahier sur lequel se trouvaient transcrites les prières adoptées par les Missionnaires. Mais comme les naturels ne se doutent pas encore de l'usage de l'écriture , ils ne soupçonnèrent même pas le service que me rendait mon papier , en sorte qu'ils s'écrièrent tous que j'étais un homme bien étonnant , puisque , arrivé seulement depuis quelques jours parmi eux , je parlais déjà de manière à me faire parfaitement comprendre. Voilà un échantillon de la simplicité de nos sauvages.

« Vous n'apprendrez pas sans intérêt la manière dont s'exerce ici le saint ministère. Peu de mots suffiront à vous en donner une idée. Quatre fois la semaine l'un d'entre nous , après avoir salué le très-saint Sacrement , et réclamé la protection de la Vierge Marie et de l'Ange gardien , part armé de sa croix de Missionnaire et de sa gourde à baptiser. Il va plus ou moins loin , sans dépasser ordinairement un rayon de trois lieues , et s'arrêtant à chaque village et même à chaque case qu'il rencontre , il commence par réunir les naturels , puis il fait avec eux le signe de la croix , récite la prière commune qui se compose du *Pater* , de l'*Ave Maria* , du *Credo* , des actes de foi , d'espérance , de charité et de

contrition , et d'une invocation à l'Ange gardien ; il les interroge sur le catéchisme , les instruit de quelque nouveau point du dogme , leur fait chanter un cantique et leur demande s'il y a des nouveaux-nés , qu'il baptise , et des malades , qu'il prépare à la mort.

« Vous ne sauriez croire , du reste , le charme qu'ont ces courses apostoliques. Il est vrai qu'on se fatigue par des sentiers étroits , semés de pierres ou boueux , qu'on est attristé de l'indifférence dans laquelle beaucoup de nos insulaires languissent ; mais on voit les petits enfants que notre divin Maître chérissait si tendrement , ravis à l'esclavage du démon et admis à l'amitié de Dieu , qui du berceau en appelle plusieurs en paradis ; on entend la jeunesse louer Jésus et Marie , et s'écrier , quand on lui parle de la bonté du Créateur : « Oui , Jéhovah est bon ; il a fait le soleil pour nous servir de flambeau , la terre pour nous donner des ignames , la mer pour nous fournir des coquillages et du poisson. » Ce n'est pas tout : on admet au sacrement de la régénération des vieillards dont la vie , passée dans la souffrance , va faire place à une ère de bonheur , et alors on se sent le cœur tout épanoui , on est heureux d'avoir été chargé d'annoncer la bonne nouvelle. Le croiriez-vous , on trouve parfois dans ces sauvages des dispositions telles qu'on n'en est pas moins étonné qu'attendri. C'est ainsi qu'appelé près d'un malade , j'ai vu en lui un si vif désir du baptême , que les larmes me sont venues au yeux. Ne le jugeant pas assez instruit de nos vérités saintes , j'attendais qu'il fût à l'extrémité pour l'ondoyer : mais lui ne comprenait pas mes délais , et ne cessait de me répéter : Tu veux donc me laisser périr ! Je fus si touché , qu'à la fin j'accédai à sa demande. Il ne mourut pas tout de suite ; j'eus le loisir de le revoir plusieurs fois , et comme un jour je lui disais qu'il devait bien prendre garde de ne

plus pécher : « Pécher ! reprit-il , et tu oublies donc que tu m'as donné le baptême ! Non , non , je ne commettrai plus le mal. » Depuis , ce bon sauvage est mort et j'espère que Dieu l'aura reçu dans son paradis. S'il en est ainsi , ne doutez pas , mes chers parents , qu'il ne prie pour vous , qui , par vos exemples et vos leçons , m'avez appris à faire ici bas quelque chose pour Dieu et pour le prochain.

« Mgr d'Amata est revenu de Sidney après deux mois d'absence , et son retour a été signalé par une nouvelle faveur de la Ste Vierge. Il avait pris avec lui le jeune Fiji , dont je vous ai parlé dans une lettre précédente. Au sortir du port la goëlette fut assaillie par une affreuse tempête ; la vague était furieuse et le navire trop chargé. On jeta à la mer les marchandises les plus lourdes : n'importe , on était sur le point de sombrer. Monseigneur fit alors à Dieu le sacrifice de sa vie ; mais en ce moment , songeant à son cher Fiji , il implora l'Etoile de la mer , lui demandant le temps de baptiser cet enfant encore infidèle. Le ciel devint aussitôt plus calme , le sauvage fut ondoyé et peu à peu la tempête se dissipa entièrement.

« Ce bienfait de notre aimable Mère n'est pas , du reste , le seul qu'il me soit donné de vous raconter. Moi aussi j'ai à publier les bontés de cette Reine auguste. Voici le fait. En quittant San-Christoval , le capitaine de notre goëlette avait pris à son bord deux indigènes , qu'il s'était engagé à reconduire chez eux. Vous comprenez qu'il était très-important pour nous de faire réaliser cette promesse ; car , si les habitants de San-Christoval n'avaient pas vu revenir leurs compatriotes , ils n'auraient pas manqué de dire que les blancs les avaient tués et mangés , ce qui ne nous eût guères concilié leur confiance. Le capitaine faisant voile pour d'autres parages ,

Mgr dut se charger de ces deux naturels pour les faire passer plus tard dans leur île ; mais voilà qu'au moment du départ , ces sauvages s'échappent , se sauvent dans les bois , y restent plusieurs jours sans manger , et ne reviennent qu'après avoir eu faim et froid , et par suite s'être rendus malades. L'un d'eux arriva exténué au Port Ballade, et son état me sembla désespéré : il paraissait atteint d'une fluxion de poitrine. Peut-être l'eût-on soulagé en lui tirant du sang , et malgré mon peu d'habileté chirurgicale , je me fusse décidé à en venir là : mais il ne fallait pas même songer à cet expédient , car si le malade eût succombé , après le remède , on n'eût pas manqué de dire que nous l'avions égorgé. Dans cette extrémité , je jugeai plus court de m'adresser au ciel. Je conjurai Marie de conserver les jours du sauvage , encore incapable de recevoir le baptême , et je lui promis de réciter le chapelet plusieurs fois , de célébrer plusieurs messes en l'honneur de son Cœur immaculé. La bonne Vierge ne me laissa longtemps en peine. Cinq jours après ma prière , et après que j'eus pour toute médecine passé une médaille miraculeuse au cou du malade , elle lui rendit la santé : aujourd'hui il est de retour à San-Christoval.

« A peine arrivé de Sidney , Mgr d'Amata a fait une cérémonie qui a laissé dans mon cœur de trop profondes impressions , pour que je ne vous en parle pas. Sa Grandeur a distribué pour la première fois le pain de vie à un Nouveau-Calédonien. Dès la veille nous avions paré de notre mieux notre modeste oratoire , nous avions garni l'autel de fleurs et étendu des nattes propres en forme de tapis. Le jour même , vers les huit heures , Fiji , notre heureux néophyte , habillé à l'européenne , était agenouillé devant la porte de la chapelle. Monseigneur , en mitre et en crosse , s'avança vers lui pour sup-

pléer les cérémonies du baptême : « Quel est votre nom ? demanda l'Evêque. — Fiji répondit : Je m'appelle Louis. — Que voulez-vous ? ajouta Monseigneur. — La foi , reprit Louis. » — Les cérémonies terminées, le saint sacrifice commença, et nous, heureux témoins de ce spectacle , nous entonnâmes quelques-uns de ces cantiques pieux , souvenirs d'une première communion, qui toujours portent dans l'âme un charme inexprimable. Vous dire le recueillement, la modestie de Louis , serait chose impossible : il semblait un ange. On voyait qu'il était pénétré de la grande action qu'il allait faire. Vint le moment de la communion. Il parut alors redoubler de ferveur , et moi je ne pus retenir mes larmes , en voyant un sauvage, naguère encore vicieux , se nourrir de l'Agneau sans tache , et boire le vin qui fait germer les vierges....

« Depuis son baptême , Louis n'est plus reconnaissable. Quand on lui a parlé de confession , il a paru tout étonné. — « Est-ce qu'après le baptême , a-t-il dit , on offense encore le bon Dieu ? » Sentiments admirables et bien propres à nous faire rougir, nous qui, après tant de serments faits à Dieu, retombons sans cesse dans les mêmes fautes. Sa reconnaissance pour le P. Rougeyron qui l'a instruit, s'exprime avec une foi ravissante : « Mon père et ma mère m'ont donné ce corps qui sera un jour la pâture des vers, et je les aime : et toi , tu m'as donné ce que je sens dans mon cœur , et je ne t'aimerais pas ! »

« Le jour même de la première communion de Louis, Monseigneur et moi partimes pour l'intérieur de l'île. Nous avons fait un voyage fort intéressant ; il est vrai que la fatigue ne nous a pas manqué : outre que nous avons fait au moins dix lieues par jour , par des sentiers rudes et escarpés, nous avons eu à souffrir de

la faim , parce que nos guides nous avaient dérobé en partie nos provisions. Mais en revanche nous avons constaté l'existence d'une population nombreuse , nous avons baptisé une trentaine d'enfants , et enfin nous avons reconnu que le pays offre à ses habitants de grandes ressources ; car nous avons trouvé une mine de cuivre , des traces de fer et de charbon , et une source minérale. Comme amateur d'histoire naturelle , j'ai eu le plaisir de voir des fleurs nouvelles , des oiseaux au plumage varié , et une grotte admirable où j'ai sans doute été le premier à entonner une hymne à Marie. Nous sommes revenus à la fin de la semaine.

« Dix jours après, nous avons eu la douleur de voir se briser sur des récifs la corvette *la Seine* ; mais du moins nous avons eu la consolation , dans ce malheur , de pouvoir recueillir tout l'équipage, et d'avoir assez de provisions pour le nourrir. Nous avons encore chez nous ces pauvres naufragés. Admirable conduite de la Providence ! Le sou de la Propagation de la Foi , recueilli principalement en France , a été , après Dieu , en cette circonstance , la première et seule ressource d'un équipage français, échoué sur des côtes naguères inhospitalières et encore aujourd'hui habitées par des cannibales !

« Que vous dirai-je de l'état de nos chers Calédoniens ? hélas ! ils sont toujours bien à plaindre ! Leur misère est extrême ; pour vivre ils sont obligés de chercher sur les montagnes de mauvaises racines , et sur la plage des coquillages bien coriaces. De plus , ils sont constamment en alerte à cause de leurs ennemis , qui ne leur laissent ni trêve , ni repos , qui ravagent leurs propriétés et les tuent eux-mêmes pour les manger. Avec cela , comment obtenir de grands succès parmi eux ?

« Pour moi, je suis heureux dans la force du terme, car j'ai la confiance que je suis où Dieu me veut; et tous les jours j'apprécie de plus en plus la grâce qui m'a été faite de consacrer ma vie au bien-être physique et moral de tant d'hommes.

« Je vous embrasse du fond du cœur, etc.

« N. MONTROUZIER, S. M. »

LETTRES ET MANDEMENTS

de Nosseigneurs les Evêques en faveur de l'OEuvre.

Extrait d'une lettre de Mgr Walsh, Evêque d'Halifax, aux Conseils centraux de Lyon et de Paris.

29 mai 1846.

« Permettez-moi, en terminant, de vous remercier de la précieuse assistance, que vous avez donnée à ce pauvre diocèse, et en même temps de vous encourager par ma faible exhortation à persévérer dans la glorieuse tâche que vous avez entreprise et de l'accomplissement de laquelle dépendent tant d'intérêts immortels. Si, par les bénédictions dont l'OEuvre a été l'instrument pour cette seule province, je devais essayer de calculer l'immense, l'inimaginable bien réalisé pour la religion dans les Missions du monde entier, mon esprit se perdrait dans la contemplation de tant de gloire rendue à Dieu, de tant de paix donnée à l'homme, de tant de pécheurs sauvés, de tant d'âmes converties, de tant de crimes prévenus, de tant de vertus produites et de tant d'enfants introduits comme par vos mains dans la céleste

patrie. Oui, ces mourants fortifiés par les consolations de la foi, ces pauvres évangélisés, ces payens éclairés d'une lumière divine, ces martyrs avec leur emprisonnement et leurs tortures, cet héroïsme d'abnégation, de pauvreté et d'ardent amour dans les apôtres, tous ces glorieux spectacles auxquels votre charité a concouru, les anges du ciel en tressaillent de joie, et l'épouse immaculée du Christ vous en bénit sur la terre.

« Votre mission, Messieurs les Associés, est une mission auguste et divine, parce que vous coopérez avec notre adorable Rédempteur au salut de ces âmes immortelles pour lesquelles il a versé son sang expiatoire. L'Église entière a raison d'être fière de votre institution véritablement catholique. Vous avez uni ses enfants par un nouveau lien de charité, d'aumônes et de prières; vous lui avez bâti des temples, vous avez orné ses autels, nourri ses ministres, et donné une nouvelle splendeur à ses touchantes cérémonies; vous avez élargi son domaine et augmenté le nombre de ses enfants dévoués; vous avez renouvelé, dans ces derniers jours, pour l'édification de l'Église militante, les plus glorieux exemples qui aient jamais rendu témoignage à sa sainteté dans les temps de ferveur primitive, dans les âges de persécution ou les âges de foi.

« Mais quelque grandes choses que vous ayez déjà exécutées, j'ai l'humble confiance que des triomphes encore plus magnifiques couronneront votre piété et votre zèle. Sous les auspices et avec la bénédiction apostolique du Vicaire de Jésus-Christ, vous ne vous reposerez que lorsque l'Évangile pacifique et la croix rédemptrice de Notre-Seigneur auront été portés aux extrémités de la terre.... »

A ces encouragements venus de loin, les premiers Pasteurs de nos diocèses continuent de mêler leurs il-

lustres suffrages , et nous devons citer , comme une nouvelle expression de leur haute bienveillance et comme un gage récent de leur paternelle sollicitude, les derniers Mandements de Nosseigneurs les Evêques de Marseille , de Tarbes et de Verdun.

DÉPARTS ET NOUVELLES.

Mgr Truffet , Evêque de Callipolis et Vicaire apostolique de la Guinée , est parti de Bordeaux pour sa mission , le 15 avril , avec MM. Chevalier , du diocèse de Saint - Claude ; Bouchet , du diocèse d'Annecy ; Dréano , du diocèse de Vannes , et Gallais , du diocèse de Nantes.

A ces quatre Missionnaires apostoliques sont adjoints deux clercs-catéchistes : MM. Lamoise , du diocèse de Saint-Diez , et Durand , du diocèse de Chambéry. Tous appartiennent à la Société du Saint-Cœur de Marie.

Le 12 mai , sont partis pour les Etats-Unis et sous la conduite de M. Melcher , Vicaire-Général du diocèse de S. Louis ; — Prêtres : — MM. Joseph Meister ; du diocèse de Bâle ; George Ortlieb , du diocèse de Strasbourg ; Cajetan Zoppoth , du diocèse de Linz ; François Rutkuski , du diocèse de Breslau. — Etudiants : François Weise , du diocèse de Strasbourg ; Simon Sigrist , du diocèse de Nancy ; Jean Anselm , du diocèse de Nancy ; François Blaarer , du diocèse de St-Gall ; Louis Rosi , du diocèse de Modène ; Joseph Girard , du diocèse de Nancy ; François Trojan , du diocèse de Modène ;

Bernard Siedert , du diocèse de Münster ; Pierre Carbot , du diocèse de Naney ; Mathias Cobbin , du diocèse de Fribourg en Brisgau.

Trois Missionnaires de la Compagnie de Jésus , partant pour la Chine, se sont embarqués à Cherbourg sur la corvette la *Bayonnaise*. Ces trois Missionnaires sont : les PP. Nicolas Broulion , Louis Troyet et Jean-Baptiste Vuilbert.

La Congrégation de Ste-Croix du Mans vient d'envoyer aux Missions des Etats-Unis et du Canada quinze personnes : trois Prêtres , huit Frères et quatre Sœurs. Les trois Prêtres sont : le P. Saunier pour le diocèse de Vincennes , le P. Vérité et le P. Lyonnet pour le diocèse de Montréal. Sur les huit Frères , cinq sont destinés pour St-Laurent , ce sont les FF. Urbain , Aldric , Constantien , André et Euloge ; trois pour St-Louis de Terre-Bonne , ce sont les FF. Antoine , Epiphane et Flavien.

Neuf Prêtres du Séminaire des Missions Etrangères se sont embarqués , sur la fin du mois de juillet , quatre à Anvers et cinq à Bordeaux. Les premiers sont MM. Naude Theil , du diocèse de Tarbes — Bourlier , du diocèse de Dijon — Rassat , du Diocèse de Chambéry , destinés tous les trois pour la Mission de la Malaisie , et Laigne-Filiatral , du diocèse du Mans , destiné pour le collège de Pinang. Les cinq autres sont : M. De Gélis , du diocèse de Toulouse , destiné pour la Mission du Coïmbattour — M. Mauduit , du diocèse de Bayeux , pour la Mission de Maïssour — et MM. Déléage , du diocèse du Puy , Brisard , du diocèse de Nantes , et Pierre , du diocèse de Bayeux , pour la Mission de Pondichéry.

*Extrait d'une lettre de M. Beurel , Missionnaire apost.
de la Malaisie.*

« L'année dernière , un riche marchand Chinois , vieillard de soixante-trois ans , vint à Singapore pour recouvrer certaines dettes de son agent , qui avait fait faillite. Durant son séjour ici , il lia connaissance avec quelques-uns de nos chrétiens , ses compatriotes ; il nous visita même et entendit la Bonne Nouvelle de la bouche de notre bon Prêtre chinois. Il la trouva admirable , et on lui donna aussitôt des livres de Religion qu'il lut attentivement. Tout en faisant ses affaires , il se préparait à recevoir le baptême. Il y avait deux mois qu'il venait , deux fois par semaine , à nos instructions , lorsqu'il tomba subitement malade. C'était la veille de l'Assomption. Son indisposition paraissait peu dangereuse ; cependant comme il craignait de mourir sans baptême , il m'envoya chercher le lendemain à dix heures du soir. Je le trouvai assez bien en apparence ; mais comme il me dit qu'il voulait immédiatement recevoir le sacrement de la régénération , alors je me disposai à le lui conférer. Je lui fis préalablement plusieurs questions pour m'assurer de la sincérité de sa foi ; et je trouvai que la Grâce l'avait totalement changé , qu'il croyait vivement et fermement à tous nos mystères. Je lui administrai donc le sacrement de baptême , qu'il reçut sur son séant ; puis il rendit grâces à Dieu de ce qu'il l'avait appelé à lui en le conduisant à Syngapore , s'étendit de nouveau sur son lit , et mourut dans le moment même. Jamais mort , je vous l'assure , ne m'a tant frappé. Cet homme s'était mis , dès qu'il connut un peu notre sainte Religion , sous la protection de Marie : aussi ne fut-il pas abandonné de notre bonne Mère.

*Extrait d'une lettre du P. de Smet, Missionnaire
aux Montagnes-Rocheuses.*

« Au printemps dernier, je m'abandonnai au cour de la Colombie pour descendre jusqu'à Van-Couver. Nos rameurs me désignèrent l'endroit, où quelques mois auparavant, quatre voyageurs des Etats-Unis avaient misérablement péri, victimes de leur propre imprudence. On leur avait conseillé de prendre un guide; ils avaient répondu qu'ils n'en avaient pas besoin. On leur avait dit : « *Prenez garde, le fleuve est traître et dangereux.* » Le présomptueux pilote avait répliqué avec un ris moqueur : « *Je suis capable de diriger ma barque, fût-ce même à travers le gouffre infernal;* » et il avait poussé au large.

« Le canot glissait avec la rapidité d'une flèche, laissant après lui une longue trace d'écume, excitée sous les coups redoublés de la pagaie. Le premier rapide se présente, ils s'y élancent sans crainte. Hélas ! c'en est trop pour eux. Ils se trouvent arrêtés subitement, sous l'influence d'un remou. En vain redoublent-ils d'efforts pour en sortir. Ils voient l'abîme qui se creuse; ils s'efforcent, mais en vain, d'éviter cette spirale menaçante qui les réclame comme sa proie. Tout est perdu; les voilà tremblants sur le centre du tourbillon engloutissant. Ils y pirouettent quelques instants avec le léger roseau et la paille : la proue s'enfonce. Des cris de désespoir, que le mugissement des ondes rend encore plus lugubres, sortent de cet abîme et annoncent aux échos, qui les répètent de rive en rive, le nouveau désastre de la Colombie. Le gouffre se referma aussitôt, ne laissant aucune trace de ses malheureuses victimes.... »

Extrait d'une lettre de Mgr Purcell , Evêque de Cincinnati , en date du 1^{er} mai 1847.

« A l'occasion du jubilé proclamé par le St-Père , vous auriez vu douze mille fidèles de Cincinnati à la Sainte Table ! Et cela pour une seule ville du Nouveau-Monde , pour une ville qui ne date guères que de cinquante et quelques années , pour une ville où il y a plus de catholiques aujourd'hui qu'on n'y comptait d'habitants il y a quinze ans ! Mettez cela dans vos intéressantes Annales. Un fait semblable encouragera vos généreux Associés, car il est en grande partie leur propre ouvrage. »

Extrait d'une lettre de M. Jacquet , Missionnaire à Nashville. — « Voici ce que je trouve de plus intéressant dans la statistique de l'*Almanac Catholic* des Etats-Unis pour 1847. — La population catholique qui était en 1846 de 1,071,000 , s'élève en 1847 à 1,175,000. Nous avons aux Etats-Unis 2 Archevêques, 26 Evêques , 834 Prêtres , 812 églises ; d'où il suit que durant l'année 1846 le nombre des Prêtres a augmenté de 98 et celui des églises de 72.

« En comparant la statistique de cette année avec celle de 1837 , on voit que dans le courant de ces dix années le nombre des Evêques a doublé ainsi que celui des Diocèses , celui des Prêtres a plus qu' doublé et celui des églises a presque triplé.

« Ce progrès est constaté par les chiffres suivants :

	1837.	1847.
Evêques	12	26
Prêtres	373	834
Eglises	300	812

« Le nombre des Evêques et des Diocèses serait encore plus grand si l'on avait reçu de Rome les nominations qui ont été soumises au St-Siège par le dernier Concile Provincial de Baltimore ; de sorte que , y compris Mgr Odin et les Coadjuteurs , avant le 1^{er} janvier 1848 nous aurons au moins 30 Evêques.

« En 1791 Mgr Carrol , alors *seul* Evêque , convoqua un synode à Baltimore ; il y vint 20 Prêtres. »

TABLE DU TOME DIX-NEUVIÈME.

Compte-rendu , *pag.* 169.

Mandements , 166 , 518.

Nouvelles et départs de Missionnaires , 94 , 96 , 167 ,
168 , 244 , 430 , 431 , 520.

MISSIONS D'ASIE.**CHINE.**

Lettre de M. Carayon , Lazariste , 73.

MONGOLIE.

Notice sur cette Mission , 265.

Lettre de M. Hue , Lazariste.

Notice sur la Prière Bouddhique , 369.

CORÉE.

Notice sur cette Mission , 213.

Lettres de Mgr Ferréol, Vic. apost. de la Corée, 92,
232, 246, 433.

Lettre d'André Kim-Hai-Kim, diacre coréen, 222.

Extrait d'une lettre du P. Gotteland, Jésuite, 226.

Lettre de M. Maistre, Miss. apost., 242.

COCHINCHINE.

Extrait d'une lettre de Mgr Lefebvre, Vic apost., 359.

Lettre du même Prélat, 361.

TONG-KING ORIENTAL.

Extrait d'une lettre du R. P. Marti, 249.

Extrait d'une lettre du R. P. Ramon Rodriguez, 260.

TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr Retord, Vic. apost., 313.

Lettre de M. Le Grand, Miss. apost., 347.

INDE.

Maduré.

Lettre du P. Louis Tassis, Jésuite, 377.

Lettre du P. Prosper Bertrand, Jésuite, 393.

Lettre du P. Louis Saint-Cyr, Jésuite, 398.

Extrait d'une lettre de M. Lavorel, de la Société de St-
François de Sales, 406.

Vicariat apostolique du Maïssour.

Lettre de Mgr Charbonneaux, Vic. apost., 409.

Lettre du même Prélat, 415.

Vicariat apostolique du Coïmbatour.

Lettre de Mgr de Marion Brésillac , Vic. apost. , 422.

Ile de Ceylan.

Extrait d'une lettre de Mgr Bettacchini , coadjuteur du
Vicaire apost. de Ceylan , 89.

MISSIONS DU LEVANT.

Lettre de M. Leleu , Lazariste , 131.

Lettre de M. Rouge , Lazariste , 140.

Lettre M. l'Abbé Hillereau , 143.

Extrait d'une lettre du P. Bertrand , Jésuite , 151.

MISSIONS D'AFRIQUE.

GUINÉE.

Notice sur cette Mission , 97.

Lettres de M. Bessieux , Miss. du Saint Cœur de Marie,
103, 107, 111.

Lettres de M. Arragon , du Saint Cœur de Marie , 115 ,
121.

Lettre de M. Briot , du Saint Cœur de Marie , 126.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

DIOCÈSE DE BOSTON.

Extrait d'une lettre de M. Brasseur de Bourbourg , Vi-
caire général , 455.

TEXAS.

Lettre de M. Chanrion , Miss. apost. , 157.

ANTILLES ANGLAISES.

Extrait d'une lettre de Mgr Richard Smith , Vic. apost.
de la Trinidad, 60.

MISSIONS DE L'OCCÉANIE.

ILES SANDWICH.

Extrait d'une lettre du R. P. Joachim Maréchal , de
Piepus, 17.

ILES MARQUISES.

Lettre du R. P. Amable, de Piepus , 22.
Lettres du R. P. Dumonteil, id. , 27, 32.
Lettre du R. P. Escoffier, id. , 31.

OCÉANIE OCCIDENTALE.

Lettre du P. Mériaux, Mariste, 33,
Lettre du P. Dubreul, Mariste, 467.
Lettre du P. Mathieu, Mariste, 481.
Lettre du P. Roulleaux, ariste, 490.
Lettre du P. Montrouzier, Mariste, 511.

